LE

MAGNÉTISEUR

JOURNAL

DU MAGNÉTISME ANIMAL

PUBLIÉ PAR

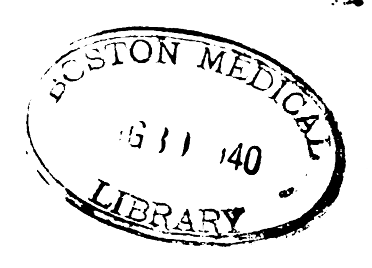
CH. LAFONTAINE

9me ANNÉE — 1869

GENÈVE
ADMINISTRATION ET RÉDACTION
RUE DU MONT-BLANC, 9

1869


CATALOGUED
F. K. M.


BOSTON MEDICAL
LIBRARY

N° 1. Janvier 1869. 9e Année.

LE MAGNÉTISEUR

PAR CH. LAFONTAINE

SOMMAIRE. — AVIS. — OPINION DE HEGEL SUR LE MAGNÉTISME, par M. Raoux. — CORRESPONDANCE DE PLOMBIÈRES, par M. F. CABANE. — OBSERVATIONS, par Ch. Laf. — LE HASCHISCH, par M. Ange Pechmeja. — NOTIONS MAGNÉTIQUES, par Ch. Laf. — REVUE DES JOURNAUX : *l'Union Magnétique, la Revue Magnétique, il Magnetologo, la Salute, le Magnétiseur universel, la Revue Spiritualiste.*

AVIS

La neuvième année du journal **Le Magnétiseur** commençant le 1er Janvier et finissant le 1er Décembre, nous engageons tous nos lecteurs de la Suisse et de l'étranger à renouveler de suite leur abonnement, afin de ne pas avoir d'interruption dans la réception du journal.

Nous prévenons nos lecteurs de Genève que, dans le courant de Janvier, nous leur ferons présenter la quittance d'abonnement.

PRIME

Toutes les personnes qui nous enverront *quatre francs* en sus de leur abonnement, recevront les **Mémoires d'un Magnétiseur.** Deux beaux volumes avec portrait de l'auteur.

Les huit années du journal **Le Magnétiseur** sont entièrement épuisées; il ne nous en reste que **trois collections complètes,** que nous donnerons au prix de **30 francs** chacune.

Nous rappelons aussi à nos lecteurs que, pour donner à notre journal une extension et une publicité plus grande, nous avons créé cent obligations de 50 fr., portant intérêt de 6 %; nous les prions de vouloir bien nous en demander, afin de nous mettre à même d'exécuter les améliorations que nous nous sommes proposées.

Nous commençons l'année 1869 sous d'heureux auspices; nous avons obtenu deux belles guérisons dans le dernier mois de l'année qui vient de finir. Deux jeunes femmes bien malades ont en quelque sorte été sauvées par le magnétisme. Nous rendrons compte de ces traitements dans le numéro de Février.

Nous espérons pouvoir continuer encore notre œuvre humanitaire; le magnétisme n'est point une illusion, comme quelques personnes veulent bien le dire, les faits sont là pour leur donner un démenti.

Quand nous reportons nos souvenirs sur toutes les guérisons remarquables que nous avons obtenues par ce moyen *unique,* nous sommes satisfait de nous-même; — car n'étant point médecin, — nous ne nous sommes jamais permis d'ordonner un médicament; nous n'avons jamais empiété sur les droits des diplômés, si ce n'est pour sauver quelquefois les malades que, dans leur impuissance, ils laissaient mourir, quand ils ne les tuaient pas avec leurs poisons.

OPINION DE HEGEL
sur le magnétisme animal.

Une histoire du magnétisme animal, depuis l'antiquité jusqu'à nos jours chez tous les peuples du globe, serait un flambeau dans le passé et dans le présent, et par conséquent un grand service rendu. Car si les sciences positives ont allumé quelques phares sur quelques som-

mets, l'ombre et les nuages ne manquent pas, en religion, en politique, en physiologie, en morale, en sociologie et en médecine. D'autant plus que, dans ces différentes sphères de l'activité humaine, les utopies, les hallucinations et le charlatanisme ont encore grandi cette ombre et épaissi ces nuages. Les traits de lumière jetés sur le passé et sur le présent, par le magnétisme contemporain, font pressentir tout ce qu'on pourrait attendre d'une histoire critique de cet art, depuis l'âge des traditions surnaturelles, des pythonisses et des oracles, jusqu'à l'époque où nous vivons.

En attendant la main habile qui réunira et coordonnera tous ces documents épars dans le temps et dans l'espace, voici quelques matériaux pour ce futur édifice. Nous les trouvons dans les écrits de l'une des plus puissantes intelligences des temps modernes, du philosophe allemand Hegel, dont il n'est pas nécessaire de partager les opinions métaphysiques pour écouter le témoignage.

Dans son *Encyclopédie*, Hegel examine successivement: La *nature* de l'état magnétique ; les différents *moyens* de le produire (art de magnétiser); les *effets* résultant de cet état (sommeil magnétique, lucidité, extase); les *rapports* d'intimité et de dépendance qui s'établissent entre le magnétiseur et le magnétisé ; et enfin les *effets curatifs* ou thérapeutiques.

Le cadre de cet article ne nous permettant pas de tout citer, voici quelques passages de cet écrit dont nous devons la traduction à l'obligeance de M. Charles Guisan, de Lausanne :

1º « Cet ordre de phénomènes doit le nom qu'il porte, « à cette circonstance que Mesmer s'était servi dans l'ori- « gine d'un aimant (baquet magnétique), et parce que, « dans le *magnétisme animal*, ainsi que dans le *magné- « tisme inorganique*, il y a rapprochement, rapport immé- « diat et réciproque de deux existences. »

« L'essence de la maladie consistant dans l'isolement « d'un système spécial de l'organisme relativement à la « vie générale physiologique, l'état magnétique est une « *maladie* dans laquelle il se produit, entre mon exis-

« tence psychologique et mon existence physiologique, « entre ma *vitalité et sensibilité physique*, et ma *cons-* « *cience médiate et réfléchie*, une *rupture*, un divorce, « qui se rencontre à l'état latent, même chez l'homme le « mieux constitué, puisque chaque homme renferme en « soi ces deux extrêmes, lesquels ne se séparent pas « ainsi chez tous les individus, mais chez ceux-là seule- « ment qui y ont une disposition spéciale. »

Après avoir parlé du baquet mesmérien, et des diffé- rents procédés de magnétisation, Hegel ajoute :

2° « Mais il n'est pas nécessaire, pour établir le rap- « port magnétique, d'exercer des passes à une plus ou « moins grande proximité; dans bien des cas il suffit, au « contraire, d'une simple imposition des mains, nommé- « ment sur la tête ou sur le creux de l'estomac; souvent « même il n'est besoin que d'un serrement de mains; « aussi, pour le dire en passant, est-ce avec raison que « l'on a rapporté au magnétisme animal ces cures mer- « veilleuses opérées aux époques les plus diverses par les « prêtres ou par d'autres individus. — Parfois aussi il « suffit du simple regard et de la volonté du magnétiseur « ponr produire le sommeil magnétique. On va même « jusqu'à prétendre que ce résultat a été produit, à de « grandes distances, par un seul acte de volonté et de foi. »

Donnant une leçon de bon sens et de justice aux esprits étroits et paresseux qui nient ou qui dédaignent tout ce qui est inconnu dans le cercle de leur clocher, de leur canton, de leur patrie, Hegel s'exprime ainsi au sujet des travaux et des recherches d'un peuple voisin :

« Parmi les Français, des hommes animés des senti- « ments les plus nobles et doués de l'esprit le plus cultivé « se sont occupés du magnétisme animal et l'ont étudié « d'une manière aussi pure que désintéressée. Citons « parmi eux M. de Puységur. Il est d'usage que les Alle- « mands se raillent des théories fausses ou incomplètes « des Français; mais relativement au sujet qui nous occupe,

« on peut assurer du moins que la naïve métaphysique em-
« ployée par les Français dans leur exposition du magné-
« tisme animal est infiniment préférable à la théorie lou-
« che et boiteuse des érudits allemands, théorie basée
« maintes fois sur des faits purement chimériques. »

3° Les phénomènes remarquables du *somnambulisme* magnétique ou artificiel, des divers degrés de *lucidité* et de l'*extase*, devaient attirer tout particulièrement l'attention du profond anthropologiste. Voici, à propos de la lucidité des somnambules, dont le charlatanisme a fait un si déplorable abus, dans quelles limites il le restreint sur le terrain scientifique :

« Le résultat final de la vision (intuition) magnétique
« se compose, la plupart du temps, d'un singulier mélange
« de vrai et de faux. D'autre part on ne pourrait nier que
« les somnambules lucides n'indiquent souvent avec une
« grande précision la nature et les diverses phases de leur
« maladie; ils savent à l'ordinaire très-exactement quand
« surviendront les paroxysmes ; quand et pour quelle
« durée il leur faut un sommeil magnétique ; combien de
« temps durera leur cure, et parfois enfin, parvenant à
« découvrir une corrélation, encore inconnue peut-être
« à la conscience réflexive, entre un certain remède et le
« mal qu'il est destiné à guérir, rendent ainsi facile une
« cure qui, dans les circonstances ordinaires, aurait offert
« au médecin les plus grandes difficultés. Sous ce rapport
« on peut encore comparer les somnambules *lucides* aux
« animaux à qui l'*instinct* fait connaître les plantes ou
« autres objets qui leur sont salutaires.

. . . .

« Tout ce qui se trouve en dehors de l'enchaînement de la
« vie *substantielle* affective de la personne magnétique
« n'est pas atteint par l'état lucide; ainsi, par exemple,
« la clairvoyance ne va pas jusqu'à prévoir quels seront
« les numéros gagnants d'une loterie qui n'est pas encore
« tirée, et ne peut en général servir à des intentions
« cupides et égoïstes. »

4° Les *applications médicales* du magnétisme animal n'échappent point au grand métaphysicien, qui en traite avec une certaine étendue, et émet, à ce sujet, des vues particulières sur l'art de guérir en général, et la manière dont la magnétisation peut ramener l'organisme malade, à l'harmonie qui constitue la santé. Voici un passage résumant ses vues à ce sujet :

« Il n'y a pas le moindre doute que l'on ne doive
« regarder comme les résultats du magnétisme animal,
« un très-grand nombre de cures opérées dans les temps
« les plus reculés, et qu'on envisageait alors comme des
« miracles. Mais nous n'avons pas besoin d'invoquer ces
« légendes merveilleuses enveloppées dans les ténèbres
« d'un lointain passé, car les temps modernes nous offrent
« de si nombreux exemples de guérisons opérées par les
« hommes les plus dignes de foi, grâce à un traitement
« magnétique, que tout observateur impartial ne saurait
« plus révoquer en doute la vertu bienfaisante du magné-
« tisme animal. Il ne peut plus donc être question que
« d'indiquer les *moyens* qu'emploie le magnétisme pour
« opérer la guérison. Rappelons à cet effet que déjà la
« médication ordinaire consiste à détruire la cause même
« de la maladie en supprimant les obstacles qui troublent
« l'identité de la vie animale, c'est-à-dire en établissant
« la complète fluidité de l'organisme. Or, dans le traite-
« ment magnétique ce but est atteint par cela même qu'on
« produit, ou bien le sommeil de la clairvoyance, ou bien
« un retour de la vie individuelle dans son universalité
« pure et simple, un acte de concentration sur elle-même.
« De même que le sommeil *naturel* est une cause de santé
« parce qu'il soustrait l'homme tout entier à l'action éner-
« vante d'une vie de relation en vertu de laquelle nous
« nous éparpillons au dehors, et le ramène au sein de
« la totalité substantielle et harmonieuse de la vie ; ainsi
« le *sommeil magnétique* constitue la base du rétablisse-
« ment de la santé, parce que, grâce à lui, l'organisme en
« proie à un déchirement intérieur (in sich entzweit) re-
« couvre sa paix et son unité. D'un autre côté, il ne faut
« pas non plus perdre de vue que cette *concentration* de

« la vie affective (empfindenden), telle qu'elle se rencontre « à l'état magnétique, peut revêtir elle-même un carac- « tère assez *exclusif* pour *s'isoler des autres fonctions de* « *la vie organique*, et *se fixer* ainsi d'une manière anor- « male et en opposition avec les autres manifestations de « la pensée (gegen das sonstige Bewusstsein). C'est dans « cette possibilité que gît le danger d'un appel volontaire « de cette concentration. En portant à un degré excessif le « *redoublement de la personnalité*, on agit d'une manière « directement opposée au but qu'on se propose, puisqu'on « produit une scission beaucoup plus grande que celle que « doit faire disparaître la cure magnétique. Avec un traite- « ment si peu réfléchi, il est à craindre de voir surve- « nir de graves crises, des crampes terribles, et l'on peut « s'attendre à voir l'antagonisme qui produit ces divers « phénomènes, cesser d'être purement corporel, et devenir, « à plusieurs égards, un antagonisme au sein même de la « conscience du somnambule. Opère-t-on, au contraire, « avec assez de prudence pour ne pas exagérer le degré « de concentration qu'éprouve la vie affective à l'état ma- « gnétique, on dispose d'un puissant levier pour travail- « ler au rétablissement de la santé, et l'on est à même « d'achever la guérison en ramenant *peu à peu* à son « identité primitive, à son unité substantielle et harmoni- « que l'organisme qui se trouve sans doute encore à l'état « de *scission* , mais qui est *sans force* contre la puissance « qu'acquiert sa vie concentrée ; ainsi restitué dans son « intégrité, cet organisme est de nouveau capable de « s'engager dans les voies de la *dualité* (Trennung) et de « *l'antagonisme*, *sans compromettre* pour cela son *union* « *intime*, son unité substantielle. »

Ainsi s'exprimait Hegel, dans la première moitié de ce siècle, au sujet des effets *physiologiques*, *psychologiques* et *curatifs* du magnétisme animal.

Bien que la science officielle n'ait pas encore ouvert ses portes à l'ancienne tradition thérapeutique, remise en lumière par le Dr Mesmer, et perfectionnée par Deleuze, du Potet, Bertrand, Elliotson, Lafontaine, Desjardin (1),

(1). Fondateur de l'institut *électro-magnétique* (rue Duphot, 19, à

etc., etc., le magnétisme n'en continue pas moins à attirer l'attention des médecins partisans du progrès, des anthropologistes indépendants et des amis de l'humanité. En présence des hommes supérieurs qui lui rendent témoignage, depuis des siècles, les calomnies intéressées et les sarcasmes des esprits légers et des ignorants, ont une très-médiocre valeur aux yeux des gens sensés. Ce qui importe, c'est que le magnétisme soit étudié sérieusement, au double point de vue théorique et pratique, pour être débarrassé du bagage peu scientifique qu'il traîne encore après lui, pour être perfectionné dans ses applications curatives, et mis à la portée de tous ceux qui souffrent ou qui veulent soulager leurs semblables.

E. Raoux.

CORRESPONDANCE

Plombières, 9 Décembre 1868.

Monsieur,

Je viens de retirer votre ouvrage qui m'attendait poste restante.

Il m'est arrivé quelque chose de si curieux que je ne puis m'empêcher de vous en faire part.

J'étais, il y a quatre ou cinq jours, à Nancy, en soirée chez M. Suisse, inspecteur de la compagnie d'assurances *l'Union*. Au nombre de ses enfants se trouve une jeune fille de 17 à 18 ans.

Ayant eu l'occasion de parler, à table, du magnétisme, et de citer quelques faits merveilleux produits par un de mes amis de la Chaux-de-Fonds, on me demanda si je serais capable d'endormir une personne de la société: je dis que je l'essaierais, et, après le repas, je pris pour sujet la jeune fille de 18 ans.

J'avais entendu dire à mon ami de la Chaux-de-Fonds

Paris), et inventeur d'un appareil qui met en action l'électricité et le magnétisme, le Dr Desjardin va publier très-prochainement un journal intitulé: *Indépendance scientifique et littéraire,* avec la collaboration des Drs Gailhard et Moore, de Desbarolles, d'Horace Bertin, du baron du Potet, etc., etc.

qu'il fallait s'asseoir, opérateur et sujet, en face l'un de l'autre, les genoux du sujet dans ceux du magnétiseur; conformément à ses instructions encore, j'appliquai l'extrémité de mes pouces contre ceux de la jeune fille et lui dis de me regarder dans les yeux.

Dans cette position elle ne pouvait s'empêcher de rire; craignant que cette disposition à l'hilarité ne détruisît mon influence sur elle, je lui dis de fermer les yeux; ce qu'elle fit.

De temps à autre un sourire entr'ouvrait ses lèvres, mais enfin elle devint impassible; alors je laissai ses pouces et lui imposai la main droite sur la tête, de manière que mon pouce s'appuyait sur le bas du front entre les deux yeux, et les quatre autres doigts reposaient sur le crâne; je restai ainsi 2 ou 3 minutes.

Ensuite j'étendis les bras et présentai l'extrémité de mes doigts à quelque distance de son visage, et descendis les mains le long des bras jusqu'à l'extrémité de ses doigts. Je fis ainsi une quinzaine de passes.

J'en fis une dizaine sur le devant du corps, en ayant soin de refermer les mains après chaque passe pour conserver mon fluide et de les écarter du corps pour recommencer.

Au bout de trois quarts d'heure, je vis sa tête chanceler et suivre le mouvement de mes mains.

Je continuai les passes. Alors tout d'un coup elle me dit :

— Je vois mon père (M. Suisse était en voyage).

— Où est-il?

— Bien loin, bien loin d'ici.

— Comment s'appelle cette localité?

— Je ne sais.

— Ne voyez-vous son nom écrit nulle part?

— Non.

— Que fait votre père?

— Il nous écrit. (Le lendemain la lettre est arrivée.)

Ici elle s'est mise à suivre son père jusqu'à la poste et est revenue avec lui à l'hôtel.

— Quelle enseigne porte l'hôtel?

— Je ne vois pas.

— Sortez devant la porte.

— J'y suis.

— Levez la tête et lisez l'enseigne.

Elle relève la tête, ses yeux s'entr'ouvrent; ils sont rouges et sans éclat.

Elle lit : au *Lion-d'Or*. (Son père, arrivé le surlendemain, nous a dit, en effet, être descendu au Lion-d'Or, d'où il avait écrit.)

Ensuite je lui ai fait donner quelques adresses d'enveloppes que je lui présentais du côté opposé à l'écriture.

Puis, pensant qu'elle devait perdre du fluide j'ai fait quelques nouvelles passes et lui ai demandé ce qu'elle voyait en ce moment :

— Je vois des nuages.

— D'où viennent-ils ?

— De vous.

J'ai pensé qu'elle voyait le fluide.

Depuis quelques instants, un de ses petits frères était allé se coucher. J'ai voulu la conduire auprès de son lit :

— Suivez-moi par la pensée.

— Je vous suis.

— Où suis-je?

— Dans la salle à manger.

— Et maintenant?

— Dans le salon.

— Et maintenant?

— Dans la chambre.

Tout ceci était fort exact.

(Il y avait deux lits dans cette chambre, et par la pensée, je me représentai l'un de ces lits).

— Qui voyez-vous dans ce lit?

— Personne.

(Alors je me représentai l'autre lit).

— Et dans celui-ci?

— Je vois Féfède (Alfred). (Il était en effet dans celui-là.)

— Dort-il?

— Non! il ne dort pas. (On alla vérifier le fait : Alfred ne dormait pas).

Je me levai et lui ordonnai d'en faire autant. Elle se leva.

Je marchai et lui ordonnai de me suivre. Elle me suivit.

Avec le doigt je fis une raie en travers sur le tapis. Arrivée à cet endroit, elle s'arrêta.

— Quel obstacle vous arrête?

— Une barre.

— Où est-elle?

— Sous mes pieds.

Je fis ensuite jeter une serviette par terre, devant ses pas. Elle s'arrêta et la terreur se peignit sur ses traits.

— Pourquoi cessez-vous de me suivre?

— Mais il y a de l'eau, là!

— Avancez toujours!

— Mais puisqu'il y a de l'eau (et sa terreur augmentait).

— Je vous ordonne d'avancer, entendez-vous?

Elle fait de grands efforts, s'approche de la serviette et s'écrie avec angoisse :

— Oh! laissez-moi, c'est affreux.

J'enlevai la serviette, et aussitôt elle vint à moi.

Enfin, je songeais à la réveiller. Mais quel embarras! J'avais bien entendu dire à peu près comment on procédait pour endormir, mais pour réveiller, rien.

Un instant je m'effrayai à la pensée que je ne pourrais peut-être pas la tirer de cet état.

A tout hasard je fis des passes de la tête aux pieds, puis je lui saisis les bras que j'écartai du corps et que je secouai.

Elle fit un soubresaut, se frotta les yeux encore tout rouges, resta un moment comme hallucinée.

Je lui présentai une chaise et la priai de s'asseoir; ce qu'elle fit le plus naturellement du monde. Ses yeux étaient devenus aussi blancs que l'émail.

Je lui adressai quelques questions qui me persuadèrent qu'elle ne croyait pas avoir dormi; elle croyait même sortir de table à l'instant. Je lui montrai l'heure, elle en fut stupéfaite.

Voilà, Monsieur, ce qui s'est passé.

Il m'est impossible de vous dire ce que j'éprouve depuis que j'ai vu comment on pouvait supprimer la volonté chez son semblable; lui parler comme un dieu et l'obliger à faire ce qui nous serait impossible à nous-mêmes.

Je vais étudier avec soin votre ouvrage et ne manquerai pas, puisque vous avez daigné y consentir, à venir vous trouver dans trois mois environ, à Genève.

Agréez, Monsieur, l'assurance de ma considération la plus distinguée.

Votre bien dévoué,

F. Cabane.

Nous ne pouvons que complimenter et encourager M. Cabane dans la manière dont il a endormi son sujet, mais nous ne pouvons en faire autant pour le moyen qu'il a employé pour le réveiller. Nous lui déclarons qu'il a été fort heureux que quelques convulsions ne se soient pas présentées, ou tout autre accident plus sérieux.

Nous l'engageons à lire et à relire ce que nous disons dans l'*Art de magnétiser*, au sujet du réveil (1).

« Lorsque le magnétiseur voudra réveiller, il fera quel-
« ques passes des épaules aux pieds, afin de dégager la
« tête en entraînant le fluide en bas; puis en y mettant
« un peu de force musculaire, il fera vivement, devant les
« yeux et le visage, des passes, en les descendant de côté
« jusqu'à ce que le sujet donne signe qu'il revient à lui,
« puis il continuera les mêmes passes devant la poitrine
« et le corps entier; alors le sujet devra être réveillé, mais
« non encore dans son état normal. Le magnétiseur fera
« une insufflation froide sur les yeux, il touchera les sour-
« cils depuis leur naissance, afin de dégager entièrement
« les yeux; enfin il faudra sans s'arrêter continuer les
« mêmes passes sur tout le corps, jusqu'au moment où le
« sujet sera complétement dégagé. Le magnétiseur pourra
« faire aussi, d'une seule main, quelques passes transver-
« sales devant l'estomac.

« Il est fort essentiel de bien dégager après avoir réveillé,
« et nous le recommandons sérieusement à tous ceux qui

(1) Pages 64 et 65, l'*Art de magnétiser*, 3me édit.

« suivront notre méthode, car souvent il arrive que le su-
« jet, qui ne s'est point laissé débarrasser entièrement,
« éprouve, dans la journée, un peu de lourdeur dans la tête
« ou d'engourdissement dans les jambes, ce qui pourrait
« dégénérer en malaise général et même provoquer des ac-
« cidents graves. »

CH. LAFONTAINE.

LE HASCHISCH (1)

(Suite et fin.)

On fit honneur au repas et, pendant une bonne demi-heure, je n'éprouvai rien d'anormal.

Mais quand le déjeuner tira à sa fin, je sentis une chaleur douce envahir par bouffées ma poitrine et ma tête, avec des effluves d'une singulière émotion.

Un peu plus tard, les propos échangés autour de moi arrivèrent à mon entendement tout chargés de significations bizarres. Le bruit d'une fourchette choquant un verre tintait à mon oreille comme une harmonie aux vibrations suavement pénétrantes. Les visages des convives s'étaient transformés ; le type animal particulier qui, selon Lavater, fait la base de toute figure humaine, m'apparut alors avec une netteté frappante : mon voisin de droite était un aigle ; celui de gauche un batracien aux yeux saillants ; j'avais en face de moi un lion ; le docteur s'était métamorphosé en renard. Et, chose inouïe! je lisais, ou du moins je croyais lire aussi facilement que sur un *in-folio* imprimé en majuscules. J'aurais pu, mieux qu'un phrénologue exercé, énumérer exactement la force et la qualité de leurs aptitudes diverses, la nature de leurs sentiments. Dans cette analyse extatique, je découvrais des affinités, des contrastes, des rapports qui échappent à l'état normal.

Tous les objets ambiants revêtaient peu à peu un aspect fantastique : les arabesques symétriques du papier peint se révélaient à moi comme les strophes opulemment ri-

(1) Voir le numéro de Décembre 1868.

mées d'une poésie attrayante, pleine d'intérêt, parfois mélancolique, mais le plus souvent s'élevant, avec un lyrisme insensé, jusqu'aux sublimités d'une bouffonnerie transcendante.

Les pots ventrus de la Chine, les cristaux qui étincelaient sur la table, avaient le don de me désopiler, tant je leur trouvais, je ne sais trop pourquoi, une physionomie irrésistiblement cocasse.

En même temps j'éprouvais au cœur une torsion chatouilleuse qui me le pressait ainsi qu'une orange, comme pour en exprimer avec une douce force la volupté du rire, et me la faire éclater entre les dents dans toute sa violence orageuse. Mes voisins subissaient apparemment une influence identique, car je les voyais s'épanouir comme des pivoines, en proie à une hilarité bondissante, se tordant les côtes et balançant de gauche à droite leurs visages bouffis comme ceux des Tritons.

Ma voix me semblait avoir atteint un diapason formidable; je parlais à coups de canon et, longtemps après avoir lâché une phrase, j'en entendais encore dans ma tête le sourd retentissement, pareil à celui d'un tonnerre lointain.

La pensée m'envahissait avec furie; elle se déchaînait à torrents dans mon cerveau et y développait une succession rapide de combinaisons géométriques qui me parurent être la plus simple comme aussi la plus exacte expression de ces idées que nous sommes forcés de rendre d'une manière approximative et prolixe, par des mots qui n'en sont que le grossier moulage. J'aurais voulu fixer sur le papier ces fugitives arabesques de ma pensée VISIBLE, mais la rapidité de leur succession était absolument exclusive de cette opération compliquée; ma parole elle-même n'en attrapait au vol qu'un petit nombre, qu'elle s'essayait à traduire en lambeaux de phrases tordus et déchiquetés.

Mon crâne devint ainsi l'ardente source d'un feu d'artifice à jet continu, lançant en bouquets étoilés des formes éblouissantes d'une perfection de dessin, d'une intensité de lumière et de couleurs supérieures à tout ce que la nature peut offrir. C'étaient des ruissellements d'or, des

écroulements de pierreries, des cataractes de vif-argent et de cristal, tombant de hauteurs vertigineuses avec un bruit rhythmé, harmonieux et solennel comme un chant biblique.

Mon cerveau était bien sans doute le théâtre de ce spectacle prodigieux, mais, en vertu de l'excitation particulière que je subissais, cette vision interne se projetait à l'extérieur avec la netteté d'un diorama. Ce n'étaient plus de ses formes nuageuses et flottantes évoquées par l'imagination ou le souvenir, accusées d'un trait ferme, ayant tous les caractères d'une réalité pour ainsi dire palpable et vivante. Mes idées représentatives se corporisaient et, défilant sous mes yeux, peuplaient mes environs de leur fantasmagorie vagabonde.

J'éprouvais enfin ce qu'éprouvent les gens affectés de maladies sensorielles, à cette différence près que mes hallucinations, au lieu d'être persistantes comme les leurs, devaient cesser avec la digestion de la substance qui les produisait.

Mais, de même que la rotation d'une toupie efface les couleurs dont elle est peinte pour les confondre dans une neutralité grisâtre, je sentis peu à peu, dans le vertige qui me saisit, mes sens intervertis fusionner dans un SENS unique, supérieur, qui les étreignait tous comme la lumière contient à l'état latent les rayons colorés.

Dès lors ma *connaissance*, au lieu de se réfracter en vue, ouïe, etc., se mit à percevoir uniformément : je voyais par l'ouïe, j'entendais par la vue, je flairais, je savourais par le toucher. Ainsi ma main s'étant, par hasard, posée sur un citron, je sentis tout le long du bras, jusqu'à l'épaule, un *goût* acide des plus prononcés.

Dans les parfums croisés des fleurs ou des mets qui pénétraient mon odorat, je distinguais nettement des *formes* corrélatives à la nature de leurs émanations diverses. Les combinaisons rectilignes, anguleuses, dominaient dans les parfums les plus âcres, tandis que les senteurs les plus douces se développaient en dispositions sphériques ou ellipsoïdales. Il en fut de même pour les sons, les saveurs : une gorgée de vin muscat très-sirupeux roula dans mon palais comme un chapelet égrené de glo-

bules azurés ; et plus tard, ayant exprimé sur mes lèvres quelques gouttes de citron, leur acidité *s'expliqua à mon* SENS par une succession de trièdres d'un jaune éclatant, dont il me semblait broyer les vives arêtes. Je suis persuadé que si Fourier avait pris de temps à autre du haschich, il eût assis son ANALOGIE sur des données beaucoup plus rationnelles que celles qu'il a adoptées, car cette substance est de nature à révéler, par une brusque intuition, le sens réel et caché de bien des choses. Au surplus, le langage humain offre de fréquents exemples des interversions que je signale : ne dit-on pas un cri *aigu*, un caractère *dur*, une odeur *grave*, une pensée *amère ?*

De fait, les images de la poésie ne sont guère qu'un système perpétuel de transposition identique. Le haschich est de la poésie en confiture.

Enfin, mon cerveau, effervescent comme une locomotive gorgée de houille, m'emportant à travers les espaces infinis, me découvrit à tout instant des perspectives nouvelles.

En outre, je perdis complétement la notion du temps ; j'eusse été, par exemple, incapable de déterminer si mon hallucination durait depuis cinq minutes ou depuis un siècle. Ceci paraît tout simple, si l'on veut bien réfléchir que ce que nous sommes convenus d'appeler le temps, n'ayant par lui-même aucune réalité et n'exprimant qu'un rapport de succession (comme l'espace n'exprime qu'un rapport de coexistence), sa durée prétendue ne se mesure que par le nombre et l'intensité des sensations qui s'y développent. Tous mes mouvements me semblaient d'une lenteur incroyable ; le temps que je mettais à porter mon verre à la bouche aurait suffi à la fondation et à chute de vingt empires. Ceci m'a rappelé plus tard le voyageur de Mahomet à travers les sept cieux dont il a le loisir de contempler les merveilles avant que l'eau versée de son aiguière ait fini de couler.

La même incertitude régnait chez moi à l'égard des dimensions : en de certains moments, je n'établissais pas une différence bien sensible entre une coquille d'œuf et la coupole du Panthéon, à moins d'un effort d'attention soutenu qui rectifiât ces données.

Cependant, comme l'action du haschich est sujette à des intermittences, je rentrai peu à peu en possession de moi-même, et, croyant que l'effet tendait à se dissiper, je jugeai à propos de m'en aller, en abandonnant à leurs rêves respectifs mes compagnons trop absorbés pour s'inquiéter de mon départ.

Cette ébriété n'entraînant pas la titubation qui accompagne l'ivresse du vin, je pus facilement réaliser mon escapade. Seulement, les appartements que je traversais me frappaient d'une stupéfaction analogue à celle d'un homme qu'un prodige de locomotion transporterait brusquement au milieu des ruines de Khorsabad, ou mettrait en face des divinités abominablement grotesques qui peuplent le temple caverneux d'Ellora.

Mais à peine eus-je le pied sur l'asphalte, que l'effet un instant ralenti me reprit avec un redoublement d'intensité.

Ici, je sais bien que les mots vont complétement me manquer pour exprimer l'incompréhensible angoisse qui s'empara de tout mon être.

Tantôt il me semblait que mes pieds prenaient racine dans le sol et tendaient à m'y enfoncer jusqu'au cou : je ne les en arrachais qu'avec des efforts inouïs, en soulevant à chaque pas des poids de trois cents kilos ; tantôt je me sentais, au contraire, doué d'une légèreté spongieuse, et je me souviens que je me cramponnais à un arbre du boulevard, saisi que je fus de la peur subite de disparaître dans les airs avec la vélocité d'un ballon.

Des vibrations, semblables à des décharges d'électricité, me parcouraient de haut en bas et *vice versa*. J'éprouvais les sensations horribles qui sont, à ce que l'on m'a depuis assuré, les prodromes de la catalepsie : ma langue nouée — il me semblait — s'enfonçait dans ma gorge qui s'étranglait ; de temps à autre, une main de fer me comprimait la cervelle et la pétrissait. Parfois aussi, mon crâne s'allongeait en obélisque, en colonne torse, tournoyant vers le zénith comme une trombe illimitée, ce qui me procurait des sensations d'une atrocité ineffable.

Ma pulpe cérébrale pivotait avec fureur autour d'un axe qui m'embrochait perpendiculairement, tantôt s'en rap-

prochant, s'y nouant, s'y abîmant, tantôt se dévidant et s'épandant avec des évolutions de fronde jusqu'aux extrêmes confins de l'horizon! Tout mon individu participait plus ou moins à ce remue-ménage intime dont les passants qui me coudoyaient ne se doutaient guère, mais dont le souvenir me fait encore frissonner. C'était quelque chose d'analogue à la rotation des soleils d'un feu d'artifice, ou, mieux, aux effets de certaines combinaisons fantasmagoriques que tout le monde a pu voir aux soirées de Robert Houdin. Il en résultait un vertige insupportable.

L'horreur d'un malheureux lancé dans un précipice, celle d'un patient enchaîné sur un bûcher dans l'expectative de la flamme qui doit le réduire en cendres, approchent peut-être de l'horreur à laquelle je fus en proie en ce moment cruel, long comme une éternité. Était-ce une souffrance physique, intellectuelle ou morale? — Je ne saurais actuellement le préciser; cela tenait, je crois, de cette triple nature. C'était l'ennui et la terreur transportés dans la sensation, et réciproquement c'était la torture physique implantée dans la sphère intellectuelle. Tout ceci ne doit pas paraître fort clair. Quoi d'étonnant? il faut avoir éprouvé soi-même ces effets-là. On ne saurait pas plus les décrire que les deviner.

Peut-être tout cela n'est-il, au surplus que l'évolution ordinaire de la pensée, rendue dans ce cas sensible, par un état d'irritation exceptionnel? Je me demande, en effet, si l'engendrement intellectuel ne procède pas à la façon de l'orage en formulant ses créations comme un trait de foudre entre l'IDÉE objective (correspondant à l'électricité positive) et la PERCEPTION subjective (adéquate à l'électricité négative) ou, pour me servir de l'expression du docteur Malfatti, selon un procès sexuel, rhythmo-typique et typo-rhythmique, répétition du conflit qui préside aux pulsations et aux formations de la vie dans le temps et l'espace, conflit alterné de contraction et d'expansion, dont le microcosme humain nous présente un reflet dans le mouvement de systole et de diastole du cœur?

Le cerveau serait donc, pareillement au cœur, doué d'un mouvement spécial et régulier qui, dans l'état nor-

mal, échappe à notre perception, mais qui, dans l'état de surexcitation développé par le haschich, tend à s'affirmer dans la sensation en se matérialisant comme tous les autres mouvements corporels dont il est la source latente, et fait fonctionner ses rouages avec cette volubilité orageuse qui n'est autre que le paroxysme de la vie.

Si l'on veut bien réfléchir que l'organisme humain se compose de trois foyers superposés : abdominal, thoracique et cérébral, correspondant à la triple vie du monde : tellurique, atmosphérique et sidéral, peut-être trouvera-t-on rationnel, en effet, que le cerveau, qui correspond au foyer sidéral et dont les éléments extérieurs sont la *lumière* et l'*harmonie* en relation avec l'œil et l'oreille, ses satellites immédiats; ait aussi son mouvement propre, lequel, semblable à la marche imperceptible des astres, ne tombe pas sous nos sens à moins de circonstances exceptionnelles capables d'en accuser nettement les évolutions.

Au demeurant, l'action du haschich me paraît avoir pour effet, ainsi que le magnétisme, de relâcher les liens de l'âme et du corps ; je n'en voudrais d'autre preuve que cette simplification des sens remplacés, ou peu s'en faut, par un sens unique; simplification qui ne saurait s'expliquer que par un essor plus ou moins hardi de l'âme vers les régions supérieures, où elle se réfugie et se recueille en vertu de l'excitant qui l'y pousse.

Conséquemment, la sensation qui, dans l'état normal, pour se mettre en rapport avec la variété des phénomènes qu'elle perçoit, se particularisait en rayons olfactif, visuel, tactile, auditif, etc., rentre jusqu'à un certain point dans l'unité primitive antérieure à l'incarnation animique.

Et, non-seulement les sens parviennent à fusionner, mais encore les trois modes du SAVOIR humain : sensation, sentiment et perception, tendent à franchir les limites qui les séparent, pour constituer un mode de savoir uniforme.

De sorte qu'en ce grand pas fait dans la mort ou, si l'on aime mieux, dans l'existence ultra-physique, l'âme, débarrassée en partie des grossières conditions qui présidaient à sa *connaissance*, arrive directement, par une per-

ception intuitive, à la vérité des choses, sans avoir à gravir le pénible escalier des équations logiques.

Par réflexion incidente à ce qui précède, ne serait-on pas fondé à considérer l'incarnation animique, ainsi que du reste toutes les manifestations génésiques de la nature, comme la compénétration d'une essence *positive*, absolue, et d'un principe *négatif*, source des formes moyennant lesquelles cette essence absolue passe dans la relativité où elle se détermine et se spécifie?

La forme d'un être n'étant en effet rien autre que sa limite et la limite n'étant que de la négation, toute création consisterait dans une promiscuité flagrante de l'*être* avec le *non-être;* la naissance marquant la transition de l'unité dans la variété phénoménale, et la mort le retour de la variété à l'unité.

Ce qu'il est convenu d'appeler *matière*, n'ayant donc conséquemment aucune réalité essentielle, ne saurait être accepté que comme l'ensemble des modifications, des solutions de continuité de toute sorte qui articulent la réalité. Le néant concourrait ainsi à l'expression des phénomènes comme le noir concourt au tracé d'un dessin; et le plus ou le moins de matérialité d'un être serait adéquat au nombre des limites en lesquelles cet être se répartit, à peu près comme de la rareté ou de la densité des hâchures dépendent les clairs et les ombres du dessin pris pour exemple.

L'incarnation qu'elle subit réfracte sans doute l'âme dans la matière, et elle s'y divise en facultés comme, à travers le prisme, la lumière se divise en couleurs; la nature plus ou moins élevée de ces facultés correspondant à l'intensité plus ou moins grande des limites qui les étreignent et les *adombrent*, la sensation physique n'est peut-être que de la pensée subissant une immersion matérielle plus profonde. Le sentiment, tenant le milieu entre la sensation et la pensée, participe des deux à la fois. La pensée, moins charnelle encore que le sentiment, habite une région supérieure dans une pulpe phosphorescente, et l'enveloppe qui la recèle affecte un contour qui se rappro-

che (sans toutefois l'atteindre) de la sphère, cette forme de la perféctiou symétrique (1).

Quoi qu'il en soit, l'action du haschich, en un transport qui vous met le cœur et les entrailles dans le cerveau, pousse la sensation jusqu'au plus haut étage de l'Être, et ceci, je le répéte, explique comment les sens expulsés de leurs compartiments charnels se confondent dans ce SENS unique dont je parlais tout à l'heure. L'âme entière subissant la même impulsion franchit peut-être alors les bornes charnelles et s'élève jusqu'à ces hauteurs qu'il me semblait atteindre, ne laissant dans le crâne (d'où un effort suprême pourrait l'expulser tout à fait, ainsi qu'il arrive parfois avec le chloroforme) que la part strictement nécessaire au maintien de la vie.

Bref, pour en finir avec cette trop longue digression, l'état insolite dans lequel je me trouvais, me réduisait au désespoir; j'aurais voulu me fuir moi-même, et j'accélérais le pas pour me soustraire à cette influence persécutrice contre laquelle j'étais impuissant à réagir.

Bientôt je crus remarquer que je devenais d'une hauteur démesurée; ma pensée bondissait toujours par delà les horizons les plus lointains, et ses vagues, en s'amplifiant de plus en plus, dilatant mon crâne à l'instar de la voûte azurée, il me semblait que, sous ses parois ainsi élargies, les univers gravitaient en épandant des musiques tonnantes!

Cette circonstance me remplit d'un orgueil fou dans lequel s'éteignirent peu à peu la terreur et l'angoisse qui m'avaient précédemment torturé. Je me persuadai que, dégagé des entraves matérielles, je prenais rapidement possession d'une sorte de divinité; de façon que j'en vins à me demander sérieusement s'il n'était pas opportun de signifier sa destitution à l'Être suprême et de me substi-

(1) Qui sait si les dépressions qui s'opposent à la pleine rondeur du crâne, en y produisant ces bosses qui préoccupent les phrénologues, ne sont pas dues à la dérivation du flux animique, de la *sphère* intellectuelle dans les accessoires corporels? N'est-il pas d'ailleurs certain que les individus chez lesquels dominent les appétits et l'énergie physiques offrent en même temps les lacunes encéphaliques les plus marquées.

tuer à lui dans toute la plénitude de ses attributs. Quelque autre idée moins heureuse m'empêcha sans doute de donner suite immédiate à celle-ci. Mais il devait éprouver quelque chose de semblable à ce que j'éprouvais, ce césar païen qui s'écriait sur son lit de mort : « Mes amis, je sens que je deviens Dieu! »

Je ne tardai pas à goûter, après ces rudes épreuves, une volupté indicible à laquelle nulle jouissance humaine ne saurait être comparée : je nageais dans les torrents de miel d'un bonheur à la fois physique, intellectuel et moral; j'éprouvais entre autres la joie du savoir, jouant avec les problèmes les plus ardus, et leur découvrant, sans effort des solutions véritablement ingénieuses; et parmi les idées qui m'arrivaient, plusieurs me paraissaient tellement superbes que je regrettais avec vivacité de ne pouvoir immédiatement les « *mettre confire dans de l'encre.* » Je souligne cette expression comme spécimen de la tournure bizarre, quoique pittoresque, qu'affecte l'expression de la pensée sous l'influence en question.

Et puis j'avais au cœur un amour immense dans lequel j'enveloppais toute la nature et une expérience qui ne se connaissait pas de limites. On peut se représenter ainsi l'extase des bienheureux.

C'est dans ces dispositions que j'arrivai à la porte Saint-Martin. Ne me demandez pas combien de siècles dura ce trajet. Enfin, pris d'une lassitude somnolente, je me jetai dans un cabriolet et je recommandai d'aller au pas dans la direction des Champs-Élysées.

Alors commença pour moi une série de visions moins grandioses, mais beaucoup plus amusantes.

Une des particularités qui m'ont le plus frappé, lorsque je me suis mis à repasser de sang-froid mes impressions, c'est que la plupart des personnages imaginaires avec lesquels je m'étais trouvé en rapport, si étranges que fussent leurs individualités apocalyptiques, m'étaient parfaitement connus, et je m'étonnais d'avoir perdu si longtemps leur souvenir. Il m'avait semblé rentrer de plain-pied dans une série d'existences antérieures à ma vie actuelle, existences qui, par conséquent, n'avaient rien de neuf pour moi, malgré leur bizarrerie. Et quoique nombre des fantômes

qui s'y agitaient parussent sortir des dessins de Callot (plusieurs n'avaient même pas forme humaine); je reprenais parmi eux possession de ma personnalité, comme on rentre dans l'état de veille après le repos du sommeil. Était-ce imagination pure ou souvenir réel? — Je ne saurais me prononcer à cet égard.

Tout ceci n'empêchait pas la raison de prendre au besoin le dessus et d'arriver, moyennant un effort, à la vérité un peu pénible, à l'exacte appréciation des choses. Seulement leur réalité, transfigurée par le rêve, servait le plus souvent de canevas aux broderies de l'imagination. Les futaies du bois de Boulogne, trouées de rayons, se transformaient en murailles d'émeraudes sur le fond transparent desquelles se dessinaient de gigantesques fleurs larges et brillantes comme des soleils.

Autant que je puis me rappeler, je subis moi-même en route les modifications les plus graves : précédé de licteurs, je reçus tous les honneurs consulaires et les chefs des nations vaincues suivaient, enchaînés, mon char triomphal. Devenu plus tard prince indien, je traversais les rues de Bénarès, monté sur le dos d'un éléphant lourdement caparaçonné d'or, tandis que des jeunes filles d'une beauté céleste me rafraîchissaient à coups d'éventail. Livré à toute sorte d'aventures, je gagnai des batailles célèbres; je subis des naufrages; j'assistai à un carnaval vénitien; je mis le feu à la ville de Persépolis, et je fis couper le cou à une reine qui, nonobstant l'insigne honneur d'être mon auguste épouse, avait, dans ses relations avec notre entourage, adopté un genre de conversation que je désapprouvais. Bref, je menai une vie extrêmement dissipée.

Quelques heures plus tard, les visions tendirent à s'effacer; je me sentis en retour attaqué d'une faim des plus intenses. Entré chez un pâtissier, je fis disparaître en un clin d'œil une pile de gâteaux avec une voracité qui eût saisi de stupéfaction un passager du radeau de la *Méduse*, j'ajouterai que je découvrais à tout ce que je mangeais ou buvais des saveurs inconnues, auprès desquelles l'ambroisie et le nectar ne seraient que du gros pain et de la piquette.

Je m'endormis d'un sommeil paisible et profond, et, le

lendemain, il ne me restait de tout cela qu'une certaine pâleur sur les traits, une langueur assez douce, beaucoup de vague dans les idées, et un amer sentiment de regret à l'aspect de la réalité qui me sembla dès lors aussi décolorée qu'une photographie.

Ange PECHMEJA.

NOTIONS PRATIQUES

Le magnétisme est considéré par les uns comme une vérité, et comme une illusion, une utopie par les autres.

Cependant le magnétisme n'est pas nouveau; il aurait droit peut-être de prendre son rang d'ancienneté et d'être cru sur parole, comme tant d'autres sciences.

Il est aussi vieux que le monde, et de tout temps et dans tous les pays, il a été exercé et pratiqué sous divers noms.

Si nous cherchons dans les temps les plus reculés, nous le retrouvons sous l'imposition des mains chez les Hébreux, sous les frictions mystérieuses chez les Égyptiens et dans l'Inde, où les brahmes et les mages prétendaient donner une vie nouvelle à l'aide de certains attouchements, de certains massages.

Mais nous ne voulons pas faire ici l'histoire du magnétisme, que l'on pourra trouver dans des ouvrages estimés (1).

Nous ne voulons pas non plus discuter les différentes théories, les différentes causes auxquelles on a attribué les phénomènes qui découlent de l'action de l'homme sur l'homme.

Nous nous contenterons d'indiquer celle que nous avons cru reconnaître comme vraie après des milliers d'expériences, et que nous avons adoptée comme la plus rationnelle.

Oui, nous le disons avec une conviction profonde, pour nous le magnétisme est une *force* vitale, que chaque organisation recelle et que tout être peut émettre.

(1) *L'Instruction publique,* de Deleuze; *le Magnétisme devant les corps savants*, par l'abbé Loubert; le *Traité de Somnambulisme,* l'extase par le docteur Bertrand, de l'Académie de Médecine; l'*Art de Magnétiser*, 3e édit., par Ch. Lafontaine.

Ainsi il est généralement reconnu que l'homme possède en lui une atmosphère particulière dont il est enveloppé, et dont le principe est le fluide universel modifié par son organisme.

Cette atmosphère, autrement dit ce fluide vital, peut, par la volonté de l'homme, être augmenté et transmis à un autre homme, l'envahir de telle sorte que sa volonté est annihilée momentanément, et qu'il est plongé dans une espèce de torpeur, de sommeil, pendant lequel il n'a plus conscience de lui-même et ne s'appartient plus.

C'est par la transmission de ce fluide dans les corps épuisés par la maladie que les organes sont stimulés, que la circulation est activée, que l'harmonie dans toutes les fonctions de l'organisme est rétablie, et qu'enfin la santé renaît.

Mesmer a dit : « Qu'il n'y avait qu'une maladie, donc il n'y avait qu'un remède. »

En effet, toute maladie provient d'une circulation entravée, interrompue, produisant sur un point une inflammation.

Rétablissez la libre circulation des fluides qui sont dans le corps humain, et vous obtenez la santé. C'est ce que le magnétisme produit facilement et toujours.

Ainsi donc, pour nous, tous les phénomènes qui se présentent sous l'influence du magnétisme, ont une seule et unique cause, le FLUIDE VITAL.

Étant convaincu que tous les hommes peuvent magnétiser, comme ils peuvent être tous magnétisés, nous venons leur offrir quelques indications générales qui pourront les guider dans les essais qu'ils voudront faire. Nous les prions d'y mettre un peu de persévérance et de ne point s'arrêter aux premiers échecs qu'ils pourront éprouver, nous leur promettons d'amples dédommagements s'ils continuent avec courage ; les résultats qu'ils obtiendront les récompenseront doublement.

Pour produire les phénomènes magnétiques, il n'est pas nécessaire de croire au magnétisme, il suffit d'agir comme si l'on y croyait. La cause étant une propriété de l'homme, elle agit pour ainsi dire à son insu : il suffit d'un éclair de volonté pour la mettre en mouvement. C'est

ce qui explique comment des incrédules ont souvent produit des phénomènes qui les ont étonnés, et qui, loin de les convaincre, ont augmenté leur défiance.

Voici la méthode que j'ai toujours employée :

Le magnétiseur et le magnétisé s'assoient vis-à-vis l'un de l'autre, l'œil du magnétiseur plongeant dans l'œil du magnétisé. Le magnétiseur se concentre et fait acte de volonté pour agir sur le sujet après lui avoir touché les pouces avec l'extrémité des siens. Ce contact des pouces mettra en rapport direct le cerveau du magnétiseur avec celui du magnétisé; les filets nerveux de celui-ci formant un prolongement aux nerfs du magnétiseur, serviront de conducteurs au fluide et rendront plus prompt et plus complet l'envahissement du système nerveux du magnétisé. Pendant cet acte qui durera plus ou moins longtemps, la pupille des yeux du sujet, par la dilatation ou sa contraction forcée, indiquera au magnétiseur qu'il agit, puis les paupières s'abaisseront pour ne plus se relever.

Le magnétiseur conservera sa position quelque temps encore; puis quittant les pouces, il imposera les mains au-dessus du cerveau du sujet, et les descendra d'abord sur les bras, en ayant soin de les remonter de côté et non en face; après une douzaine de passes faites ainsi, et qui devront durer à peu près une minute chacune, il les continuera devant le visage et la poitrine, jusqu'au bas du tronc; il en fera quelques-unes sur le cervelet et les épaules. Tout cela pourra durer une heure ou deux, pour obtenir un sommeil complet.

Pour réveiller :

Le magnétiseur fera vivement d'abord quelques passes des épaules aux pieds, afin de dégager la tête; puis, en mettant un peu de force musculaire, il fera des passes courtes et transversales devant le visage et tout le corps, jusqu'au moment où le sujet sera non-seulement réveillé, mais entièrement remis dans son état normal.

Il est très-essentiel de bien dégager après avoir réveillé, car souvent il arrive que le sujet, qui ne s'est point laissé débarrasser entièrement, éprouve, dans la journée, un peu de lourdeur dans la tête ou d'engourdissement

dans les jambes; ce qui pourrait dégénérer en malaise général et provoquer même des accidents graves.

Voilà exactement ce qu'il faut faire pour endormir et réveiller; mais il se peut que, tandis qu'on agit ainsi, le sujet, par sa nature même, éprouve divers malaises.

Par exemple, si le sujet avait la respiration gênée et qu'elle le devint de plus en plus, il faudrait exécuter vivement des passes transversales devant l'épigastre, afin de dégager les plexus du fluide qui s'y accumule.

Si le magnétisé avait des mouvements convulsifs dans les membres, des soubresants du corps, il faudrait poser le bout des doigts d'une main sur l'épigastre pour empêcher les contractions du diaphragme, puis faire quelques passes transversales devant l'estomac et, enfin, quelques passes longues et lentes devant le corps pour calmer tout l'organisme.

Si le sang montait à la tête, que la face devint rouge, et qu'il y eut danger d'une congestion, il faudrait attaquer les carotides en appuyant les doigts dessus et en les descendant devant la poitrine, puis faire quelques passes longues.

Si le magnétiseur, après avoir endormi, ne pouvait pas réveiller, il faudrait qu'il se reposât un instant pour retrouver tout son calme et toutes ses forces; il pourrait plonger ses mains dans l'eau fraiche et, après les avoir essuyées, recommencer les passes indiquées pour réveiller, et bien certainement il réveillerait.

Nous continuerons, dans le prochain numéro, à donner quelques indications pour localiser l'action et produire des effets légers qui ne demandent point autant de temps.

Dans le cours que nous donnerons à Lausanne, nous ferons cesser certaines incrédulités de bonne foi, qui sont la conséquence de ces incrédulités malveillantes, qui prouve plus d ignorance que de savoir, car chacun pouvant magnétiser, peut se convaincre lui-même et devenir un croyant quand même.

Ch. Lafontaine.

Revue des Journaux

L'Union magnétique, de Paris. — Ce journal vient de changer de rédacteur; M. A. Dureau a cessé ses fonctions

après une dizaine d'années bien employées. M. le docteur Hébert prend la rédaction du journal, il a dirigé autrefois le *Journal du magnétisme*, fondé en 1844 par M. du Potet. On remarque dans le dernier numéro, 27 Septembre une guérison de somnambulisme naturel, par un moyen bien simple et qui se rattache au magnétisme universel.

Il s'agit d'un fil de cuivre pur, long et mince, passé autour du cou, des reins ou de la main du somnambule, et descendant jusqu'à terre de façon à raser le sol. Plusieurs personnes ont essayé de ce moyen, conseillé par M. le docteur Giovanni Pelizzari de Brescia, et s'en sont bien trouvées. Elles n'ont plus eu une seule nuit troublée par le somnambulisne.

La Revue magnétique, de Paris. Ce journal rapporte, dans son numéro du 1er Janvier, l'historique d'une affection hystérique convulsive guérie à l'aide du magnétisme par le docteur Bertrand, rue Pascal, 7, à Paris. Cette guérison est d'autant plus remarquable, que le médecin avait épuisé tous les moyens médicaux sans aucun succès, avant d'en arriver au magnétisme.

Il Magnétologo de Naples, poursuit bravement sa carrière, son rédacteur est un homme instruit et un bon praticien magnétiseur.

La Salute, de Bologne, revient au magnétisme dont elle s'était un peu écartée.

Le Magnétiseur universel de Paris, parle de toute autre chose que de magnétisme, cependant M. Fauvelle Legallois va, dit-on, reprendre ses soirées magnétiques.

La Revue spiritualiste, de Paris, parle de guérisons faites par le magnétisme, c'est un progrès; elle cite entre autres celle-ci :

« J'ai vu à Vai-Hou, dit le capitaine Cook, un Anglais que la goutte avait rendu entièrement perclus. Il ne pouvait ni s'asseoir ni marcher. Un vieil insulaire s'y prit ainsi pour le guérir : il lui fit d'abord observer la diète la plus rigoureuse; ensuite il le frottait constamment tous les jours en appliquant les mains depuis la ceinture jusqu'au bout des pieds, et ne cessait que lorsque le malade s'endormait. En six semaines celui-ci fût entièrement guéri, comme il nous l'apprit lui-même lorsque nous revînmes à Vai-Hou. »

Nous attendons avec une certaine impatience le premier numéro du journal du docteur Desjardin, qui nous a promis des faits nouveaux.

Ch. LAFONTAINE.

Genève — Imprimerie Pfeffer et Puky, rue du Mont-Blanc, 3

N° 2. Février 1869. 9e Année.

LE MAGNÉTISEUR

PAR CH. LAFONTAINE

AVIS

Nous prions nos lecteurs de vouloir bien nous transmettre de suite leur abonnement, afin de ne pas avoir d'interruption dans la réception du journal. Nous leur rappelons qu'en nous envoyant 4 francs en sus, ils peuvent avoir en *prime les Mémoires d'un Magnétiseur*, 2 vol. in-12.

Opinion d'Hahnemann sur le magnétisme animal.

L'illustre fondateur de la doctrine homéopathique s'est exprimé en termes précis sur le pouvoir curatif de l'agent magnétique. Plusieurs de ses disciples, Léon Simon, Gouré, etc., ont tenté de le suivre dans cette voie, mais d'autres ont refusé, prétextant l'imperfection des procédés mesmériens et la malfaçon des observations recueillies par les magnétiseurs. Aujourd'hui que, tout ayant marché, les médecins hahnemaniens sont en partie revenus de leurs préventions, et que, d'autre part, les magnétiseurs sont

mieux préparés à accepter les principes de l'homéopathie, il me paraît utile et convenable de placer sous leurs yeux les paroles de Hahnemann. Toutes les sciences sont solidaires; et, de même que les anciennes se soutiennent, les nouvelles ne doivent-elles pas s'entr'aider? C'est à ce titre que j'extrais des livres ci-dessus les passages qui suivent. C'est à la page 328 de l'*Organon* que l'auteur a déposé sa foi ; il s'y exprime ainsi :

« § 291. — Je crois nécessaire de parler encore ici du magnétisme animal, dont la nature diffère tant de celle des autres remèdes. Cette force curative, qu'on devrait appeler mesmérisme, du nom de son inventeur, sur la réalité de laquelle les insensés seuls peuvent élever des doutes et que la volonté ferme d'un homme bienveillant fait affluer dans le corps d'un malade, au moyen d'attouchements, agit d'une manière homéopathique en excitant des symptômes semblables à ceux de la maladie, but auquel on parvient à l'aide d'une seule passe exécutée, la volonté médiocrement tendue, en glissant lentement le plat des mains sur le corps, depuis le sommet de la tête jusqu'au delà du bout des pieds (1).

« Sous cette forme, le mesmérisme convient, par exemple, dans les hémorragies utérines, même à leur dernière période, quand elles sont sur le point de causer la mort. Il agit aussi en répartissant la force vitale avec uniformité dans l'organisme, quand elle se trouve en excès sur un point et en défaut sur un autre, comme lorsque le sang se porte à la tête, quand un sujet affaibli éprouve une insomnie accompagnée d'agitation et de malaise, etc. Dans ce cas, on pratique une seule passe semblable à la précédente, mais un peu plus forte. Enfin, il agit en communiquant immédiatement de la force vitale à une partie affaiblie ou à l'organisme entier, effet que nul autre moyen ne produit d'une

(1) « Cette passe constitue la dose homéopathique la plus minime de magnétisme, qui néanmoins opère souvent des miracles lorsqu'elle est convenablement placée... En pareil cas, il suffit d'une passe magnétique douce ou de l'application, mais peu prolongée, de la main d'un homme bien intentionné sur la partie qui souffre plus spécialement, pour rétablir l'harmonie dans la répartition de la force vitale, et procurer ainsi repos, sommeil et guérison. »

manière si certaine et moins propre à troubler le reste du traitement médical. On remplit cette troisième indication en prenant une volonté fixe et bien prononcée, et appliquant les mains ou le bout des doigts sur la partie affaiblie, dont une affection chronique interne a fait le siége de son principal symptôme local, comme, par exemple, dans les ulcères anciens, la goutte sereine, la paralysie d'un membre, etc.

« Ici se rangent certaines cures apparentes qu'ont opérées dans tous les temps les magnétiseurs doués d'une grande force naturelle. Mais le résultat le plus brillant de la communication du magnétisme à l'organisme entier est le rappel à la vie des personnes plongées depuis longtemps dans un état de mort apparente par la volonté ferme et bien tendue d'un homme plein de force vitale (1), sorte de résurrection dont l'histoire rapporte plusieurs exemples incontestables.

§ 292. — Toutes ces méthodes de pratiquer le mesmérisme reposent sur l'afflux d'une plus ou moins grande quantité de force vitale dans le corps du malade. Elles ont reçu d'après cela le nom de mesmérisme positif (2); mais il en existe un autre qui mérite celui de mesmérisme négatif, parce qu'il produit l'effet inverse. Ici se rapportent

(1) « Principalement d'un de ces hommes comme il y en a peu qui, avec une constitution robuste et une grande bonté d'âme, ont peu de propension aux plaisirs de l'amour, peuvent même, sans beaucoup de peine, imposer silence à leurs désirs et chez lesquels, par conséquent, tous les esprits vitaux employés chez d'autres à la sécrétion du sperme, sont disposés, et en grande abondance, à se communiquer aux autres hommes, par l'effet d'attouchements fortifiés d'une volonté ferme. Quelques-uns des magnétiseurs doués du pouvoir de guérir, que j'ai eu l'occasion de connaître, se trouvaient placés dans cette catégorie. »

(2) « En traitant ici de la vertu curative, certaine et décidée, du mesmérisme positif, je ne parle pas de l'abus qu'on en a fait si souvent lorsque, répétant ces passes pendant des demi-heures, des heures entières, ou même des journées, on amène, chez des personnes dont les nerfs sont faibles, cet énorme bouleversement de l'économie humaine tout entière qui porte le nom de somnambulisme, état dans lequel l'homme, soustrait au monde des sens, semble appartenir davantage à celui des esprits, état contraire à la nature et extrêmement dangereux, au moyen duquel on a plus d'une fois osé tenter de guérir des maladies chroniques. »

les passes usitées pour faire sortir un sujet de l'état de somnambulisme, et toutes les opérations manuelles dont se composent les actes de *calmer* et de *ventiler*. La manière la plus simple et la plus sûre de décharger, par le mesmérisme négatif, la force vitale accumulée en excès dans une partie du corps d'un sujet qui n'a point été affaibli, consiste à mouvoir rapidement la main droite étendue à un pouce de distance du corps, depuis le sommet de la tête jusqu'au delà du bout des pieds. Plus cette passe se fait vite, et plus la décharge qu'on opère est forte. Elle peut, par exemple, lorsqu'une femme auparavant bien portante (1) a été plongée dans un état de mort apparente par la suppression de ses règles due à une commotion violente, la rappeler à la vie en enlevant la force vitale probablement accumulée à la région précordiale et rétablissant l'équilibre dans tout l'organisme (2). De même, une légère passe négative, moins rapide après l'agitation, souvent très-grande, et l'insomnie fatigante qui résultent d'une passe positive trop forte, pratiquée sur un sujet très-irritable. »

L'autre ouvrage, qui est spécialement consacré au *traitement des maladies chroniques*, ne contient que quelques lignes sur le magnétisme, mais elles ne sont pas moins explicites que celles de l'*Organon*. Voici cette citation, extraite du tome Ier, page 237 :

« Mais, dans la plupart des cas de l'état appelé faiblesse nerveuse, qui met obstacle au traitement antipsorique des maladies chroniques, le mesmérisme ou la communication de la force vitale d'une autre personne jouissant d'une bonne santé est un moyen fort efficace. Il suffit même que

(1) « Par conséquent, une passe négative, surtout très-rapide, serait extrêmement nuisible à une personne atteinte de faiblesse chronique et chez laquelle la vie n'aurait guère d'énergie. »

(2) « Un jeune et robuste campagnard, âgé de dix ans, fut magnétisé, à cause d'une légère incommodité, par une femme qui lui fit plusieurs fortes passes, avec le bout des deux pouces, à la région précordiale, au-dessous des côtés ; sur-le-champ il tomba, pâle comme un mort, dans une telle insensibilité et immobilité, que tous les moyens furent inutiles pour le rappeler à la vie et qu'on le crut mort. Je lui fis faire par son frère aîné une passe négative aussi rapide que possible, depuis le sommet de la tête jusqu'au delà des pieds ; aussitôt il revint à lui, plein de santé et dispos comme si rien ne lui fût arrivé. »

cette personne tienne les mains du malade dans les siennes pendant deux minutes, avec la ferme volonté de lui procurer du soulagement. Je ne connais presque aucune contre-indication à l'emploi de ce moyen, si ce n'est qu'on doit s'en abstenir lorsque l'aimant a été appliqué peu de temps auparavant, parce qu'il ne ferait alors qu'exaspérer l'état d'irritation du sujet. »

Il y a dans l'homéopathie deux choses fort distinctes, que l'on confond pourtant souvent, c'est la question des petites doses avec celle de la similitude des maux et des remèdes. La tendance à cette confusion est si forte, qu'homéopathique est employé pour équivalent d'*infinitésimal* au lieu de *semblable au mal*, que comporte sa signification étymologique. Hahnemann a peut-être beaucoup contribué à propager, ou au moins à faire naître cette erreur, par sa prédilection marquée pour les petites doses. Nos lecteurs auront remarqué qu'il limite l'action magnétique à *une* passe, et blâme l'influence prolongée. Evidemment il n'a vu que des cas exceptionnels pour formuler de telles règles, ou bien il s'est laissé aller à la pente naturelle de ses idées pour les infiniment petits. Nous savons tous qu'il y a exagération dans son dire, mais les médecins qui suivent sa doctrine ne sachant pas que le maître s'est placé à côté de la vérité, doivent assez mal juger du magnétisme avec un pareil guide. Il est donc nécessaire de rappeler ici les principes pour établir qu'une magnétisation forte, c'est-à-dire à haute dose, ne cesse pas pour cela d'être homéopathique, quoique contraire à la formule hahnemanienne, si elle est d'un effet analogue au caractère de la maladie à combattre. Ainsi quand, pour se conformer au précepte de Mesmer, corroboré par l'exemple de M. Du Potet, on provoque une crise épileptique pour guérir l'épilepsie, etc., etc., on procède homéopathiquement, quel que soit le nombre de passes employées. Si le sujet est très-impressionnable, *une* seule passe peut, en effet, suffire; mais s'il est rebelle, il faut bien élever la dose. Mais il est évident que, dans l'un comme dans l'autre cas, le mode d'action est toujours le même. Nous insistons à dessein sur cette question du dosage des passes, parce que, dans notre opinion, beaucoup de dissidences entre les homéopathes et les magnétiseurs

viennent de cette fausse interprétation d'un fait d'ailleurs très-réel.

Nous faisons des vœux pour que cette difficulté soit aplanie par un examen mieux entendu des faits et des prescriptions, ce qui se fera sûrement par des expériences comparatives établies dans de bonnes conditions et suivies avec impartialité.

L.-M. HÉBERT.

Preuves du magnétisme et moyens de se convaincre.

La plupart des détracteurs du magnétisme sont des hommes qui n'en connaissent pas le premier mot, ou qui ont quelque intérêt personnel, quelque rancune ou quelque passion engagée dans le débat.

Ce sont des aveugles de naissance, ou des gens qui se bouchent obstinément les yeux et les oreilles, de peur de voir ou d'entendre des choses qui blessent leur orgueil, leur intérêt ou leur amour de la routine. L'erreur de ces esprits-là est incurable, et ce n'est pas à eux qu'il faut offrir des preuves et des moyens de se convaincre.

Les lignes qui suivent, et que nous empruntons à l'un des savants les plus honorés et les plus impartiaux de ce siècle (1), ne s'adressent donc qu'aux hommes sérieux, qui cherchent réellement à s'éclairer, et qui disent avec le proverbe : J'aime Platon, mais j'aime encore davantage la *vérité*.

Ce fragment est extrait d'un ouvrage dont on ne saurait trop recommander la lecture, l'*Histoire critique du magnétisme animal*, par Deleuze, qui s'exprime ainsi dans le second chapitre de son premier volume, édition de 1819 :

« Si l'on examine les preuves du magnétisme, on trouvera :

« 1° Que les effets du magnétisme sont attestés par plus

(1) Deleuze, bibliothécaire du Museum d'histoire naturelle, Paris, né à Soteron en 1743, mort en 1835, a écrit une *Histoire critique du magnétisme animal,* des *Entretiens sur l'étude des sciences* et une *Instruction pratique sur le magnétisme* (1825).

de mille témoins qui ont donné leur attestation par écrit. Que ces témoins les ont éprouvés, ou fait éprouver à d'autres, ou examinés avec la plus scrupuleuse exactitude;

« 2° Que la plupart des témoins ont d'abord regardé ces effets comme impossibles et n'ont changé d'opinion qu'après avoir été convaincus par l'expérience ;

« 3° Que les témoins dont je parle sont des gens éclairés, que, parmi eux, se trouvent un grand nombre de médecins, que plusieurs sont des hommes que leur rang et leur caractère auraient détournés de s'exposer au ridicule en publiant des faits extraordinaires, s'ils n'avaient regardé comme un devoir de rendre hommage à la vérité ;

« 4° Que ceux qui ont rendu leur témoignage public par la voie de l'impression sont en bien petit nombre en comparaison de ceux qui, ayant vu les mêmes faits, se contentent de les attester quand on leur demande leur avis; que je pourrais, par exemple, citer dans cette dernière catégorie plus de trois cents personnes de ma connaissance, et que je ne connais certainement pas la meilleure partie de ceux qui sont aussi convaincus que moi ;

« 5° Que dans le nombre beaucoup plus grand de ceux qui nient les effets du magnétisme, on ne trouve personne qui ait pris pour s'éclairer le seul moyen convenable et certain, quoiqu'on en trouve beaucoup qui ont vu en passant, ce qui est bien plus propre à détruire la confiance que de ne rien voir du tout ;

« 6° Que si quelques enthousiastes ignorants débitent des choses absurdes sur le magnétisme, c'est qu'ils ont vu des faits, et qu'emportés par leur imagination, ils en ont altéré la simplicité et les ont expliqués par des théories insensées ;

« 7° Qu'il est impossible que les cent quatre-vingt-huit membres qui, en 1789, composaient la société de Strasbourg, et dont la plupart sacrifiaient, depuis quatre ans, leur temps et même leur santé au traitement magnétique, soient des visionnaires, et que les malades qu'ils ont guéris, ainsi que les parents, les amis et les médecins de ces malades qui ont attesté les guérisons, et qui sont au moins au nombre de cinq cents, soient tous des dupes ;

« 8° Qu'on peut faire le même raisonnement pour les sociétés de Bordeaux, de Lyon, etc.;

« 9° Que le témoignage d'un grand nombre de magnétiseurs qui, sans appartenir à aucune société, ont obtenu les mêmes résultats, en traitant, pendant plusieurs années de suite, des malades isolément et en silence, détruit l'objection qu'on pourrait tirer de l'esprit de corps ;

« 10° Que, s'il y a parmi les magnétiseurs différence d'opinion sur la théorie, il n'y en a point sur la réalité et l'efficacité de l'agent qu'ils emploient ;

« 11° Que les commissaires de l'Académie des sciences et ceux de la Société royale de médecine, loin de nier les effets, en reconnaissent de fort extraordinaires ; et que, pour expliquer ces effets, ils ont recours à des causes insuffisantes et dont aucune n'existe dans les traitements qui ont eu lieu depuis 1784, puisque, dans ces traitements, on n'a plus vu ni crises convulsives, ni appareil propre à frapper l'imagination ;

« 12° Que, par le seul amour de la vérité, l'un des commissaires a eu le courage de faire un rapport particulier, quoique ses collègues, et même un ministre puissant, aient employé les plus fortes sollicitations pour l'en détourner ;

« 13° Qu'un grand nombre de pratiques en usage chez les anciens peuples, un grand nombre de guérisons opérées par la médecine d'attouchement et d'incantation, en un mot, une multitude de faits extraordinaires bien attestés, s'expliquent naturellement par le magnétisme, et que la connaissance des effets qu'il peut produire suffit pour renverser les opinions superstitieuses qui ont longtemps écrasé les hommes ;

« 14° Enfin que, depuis 1784, les expériences s'étant multipliées à l'infini, il est absurde de rappeler des objections dont aucune ne peut attaquer la pratique et la théorie adoptées aujourd'hui, et de rejeter, d'après ces objections, des faits qu'on peut, à chaque instant, vérifier soi-même. » (I, p. 52.)

C'est, en effet, à cette dernière preuve, l'*expérience personnelle*, que Deleuze en appelle pour ceux dont la conviction a résisté aux faits, aux témoignages, aux raisonne-

ments et aux considérations qui précèdent. Il conseille donc à tous ceux qui désirent consciencieusement et sérieusement la vérité, d'essayer de magnétiser eux-mêmes en se conformant à quelques règles d'un emploi facile, dont il donne l'énonciation dans les pages suivantes. Ces règles n'étant autres que celles qui sont déjà connues de nos lecteurs, et que chacun pourra retrouver dans l'*Art de magnétiser* (1), nous les passerons sous silence, pour abréger, afin de réserver une place aux lignes éloquentes qui terminent le premier volume de Deleuze.

« J'invite les hommes éclairés qui ont du loisir, et qui sont à portée de voir des malades, à faire l'essai du magnétisme sans rechercher les merveilles, sans s'inquiéter des objections, sans s'occuper des théories. L'esprit éprouve sans doute une jouissance bien vive à observer de nouveaux phénomènes, à pénétrer les secrets de la nature : mais le bonheur de soulager un être souffrant est cent fois au-dessus. En comparant le ravissement qu'ont excité chez moi les merveilles du somnambulisme, à la satisfaction que j'ai goûtée lorsque de violentes douleurs ont été d'abord adoucies, et bientôt entièrement dissipées par mes soins ; en me rappelant que j'ai sans peine renoncé aux agréments de la société, pour aller, six mois de suite, travailler à la guérison d'un hydropique, je puis attester que le plaisir de faire du bien l'emporte sur tous les autres.

« Le sentiment suffit pour nous persuader de cette vérité ; mais la pratique du magnétisme la prouve tous les jours par l'expérience, et c'est surtout en cela qu'il est favorable aux bonnes mœurs. »

prof. RAOUX.

Expériences magnétiques

Exécutées dans la séance du 1er Décembre 1868 à Bologne.

Nous trouvons dans le journal la *Salute*, de Bologne, (la Santé), diverses expériences que nous croyons devoir mettre sous les yeux de nos lecteurs.

(1) Un vol. in-8, par Ch. Lafontaine, 3e édition, 1860, chez Germer-Baillière. 5 fr.

Par ces expériences, le président de la Société magnétique d'Italie, le professeur *Pietro d'Amico*, veut prouver que l'emploi du contact et des passes est inutile pour magnétiser, qu'il est même indécent. Il prétend en outre que la présence dn magnétiseur n'est indispensable que pour parer à tout accident qui pourrait se présenter.

Nous nous permettrons de dire au professeur Amico que nous ne sommes point de son avis.

Nous prétendons tout au contraire que la présence du magnétiseur est toujours indispensable; nous déclarons que lorsqu'un magnétiseur a produit le sommeil ou même le plus petit effet magnétique, il ne doit pas, sous quelque prétexte que ce soit, quitter un seul instant la personne magnétisée par lui. Car, pendant son absence, il pourrait se présenter des accidents qu'il éviterait ou ne laisserait pas se développer s'il était auprès de son malade; mais nous disons plus encore, son absence pourrait même en provoquer. Le malade se sentant seul, et en quelque sorte abandonné dans un état particulier, pourrait s'inquiéter, se tourmenter, et faire déclarer des crises nerveuses ou d'autres, qui seraient nuisibles à sa santé.

Nous répéterons ici ce que nous avons dit souvent, et ce que nous ne saurions trop répéter : Le magnétiseur doit être bien convaincu qu'il tient dans ses mains la vie du patient, du malade qu'il a magnétisé, même sans l'avoir endormi.

Le magnétisme n'est point un jeu, de même que, par lui, on peut rendre la vie, de même par lui on peut tuer.

Quant au contact, blâmé par le président, nous le trouvons utile, et quel qu'il soit, il n'est jamais indécent, s'il est fait d'une manière convenable. Lorsqu'on magnétise un malade, il est quelquefois nécessaire d'employer l'imposition des mains soit sur la tête, soit sur l'estomac, soit sur toute autre partie du corps, et même pour certaines maladies, il faut parfois masser ou frictionner tout le corps du patient. Mais tout cela peut être fait de telle sorte que, la jeune femme, la jeune fille, même la plus pudique, ne peut s'en effaroucher.

Quant au contact des pouces, il faut être en vérité plus que prude pour le trouver indécent.

Du reste on peut magnétiser sans aucun contact, mais les effets sont généralement moins profonds, moins complets. Nous avons adopté le contact des pouces comme étant la méthode qui envahit le plus entièrement le système nerveux, et qui nous met à même de rétablir plus promptement l'équilibre dans un corps malade.

Les expériences suivantes, faites par le professeur Amico, sont le résultat de la concentration des jeunes filles sur elles-mêmes. Toute somnambule peut s'endormir seule sans regarder qui ou quoi que ce soit.

Quant aux personnes qui n'ont point été magnétisées, elles le peuvent aussi, mais avec du temps et quelques dangers.

CH. LAF.

Voici les expériences :

La Santé, n° 5

Expériences magnétiques exécutées dans la séance du 1er Décembre 1868.

Les phénomènes de magnétisme animal furent les suivantes :

« 1° Le président fit asseoir quatre jeunes filles au centre de la salle, à la distance de cinq pas l'une de l'autre, de manière à ce que chacune regardait l'autre en sens transversal. Il pria ces demoiselles de concentrer leur volonté de se trouver magnétisées sans influence extérieure.

« Après peu d'instants l'une d'elles se trouva magnétisée et les yeux fermés, les trois autres les yeux ouverts et immobiles. — Deux d'entre elles montraient de l'oppression et de la difficulté à respirer. — Le président alors s'approchant d'elles ferma les yeux des trois dernières et fit des passes magnétiques sur l'épigastre et sur le cœur, les dégageant de toute espèce de souffrance.

Quatre autres jeunes filles se mirent à la place des précédentes, et trois seulement se trouvèrent magnétisées, toujours par le moyen de leurs propres regards sur elles-mêmes.

« Une dame, qu'on priait de se laisser magnétiser, s'y



refusait. Mais au même moment, appelant au secours, elle demandait qu'on la portât en plein air, parce qu'elle sentait déjà l'influence magnétique. Le président la prit alors par la main, et ce simple contact endormit cette dame; mais on s'apercevait qu'elle souffrait.

Alors le son de la musique vint adoucir ses souffrances, et le calme remplacer l'agitation. Deux autres jeunes filles, qui étaient magnétisées, suivant l'impulsion de l'harmonie, se levèrent, exprimant par leur physionomie et par leurs gestes l'influence de la musique, tombant ensuite dans une espèce d'extase.

D'autres expériences furent faites sur des personnes qui n'avaient jamais été magnétisées, et le résultat fut surprenant, surtout dans quelques expériences de catalepsie et de lucidité.

Douze dames et un jeune homme furent magnétisés.

Le public était nombreux et de distinction. Plus de cent personnes assistèrent à toutes ces expériences.

La séance se termina à midi et demi.

Recherches du docteur Brughera,

Membre honoraire de la société magnétique d'Italie.

Faut-il regarder comme absolument nécessaire l'existence d'un fluide, cause efficiente des phénomènes magnétiques?

« Si la *Santé* était un journal peu apprécié, il n'importerait de s'inquiéter des opinions qui y sont soutenues; mais comme c'est le contraire, et ci-dessous j'en rapporterai une preuve récente, je suis obligé de dire quelques mots, quand ce ne serait que pour obtenir des éclaircissements de la part d'hommes de talent, lesquels, dictant des règles pratiques sur le magnétisme, à la suite soit de la foule d'auteurs exclusivement fluidistes, soit de leur propres expériences, attribuèrent au fluide et firent dépendre de lui, tous les résultats des opérations magnétiques.

« Il est vrai que Mesmer et ses premiers disciples posèrent comme base de leur système, un fluide universel

(déjà indiqué sous divers noms par de très-anciens et célèbres auteurs de philosophie occulte), dont l'homme serait comme un petit réservoir inépuisable rayonnant suivant certains procédés sur les autres hommes, sur les animaux, sur les végétaux; mais il n'est pas moins vrai que plusieurs de leurs successeurs, d'une égale renommée, démontrèrent à l'aide de raisonnements et de faits, qu'on avait trop accordé à la puissance fluidique.

Sans nous arrêter à équilibrer des raisonnements, il me semble que, dans les comptes-rendus de ce journal même, la *Santé*, parmi les très-intéressantes expériences du président professeur d'Amico, on trouve du reste de quoi combattre une idée, laquelle n'est après tout, pas autre chose qu'une hypothèse.

« Prenons, pour abréger, quelques expériences faites par le cher professeur ci-dessus nommé, dans les diverses séances mensuelles, et pour être plus bref encore, je me contenterai des trois suivantes :

« 1° Magnétisation de personnes qui s'y refusent, en un instant; 2° magnétisation par le regard; 3° enfin, magnétisation au moyen du son du piano.

«Pour qu'on puisse supposer la transmission du fluide, il faut : 1° Que la sécrétion interne s'en fasse dans le magnétiseur; 2° que l'émission en ait lieu au moyen des tubes digitaux; 3° que le patient en devienne pénétré; tout cela exige des préparatifs de la part du magnétiseur, une disposition du sujet à recevoir, et en somme, un certain temps. Mais dans la magnétisation instantanée d'un individu, dans la magnétisation en une seconde d'un sujet; dans la magnétisation d'un troisième par le moyen des mélodies d'un instrument de musique, comment pourrons-nous voir la successive vérification des trois points requis sus-indiqués, et le temps matériel suffisant ne fût-ce que peu de minutes? Dans la première circonstance le temps manque, dans la deuxième il manquerait de plus un autre élément nécessaire, c'est-à-dire la disposition à recevoir, la personne renitente cherchant à réagir de toutes ses forces physiques et morales. Ensuite, quant au sujet magnétisé par la musique il faudrait donc croire que le magnétiseur abandonnât son fluide sur le clavier,

d'où il se communiquerait à l'instrument, pour aller ensuite, transporté par le son ou les ondes sonores, frapper envahir précisément la personne voulue par le magnétiseur, au milieu d'une atmosphère imprégnée des fluides les plus divers et les plus contraires, laissant de côté ceux qui pourraient l'intercepter par leur nature absorbante ou par un désir intense.

« Je respecte la croyance en un fluide sans la partager entièrement, ou tout au moins sans lui donner une importance souveraine et essentielle; cependant il me semble qu'en présence des admirables phénomènes précités, il conviendrait moins de s'arrêter à une hypothèse que d'étudier, pour trouver si possible la vraie cause de faits aussi merveilleux qu'extraordinaires; ainsi veut la loi du progrès par laquelle le fameux *non plus ultra* des colonnes d'Hercule devient ridicule, de même que l'enfantin *non possumus*, et l'absurde *droit divin*.

La Santé, n° 6.

Effets de suggestion sans somnambulisme.

M. Perroni Michele, membre correspondant honoraire de notre société, demeurant à Naples, nous fait savoir qu'il a obtenu un phénomène sans somnambulisme.

M. Perroni faisant fixer dans un miroir un de ses amis, pensa qu'il lui apparût une personne. Au bout de quelques minutes l'ami pâlit, et tremblant déclarait qu'il voyait une figure et plusieurs phénomènes que lui-même ignorait.

Quelques jours après l'ami se confessait, et le prêtre lui déconseillant de semblables expériences, lui disait que c'était le fait du diable; mais l'ami persuadé que le diable n'avait rien à faire là-dedans, a répété l'expérience qui a de nouveau bien réussi.



Société magnétique de Strasbourg

Parmi les sociétés qui se fondèrent le siècle dernier, à Lyon, à Bordeaux et dans d'autes villes de la France, pour étudier théoriquement et pratiquement le magnétisme animal, la *Société harmonique des amis réunis de Strasbourg*, qui fonctionna pendant quatre ans, occupe la première place. Voici, à ce sujet, quelques lignes empruntées à *l'Histoire critique du magnétisme*, par Deleuze, (II, 193) :

« La société harmonique de Strasbourg, fondée au mois d'Août 1785 par M. le marquis de Puységur, fut d'abord peu nombreuse ; mais les succès qu'elle obtint, et les principes qui la dirigeaient, la rendirent si célèbre, qu'elle s'accrut d'année en année jusqu'en 1789. A cette époque elle était composée d'environ deux cents membres, les uns résidant à Strasbourg, les autres dans plusieurs villes de l'Alsace, du Dauphiné et de la Suisse. On comptait parmi eux des médecins, des chirurgiens, des hommes livrés à l'étude des sciences, et tous étaient distingués par l'éducation qu'ils avaient reçue, et par l'état qu'ils avaient dans le monde, La société s'était de plus attachée des médecins connus, qui, sans coopérer à ses travaux, se chargeaient de constater l'état des malades qui se présentaient au traitement public. »

« D'après les règlements que tous les membres s'étaient engagés à suivre, ceux qui faisaient des traitements particuliers étaient obligés de remettre à la société une relation, signée d'eux, des cures qu'ils avaient opérées. Cette relation était ordinairement attestée par ceux qui avaient éprouvé les effets du magnétisme, par leurs parents et par plusieurs témoins éclairés. »

« A la fin de chaque année, le comité de la société faisait un choix parmi les mémoires qui lui avaient été remis, et il publiait, soit par extrait, soit en entier, ceux qui présentaient le plus d'intérêt. Trois volumes avaient paru ; le quatrième allait être imprimé, lorsque la société fut dissoute par la révolution, à la fin de 1789. »

« La plupart des faits appartiennent à la classe de ceux sur lesquels l'illusion est impossible, et le nom des per-

sonnes qui ont signé les rapports suffit pour écarter tout soupçon de mauvaise foi. »

« Cependant il est des choses dont on est réellement convaincu que lorsqu'on les a vues soi-même, bien que l'accord de cinq cents témoins pour attester des faits qui pendant cinq ans se sont renouvelés sous leurs yeux, soit à la ville, soit à la campagne, si cet accord avait lieu pour soutenir une fausseté, fût encore plus étonnant, plus incompréhensible, que tous les phénomènes qu'ils racontent. Aussi, pour faire adopter aux hommes des vérités d'un nouvel ordre, faut-il peut-être les leur présenter graduellement, en leur montrant d'abord celles qui s'écartent le moins de l'ordre commun, et leur faisant sentir la liaison entre les choses dont ils reconnaissent la certitude, et celles qu'on leur propose d'examiner... »

« Je dois remarquer combien l'établissement des sociétés de *l'harmonie* était utile, combien celle de Strasbourg, la plus nombreuse et la plus célèbre de toutes, a rendu de services, et combien il est malheureux qu'elle ait été dissoute. » (II, 197.)

Deleuze a certainement raison de regretter ces sociétés de *coopération* scientifique et expérimentale, et ce n'est pas seulement en matière de magnétisme que nous devons revenir aux courageuses et aux fécondes aspirations du XVIIIe siècle, si nous voulons recueillir tous les fruits qui furent semés dans cette grande époque et qui commençaient à éclore en 1789.

Prof. Raoux.



Somnambulisme spontané. — Lucidité

La *Revue spiritualiste* de Paris contient, dans son dernier numéro, un fait de lucidité remarquable qu'elle emprunte à un journal américain : *The present age.*

La *Revue* l'attribue naturellement à la médianimité et aux esprits ; mais nous croyons reconnaître simplement un fait de somnambulisme *spontané*, comme nous en avons souvent observé sur des personnes impressionnables et d'une certaine nervosité. Ce somnambulisme est presque

toujours la conséquence d'un état morbide du système nerveux, et il constitue une affection nerveuse périodique ou régulière; généralement comme son nom l'indique, il éclate tout à coup et involontairement dans l'état de veille, et il se termine aussi subitement, sans qu'on ait conscience de la fin ni du commencement. Généralement aussi, la lucidité qui se présente est des plus étonnantes.

Nous avons vu au Mans, une jeune femme qui tombait dans cet état, elle nous a étonné parfois, en nous racontant des faits d'avenir qui se sont toujours réalisés. Tout à coup elle cessait sa broderie; elle parlait de sa voix naturelle, rien en elle ne paraissait changé, et l'instant d'après, reprenant son travail, elle continuait la conversation comme si elle ne l'avait pas interrompue; semblable en cela à Cazotte qui, lui aussi, avait des accès de somnambulisme spontané, pendant lesquels il prédisait les horreurs de la révolution, et qui un instant après ne s'en doutait pas.

Mais voici le fait raconté par la personne elle-même, M. J. C. Willams. Nous le donnons tel que nous l'avons lu dans la *Revue spiritualiste*, sans en changer un mot ni une phrase:

« En entrant un matin, il y a environ deux semaines, dans un omnibus, je le trouvai occupé par un couple de dames, l'une, d'environ trente ans, élégamment vêtue de noir; l'autre, beaucoup plus jeune, portant un costume clair, du genre si porté par les dames aujourd'hui.

« Le mouvement affairé et varié sur le trottoir occupait l'attention de la première, tandis que la dernière était entièrement absorbée dans une revue scientifique, ouvrage profond et logique qu'on ne voit pas souvent entre les mains d'une dame. Nous allâmes ainsi en silence jusqu'à une certaine distance, lorsque la voiture s'arrêta et la dame en noir se leva et sortit. Il y avait en elle quelque chose qui me rappela une personne que j'avais rencontrée autrefois et me reporta à l'heure la plus amère de ma vie.

«Je fis volontairement un soupir que, je crois, la dame qui lisait entendit, car elle leva les yeux pour la première fois depuis que j'étais monté. Je me sentis assez mal à

l'aise quand ses yeux noirs et expressifs se reposèrent sur moi, car il me sembla qu'elle voyait ma pensée même, et j'éprouvai un soulagement quand ils retombèrent sur la page. Je remarquai bientôt que ses mains tremblaient, ou plutôt sautaient, ce qui alla en augmentant, jusqu'à ce qu'au bout de quelques moments elle mît de côté sa lecture et se retourna pour regarder par la portière. Ses couleurs avaient abandonné sa figure, sur laquelle la sueur perlait comme la pluie, en dépit du mouchoir. Comme la voiture était de nouveau sur le point de s'arrêter, elle se leva et alla pour prendre son ombrelle sur le siége, lorsque, par quelque puissance invisible pour moi, celle-ci fut portée à un couple de mètres de sa portée, aussi promptement que la pensée.

« Elle vit que j'observais le mouvement, et avec un air de résignation aux puissances occultes qu'il y avait, elle prit place à côté de moi et me dit :

« Excusez, je vous prie, ma familiarité, vous avez perdu quelque chose.

« — Pouvez-vous me dire ce que c'est? demandai-je; pouvez-vous me le décrire?

« — C'est une bague. Une bague en or plein, unie en dessous, avec un dessus carré, pas tout à fait carré cependant; il est un peu plus long que large et à chaque coin est enchâssé un petit diamant; sur le carré se trouvent deux lettres, C. W., les initiales du donateur.

« — Pouvez-vous me dire où est le donateur?

« — Il a été enseveli dans la mer, mais il est à côté de vous en esprit, et c'est par son influence que je vous dis ceci.

« — Pouvez-vous le dépeindre?

« — Il est à peu près de votre taille, mince, le teint très-clair, un front haut et large, des cheveux clairs et bouclés, des yeux bleus qui sont foncés et très-agréables, et au-dessous du droit une longue cicatrice qui a l'air récente; il porte des moustaches et une impériale, et sa main gauche a l'air beaucoup plus petite que l'autre.

« — Pouvez-vous me dire où est ma bague?

« — Je vous vois auprès d'une malle, une grande malle en peau de veau; elle a l'air vieille. A côté de vous est un grand sac noir, dans lequel vous mettez des vêtements,

blancs pour la plupart ; vous les bourrez dans tous les sens ; la bague glisse de vos doigts pendant que vous les entassez, mais vous ne vous en apercevez pas ; vous fermez le sac avec une clé qui est attachée à la poignée par un cordon rouge ; vous l'avez porté chez une femme aux cheveux très-clairs, très-petite et grosse, mais elle ne les a pas encore sortis. Allez chercher le sac et vous y trouverez votre bague. »

« Elle se leva et reprit la place qu'elle avait quittée. Comme elle le faisait, je lui demandai son nom, qu'elle me donna, Mrs F. Stevens. Les couleurs reparurent sur son visage, toute agitation cessa, et elle fut bientôt si occupée de lecture, qu'elle semblait étrangère à tout le reste, jusqu'à ce que le conducteur la fit souvenir de la rue.

« Je n'avais jamais rencontré cette dame auparavant, à ma connaissance, et voici les faits de l'affaire dont elle parlait :

« Il y a neuf ans, un frère unique et moi, nous allâmes en Californie ; nous y restâmes cinq ans, et nous repartîmes pour revenir chez nous. Bientôt après avoir quitté San-Francisco, mon frère fut pris de la fièvre, mourut, et fut enseveli dans l'Océan. Immédiatement avant sa mort, il prit la bague que la dame avait décrite avec tant d'exactitude, et la mit à mon doigt, où je l'ai toujours portée depuis, jusqu'au moment de l'incident ci-dessus rapporté. Un soir je m'aperçus que la bague me manquait. Je la cherchai dans ma chambre, mais comme j'avais parcouru la Cité la plus grande partie de la journée, je la regardai comme perdue.

« J'y étais attaché plus qu'à toutes les autres choses que je possédais, et sa perte m'affecta plus profondément que toutes les autres que j'avais éprouvées dans ma vie. J'avais une malle et un sac qu'elle dépeignit aussi bien que je l'aurais pu moi-même, et je mis des vêtements dans le sac pour le blanchissage, mais j'avais oublié si c'était le jour même où je perdi ma bague ou non. La veille, au soir, je les avais portés chez une blanchisseuse, dont la description était exacte aussi. Je pris la voiture qui conduisait à la maison de la femme, je demandai mon sac, qui me fut présenté de même que je le lui avais laissé ;

ma main tremblait un peu, malgré moi, lorsque je l'ouvris et que je secouai chaque objet; mais elle trembla encore plus quand ma bague tomba de dedans une veste de toile et roula sur le plancher. L'ayant retrouvée, elle m'était doublement chère, considérant les circonstances particulières qui me l'avaient rendue.

« La description de mon frère était parfaite, particulièrement la cicatrice de son front et sa petite main.

« Que Mme Stevens soit un médium de renom ou point, je n'en sais rien, mais elle m'a donné la meilleure preuve que j'aie jamais vue et aussi bonne que j'aie jamais lue.

« La dame habillée de noir étant dans la voiture avec elle ressemblait beaucoup à une autre qui était à bord du vaisseau quand mon frère fut enseveli, et qui fit tout pour me réconcilier avec l'œuvre de la Providence, comme elle l'appelait. Le monde ne m'a jamais paru le même depuis cette heure terrible; mais quand je regarde ma bague, je sens qu'il n'est pas parti, et un sentiment de réconciliation que je n'ai jamais éprouvé avant se répand en moi. Je remercie Mme Stevens avec une reconnaissance qui ne peut s'exprimer par des mots; j'espère la rencontrer de nouveau, et puisse-t-elle donner à d'autres ce qui est aussi inestimable que ce qui m'a été donné. »

Conférences sur le pouvoir magnétique de l'homme

par le baron Dupotet (Novembre 1868, à Paris).

Nous lisons dans le *Magnétiseur universel*, publié par M. Fauvelle le Gallois (nº du 15 Décembre 1868), un compte-rendu des conférences données dernièrement à Paris par le baron Dupotet. Voici quelques fragments de cet article :

« M. Dupotet est un des princes de la science magnétique actuelle, et, malgré ses soixante-treize ans, il sait encore tenir la hampe du drapeau magnétique, et faire face à tout le corps médical....

« Que de gens ont dû être étonnés quand M. Dupotet,

après une nouvelle excursion sur le magnétisme au point de vue de la thérapeutique, le mit enfin sur le terrain de la moralisation universelle, de l'harmonie vainement cherchée par les matérialistes et les spiritualistes par trop rêveurs. Il a dit surtout une parole très-belle que je ne puis m'empêcher d'insérer avant l'analyse promise; la voici :

« Jadis, dit-il, on dit à l'homme : « Fais bien, car Dieu te voit. » Cela suffisait pour le temps; mais de nos jours, comme l'homme a ri de Dieu, le magnétisme vient lui dire : « *Fais bien, car l'homme te voit.* » Toute la doctrine du somnambulisme est là; doctrine que nous nous efforçons depuis longtemps de faire comprendre à l'humanité, et qui tient en elle tout un monde nouveau, toute une révolution morale, comme l'a dit M. Dupotet, qui ajouta :

« Quand un certain nombre de voleurs auront été arrêtés par les moyens magnétiques, cela donnera à réfléchir aux autres. » Dans l'analyse nous traiterons longuement ce sujet que M. Dupotet a fait ressortir avec beaucoup d'éclat. En se déclarant *spiritualiste* et en souffletant le matérialiste auquel il dit : *Arrête, cherche l'homme dans l'homme, et ne fouille pas son cadavre pour le connaître; l'homme que tu dois connaître, c'est toi*, M. Dupotet, disons-le, est donc en plein rapport d'idées avec notre publication, à laquelle il vient de donner un brillant appui en traitant de l'idéal magnétique comme nous le comprenons, non-seulement guérisseur du corps, mais encore harmonisateur, si je puis dire, de l'humanité. Il traita brillamment de nouveau la question médicale, et rapporta plusieurs cures, faites avec un succès complet, sur des maladies aiguës.

« Avant de prendre le magnétisme par le bas, M. Dupotet l'a donc pris par le haut, et l'on peut dire que cette conférence s'est résumée dans la démonstration de toute l'étendue de la philosophie spiritualiste du magnétisme. Je ne sais si des matérialistes étaient dans la salle, mais toujours est-il que les paroles de M. Dupotet ont dû leur donner terriblement à réfléchir (s'ils sont de bonne foi). »

* * *

Somnambulisme naturel

Pressentiment. — Une vision.

Dans le journal *le Spiritisme, à Lyon,* nous trouvons cet article que nous transcrivons !

« Nous lisons dans une feuille médicale de Londres, un fait dont elle garantit la parfaite exactitude :

« La semaine dernière, M. Samuel W..., un des principaux employés de la Banque, dut quitter de bonne heure une soirée à laquelle il avait été invité avec sa femme, parce qu'il se trouva fort indisposé. Il rentra chez lui avec une fièvre de cheval. On envoya chercher le docteur; celui-ci avait été appelé dans une ville des environs, et il ne devait rentrer que fort tard dans la nuit.

Mme Samuel se décida à attendre le médecin au chevet de son mari. Bien que, en proie à une fièvre ardente, le malade dormait tranquillement. Mme Samuel, un peu tranquillisée, voyant que son mari ne souffrait pas, ne lutta pas contre le sommeil et s'endormit à son tour.

Vers trois heures, elle entendit résonner la sonnette de la porte d'entrée, côté des maîtres et des visites. Elle quitta avec précipitation son fauteuil, prit un bougeoir, et descendit au salon.

Là, elle s'attendait à voir entrer le médecin. La porte du salon s'ouvrit, mais à la place du docteur, elle vit entrer son fils Edouard, un garçon de douze ans, qui est dans un collége de Windsor. Il était très-pâle et avait la tête entourée d'un large bandeau blanc.

— Tu attendais le médecin pour papa, n'est-ce pas, fit-il en embrassant sa mère. Mais papa va mieux, ce n'est rien même, il se lèvera demain. C'est moi qui ai besoin d'un bon médecin. Tâche de l'appeler tout de suite, car celui du collége n'y entend pas grand'chose.

Saisie, effrayée, Mme Samuel eut la force de sonner. La femme de chambre arriva. Elle trouva sa maîtresse au milieu du salon, immobile, le bougeoir à la main. Le bruit de sa voix réveilla Mme Samuel. Elle avait été l'objet d'une vision,, d'un rêve, appelons-le comme nous voudrons. Elle se rappelait tout, et répéta à sa camériste ce qu'elle

avait cru entendre. Puis, elle s'écria en pleurant: « Un malheur a dû arriver à mon fils. »

Le médecin tant attendu arriva. Il examina M. Samuel. La fièvre avait presque disparu. Il affirma que cela n'était été qu'une simple fièvre nerveuse, qui suit son cours et finit en quelques heures.

La mère, après ces paroles rassurantes, narra au docteur ce qui lui était arrivé une heure avant. L'homme de l'art, — par incrédulité ou par envie de se reposer peut-être — conseilla Mme Samuel de n'attacher aucune importance à ces fantômes. Il dut cependant céder aux prières, aux angoisses de la mère et l'accompagner à Windsor.

Au point du jour, ils arrivèrent au collége. Mme Samuel demanda des nouvelles de son fils; on lui répondit qu'il était à l'infirmerie de la veille. Le cœur de la pauvre mère se serra; le docteur devint soucieux.

Bref, on visita l'enfant. Il s'était fait une large blessure au front en jouant dans le jardin. On lui avait donné les premiers soins, seulement on l'avait mal pansé. La blessure n'avait rien de dangereux pourtant.

Voici le fait dans tous ses détails, et nous les tenons de personnes dignes de foi, finit la dite feuille. Double vue ou rêve, on doit le considérer toujours comme un fait peu ordinaire. »

Les réflexions du rédacteur du journal

LE SPIRITISME A LYON

« Pour la clarté de notre explication, rappelons que l'Esprit ou âme est l'être principal, puisque c'est l'être *pensant et survivant;* le corps n'est donc qu'un *accessoire* de l'Esprit, une enveloppe, un vêtement qu'il quitte quand il est usé. Outre cette enveloppe matérielle, l'Esprit en a une seconde, semi-matérielle, qui l'unit à la première, à la mort, l'Esprit se dépouille de celle-ci, mais non de la seconde, à laquelle nous donnons le nom de *Perisprit.*

« Cette enveloppe semi-matérielle, qui affecte la forme humaine, constitue pour lui un corps fluidique dont il se sert comme dans le cas relaté plus haut.

« Pour cette communication, l'Esprit ou âme de l'enfant, comme vous voudrez l'appeler, a abandonné son corps, suivi d'une partie de son périsprit, et a laissé la matière dans un état voisin de la mort. Nous disons voisin de la mort, parce qu'il est resté dans le corps un lien qui rattache le perisprit et l'âme à la matière.

« C'est cette intuition forte et vibrante au réveil de la mère qui lui fit prier le docteur de l'accompagner sans perdre une minute vers son fils malade.

« Le fait d'aller voir, pendant le sommeil, des amis, des parents, des connaissances, des gens qui peuvent nous être utiles, est tellement fréquent, que nous l'accomplissons presque toutes les nuits. Pendant que le corps repose, l'esprit se dégage des liens matériels ; il est plus libre, et peut plus facilement voir les Esprits avec lesquels il entre en communication.

Nos réflexions

Tout en respectant les convictions du rédacteur du journal *le Spiritisme à Lyon*, nous le prierons de nous permettre de combattre ses réflexions.

D'abord, nous n'admettons pas que l'âme puisse — sans occasionner la mort — qnitter le corps qui lui sert d'enveloppe.

2° Nous ne croyons pas à la possibilité de la communication des âmes, des Esprits, avec nous autres pauvres mortels vivants.

Non, l'âme ou l'esprit de personnes mortes, hier ou anciennement, ne peut se présenter à nous; non elle ne peut communiquer avec nous, soit par l'intermédiaire d'une table, d'un crayon, ou de tout autre moyen.

Nous ne prétendons pas dire qu'il n'y a pas d'esprits voltigeant autour de nous, — nous ne le nions pas, — nous l'ignorons. — Mais n'en n'ayant jamais vus, n'ayant jamais eu une preuve d'eux-mêmes ni de leur *périsprit ;* n'ayant jamais rien senti qui pût nous faire croire à leur présence où à leur immixtion dans notre vie, nous nous croyons en droit de dire, que notre conviction intime est, que l'Esprit ou l'âme des personnes mortes ne peut entrer en communi-

cation avec nous vivants. Leur vie, — s'ils en ont une, — ce que nous ne pouvons savoir, -- doit être d'un autre ordre que la nôtre.

Croire que l'âme d'une personne morte peut revenir sur cette terre, ce serait en vérité, revenir aux contes de revenants avec lesquels nos nourrices nous effrayaient.

Mais quoique nous ne soyons pas spirites, et peut-être même parce que nous ne le sommes pas, nous admettons avec une conviction profonde, que deux âmes dans des conditions analogues d'existence, peuvent dans certaines circonstances, communiquer entre elles, même à de grandes distances.

Ainsi nous avons la preuve que l'âme d'une personne malade, mourante, peut impressionner vivement l'âme d'une personne éloignée, sur laquelle elle concentre toutes les forces de sa pensée, elle le peut au point de lui faire sentir qu'elle se meurt.

Pour nous donc, nous ne mettons point en doute le fait raconté ci-dessus, nous en avons si souvent vu de semblables, que nous y croyons, et qu'au besoin nous l'affirmerions. Il n'a rien d'extraordinaire, et nous nous l'expliquons très-bien, mais sans les *Esprits* ni les *périsprits*.

L'enfant était dangereusement blessé à la tête, pendant son insomnie douloureuse, il pensa à sa mère, dont les soins si tendres, si affectueux, auraient adouci ses souffrances; il regrettait son absence, il désirait la voir près de lui, il l'appelait intérieurement, sa pensée entière était concentrée sur elle; tous les effluves vitaux, tout le fluide dont son âme pouvait disposer, étaient lancés vers cette mère chérie.

Ou bien encore, c'était pendant un sommeil fiévreux, dans lequel, l'âme s'appartenant davantage, peut agir avec plus de force sous l'influence des mêmes pensées; mais n'importe quel fut l'état de l'enfant, puisque l'effet devait être le même.

La mère se trouvait au moment même impressionnée par la maladie subite de son mari; tout en le soignant, elle s'endormit dans un état nerveux en pensant à son fils éloigné; pendant ce sommeil inquiet, tourmenté, elle eut un accès de *somnambulisme naturel*. Toutes ses pensées

se tournèrent vers son fils, son âme était en quelque sorte éveillée par celle de l'enfant dont les effluves arrivaient à elle. Elle le sentit malade; elle le vit comme les somnambules magnétiques et naturels voient à distance, puis, l'hallucination s'empara d'elle et le lui présenta arrivant blessé. La secousse fut trop forte, l'accès de somnambulisme cessa instantanément, et la pauvre mère se réveilla debout dans son salon, se rappelant ce songe affreux qui était une vérité.

C'est un fait simple qui découle de l'état physique et moral dans lequel se trouvaient ces deux êtres qui avaient une grande affinité entre eux.

Non-seulement nous croyons à ces faits sans avoir besoin de faire intervenir les Esprits; mais nous croyons aussi qu'un homme en bonne santé, peut, par un acte de volonté fortement exprimée, agir à distance sur un être éloigné, lorsqu'il y a entre eux une sympathie profonde.

« Il y a dans l'homme (dit Van Helmont,) une énergie « telle, que, par sa seule volonté, il peut agir hors de lui « et exercer une influence sur un objet très-éloigné. »

« L'âme (dit-il encore,) est douée d'une force plastique « qu'elle peut envoyer au loin par la volonté. »

« La volonté (s'écrie-t-il,) est la première des puissances. »

Nous croyons à cela parce que nous en avons eu des preuves positives. Nous avons agi nous-même, à trente lieues de distance, de Paris à Orléans. Nous avons endormi et provoqué le somnambulisme magnétique, de Lyon à Marseille. Nous avons voulu que des personnes éloignées, avec lesquelles nous n'avions plus de relations, nous vissent dans leur sommeil comme si nous avions été près d'elles, et elles nous ont vu au jour, à l'heure que nous avions agi.

Nous n'avons pas appelé à notre aide les Esprits; nous ne nous sommes point servi de tables ni de crayons, non : *nous avons voulu*, convaincu que l'homme peut tout ce qu'il veut fortement. nous nous rappelons et nous suivons les paroles de de Puységur: Croyez et Veuillez.

Charles Laf.

Le Magnétisme à Lausanne

Il y deux mois à peu près, plusieurs personnes de Lausanne me prièrent de venir donner une séance de magnétisme au profit des inondés. J'y consentis avec plaisir, sans vouloir aucune rémunération, et je gardai même pour mon compte les frais de voyage, d'hôtel, de somnambules, etc. voulant m'associer autant que possible à cette bonne action.

Le public parut généralement satisfait des expériences que je présentai. Cependant un journal, l'*Estafette* inséra un article d'un docteur Rouge, dans lequel perçait à chaque mot une hostilité prononcée contre le magnétisme et une animosité malveillante qui m'était personnelle.

Voici le commencement :

« Monsieur le Rédacteur, —*j'estime avoir droit à la reconnaissance des inondés. C'est en effet pour leur porter mon obole que surmontant un profond sentiment de répulsion pour les magnétiseurs, je me suis rendu l'autre soir au Musée industriel* (1).....

Le reste est à l'avenant, et de plus, les expériences sont falsifiées, les faits sont tronqués.

D'autres critiques du même genre ont été faites dans un autre journal, le *Conteur vaudois*, avec la même mauvaise foi et la même malveillance.

D'autre part, des articles en faveur du magnétisme et même du magnétiseur, ont été insérés par des personnes croyantes ; de sorte que ces messieurs qui voulaient étouffer, anéantir le magnétisme, l'ont au contraire lancé si bien, qu'on ne s'aborde plus dans Lausanne qu'en se demandant si on est croyant ou incrédule.

D'ailleurs le public ne fut pas de l'avis de ces détracteurs, il m'en donna une preuve évidente. Quarante élèves se firent inscrire et suivirent un cours pratique que je leur donnai ; et à chaque leçon, ils témoignèrent leur satisfaction, ce dont je les remercie aujourd'hui.

Après la quatrième leçon, dans laquelle je fis l'expérience de l'eau magnétisée sur un galvanomètre dont les aiguilles déviérent de 4 degrés, un article parut (2), qui dénatura

(1) L'*Estafette*, 28 Novembre 1868.
(2) Voir l'*Estafette* du 30 Janvier.

toutes les expériences, et auquel répondirent deux autres articles qui rétablirent la vérité (1).

Je ne pensais pas en vérité pouvoir inspirer autant de dégoût à un chirurgien et à un journaliste; il est vrai que celui-ci cumule, il est encore marchand de quelque chose, et de plus, et surtout, il est secrétaire du Conseil de santé dont le chirurgien est le président. Ce qui m'explique très-bien la conformité de leurs idées.

Mais ces deux messieurs peuvent continuer leurs mensonges, leurs calomnies, la propagande que j'ai été faire aura des résultats.

Grâce au docteur Rouge et à M. Monnet, on s'occupe et on s'occupera maintenant du magnétisme à Lausanne; des malades se feront magnétiser et s'en trouveront mieux que des médicaments pharmaceutiques, — on en sait quelque chose à Genève, — des élèves ont déjà produit des effets positifs, l'un sur sa mère, l'autre sur des personnes qui n'avaient jamais été magnétisées.

Moi-même, n'ai-je pas, après la première séance, rendu la vie à une jeune femme mourante, Mme *de Senger*, dont le médecin désespérait. Le magnétisme aida puissamment la médecine; honneur au médecin qui sait ainsi comprendre ses devoirs et qui accepte tout pour sauver son malade.

Je ne suis point fâché d'avoir servi de bouc émissaire à ces aimables et véridiques chroniqueurs, puisque je suis arrivé à implanter le magnétisme dans Lausanne.

Ch. LAFONTAINE.

Vomissements chroniques

Madame P., âgée de quarante-huit ans, étant atteinte depuis longtemps de vomissements qui ne lui donnaient pas un moment de repos; elle ne pouvait conserver aucun aliment, ni même aucune boisson. Elle avait en outre une douleur aiguë au foie qui la faisait beaucoup souffrir.

Un de nos élèves, M. Zaugg, la magnétisa, il lui donna de l'eau magnétisée, qu'elle put garder; il lui en fit mettre en compresses sur l'estomac, et bientôt les vomissements diminuèrent, ainsi que la douleur du côté droit.

En vingt jours de magnétisation, tous les accidents cessèrent, et Madame P. fut guérie entièrement en trois mois par M. Zaugg.

(1) Voir l'*Estafette* des 1er et 2 Février.

Genève. — Imprimerie Pfeffer et Puky, rue du Mont-Blanc, 3

N° 3 Mars 1869 9me Année

LE MAGNÉTISEUR

PAR CH. LAFONTAINE

Société de Magnétisme à Lausanne

Nous ne pouvons qu'applaudir à la formation d'une société de magnétisme à Lausanne. Nous ne pouvions espérer un résultat plus heureux de notre propagande. C'est le démenti le plus formel à toutes les insinuations que certains hommes se sont permises dans deux journaux et dans le public. Ils ont voulu nous tuer, ils nous ont mis au contraire sur un pavoi.

Aujourd'hui que nous ne sommes plus en cause, que ce sont les Lausannois eux-mêmes qui magnétisent, la malveillance se taira ; les membres de la société obtiendront des effets, produiront des guérisons, et bientôt chacun demandera à se réunir aux hommes qui ont eu le courage de prendre l'initiative dans des circonstances où l'on déversait, non-seulement le ridicule, mais encore le mépris sur tout homme qui déclarait croire au magnétisme.

Les trois hommes que, par respect pour nous-même, nous ne voulons pas nommer ici, ont fait preuve de trop d'ignorance et de trop de mauvaise foi dans leur critique mensongère, pour qu'ils puissent — maintenant que la lumière est faite — obtenir le moindre degré de croyance, ils auront beau faire et beau dire, le magnétisme est entré dans Lausanne, il s'y maintiendra ; nous sommes heureux d'y avoir contribué. Ch. Laf.

Voici ce qu'on nous écrit de Lausanne, en date du 24 Février :

Les personnes qui ont suivi le cours de M. Lafontaine viennent de fonder, à Lausanne, une *société magnétique* qui compte déjà plus de vingt membres, parmi lesquels plusieurs dames du pays et de l'étranger. Prenant pour devise cette belle épigraphe de l'*Union magnétique*, *Cherchons le vrai*, *faisons le bien*, la nouvelle société n'arborera aucun drapeau exclusif, et demandera des lumières à toutes les écoles et à tous les hommes qui s'occupent du soulagement et de la guérison des maux de leurs semblables, qu'ils se nomment *fluidistes* ou *animistes*, *homéopathes* ou *allopathes*. L'art de guérir est encore si loin de la certitude et de la puissance de l'hygiène; il est encore si hésitant et si problématique devant un grand nombre de maladies, que ses représentants sont bien mal inspirés lorsqu'ils s'isolent et se combattent, souvent sans se connaître, au lieu de se fournir mutuellement des armes contre l'ennemi commun. Voilà pourquoi la nouvelle société magnétique, suivant le judicieux exemple de celle qui fut fondée à Strasbourg en 1785 par le marquis de Puységur, et qui comptait beaucoup de médecins parmi ses membres, verra avec une grande satisfaction des membres du corps médical s'intéresser ou même s'associer à ses travaux.

A ce premier but essentiellement philanthropique, la société de Lausanne en ajoutera un autre non moins important, concernant les applications du magnétisme à l'*éducation* en général, et particulièrement à la recherche et au développement des aptitudes spéciales.

Quant aux hypothèses et aux visions du mysticisme, la société les écartera complétement de son programme, afin de rester toujours fidèle aux principes rationnels et aux règles positives de l'observation et de la science.

Outre les avantages résultant de la communication de leurs études et de leurs expériences personnelles, les membres de cette société profiteront encore des échanges et des relations qui pourront s'établir avec les sociétés magnétiques de la France et des autres pays. Enfin, ils trouve-

ront de précieuses ressources dans la création d'une *bibliothèque magnétique*, qui se composera des journaux et des ouvrages achetés par la société elle-même, ou offerts par les auteurs et par les autres sociétés de magnétisme.

Les personnes qui désireraient faire partie de cette association ou obtenir de plus amples renseignements, pourront s'adresser aux membres du Comité ou au *Président de la Société magnétique de Lausanne.* X. X.

Le corps n'est-il qu'une simple enveloppe?

Je n'ouvre pas un traité ou un journal de spiritisme que je n'y trouve presque à chaque page ces expressions : « Le corps n'est qu'une enveloppe, un vêtement que l'on quitte quand il est usé. » J'avoue que cette manière de parler me blesse et m'offusque. Si l'on entend par là que le corps n'est qu'un accessoire, à la bonne heure, nous sommes d'accord. Mais qu'il ne soit qu'un vêtement, nous ne le sommes plus. Prenons garde à l'erreur antique du manichéisme qui considérait la matière comme identique au mal, redoutons l'excès du spiritualisme comme étant aussi dangereux et immoral que le matérialisme lui-même. Ne faisons pas injure à notre corps en disant qu'il n'est rien. S'il est le siége d'une partie de nos passions, il est quelque chose de plus que rien. Il est un *organisme* qui soutient des rapports intimes et continus avec notre être immatériel. Je n'en cite d'autre preuve que les tempéraments qui sont en si étroite connexion avec les caractères, — ou les effets si divers de la douleur physique sur l'âme, effets qui sont tantôt stupéfiants, tantôt excitants. Ce qui constitue notre personnalité, c'est justement cette mystérieuse unité d'un certain esprit avec un certain corps, unité dont, il faut le dire, nous ne pouvons pas bien nous rendre compte, puisque nous ne connaissons pas d'autre existence que cet agencement de deux vies que nous menons ici-bas. Mais, s'il était possible à deux âmes d'échanger leur corps, nous verrions d'étranges monstruosités. Non, le corps n'est pas une simple enveloppe,

mon individu proteste contre cette expression. Il est un organisme savamment agencé avec mon esprit, il est une partie de moi-même.

Il existe une certaine philosophie qui, en faisant fi du corps, prétend être plus spiritualiste que le Créateur. Quand je consulte le Livre de celui-ci, je suis étonné de l'importance qu'il donne au corps. Si, d'un côté, il ne l'élève pas, de l'autre il ne le méprise pas, puisqu'il en fait le temple de Dieu et qu'il nous impose de bien sérieux devoirs à son sujet. L'Auteur de toutes choses nous voit corps et âme, c'est là notre existence normale, et quand il nous parle de la vie qui suivra celle-ci, il ne considère l'état de l'âme séparée du corps que comme passagère et transitoire. Plus d'un lecteur sourira sans doute de cette idée qu'il trouvera arriérée et peut-être grossière. Que voulez-vous? J'ai la superstition (en est-ce vraiment une!) de croire ce que dit le bon vieux Livre qui a consolé mes ancêtres et qui en sait plus que moi.

Superstition ou non, je constate un fait, c'est que la religion chrétienne *respecte* ma personnalité avec plus de soin que certaines coutumes païennes qui faisaient un devoir sacré de *brûler* les corps. Pourquoi ne livrons-nous pas aux flammes les restes de nos parents! Pourquoi n'anticipons-nous pas sur le travail du temps pour les réduire en poussière? C'est que nous considérons la mort comme un sommeil. Si elle est un sommeil, n'y aura-t-il pas un réveil? Grâce au christianisme, notre âme proteste donc contre l'idée injurieuse d'un anéantissement définitif et s'empare de l'immortalité comme d'une espérance. Cette espérance fait partie de notre dignité d'homme.

Z.

Solution rationnelle du problème spirite

Par un Spiritiste (1).

Les tables tournantes et les esprits frappeurs ont fait tourner tant de cerveaux, que la solution rationnelle de

(1) In-8 de 35 pages, par M. A. Chevillard, professeur à l'Ecole impériale des Beaux-Arts, Paris, 1869, chez Victor Masson.

tous les prodiges du spiritisme doit être saluée comme un service rendu au public. Nous disons solution *rationnelle* et non *définitive,* comme l'a écrit l'auteur, parce que la loi universelle du progrès répugne aux courbes fermées, et leur préfère les deux branches de la parabole toujours ouvertes pour laisser entrer l'avenir. Car, si rationnelle que soit l'explication de M. Chevillard, la science physiologique qui, assurément n'a pas dit son dernier mot, peut en découvrir une autre plus satisfaisante encore, ce que le mot *définitif* nous semble avoir le tort de ne pas prévoir.

Disons d'abord que M. le professeur Chevillard a étudié la question consciencieusement et d'une manière scientifique pendant plusieurs années, et qu'il a non-seulement *vu* et *touché* les faits les plus extraordinaires du spiritisme, mais encore qu'il les a *produits* lui-même, tantôt seul, tantôt en compagnie de un ou plusieurs témoins ou coopérateurs. Le résultat de ses patientes recherches et de ses expériences multipliées dans des milieux très-différents, a été que tous les phénomènes spirites, depuis les craquements des tables et les coups frappés, jusqu'aux sensations et aux faits les plus étranges, sont dus aux *médiums*, qui les produisent tous d'une manière inconsciente, par l'action du fluide nerveux ou magnétique qui s'échappe de leur personne et qui est quelquefois secondé par les fluides des assistants en sympathie avec eux.

« *Tout fait spirite, dit M. Chevillard, est une succession*
« *de mouvements produits sur un objet inanimé par un*
« *magnétiseur inconscient.* » (p. 16).

1° « Les coups articulés sont battus par le médium qui pense et amène les lettres sans savoir comment il possède cette propriété typtologique. Les personnes qui entendent ces lettres en attribuent la venue aux esprits, et le tour est fait.....

« J'ai remarqué d'abord que le médium ne quittait pas l'alphabet des yeux; que lorsqu'il était inintelligent les réponses l'étaient aussi. Chez M. P..., le médium étant madame D..., sa bonne, puissante médium d'une stupi-

dité remarquable, les réponses n'étaient jamais que oui, un coup, non, deux coups, ou des nombres. Que si le médium était instruit ou spirituel, les réponses avaient le même caractère, et cela a été d'abord pour moi l'indication qu'il avait la faculté de les provoquer. J'en suis devenu convaincu lorsque seul, chez moi, posant les mains sur une petite table et tendant fortement ma volonté vers une pensée bien grave, je suis arrivé, après trois semaines d'essai, à produire des battements articulés, toujours précédés des craquements dont j'ai dit la cause. Les battements portaient parfaitement le caractère, soit de ma satisfaction par leur rapidité, soit de la lenteur quand je doutais ou que je m'inquiétais, soit de la régularité quand j'avais une conviction tranquille.....

J'ai donc pu me démontrer que je me répondais dans tous les cas à moi-même, sans m'en douter. » (p. 11).

« Les vibrations de la table sont produites par la pensée intense volontaire du médium, aidé du désir des assistants crédules, toujours nombreux. Je suis porté à croire que cet aide ne consiste guère qu'en un effet de répartition générale du fluide du médium, en tant qu'il est le seul médium imposant les mains. La table est véritablement magnétisée par la volonté du médium qui commande intérieurement ; et le mot de magnétisée, attribué à la table, n'a pas d'autre sens que d'exprimer qu'elle est remplie ou plutôt couverte de fluide magnétique, autrement dit nerveux ou vital du médium. La table devient un organe du médium magnétisant, comme son bras, son oreille, et elle doit lui obéir par la même raison, quelle qu'elle soit, que mon bras obéit quand ma volonté commande. Elle obéit donc en intégrant ses vibrations, mais évidemment sans rien comprendre, ni entendre, pas plus que mon bras. »

« Certaines personnes exprimeraient peut-être cette idée en disant que la table est animée, ce qui tendrait à laisser entendre qu'elle comprend, idée peu juste, car le médium même ne comprend pas ce qui se passe, comme je vais l'expliquer, c'est-à-dire qu'il répond à son propre désir.... »

« J'étais donc parvenu à devenir magnétiseur d'un ob-

jet inanimé par un exercice fatigant de plusieurs semaines, et je me répondais ainsi à moi-même sans m'en douter. » (p. 15).

.... « Chacun de nous peut devenir médium si l'on ne craint pas des déperditions fréquentes de fluide nerveux. C'est une question de patience. Mlle H. y a mis trois mois. Pour se rendre médium il ne s'agit que d'habituer sa volonté à se tendre fortement vers une pensée fixe, en posant la paume des mains sur une table petite et légère si l'on est seul. On réussira infailliblement à imprégner la table de son fluide vital, assez pour qu'elle devienne, au moment voulu, un organe extérieur comme le bras. » (p. 17).

2° Après avoir expliqué les faits spirites dus à la *volonté* d'une ou de plusieurs personnes, il s'agissait de se rendre compte des faits non moins étranges qui se produisent *sans aucune intention* des sujets, et même contre leur désir, comme des bruits extraordinaires, des coups frappés sur les meubles, et des sensations diverses qu'il est impossible de rattacher à cette maladie cérébrale qu'on appelle l'*hallucination*, puisque ces bruits sont entendus par tous ceux qui veulent s'assurer de leur réalité. Ces nouveaux phénomènes, très-propres à troubler la raison des esprits faibles, qui sont portés à y voir une intervention surnaturelle des démons et des mauvais génies, sont encore expliqués de la même manière par M. Chevillard. C'est toujours l'influence du fluide nerveux agissant sur les corps inanimés et y produisant, par une accumulation involontaire et inconsciente, des phénomènes entièrement semblables à ceux que produisent volontairement les *médiums* et les personnes qui agissent sur une table pour lui demander des révélations.

La curieuse histoire du bon curé d'Ars, spirite sans le savoir et mort victime de son ignorance et de sa superstition, en fournit à M. Chevillard un exemple qui mérite d'être cité :

« M. Viannay, curé d'Ars, était obsédé toutes les nuits de battements sur les murs, sur les tables, sur les chaises, dans l'air, etc. C'était le démon, disait-il, et il le croyait

d'autant mieux qu'il le faisait taire, en lui commandant impérieusement avec un signe de croix. »

« Des gendarmes, des prêtres vinrent passer la nuit chez le curé et furent témoins des battements des meubles, des renversements des chaises, etc. Comment M. Viannay n'aurait-il pas passé pour un saint? N'y avait-il pas là des faits inouïs parfaitement constatés? En lisant l'ouvrage du missionnaire, je n'ai pu m'empêcher de reconnaître que j'avais été dans un état pareil pendant deux nuits, de onze heures du soir à quatre heures du matin, lisant avec une lampe allumée toute la nuit parce que je ne pouvais dormir. Le matin, prostration complète. La nuit suivante, retour des phénomènes, et leur disparition définitive au bout d'un quart d'heure, pour toujours, au moyen d'un violent effort de volonté. Je ne m'expliquai pas alors ce qui m'était arrivé; mais la lecture de l'ouvrage du missionnaire ne m'ayant pas fait admettre que j'étais un saint, force me fut d'étudier de plus près la cause de la maladie qui m'arrivait. Je vis que les exercices magnétiques que je m'imposais sur la table avant de me coucher, amenaient peu à peu des déperditions nocturnes de fluide nerveux éclatant sur les murs en étincelles nerveuses invisibles, et je me suis guéri radicalement par un puissant effort de volonté. Toute personne obsédée comme moi se guérira de même. »

« Mais le pauvre curé d'Ars ne pouvait pénétrer tant de difficultés, dont la cause n'est pas encore connue à l'heure où j'écris. Perdant chaque nuit une immense quantité de fluide nerveux, il est mort d'épuisement et de maigreur. »

« On voit combien il est dangereux de chercher à acquérir la médiumnité qui est la faculté de répandre le fluide nerveux sur un corps solide; et pourtant les chefs du spiritisme engagent leurs adeptes à se la procurer. » (p. 31).

3° M. Chevillard est un spirite intrépide, qui a voulu voir et produire lui-même les faits les plus merveilleux et les plus incroyables du spiritisme. N'ayant comme lui ni vu ni produit les nouveaux phénomènes dont il parle, nous nous bornons, plus que jamais, au rôle de simple

narrateur. Voici, entre plusieurs autres, les deux expériences faites, comme il le dit très-justement, pour « troubler des intelligences estimables, et qui se répétent fréquemment dans les assemblées spirites. »

« Mme F., de soixante ans, mère d'un de mes amis qui suivait avec moi ces expériences, me pria de la conduire au cercle de Mlle H., ancienne institutrice. Cette dame avait perdu son fils cadet de dix huit ans, nommé Jean-Baptiste, et y pensait souvent. Nous arrivons au cercle, Mme F., son fils aîné F. et moi. Nous prenons place autour de la table, en tout douze personnes, imposant les mains, y compris la médium H. Les esprits se comptent, et le premier qui prend la parole s'exprime ainsi typtologiquement : Ma mère je suis dans le pays des anges où je suis très-heureux en pensant à toi. Ne te tourmente pas pour les jours qui te restent à vivre, etc., etc. Je voyais la figure de Mme F. prendre une expression d'animation extraordinaire. Quelle ne fut pas sa stupéfaction, lorsqu'à la fin du discours, l'esprit signa Jean-Baptiste, la table se souleva malgré la pression de nos mains, vint se placer sous la bouche de Mme F., qui l'embrassa, et retomba immédiatement sur ses quatre pieds. On conviendra qu'un phénomène pareil, que j'ai vu se répéter chez Mlle R. et ailleurs, est fait pour donner des congestions cérébrales, attendu que Mlle H., qui ne nous attendait pas, pouvait très-bien savoir que Mme F. avait perdu un fils, mais elle ignorait certainement son nom«.

« Ce phénomène s'explique comme le précédent. Mme F. se trouvait *médium concordant* avec Mlle H., par son immense désir d'avoir une communicatiou avec son fils. Mlle H. a donc dicté typtologiquement la réponse tabulaire et Mme F. attendant la signature et y pensant vivement, l'a dictée à son insu. La manœuvre qui a suivi la signature a été produite par l'action volontaire de Mlle H., toujours implicitement soutenue par Mme F. qui dégageait par l'émotion une grande quantité de fluide nerveux concordant. La table devenait organe de Mlle H., lui obéissant comme l'aurait fait son bras porté vers la bouche de Mme F., pour lui donner sa main à baiser, ce qui explique la correction du mouvement. » (p. 23).

Voici le second fait extraordinaire dont parle M. Chevillard, et qu'il explique toujours de la même manière :

« Nous étions dix personnes chez M. P.... Je commandai à tout le monde de s'éloigner de la table d'environ 0m, 50, et j'en fis autant. Cela fait, j'ordonnai impérieusement à la table de venir sur moi, et de retourner ensuite à sa place. Cette table ronde, épaisse et lourde, m'obéit bruyamment et instantanément, à ma grande surprise. A la rapidité de son arrivée, je m'attendais à un choc violent, mais, chose curieuse, à peine fus-je effleuré. J'ai toujours remarqué la perfection des mouvements tabulaires, et cela n'a fait que me persuader davantage combien j'avais raison en pensant que les tables devenaient des organes naturels des médiums, leur obéissant aussi correctement que leurs bras, mais inconsciencieusement. » (p. 26.)

L'auteur résume ainsi toutes les explications des étranges phénomènes contenus dans sa brochure :

« *L'idée de l'action volontaire mécanique se transmet, par le fluide nerveux, du cerveau jusqu'à l'objet inanimé qui exécute l'action, en qualité d'organe lié par le fluide à l'être voulant, que la liaison soit au contact ou à distance; mais l'être n'a pas la perception de son acte, parce qu'il ne l'éxécute pas par un effort musculaire,* p. 31 ».

Voilà donc les esprits, les démons, les anges, les revenants et tous les êtres surnaturels bien et dûment congédiés des tables, des guéridons, des armoires et de tous les sanctuaires du spiritisme. Aussi bien ce nouveau mode de révélation, à l'aide des produits de la menuiserie, est-il assez peu en harmonie avec les idées que la raison se fait des êtres supérieurs qui existent certainement quelque part dans l'univers. Jupiter a longtemps effrayé les hommes, avant que la science lui fit porter des dépêches et même le mit en bouteilles. Les phénomènes du spiritisme feront encore bien des victimes avant que l'explication rationnelle qu'en donne M. Chevillard ait été comprise et vulgarisée. Cette explication a du moins rendu la paix à son intelligence anxieuse, tout en lui révélant des propriétés nouvelles du fluide nerveux ou magnétique.

« Mes peines n'ont pas été perdues, ajoute-t-il, puisque ces recherches renversent de fond en comble tout le merveilleux et sinistre édifice des grands prêtres spirites, en faisant voir, dans ces phénomènes, des propriétés nouvelles du fluide nerveux, qui amènent la confirmation la plus éclatante et la plus palpable des faits du magnétisme animal.... je m'estimerai trop récompensé de ma persévérance, si je réussis à mettre quelque obstacle à l'invasion des nouvelles maladies mentales que les pratiques du spiritisme tendent à amener au milieu de mes concitoyens. » (p. 8 et 35.)

Donner une nouvelle preuve du magnétisme animal, expliquer scientifiquement le spiritisme, et arrêter l'extension déjà si grande des croyances superstitieuses, voilà trois services qu'aura rendu au public la brochure dont nous venons de parler. X. X.

Thérapeutique

Hystérie

Une nuit on vint me chercher avec une voiture attelée de ces chevaux anglais qui dévorent l'espace, et qui ne firent qu'un bond de ma demeure au palais où l'on me conduisit.

Je me trouvai presque aussitôt dans une chambre très-éclairée, où m'attendait une scène étrange. Une dame d'un certain âge, mais encore d'une grande beauté, vint à moi en me disant, toute éplorée :

— « Sauvez mon enfant ! »

Elle me montra une jeune fille, belle comme une vignette de keepsake, étendue sans mouvement sur un lit, sans respiration apparente; il semblait que la vie l'eût abandonnée : son visage, d'une pâleur mate, était couvert d'une sueur froide ; — un homme, un médecin, lui tenait le bras et semblait y chercher la vie sans la rencontrer. Une autre jeune fille, aussi belle que la malade, et qui lui ressemblait, essuyait avec un mouchoir l'eau qui coulait sur la figure, sur le cou, sur la poitrine de cette pauvre enfant.

— J'allais faire une question, lorsque tout à coup ce cadavre s'anima ; — d'un bond la jeune fille fut au milieu de la chambre, les yeux grands ouverts et fixes, — gesticulant avec les bras, s'élevant sur la pointe des orteils, et courant, à demi vêtue, par la chambre ; — puis se jetant à terre, se roulant, se tordant dans des convulsions affreuses, se heurtant de toutes parts en jetant des cris, et frappant les personnes qui cherchaient à la retenir pour éviter qu'elle ne se blessât. Puis, se redressant soudain, et prononçant des paroles mêlées de sons inarticulés, elle marchait droite et ferme, sautait à des hauteurs inouïes, puis, se tordant, dans des poses impossibles, elle mettait sa tête entre ses genoux, levait en l'air une de ses jambes et tournait sur l'autre avec une rapidité étonnante, tout en conservant sa tête tout près du parquet ; — tantôt elle se redressait, poussant des cris d'effroi, comme si elle voyait un spectacle horrible, tantôt elle embrassait, avec amour, dès fantômes, puis enfin, elle roulait épuisée sur le tapis.

Un instant après, elle bondissait de nouveau, et courait çà et là dans l'appartement, posant à peine ses pieds nus sur les meubles, sur les verres, les tasses, le globe de la pendule, sur tous ces riens fragiles qui garnissent les étagères, et cela sans rien casser, sans rien renverser. Puis elle se retrouvait assise sur le tapis, causant avec un être imaginaire dont elle écoutait les réponses fictives. Un instant après, les convulsions se représentaient ; ce pauvre corps se roulait, se tordait ; la tête, renversée en arrière, touchait les talons, puis, d'un bond, la jeune fille se retrouvait debout sur un seul pied, ou plutôt sur l'orteil, et restait là plusieurs minutes.

Ces horribles alternatives de fureurs et de lassitude se répétèrent longtemps : — enfin, il arriva un moment où la jeune malade resta comme pétrifiée, posée debout, la tête un peu renversée, les yeux tout grands ouverts et levés vers le ciel : — sa figure alors se transforma ; — au lieu de ce visage contracté, bouleversé par les convulsions, au lieu de cette bouche tordue, écumante, de ces yeux hagards qui regardaient dans le vide, une expression de

calme et de bonheur se répandit sur tous les traits; — le sourire, mais un sourire heureux, effleura les lèvres et s'y fixa; — toute la physionomie reprit son expression naturelle; cette enfant, si tourmentée tout à l'heure, redevint telle qu'elle devait être en dehors de ces épouvantables accès, belle entre les plus belles. Bientôt ses yeux exprimèrent un ravissement indicible, elle tomba à genoux, ses lèvres murmurèrent des paroles douces comme une prière. — Elle était en extase. L'inspiration s'empara d'elle, — elle récita des vers, — elle en composa d'autres; — elle annonça des faits, des événements qui devaient arriver; elle s'éleva en l'air, comme pour s'envoler, puis enfin, elle retomba affaissée sur elle-même, inerte, sans mouvement, sans respiration perceptible. La crise était terminée, elle avait duré deux heures.

Après ces terribles secousses, la jeune fille tombait dans un sommeil fort long d'ordinaire, et qui durait quelquefois deux jours, pendant lesquels elle ne prenait aucune nourriture.

Le silence le plus absolu avait régné pendant cette longue scène; j'étais resté immobile, regardant, observant, admirant les effets extraordinaires d'une organisation nerveuse poussée aux dernières limites, et qui faisait de cette jeune fille une véritable sensitive, vivant plutôt par l'esprit que par le corps.

J'étais encore plongé dans de profondes réflexions, lorsque j'en fus tiré par ces mots :

— « Monsieur, j'ai désiré que vous assistiez à cette crise, afin que, l'ayant bien observée, vous me disiez si, par le magnétisme, vous ne pourriez pas guérir ma pauvre enfant. Il est superflu de dire que nous avons essayé de tous les moyens, médicaux et autres, et de tous les médecins en renom de tous les pays. Notre docteur, que voici, a vu naître mon enfant; il l'a suivie, soignée dès lors comme un père, et, au début de cette crise, il a voulu que je vous envoyasse chercher. »

— « Madame, » répondis-je, « je suis convaincu que le magnétisme *seul peut* guérir Mademoiselle votre fille; — maintenant serai-je assez heureux, aurai-je assez de

puissance, assez de force, pour dominer une maladie si violente et si tenace? Je l'espère, mais sans oser vous rien promettre. »

— Ma franchise plut à la malheureuse mère; le sommeil, d'après le docteur, devait durer au moins deux jours; — il fut convenu que je reviendrais vers onze heures du matin pour me livrer à de nouvelles observations.

Rentré chez moi, je ne pus prendre aucun repos; — mon esprit était trop agité, mon émotion trop grande; j'avais vu bien des crises nerveuses, bien des crises hystériques, épileptiques; mais jamais je n'avais rien vu de semblable à celle-ci; — jamais rien d'aussi affreux et d'aussi beau en même temps. Je n'avais jamais rien observé où la lutte de l'esprit et de la matière fût aussi terrible et aussi palpable; lutte déchirante, où tantôt l'âme l'emportait sur le corps, ou tantôt la matière physique ressaisissait ses droits par un effort désespéré.

C'était une rude tâche que celle que j'allais entreprendre; ne devais-je pas craindre de succomber dans cette téméraire entreprise de vaincre un mal qui avait résisté aux plus savants médecins? Qu'allais-je faire, moi ignorant, après tant d'hommes illustres, pour dompter l'esprit et le corps de cette infortunée, pour m'en emparer, les dominer, et les pétrir comme une cire dans mes mains? C'était là, cependant, le but où il fallait arriver, et je ne voyais pas encore comment m'y prendre. Fallait-il attaquer le mal pendant cette mort apparente, qui semblait cependant un bienfaisant repos pour l'être tout entier, au point que le corps brisé, cette intelligence égarée, sortaient sains et dispos de cette crise de léthargie sans en ressentir le plus léger malaise? Fallait-il attendre le réveil, alors que l'enfant se retrouverait en possession de toutes ses facultés? Fallait-il appeler sans retard à mon aide le sommeil magnétique et provoquer le somnambulisme, ou bien chercher à calmer d'abord ce système nerveux si ébranlé?

Avant que je fusse sorti de ces hésitations par une décision quelconque, la voiture vint me chercher. Pendant qu'elle m'emportait, je résolus de me laisser guider par le sentiment instinctif que j'éprouverais en face de la ma-

lade, car toujours j'avais réussi en m'abandonnant à cette sorte d'intuition qui ne m'a jamais trompé, et qui s'est toujours changée en une conviction des plus lucides.

Aussitôt que je revis cette tête marmoréenne, ce corps immobile depuis plusieurs heures, ce visage toujours calme, cette poitrine sans respiration, ces membres inertes, glacés d'un froid mortel, mon parti fut pris.

Je touchai d'abord les pouces et je fis des passes pendant une demi-heure, comme je le fais dans tous les cas, excepté pendant les crises; mais ici j'avais le temps; — puis j'agis hardiment pour faire cesser le coma. Je magnétisai avec force l'estomac et le bas-ventre; — je fis des insufflations chaudes sur le cœur, le cerveau, l'estomac. Après une autre grande demi-heure de travail, je n'avais obtenu aucun signe de vie; — je recommençai les grandes passes, puis les insufflations chaudes sur le cerveau, le cœur, l'estomac; je les prolongeai sur le bas-ventre pendant dix minutes.

Il y eut alors un effet presque insensible dans les traits du visage, sur lequel le docteur avait les yeux fixés, car il était présent à cette magnétisation, ainsi que la mère et la sœur de la malade. Ce fut lui qui m'informa de ce léger résultat. Je continuai, avec un redoublement d'ardeur, les insufflations sur le bas-ventre; les lèvres et les paupières semblaient éprouver un léger frémissement; — j'en fus averti. — Je redoublai d'efforts, et bientôt je sentis un mouvement dans la matrice, inerte jusqu'alors. J'y fis encore deux ou trois insufflations, puis je revins alternativement au cœur, à l'estomac et au bas-ventre.

Enfin, la poitrine eut un mouvement, les paupières remuèrent, les lèvres s'entr'ouvrirent pour laisser passer l'air. — Quelques minutes après, tous les organes avaient repris leurs fonctions interrompues; la vie reparaissait, et Mlle *** se réveillait calme comme si elle fût sortie d'un sommeil ordinaire.

C'était là déjà une grande victoire qui me donnait, ainsi qu'à toute la famille, l'espoir de réussir, car jamais rien n'avait pu interrompre ce sommeil léthargique.

Je fis alors, pendant une demi-heure, de grandes pas-

ses de la tête aux pieds, et à une distance de dix-huit pouces, en évitant de charger la tête, et je fus bientôt récompensé de toutes mes peines par le plus charmant sourire.

Nous laissâmes la malade, qui, pendant toute la journée, se porta très-bien et n'éprouva aucune fatigue, quoiqu'elle eût été ramenée à la vie commune au bout de huit heures, au lieu d'être laissée, comme de coutume après les crises, quarante-huit heures et plus dans ce sommeil léthargique.

Mais, le lendemain matin, quoique après une nuit bien calme, la jeune malade s'éveilla vers huit heures du matin, avec un malaise général. Quelques moments après, elle jeta un cri et tomba dans une crise violente, semblable à celle que j'avais observée la veille.

Je fus prévenu, ainsi que le médecin; lorsque j'arrivai, la malade était renversée en arrière, la tête aux pieds, formant un cercle absolument régulier; on aurait pu la faire rouler comme font les enfants de leur cerceau.

Je m'élançai près d'elle, et agissant avec force sur l'estomac par une pression et un jet violent de fluide, je fis cesser la contraction du diaphragme; — le corps s'étendit, les membres devinrent souples; j'enlevai la malade dans mes bras et je la posai dans son lit. Je fis quelques insufflations et des passes, le calme du visage m'annonça que bientôt je serais maître de la crise; — en effet, quelques instants après, la malade fit une grande inspiration, ses yeux s'ouvrirent, elle reprit entièrement connaissance, en accusant une douleur à l'estomac et une grande fatigue.

Après une demi-heure de magnétisme, pendant laquelle j'obtins de la somnolence sans produire le sommeil magnétique, que j'évitais de toutes mes forces, elle se trouva soulagée de la douleur d'estomac et de la fatigue qu'elle éprouvait auparavant; mais elle ressentait une lourdeur à la tête qui m'inquiétait et me faisait craindre une nouvelle crise. Je me décidai à recommencer à magnétiser, et je fis bien.

Après une heure de passes, d'impositions de mains sur l'estomac, sur la tête, elle ouvrit les yeux, et, ayant été bien dégagée, elle nous déclara qu'elle se sentait très-bien et toute disposée à manger et même à sortir, ce que je

permis, espérant que le grand air achèverait de la disposer à une bonne nuit.

Je la magnétisai le soir, puis le lendemain matin, à huit heures. Depuis ce jour, et pendant deux mois, je la magnétisai chaque matin, vers onze heures. Durant tout le premier mois, il y eut bien des malaises, bien des accès nerveux, hystériques, des crises de pleurs, de rires, mais plus une seule de ces grandes crises. Au bout de quatre semaines de magnétisme, la malade n'était plus reconnaissable. Pendant le second mois de magnétisation, il ne se présenta qu'une crise hystérique ordinaire au moment de l'époque mensuelle, et que je calmai facilement, mais qui n'avait aucun rapport avec les crises précédentes.

Le troisième mois, je magnétisai une dizaine de fois seulement, et l'époque mensuelle ne donna que des coliques sans crise nerveuse. Je continuai, un quatrième mois, à magnétiser de temps à autre, mais Mlle *** était calme, bien moins impressionnable, et tout à fait débarrassée de ses horribles crises. Le magnétisme ne pouvait changer sa constitution nerveuse et hystérique, mais il l'avait modifiée. — Je revis Mlle *** dix-huit mois plus tard ; elle se portait très-bien et ne s'était plus ressentie de cette maladie nerveuse qui avait duré chez elle de 14 à 18 ans.

C. L.

Congestion cérébrale

Nous recevons de Lausanne la communication d'un fait qui s'est passé dans cette ville, le 23 Février dernier, et qui témoigne de la valeur curative du magnétisme, quand il est bien employé. M. X... se trouvant à l'hôtel du Grand-Pont, fut pris subitement d'une violente congestion cérébrale qui lui enleva l'usage de la parole, et faisait craindre pour l'aggravation d'une hémiplégie dont il avait été atteint cinq mois auparavant à la suite d'une première attaque où les mêmes symptômes s'étaient présentés. La personne qui accompagnait M. X... eut l'heureuse idée d'en avertir aussitôt M. Zaugg, un de nos élèves que nos lecteurs connaissent déjà, et qui heureusement se trouvait

encore dans l'hôtel où il s'était rendu pour des traitements magnétiques. En une demi-heure, le magnétiseur avait écarté tout danger et rendu la parole à son malade, tout surpris, ainsi que la personne qui le soignait, d'une guérison aussi rapide. Une heure après, M. X... complètement remis de cette seconde attaque, qui, dans son état aurait pu avoir les plus graves conséquences, déjeunait de bon appétit, comme si rien ne s'était passé.

Les détracteurs du magnétisme peuvent se donner le plaisir de rompre des lances contre le fluide nerveux, le fluide universel, l'immatérialité de l'âme, et même l'existence de Dieu, si cela leur convient; mais ils ne nieront pas sa valeur curative, car des guérisons dûment constatées sont des arguments sans réplique.

Hydropisie

Suite de couche

Une jeune femme était accouchée dans les meilleures conditions, malgré une grossesse très-fatigante. Malheureusement la garde était une de ces femmes qui s'occupent plus d'elles-mêmes que de la malade à laquelle elles doivent donner des soins.

Il y eut une négligence, une imprudence, et la malheureuse jeune femme fut bientôt en danger.

Les jambes enflèrent depuis les pieds jusqu'au buste, dont la partie basse fut aussi bientôt envahie.

Les remèdes intérieures, les cataplasmes, les sinapismes furent employés sans succès par le médecin qui eut la malheureuse idée de faire des incisions sur une des jambes; des douleurs atroces, des crampes, sans aucune amélioration pour la malade, en furent la conséquence; d'autres accidents se déclarèrent, un manque absolu d'appétit, des insomnies complètes, une diarrhée violente, une faiblesse extrême. Les parents voyant le mal s'aggraver eurent recours au magnétisme.

Je fis enlever tous les sinapismes, tous les cataplasmes de graines de lin, toutes les huiles dont on avait frotté les

jambes, je les fis remplacer par des compresses d'eau magnétisée, et dès le surlendemain la jambe droite sur laquelle on n'avait point fait d'incisions, était désenflée d'une manière sensible, la gauche, blessée, présentait moins d'amélioration; mais en quelques jours j'étais maître de l'hydropisie, la diarrhée était moins intense, les forces et le sommeil reparurent, il n'y eut plus aucun danger, la malade mangeait avec appétit après avoir bu de l'eau magnétisée. Les compresses firent disparaître toute l'enflure, toute l'irritation, toute l'inflammation. La malade se leva, marcha d'abord avec difficulté, puis elle se trouva guérie, et le magnétisme pût encore enregistrer une cure de plus. C. L.

LAMARTINE

Lamartine est mort! — C'est le cri du monde entier. — Il est mort! — Tout le monde l'admire aujourd'hui...

Notre journal ne peut laisser passer cette grande figure sans lui donner un dernier adieu.

Nos lecteurs nous permettront de faire connaître une lettre de ce génie immortel, en réponse à quelques vers que lui avait adressé notre ami M. Jules Forest.

Lamartine à Jules Forest

Paris, 1er Août 1859.

« Monsieur,

« Dans les maladies, dans les chagrins, dans le désespoir, on a un cœur; mais on n'a plus d'oreilles.

« C'est ce cœur qui vous répond en s'attendrissant à vos magnifiques vers.

« Excusez-moi si je ne réponds que par un serrement de ce cœur et par un mot de cette main.

« Je pars ce soir pour aller saluer une dernière fois le *Linquenda Tellus et Domus*.

« LAMARTINE. »



Mâcon, 8 Octobre 1859.

« Monsieur,

« Pardonnez-moi, je succombe enfin aux chagrins et aux humiliations d'une situation où la France, qui saura me rendre justice un jour, n'a voulu voir qu'une bonne occasion d'outrage. Je suis très-malade et je touche au naufrage complet.

« Je vous remercie de votre bonne pensée.

« A vous de cœur.

« LAMARTINE. »

Voici les vers que notre ami avait envoyé au grand homme :

La Vérité sur LAMARTINE

Dignum laude virum Musa vetat mori :
Cœlo Musa beat.

HORACE, lib. VI

Lorsque pour délivrer la péninsule esclave,
Et de l'humanité sauver les droits sacrés,
Vaillants et généreux, nos bataillons serrés
Ont brisé le vieux joug du Croate ou du Slave.
Matant les factions, léguant aux champs d'honneur,
A la France la gloire, aux peuples le bonheur;

Lorsqu'en deux mois l'acier, burinant cinq victoires,
A joint *Montebello*, *Palestro*, *Magenta*,
Marignan, *Solferine*, à nos vieilles histoires
De *Lodi*, *Marengo*, d'*Arcole* et de l'*Adda ;*

Que la paix, aujourd'hui ramenant l'équilibre,
Combine l'union d'un peuple rendu libre;
Quand chaque temple saint hissant son *labarum,*
A, de Vienne à Paris, chanté son *Te Deum :*

Laisse un instant mon cœur voler à toi, poète,
Autre grandeur française, autre moral athlète;
Et, changeant de sujet et d'intrépidité,
Célébrer ton triomphe et ton adversité.

En mêlant ton nom pur au nom de l'Italie,
Je forme une union vierge d'anomalie.

Quand tes poumons humaient l'air ambiant du ciel,
Doux berceau de Virgile et de Machiavel,
Qui vit naître le Dante, et Pétrarque, et le Tasse,
Sol fécond que nul autre en beauté ne surpasse;
N'as-tu pas pour ce peuple, où fermente toujours
Le levain du génie arrêté dans son cours,
Souhaité bien souvent l'union cisalpine?

Des enfants de Brutus évoquant l'origine,
Que de fois tes écrits, ton éloquente voix,
De son indépendance ont proclamé les droits!

. . . .
. . . .
. . . .
. . . .

Des peuples et des temps l'émouvante épopée
Ne se transforme pas seulement par l'épée:
Le penseur la prépare, et, la plume à la main,
Creuse dans le sillon futur du genre humain.

Le poète qui plaint les critiques amères,
N'est pas un fou rêveur plein de vides chimères;
Il est de la pensée un des anges gardiens
Qui dévoile du ciel les mystiques liens.

La poésie est sainte et sa source est divine,
Et son chaste flambeau dont l'éclat illumine
Est à l'humanité, qu'il éclaire et conduit,
Ce que l'âme est au corps et l'étoile à la nuit.

Lorsqu'aux jours diaprés de l'aube de ma vie.
J'aspirais le parfum de tes vers embaumés,
Comme un amant jaloux, dans mon âme ravie,
Je cachais mon extase et ton nom renfermés.

Tous les succès, alors, gonflaient ta voile pleine;
Mais tu souffres.... Le vent dans ton ciel a changé.
Je voudrais, des zéphyrs guidant la douce haleine,
Voir remonter à flot ton bonheur submergé.

Non, comme Spartacus tu ne peux te défendre :
L'arène est à tes pieds, laisse un autre y descendre.

Que ne me nomme-t-on Thiers, Dufaure ou Berryer,
Je changerais soudain ton épine en laurier.

Ma voix meurt sans échos; mais plus on te délaisse,
Plus le vide m'appelle et l'équité me presse.

Philosophe, orateur, poète, historien,
Tes œuvres n'ont jamais propagé que le bien.
Au cœur de ton pays, ta noble intelligence
Sans compter la récolte a jeté la semence.

Qu'importe! Ton labeur aidait l'humanité :
Pour toi le prix était dans la postérité.

Mais la vie a pour tous des exigences rudes;
Tu ne marchandais pas avec tes habitudes.

C'est qu'à chacun Dieu trace ici-bas son sentier,
Il te créa poète et non pas financier.

Du calcul aux grands cœurs la route est inconnue :
La fourmi vit sur terre et l'aigle dans la nue.

Oh! qu'il a dû souffrir ton esprit ulcéré
Quand, chiffrant des écus sur un papier timbré,
D'un minotaure huissier pour fuir la froide étreinte,
Ta main cherchait un fil dans ce noir labyrinthe!

On t'accuse toujours de prodigalité;
On devrait t'accuser de générosité.
C'est là ton vrai défaut, car, dans ce siècle immonde,
L'égoïsme est la loi qui gouverne le monde.

Mais on ignore donc qu'en héritant, ton bien,
Duquel par pitié tu ne retranches rien,
Pour acquitter des legs fut grevé d'hypothèques?
Que ce fut l'origine unique de tes dettes?
Et le but obligé de la souscription?

On te reproche encore la révolution,
Parce que, heureux vainqueur du principe anarchique,
Ton dévoûment en fit surgir la république?

On dit que transformant en héros paladins
Robespierre, Danton, Marat, sinistre race,
Silhouettes de sang que ton crayon retrace,
Tu hâtas son retour avec les *Girondins!*

On ne comprend donc pas que l'étude des crimes
Est un livre béant plein de leçons sublimes?

Les révolutions sont les œuvres de Dieu :
Lui seul d'avance en marque et l'époque et le lieu.
C'est un des châtiments dont sa main souveraine,
Pour la purifier, frappe l'espèce humaine.

Qu'on les nomme combats, déluges ou volcans;
Qu'ils submergent la terre ou déchirent ses flancs;
Que l'homme par la peste ou par le fer succombe,
Que la guerre civile ouvre pour lui la tombe;
Quel que soit le supplice il doit toujours mourir :

C'est qu'en ce monde il fut appelé pour souffrir;
Et qu'esclave absolu du joug de la nature,
Les siècles n'ont pour lui changé que de torture.

Ces fléaux dont le but est l'arcane des cieux,
Sont depuis sept mille ans un mystère à nos yeux.
L'homme peut les combattre et non les faire naître;
D'en vaincre le retour il n'est même pas maître.

Pour marcher et grandir la faible humanité
Doit subir l'injustice et l'inégalité.

Au génie, au hasard la foule en vain l'impute.
Dans les trois règnes Dieu mit l'effort et la lutte.
Tout fermente et combat, tout est transition.

Pourquoi donc t'accuser de révolution,
Toi qui la comprimas, génie humanitaire?

C'est que des passions, perçant l'obscur mystère,
Ton œil a découvert qu'au fond de tout excès,
Une lueur morale au bien laisse un accès;

Que deux pouvoirs jaloux scindent la race humaine;
Que la vertu l'attire et le vice l'entraîne;
Que son mobile esprit la guide bien ou mal.

Ils l'avaient bien compris Platon, Leibnitz, Pascal.
Et comme eux tu sais trop que le plus débonnaire
Peut en un jour fatal s'éveiller sanguinaire.

Dans tout cerveau fermente une conviction:
Toute idée a son but et sa direction,

L'étude ontologique enseigne au philosophe
Que le crime est erreur, folie ou catastrophe.

Mais lorsque je retourne à tes jours de splendeur;
Que du danger passé sondant la profondeur,
Je te vois accourir dans les rangs populaires,
Abaisser à ta voix l'étendard des sicaires,
Du peuple-roi calmer les flots séditieux,
Sauver l'Europe enfin d'un parti factieux;

Puis de ton piédestal, sans amoindrir la taille,
Descendre et dévorer l'oubli sans représailles,
(Orage passager que suivra l'arc-en-ciel),
Je ne sais, en nombrant tant de gloire et de fiel,
Si l'on doit préférer, dans ta sublime lutte,
La grandeur du triomphe à celle de la chute.

Et cependant la France, en tes jours de revers,
Semble avoir oublié ton courage et tes vers.

Une obole aurait pu sauver ton héritage :
Elle en empêchera la vente ou le partage,

Elle n'attendra pas qu'au déclin de tes jours,
Des deniers étrangers t'apportent leur secours ;
Que, plus humain que nous, un grand peuple qui compte,
Imprime à notre histoire un stigmate de honte !

Le don national est le plus beau moyen
D'honorer la bravoure ou le grand citoyen.

Que n'a-t-on fait pour toi, selon les temps et l'heure;
Ce qu'on fit pour Laffitte, et pour Dupont de l'Eure ?
Pour les tristes enfants du général Foy ?
Pour un sang plus illustre, un héritier de roi ?
Ce que naguère encore a fait en Amérique
Pour son vieux président la juste république ?

De la patrie as-tu plus qu'eux démérité ?
Ils servirent la France et toi l'humanité ;
Ton rôle fut le plus grand, et la reconnaissance
Suivant l'acte devait voter la récompense.

Mais comme l'ouragan l'humaine impression
S'envole, et du moment subit l'impulsion :
Elle accepte une idée, et, dans sa foi mouvante,
Un mot sans examen l'excite et l'épouvante.

Ta plume l'a froissée en peignant ton bienfait :
Ton éloquence eut tort, le silence eut mieux fait.

Tel que le saint Pontife, holocauste posthume,
D'un injuste retour tu subis l'amertume.
Mais, lasse de voiler toujours sa nudité,
Tôt ou tard resplendit l'auguste vérité.

La justice boiteuse avec lenteur arrive :
La tempête a son terme et la mer a sa rive.

Contre les mauvais jours ne ride pas ton front;
A la France surtout épargne un peu d'affront :
C'est ta seconde mère, elle n'est point ingrate;
Les archives du cœur conservent chaque date.

Elle sait bien qu'aux jours où ton bras souverain
Des caisses de l'État faisait mouvoir l'airain,
Tu n'as pas lâchement, sévère Aristophane,
Pour grossir ton trésor rendu ta main profane.

Elle n'ignore pas que magnanimement,
Quand de son éperon le besoin te talonne,
Pour tout rendre à César et n'affliger personne,
Tu n'as point accepté les dons d'un testament.

Déjà la Capitale, en sa reconnaissance,
D'un castel en son parc t'offre la jouissance.
De tes nombreux amis les premiers bataillons,
En colonne ont groupé cinquante mille noms.

Ils grossiront encor. — Des blessures plus vives
Naguère ont exigé des offrandes actives.

Laisse-le donc passer ce nuage léger
Qui traverse ton ciel sans pouvoir l'ombrager;
Laisse en paix chaque idée achever sa carrière;
Attends, résigne-toi, sans dédain ni prière.

Le martyre a sa gloire et l'ombre a sa douceur,
La souffrance d'ailleurs est le creuset du cœur.

Un jour, lorsque le temps, vieil empirique habile,
De notre humeur fiévreuse aura calmé la bile,
Que des partis éteints la jalouse âcreté,
A la saine raison rendra la liberté;
Plus juste à ton égard l'opinion publique
Posera sur ton front la couronne civique.
L'histoire acclamera tes écrits immortels;
Le cœur à tes vertus dressera des autels.

Si tes contemporains, en leur ferveur muette,
Pouvaient laisser languir systématiquement
Leur plus vaste génie et leur plus grand poète...
Le bien que tu leur fis serait leur châtiment.

Jules Forest, 1859.

Négligence d'un pharmacien

On écrit de M..., le 27 Janvier, à la *Revue* de Lausanne (Vaud).

« Un jeune homme, âgé de 28 ans, Louis D., de R., domestique dans une honorable famille de notre ville, vient de mourir misérablement, victime d'une de ces imprudences qu'on ne cesse de commettre malgré tous les avertissements.

S'imaginant, mais à tort, paraît-il, qu'il avait la gale, D., au lieu de consulter le médecin de la maison, alla chercher un remède assez usité dans nos campagnes pour détruire ce fâcheux parasite. Ce remède, très-violent, n'est rien moins qu'une solution de mercure dans de l'eau-forte *(nitrate de mercure)*. Pour l'obtenir plus aisément, D. prétendit qu'il en avait besoin pour une brebis galeuse. En le lui remettant, le pharmacien eut soin de lui dire que c'était une composition très-violente, qu'il ne devait, par conséquent, l'employer qu'avec précaution et en l'étendant d'un pot d'eau, pour le moins.

« Malgré cet avertissement, notre malheureux n'eut rien de plus pressé que de s'en frotter tout le corps sans y ajouter la moindre goutte d'eau. Peu après il éprouva des

douleurs atroces. N'osant pas demander du secours, parce qu'il craignait de révéler la cause de son mal, il passa une nuit affreuse. Ce ne fut que le lendemain matin que son maître apprit, à son grand effroi, ce qui s'était passé. Tout son corps n'était qu'une plaie, qu'on ne savait comment toucher. Malgré les soins les plus empressés, le malade a succombé après cinq jours de cruelles souffrances.

« Il y a quinze jours que Louis D. venait d'ensevelir son père. On peut juger de la désolation de la pauvre mère. Elle comptait trouver un soutien dans son fils, qui était un jeune homme rangé et de la meilleure conduite. Au lieu de cela, il faut qu'elle assiste à son lit de mort, et dans des circonstances qui font frémir. Puisse au moins cet exemple montrer une fois de plus les dangers auxquels on s'expose en employant des remèdes violents sans le concours des médecins. »

Genève. — Imprimerie Pfeffer et Puky, rue du Mont-Blanc, 3

N° 4. Avril 1869. 9me Année.

LE MAGNÉTISEUR

PAR CH. LAFONTAINE

SOMMAIRE. — AVIS. — NOTRE PROCÈS EN DIFFAMATION. plaidoirie de Me Raisin, notre avocat; ses conclusions; le jugement prononcé par le tribunal. — CORRESPONDANCE PARISIENNE, par Amen. — LES NOVATEURS EN MÉDECINE. — MESMER ET SES DISCIPLES. — SOCIÉTÉ MAGNÉTIQUE DE LAUSANNE. — AUX ADVERSAIRES DU SPIRITISME, par le docteur Pereyra. — DE L'EAU MAGNÉTISSÉE ET DE SES DIVERSES ESPÈCES, par un membre de la Société magnétique de Lausanne. — HISTOIRE D'UN SPIRITUALISTE (*Suite*), par M. Clavairon.

AVIS

La grève des ouvriers typographes nous a mis dans l'impossibilité de faire paraître le numéro dans son temps. Nous avons été forcé de nous adresser à l'obligeance d'un imprimeur de Lausanne, MM. Howard et Delisle, qui ont bien voulu mettre leurs presses à notre disposition. Nous avons pris nos mesures pour que nous n'ayons plus de retard dans notre publication.

Le numéro de mai paraîtra le 10.

Nous prions nos lecteurs en retard de vouloir bien nous transmettre de suite leur abonnement, afin de ne pas avoir d'interruption dans la réception du journal. Nous leur rappelons qn'en nous envoyant 4 francs en sus, ils peuvent avoir en *prime les Mémoires d'un magnétiseur*, 2 vol in-12.



TRAITEMENT MAGNÉTIQUE

Ch. LAFONTAINE

Pour répondre et satisfaire aux nombreuses demandes qui lui sont adressées par des malades, M. Ch. Lafontaine se rendra à Lausanne, le mardi et le samedi de chaque semaine. Il recevra le mercredi, de onze heures à midi, à l'*Hôtel du Belvédère*.

Les personnes qui ne pourraient se déranger sont priées de lui écrire à cette adresse; il s'empressera de se rendre près d'elles.

Notre procès en diffamation.

Plaidoirie de notre avocat. — Ses conclusions. — Le jugement prononcé par le tribunal.

Nos lecteurs se rappelleront sans doute que dans le numéro de septembre 1868 [1], nous avions reproduit, sous le titre : *Un scandale médical*, une brochure signée *Patonier*, accusant un médecin de Genève, M. *Ladé*, d'avoir empoisonné sa fille. Nous n'avions pas commenté le fait même de l'empoisonnement, nous avions seulement fait quelques réflexions sur la conduite du médecin qui, après avoir ordonné dans la journée un médicament (de l'acétate de morphine), s'était refusé grossièrement, à onze heures du soir, d'aller constater l'effet fâcheux que produisait le dit médicament.

Ces réflexions nous avaient valu une assignation en diffamation, et c'est ce procès qui vient de se terminer par le déboutement du Dr Ladé et sa condamnation à tous les dépens.

Nous reproduisons très succinctement la plaidoirie de notre avocat, sur des notes prises à l'audience.

(1) 9me numéro. Septembre 1868, pages 165, etc

« M. Lafontaine est assigné, par M. le Dr Ladé, en paiement de fr. 2000 de dommages-intérêts et insertion dans les journaux du jugement à intervenir.

L'insertion dans les journaux n'a jamais été accordée, les indemnités de fr. 2000 sont non pas rares, mais inconnues à Genève.

De quoi s'agit-il donc ? S'agit-il d'actes sans exemple jusqu'ici pour lesquels on demande répression et qui exigent une sévérité exceptionnelle ? M. Ladé vous répond par le texte de son exploit, il a été diffamé. M. Lafontaine a reproduit une brochure éditée et signée par un M. Patonnier, qui donne son domicile rue de Lausanne, 28. Est-ce que M. Ladé n'oserait pas poursuivre M. Patonnier, qu'il attaque M. Lafontaine? S'il n'a pas de torts envers M. Patonnier, pourquoi le ménage-t-il? Croit-il qu'avec M. Lafontaine, il sera dispensé de discuter les faits ? Ce n'est pas parce qu'il lui a été dit des choses désagréables qu'il aura droit à une réparation, à cause de l'ennui qu'elles lui causent.

Voyons si un récit impartial et sans passion qui a pu troubler la quiétude habituelle de notre adversaire, doit avoir pour conséquence de faire condamner à des dommages-intérêts les narrateurs.

Cette cause qui se débat entre M. Ladé et M. Lafontaine est un peu, disons-mieux, beaucoup, la cause de tout le monde.

De quoi est-il question en effet ?

De savoir si les actes des personnes qui remplissent un office, jouissent d'une charge ou d'un mandat public et sont pourvus d'un titre officiel, peuvent être soumis au tribunal de l'opinion, interprétés et jugés avec une sévérité plus ou moins grande, selon qu'ils sont plus ou moins graves, plus ou moins conformes à ce que dictent les convenances, le devoir et la conscience.

En d'autres termes, un avocat, un médecin, sont-ils diffamés parce que la tenue du premier dans une audience, celle du second auprès d'un malade, la plaidoirie

de l'un, les ordonnances de l'autre, auront été commentées dans un journal?

En thèse générale, les habitudes de notre pays ne comportent pas même pour le simple particulier le droit d'obtenir réparation dans des circonstances où ses actes sont l'objet de réflexions désobligeantes. Qui a songé à poursuivre feu *le Pierrot?* M. Fama, directeur des bains de Saxon, écrit au *Journal de Genève* et ne le traîne pas devant la justice. Le pouvoir, injurié dans des affiches et outragé de propos, se défend par la voie des journaux et par ses actes.

La presse fait une blessure, la presse la répare, la vie privée n'est point entourée chez nous de ce mur inventé par M. Guilloutet. Notre population a horreur des clôtures. L'opinion publique a ici, passez-moi l'expression, l'*aisance des coudes;* les abus sont signalés, ceux qui en sont coupables courbent la tête ou ripostent : cela peut occasionner des dérangements, gâter le calme sybarite de quelques-uns, mais la masse en profite : autrement, l'abus dormirait doucement sur l'oreiller que lui ferait la justice.

Mais si ce sont là des axiômes dans un pays républicain, à l'égard des particuliers sans mandat public, sans caractère officiel ou privilégié, combien ce que je dis est plus vrai lorsqu'il s'agit de personnes ayant un mandat spécial et qui y manquent volontairement, lorsque, de plus, leur ineptie ou leur incurie a amené ou pu amener les plus graves conséquences.

Et n'oublions pas une affaire toute récente, celle de la fille Jeanneret. Que de crimes, que de morts eussent été évités, si celui qui avait flairé ces abominables forfaits eût été aussi courageux qu'il avait été perspicace.

Oui, il est, comme je le dis dans mes conclusions, des hommes qui remplissent des fonctions, qui les mettent en vue et dont le seul frein est l'opinion. Cette opinion doit être éclairée. — Qui l'éclairera, si ce n'est la presse, et dans ce cas l'homme qui écrit, celui qui divulgue, qui discute, qui attaque même, rend à la société un service.

L'avocat, le médecin critiqués doivent entrer dans le champ clos qui leur est ouvert; les réparations judiciaires leur demeurent étrangères, ils savent qu'elles n'ont jamais rien réparé. Voilà ce que je répondrais à M. Ladé, s'il était le premier venu, s'il eût été, à l'occasion de soins donnés à un malade dans des circonstances ordinaires, l'objet d'une brochure, si cette brochure avait été reproduite avec des critiques, attaquant ses connaissances médicales et ses ordonnances dans le cours d'une maladie; voilà ce que je lui dirais encore, si les habitudes de sa vie avaient été indiquées comme peu d'accord avec son caractère, et je le lui dirais, parce que l'exercice de la médecine qui donne le droit de faire des cimetières bossus, est sous la surveillance de tous. Il importe au public que le médecin connaisse du malade plus que sa porte et son escalier, et la sécurité commune prétend que le dernier mot ne soit pas dit lorsque la terre complaisante aura recouvert des sottises qui font frémir des familles.

Mais, dans le cas qui nous occupe, tout est extraordinaire et inexplicable, et la conduite du médecin paraît bien peu d'accord avec les devoirs de sa profession.

Un remède est administré par M. Ladé, et vous savez quel remède ! C'est l'acétate de morphine, substance si dangereuse qu'elle donne la mort à 5, 6, 7 cent^{me}., de l'avis des médecins sérieux; immédiatement après avoir pris une des poudres préparées sur l'ordonnance de M. Ladé, la malade tombe comme morte, se couvre de sueurs froides, demeure comme paralysée, ne parle plus et reste la prunelle contractée, présentant tous les symptômes de l'empoisonnement par l'opium; son père et sa sœur épouvantés courent chez M. Ladé, il était 11 heures du soir; M. Ladé, qui n'a jamais nié et qui ne peut nier ce qui eut lieu alors, traite ces infortunés, pleins d'angoisses, de bêtes et d'imbéciles, disant qu'on vient le déranger pour des riens... et les poussant dehors, ferme sa porte. On court chez divers médecins, enfin on trouve M. le Dr V. qui déclare, d'après l'inspection du paquet

restant, que la dose qu'avait prise la malade l'avait assommée.

Le paquet qui restait avait été goûté par un des employés du pharmacien B. chez qui la sœur l'avait porté pour savoir ce que c'était que ce remède qui avait foudroyé sa sœur; il a aussi été goûté par M. le Dr V.; plus tard d'autres personnes le goûtèrent encore; il est à remarquer que chez le pharmacien B. on avait répondu qu'on ne donnait pas de pareilles doses. Bref, la malade succomba présentant l'aspect d'une personne empoisonnée, et elle était en effet empoisonnée.

Vous savez aussi qu'une instruction a eu lieu et quelle instruction? Ici, messieurs, ma tâche devient difficile, mais la vérité est au-dessus du respect humain. D'ailleurs je ne sais pas que les actes de nos magistrats ne puissent être critiqués. L'instruction ordonne des rapports de personnes expertes qui procèdent sur le cadavre.

Leurs rapports concluent que la dose d'acétate de morphine trouvé dans le cadavre est insuffisante pour dire s'il y a eu oui ou non empoisonnement; qu'un grain d'acétate de morphine n'est pas une dose toxique pour un adulte, et qu'un grain et demi de cette substance pourrait entraîner des symptômes graves, mais qu'il faudrait un concours de circonstances tout-à-fait exceptionnelles pour qu'elle pût devenir toxique.

Messieurs les docteurs eussent pu dire quel était ce concours, car dans un précédent rapport, ils avaient conclu que la malade avait succombé à une congestion cérébrale survenue pendant un rhumatisme, ce qui est un criterium de l'empoisonnement dans le cas particulier.

Sganarelle disait : Si votre fille est muette, c'est qu'elle a perdu la parole! homme de bon sens, du reste, et qui n'avait pas de confrères.

Un non-lieu est intervenu ensuite de ce lumineux rapport, rédigé sur cette donnée, que la malade a pris un grain et demi d'acétate de morphine, dose énorme déjà. Mais il est certain qu'elle en a pris beaucoup plus, car l'audition des témoins aurait démontré que les experts n'ont eu à analyser

que le résidu de la 2e poudre, puisque les pharmaciens et les docteurs l'avaient goûtée. Or, M. le docteur Ladé a soutenu n'avoir ordonné qu'un demi-grain d'acétate de morphine par dose et on en trouve un grain et demi dans le paquet restant! On eût pu donc établir que ce grain et demi n'était que le reste d'une dose plus forte, mais on n'a rien recherché. C'est donc le pharmacien qui a fait la faute, s'est-on dit, et l'on a clos l'instruction. — Cette instruction basée toute entière sur ce raisonnement faux, c'est que l'empoisonnement ne peut se démontrer que par l'analyse chimique. On n'entend comme témoins ni les parents, ni la sœur, ni M. le Dr V. qui déclare qu'il y a eu empoisonnement. On ne s'explique pas sur les symptômes qu'a présentés la malade, on aime mieux croire à un rhumatisme articulaire avec invasion au cerveau; on fait bon marché des circonstances; on n'éclaire rien et un non-lieu est prononcé. Et s'il y a faute du pharmacien! C'est douteux! mais il paraît que les pharmaciens sont irresponsables. Comprenez-vous l'indignation de la famille devant ce résultat qui ne satisfait pas, devant ce nouveau tas de terre jeté sur cette fosse.

M. Patonnier écrit un mémoire, *Le pot de terre contre le pot de fer*; ce mémoire est calme, digne; c'est le cri d'un honnête homme outragé, car des bruits déplorables ont couru sur l'honneur de sa pauvre fille morte; qui les a répandus? C'est aussi le cri d'une âme ulcérée, que l'absence de commentaires rend plus incisif. Les faits sont éloquents; ils parlent d'eux-mêmes. Ce n'est du reste qu'un simple récit.Les journaux s'emparent de l'affaire, le *Bund* publie une lettre véhémente; à cet adversaire M. Ladé répond; *La Liberté* parle aussi; M. le docteur Ladé fait répondre par des explications du parquet. Enfin M. Lafontaine reproduit le mémoire en l'accompagnant de réflexions honnêtes et dignes. Il parle sans passion, ne dirige aucune attaque personnelle contre M. Ladé; recueille les éléments du débat, et dit que si les faits sont vrais, ils comportent une appréciation sévère.

Il n'y a rien là de diffamatoire. M. le docteur Ladé atta-

qua M. Lafontaine; il n'a pas poursuivi M. V. qui ne se gêne pas de dire que Mlle Patonnier est morte empoisonnée; il ne poursuit pas le *Bund*, ni la *Liberté*, mais il attaquera M. Lafontaine le magnétiseur, en se posant en héros de la médecine allopathique dont il est le martyr. Qu'il nous permette de croire qu'il cherche une lutte d'école et qu'il veut opposer ses principes aux nôtres : l'opium aux passes et aux impositions des mains. Si c'est cette querelle qu'il cherche, il sait quelles allures ont les querelles entre les savants; lui-même par la bouche de son avocat vient de nous traiter de charlatan. Mais nous n'avons pas à nous abriter sous des exemples faciles à produire, n'ayant pas employé, ce qui eût été notre droit consacré par l'usage, ces violences d'expression, ces épithètes acerbes qui sont le caractère distinctif des querelles imprimées des savants attaquant et défendant leurs systèmes.

Et de quoi se plaint particulièrement M. Ladé? de ce que notre article est intitulé: *Un scandale médical;* grammaticalement le mot est bon! L'affaire a fait du bruit et non sans cause. Et nous n'avons écrit qu'après tous les autres. Nous avons lâché le mot d'intempérance, mais nous l'avons fait d'une manière générale, sans application aucune, et l'eussions-nous fait, M. le Dr Ladé pourrait-il se plaindre de ce que son inexplicable refus d'aller voir une malade à qui il venait d'administrer de l'acétate de morphine ait été attribué à son estomac, au lieu de l'être à son cœur.

Et voilà, messieurs, cette affaire sur laquelle M. Ladé fonde l'espoir d'un apaisement de l'opinion et d'un succès qu'il n'obtiendra pas, 1° parce que la discussion violente et passionnée est permise dans un cas comme celui qui nous occupe; 2° parce que notre article ne renferme aucune trace de violence, de passion ou d'attaques personnelles; c'est une simple narration faite par un tiers et suivie d'appréciations pour le cas où cette narration serait vraie; 3° parce que l'instance dirigée contre nous par M. Ladé dans les circonstances connues qui ont amené le procès non vidé qui existe entre Patonnier et lui, est

une de ces tentatives que la justice loyale de notre pays n'a jamais accueillies et n'accueillera jamais. On ne déplace pas les questions, on les vide, et si l'on ne plaide pas par procureur, on ne se crée pas non plus des adversaires qui ne sont pas des adversaires ; on ne fait pas une fiction de procès, quand on peut en poursuivre un réel. Mais celui-là, le vrai, le réel, on n'ose pas le faire :

Nous avons pris les conclusions suivantes :

Le défendeur ne croit pas avoir dépassé les bornes de la discussion permise, en reproduisant dans son journal une brochure répandue dans le public à plusieurs milliers d'exemplaires et en la commentant sous une forme dubitative, au point de vue de ses convictions scientifiques et des exigences de l'intérêt public.

S'il a intitulé l'article qu'il a publié: Un scandale médical, c'est qu'évidemment la mort de la D^lle^ Patonnier, les accusations contre M. Ladé qui en ont été la suite, la polémique qui s'est engagée dans les journaux, constituent ce qui s'appelle en français un scandale.

C'est que bien plus le refus d'un médecin de se rendre auprès d'une malade à qui il vient d'administrer un médicament, lorsque surtout ce médicament est de l'acétate de morphine à haute dose et que les parents en pleurs déclarent que la malade est depuis qu'elle a pris ce médicament dans un état d'anéantissement et de torpeur, ce refus est appelé dans la langue usuelle et populaire un fait scandaleux ; car la majorité considère la profession de médecin comme un quasi-sacerdoce donnant des droits et ayant par conséquent ses devoirs ; attendu que M. Ladé n'empêchera personne au monde de qualifier sévèrement sa conduite en cette circonstance et qu'il ne pourra trouver nulle part un tribunal pour le justifier par une application erronée des principes qui établissent légalement la diffamation.

Attendu que M. Ladé reconnaît dans un mémoire qu'il a présenté à M. le Juge d'instruction, qu'il n'a revu la malade que le lendemain matin.

Quant à la reproduction de la brochure de M. Patonnier, par le défendeur.

Attendu qu'il est singulier que les articles désobligeants *du Bund* et *de la Liberté* ne soient l'objet d'aucune poursuite de la part de M. Ladé qui prend à partie le défendeur seul;

Qu'il est plus étonnant encore que M. Ladé ne poursuive pas M. Patonnier, auteur de la brochure et qui l'a signée;

Que les tribunaux ne peuvent accueillir un mode de faire qui modifiant le terrain du débat aurait pour résultat, par une subtilité de droit, de donner une réparation à une personne qui n'y a pas droit;

Attendu d'ailleurs et au fond que la brochure est un narré permis, une discussion autorisée, un simple récit qui ne contient presque pas de commentaires, quoi qu'il pût en faire beaucoup;

Et quant aux réflexions qui accompagnent la publication de cette brochure dans le journal le *Magnétiseur;*

Attendu qu'elles sont présentées sous une forme dubitative, sont justes et morales et n'ont aucun caractère de malignité ou de diffamation.

Attendu que tout écrivain médical, tout faiseur de recettes, tout donneur de conseils en médecine, est exposé à la censure et doit convenir qu'il est de l'intérêt public que les choses soient ainsi.

Attendu « qu'il est permis à chacun d'attaquer (dit
» Lamettrie) tous docteurs qui font preuve d'insensibilité;
» que la critique est un frein qui arrête toujours quelques
» abus et modère un peu le *Jus impune tuandi* qui est
» plus vrai et plus terrible que Molière n'a été à portée
» de le savoir; »

Attendu que l'art de guérir est un art conjectural dont le peu de certitude ouvre la voie aux discussions, de telle sorte que chaque homme convaincu peut être admis à qualifier sévèrement l'emploi de certains médicaments et que nous voyons tous les jours les chefs d'école se traiter réciproquement d'empoisonneurs.

Attendu qu'en présence des faits de la cause qui sont de nature à justifier toute polémique, M. Patonnier est resté dans les bornes d'une juste discussion et le défendeur dans celles que commandent le devoir envers le public et la scrupuleuse politesse envers le praticien.

Attendu qu'un jugement qui condamnerait M. Lafontaine serait un ordre de faire silence autour de faits qui préoccupent à bon droit les hommes sérieux;

Attendu que le défendeur proteste de toute intention calomnieuse ou diffamatoire; qu'il déclare n'avoir eu aucune autre visée que celle du bien public; qu'il s'est gardé de porter aucune accusation contre le demandeur; qu'il a reproduit un récit en l'accompagnant de réflexions générales et sans rien affirmer; qu'en le faisant il a usé d'un droit admis dans notre république.

P. A. F.

Débouter le demandeur de toutes ses conclusions avec dépens.

Genève, le 1er avril 1869.

(Signé) Raisin.

Jugement.

Question : Que sera-t-il statué sur les conclusions des parties?

Vu les faits de la cause, les conclusions des parties et les pièces produites. Attendu en fait: Que le sieur Ladé réclame du sieur Lafontaine la somme de 2000 fr. de dommages-intérêts à raison du tort que lui auraient fait quelques articles insérés dans le journal *le Magnétiseur*, dont le sieur Lafontaine est le rédacteur et le gérant et en particulier un article du numéro de septembre 1868, intitulé un scandale médical. Considérant que cet article n'est que la reproduction d'un mémoire publié par un sieur Patonnier, intitulé: *Le pot de terre et le pot de fer,* accompagné de quelques réflexions suggérées par les faits énoncés dans le dit mémoire. Considérant que ce mémoire n'est qu'un récit des circonstances qui ont précédé, accom-

pagné ou suivi la mort de Mlle Patonnier sans aucun commentaire sur ces circonstances; considérant que la mort subite de Mlle Patonnier, ayant été commentée de diverses façons dans le public et ayant donné lieu à une instruction criminelle, la publication du mémoire du sieur Patonnier, se bornant à exposer des faits, se justifie par elle-même. Considérant qu'on comprend également que le sieur Lafontaine appartenant à une école de guérisseurs, hostile à celle à laquelle appartient le médecin qui avait traité Mlle Patonnier, se soit emparé de la publication de Patonnier pour faire ressortir l'impuissance de ses adversaires médicaux en regard des cures merveilleuses qu'il prétend avoir obtenues dans les mêmes cas. Attendu qu'en appréciant d'une manière sévère la conduite d'un médecin qui aurait agi en conformité des dires du sieur Patonnier, le sieur Lafontaine était dans son droit, d'autant plus que le médecin par le fait même qu'il pratique en vertu d'un privilége, qu'il exerce un monopole, est une sorte de fonctionnaire public dont les actes professionnels peuvent être soumis à l'opinion publique et contrôlés par elle. Attendu que si le sieur Ladé estimait que la publication des faits doni il s'agit pouvait lui faire quelque tort, il était par le fait, mis en demeure de les démentir par la voie de la presse, s'ils étaient faux, ou de donner au public ou aux journaux qui s'en étaient occupés les explications qu'il aurait jugées nécessaires pour leur donner leur véritable portée. Attendu que son silence dans cette occasion, et si ce n'est l'unique, du moins une des principales causes du préjudice qu'il prétend. Attendu que la demande du sieur Ladé n'est pas justifiée P. C. M.; le tribunal jugeant en premier ressort déboute le demandeur de ses conclusions et le condamne aux dépens taxés à   fr. outre le coût du présent jugement.



Correspondance parisienne.

SOMMAIRE : Profession de foi. — Le catalogue de feu Mialle. — Un nouvel ouvrage de magnétisme. — De la propagande. — Le salon de M. Flammarion. — Le léthargique de Bicêtre. — Transmission de pensée chez un sujet éveillé.

Vous me demandiez l'autre jour des nouvelles de Paris... magnétique. J'en ai peu à vous donner. Dans notre grande ville, pour parler d'une manière générale, les faits magnétiques me paraissent mieux compris et mieux étudiés en dehors de ce monde spécial, *qu'intra*. Cependant je puis bien, à votre intention, recueillir quelques notes au jour le jour, et vous les adresser de temps en temps. Je m'efforcerai de tenir vos lecteurs au courant des *nouvelles* et *faits divers*, puisés dans des livres et journaux qu'ils lisent peu, plutôt que de leur répéter ce qu'ils pourront trouver chez vos confrères; voilà mon programme. Je m'efforce de bien observer, je possède sans doute une excellente mémoire; voilà ma profession de foi.

Un libraire de Paris annonce la prochaine distribution d'un catalogue, à prix marqués, de la Bibliothèque magnétique du *docteur* Mialle. Ce catalogue sera certainement intéressant, mais j'ai fait observer à son rédacteur que feu Mialle n'était pas docteur et ne se piquait pas de l'être. L'excellent homme avait été violoniste distingué et contribua, en cette qualité, à la fondation des magnifiques concerts du Conservatoire, si connus à Paris, qu'il faut se faire inscrire vingt ans à l'avance avant de jouir d'un abonnement d'une place. Il était employé à la caisse des dépôts et consignations, il avait été sténographe et s'occupait d'un grand ouvrage de linguistique au point de vue d'une étymologie et d'une prononciation générales, ouvrage rendu très difficile pour lui qui ne connaissait aucune langue étrangère, mais enfin il n'était pas docteur. De plus, sa bibliothèque remarquable n'est pas restée complète, plusieurs personnes de notre connaissance ayant acheté des livres, à la vente qui eut lieu après le décès de M. Mialle.

Vous connaissez sans doute le nouvel ouvrage dont un médecin de Paris vient d'enrichir la littérature du magnétisme, je veux parler d'un *traité* élémentaire, théorique et pratique de M. le docteur Tony Moilin. Il ne m'appartient pas d'apprécier le livre au point de vue scientifique. Cette tâche incombe au rédacteur en chef, ou comme l'on dit dans les journaux, à l'une des fortes têtes de la rédaction. Un chroniqueur n'est qu'un nouvelliste... Mais n'est-ce pas M. le docteur Tony Moilin qui, naguère, traitait toutes les maladies et tous les malades à l'aide de mouches noires ou rouges, collées sur la face de ses clients? Il était difficile de se promener dans les rues de Paris sans rencontrer quelques malades à mouche. Pour ma part, j'ai un ami, garçon des plus intelligents, qui, affligé de deux cataractes et malheureusement tout à fait aveugle, a suivi longtemps le traitement de ce médecin. J'ignore quelle confiance, malade et médecin avaient dans ces mouches, mais la cataracte n'a pas disparu, au contraire. Du reste, les malades disaient grand bien de leur docteur. Il y avait affluence de monde chez lui, et les pauvres étaient aussi bien reçus que les riches. De la jeunesse, de la bonne humeur et des mouches, et vous pouvez attirer chez vous tous les malades crédules, bien malades et bien crédules, qui las de médecine vulgaire, recherchent avant tout les remèdes bizarres... Quelques guérisons auront lieu, personne ne croira qu'elles soient dûes aux mouches, mais bien à une sorte de foi, de confiance des malades eux-mêmes. Il y a dans ce résultat un magnétisme réel, encore peu ou mal connu. Mais comme il est certainement le produit de l'ignorance relative des masses, nous ne devons pas désirer qu'il subsiste, et il faut nous hâter de l'étudier avant qu'il ait complétement disparu.

L'auteur du nouveau traité élémentaire est aussi le même, sans doute, que le médecin de ce nom, qu'un récent travail d'économie sociale vient de signaler à l'attention des petits journaux. Il paraît que ce médecin a trouvé le moyen de supprimer les pauvres de toute nation

qui adopterait ses idées. C'est, vous le voyez, un système de mouches appliqué aux maladies de la bourse, aux déshérités de la fortune. Tout ceci n'enlève rien, bien entendu, aux mérites du *Traité* élémentaire, dont je ne connais que le titre, ni à ceux de son auteur.

Vous avez déjà parlé d'un jeune professeur de sciences physiques, M. Desjardins, d'Alger, qui, plein de bonne volonté, avait convoqué chez lui les principaux représentants de la presse et du monde magnétique. J'ai pris ma retraite, comme vous le savez, et mon nom est déjà inconnu des générations actuelles. Je puis seulement vous parler, par ouï-dire, de la conférence du jeune professeur. Tout ce qu'il proposait avait déjà été proposé avant lui, tout ce qu'il veut tenter l'a déjà été par ses devanciers; mais n'importe, les auditeurs de M. Desjardins ont emporté de leur réunion un excellent souvenir pour l'homme et ses idées. Chacun sent bien qu'il y a beaucoup à faire, mais l'on commence à comprendre que ce n'est plus la propagande qui manque, la vulgarisation du magnétisme est complète; il s'agit aujourd'hui de mesurer et de peser exactement la part qui lui revient dans son application à la thérapeutique. Un praticien instruit, ayant beaucoup de temps à lui, et recherchant plutôt la qualité que la quantité des maladies, pourra rendre d'utiles services, en attendant l'homme qui viendra débrouiller la question.

Un honorable professeur de la Faculté, qui veut bien m'honorer de quelque amitié, me disait l'autre jour en me montrant son service : « Voici quelques hystériques » qui sont traitées par les moyens hypnotiques, dont je » suis loin de nier l'importance, mais j'ai eu et j'ai en- » core d'autres hystériques qui n'ont pas été traitées du » tout. Nous avons obtenu des résultats dans les deux » cas; me voici donc perplexe, quelle est la part du ma- » gnétisme dans les faits de la première série ? »

Il y a bien longtemps que j'ai dit cela, et que je me suis fait mettre à l'index, pour l'avoir dit, par plus d'un adepte des idées mesmériennes, qui m'a reproché ma tiédeur.

L'autre jour, chez un de mes amis, jeune astronome de talent, quoique spiritualiste, M. Camille Flammarion, l'on a parlé magnétisme, vient de me raconter un des assistants. Il y avait des incrédules et des enthousiastes, peu de partisans modérés. Les enthousiastes, deux individualités connues, m'a-t-on dit, ont voulu, séance tenante, montrer des preuves de leur puissance... et n'ont rien produit du tout. De sorte que les partisans modérés sont devenus incrédules, et les incrédules plus incrédules que jamais. Certes, il est toujours loyal d'exposer ainsi sa personne aux coups de l'ennemi, mais peut-être est-il plus sage de choisir le lieu et l'instant du combat. Il ne faut pas oublier le proverbe : qui veut trop prouver, ne prouve rien.

Quelques journaux de médecine nous ont appris, et vous le savez aussi sans doute, que l'hospice de Bicêtre renfermait un sujet rare. Il s'agit d'un homme de 32 ans environ, plongé depuis six mois dans un sommeil léthargique complet, sans intermittence aucune. Ce malade (1), placé dans un service d'aliénés, est un des cas rares de la médecine. Sa vue doit faire songer à la possibilité d'essayer l'influence du magnétisme. Cependant, comme il ne présente aucun symptôme de catalepsie, je doute que l'on obtienne le réveil, et il sera très difficile de l'influencer. Je base mon opinion sur faits analogues, mais de bien moindre importance, qui sont à ma connaissance.

Un médecin distingué de la capitale, le docteur P..., a réuni chez lui quelques amis, dans le but de renouveler quelques expériences intéressantes. Il paraît qu'un des assistants, qui est médecin, présente éveillé le phénomène que l'on appelle communication de pensée. Il serait bien intéressant d'expérimenter sur une large échelle. Plusieurs faits analogues ont déjà été signalés par M. d'Hérisson, membre de la Société de magnétisme de Paris. Toute la question de procédé expérimental se réduit à peu

(1) Il est mort depuis.

de chose, mais ce peu est d'une importance extrême. Il s'agit de supprimer tout indice, tout signe pouvant permettre au sujet de suivre la pensée de l'opérateur. Je le répète, c'est une expérience curieuse à renouveler.

AMEN.

Nous empruntons au journal de notre confrère le docteur Favre, *la France médicale*, le compte-rendu de la première conférence de M. le docteur Desjardin :

LES NOVATEURS EN MÉDECINE. — MESMER ET SES DISCIPLES.

Tel est le sujet choisi par le jeune professeur, sujet scabreux et offrant plus d'une difficultés, ainsi que l'orateur le déclare au début de sa conférence.

Le but de M. Desjardin apparaît immédiatement dès les premiers mots : donner du système de Mesmer une idée claire, précise, débarrassée des épines et des ronces qui enveloppent généralement l'œuvre des novateurs; montrer la doctrine mesmérienne formulée, sous des formes diverses, dans les siècles les plus reculés; en un mot, esquisser à grands traits l'histoire du magnétisme animal depuis Sanchoniaton, le premier des écrivains connus, jusqu'à la fin du dix-huitième siècle (1789), époque à jamais mémorable, qui vit mourir l'illustre Voltaire et engloutit la monarchie pour donner place aux idées révolutionnaires. Hâtons-nous de le dire, le programme que s'était tracé le conférencier a été largement rempli. Simple historien, écartant ses propres idées, ses opinions résultant de ses longues recherches et de ses expériences, l'orateur s'est contenté d'exposer les idées théoriques et pratiques des philosophes, des médecins et des physiciens qui, de tout temps, abordèrent avec plus ou moins de succès la question si controversée du magnétisme animal.

Cette première conférence peut se diviser en trois parties : dans la première, M. Desjardin prend le docteur

Antoine Mesmer à sa naissance, le suit pas à pas dans ses études, ses travaux et ses luttes; il le montre à son auditoire dans sa vie intime et dans son existence fébrile et incidentée de novateur. Ses succès et ses insuccès passent tour à tour sous les yeux du public.

Dans la seconde partie, le conférencier expose les propositions de Mesmer, et les relie aux travaux de ses devanciers.

La troisième partie est consacrée aux disciples de Mesmer, et se termine par un appel chaleureux aux médecins praticiens.

Présentée telle qu'elle vient de l'être dans la salle du boulevard des Capucines, la doctrine mesmérienne se résume ainsi : existence d'un agent universel portant en lui-même le principe de la vie des êtres et se manifestant par deux grandes formes, l'attraction et la répulsion, la sympathie et l'antipathie, l'agrégation et la désagrégation.

Cette substance première ou agent universel constituerait le principe de vie, et serait, chez l'homme soumis jusqu'à un certain point à sa volonté : de là l'influence physique et morale qu'il exerce sur ses semblables, et l'influence réciproque des corps. Cette doctrine, ajoute le conférencier, presque aussi ancienne que le monde, et qui, somme toute, forme la base du système de Mesmer, tend de plus en plus à être acceptée par nos savants. Il est aujourd'hui généralement reconnu que l'électricité, le magnétisme, le calorique et la lumière, constituent des agents qui, quoique isolés dans certains cas, n'en appartiennent pas moins à un seul et unique fluide universellement répandu.

Ceci posé, toute la question repose sur la possibilité ou la non-possibilité d'émettre par la volonté cet agent qui, chez l'homme, constitue sa vitalité, et posséder par conséquent les propriétés que l'expérience a reconnues aux quatre grands impondérables; ici toutes les affirmations et toutes les négations doivent s'effacer devant l'expérimentation pure et simple : c'est à elle de prononcer et

de trancher une fois pour toutes cette question embrouillée qui a nom : magnétisme animal.

Dans le cours de sa conférence, le professeur a touché aux vastes questions de l'âme, de la matière, de la solidarité; malgré notre vif désir, nous ne le suivrons pas dans toutes ces parties, et nous nous contenterons, aiguillonné par les exigences du journal, de ce simple exposé formant la base et enfermant en lui-même toute la doctrine du docteur allemand.

Quoi qu'il en soit de ces idées, nous engageons vivement M. A. Desjardin à continuer ses conférences scientifiques, qui doivent, nous assure-t-on, porter un certain jour, non-seulement sur le magnétisme animal, mais encore sur l'électricité, considérée au point de vue thérapeutique, sur l'homœopathie, la phrénologie et la physiognomonie. Il serait seulement à désirer que ces conférences aient lieu un autre jour que le dimanche soir.

Ajoutons, en finissant, que le professeur confirme par toute une série d'expériences qui ont lieu chez lui tous les samedis soirs, rue Duphot, 19, les théories qu'il émet. Nous croyons bien faire en engageant nos collègues à assister à ces réunions expérimentales; il est temps, pensons-nous, que le jour se fasse sur toutes ces questions.

Nous avons reçu de la Société magnétique de Lausanne une fort belle coupe en argent ciselé, accompagnée de la lettre qui suit, signée du président et de tous les membres du comité.

Nous ne pouvons que remercier sincèrement la Société des sentiments qu'elle veut bien nous exprimer. Nous lui promettons de faire tout ce qui dépendra de notre vieille expérience pratique pour éclairer la marche de la nouvelle Société.

A Monsieur Charles Lafontaine.

Monsieur,

En vous offrant la première place parmi ses membres

honoraires, la société magnétique de Lausanne n'a point acquitté sa dette de reconnaissance pour tout ce que vous avez fait dans cette ville, depuis votre première séance au bénéfice des inondés de la Suisse, jusqu'aux leçons que vous êtes venu nous donner de Genève, en ne comptant ni la fatigue ni les sacrifices. Elle ne croit pas s'en acquitter davantage, en vous offrant aujourd'hui ce modeste souvenir; mais elle espère, que regardant à l'intention, vous l'accepterez comme un gage de ses sentiments sympathiques et comme un témoignage de sa gratitude.

En vous exprimant, au nom des personnes qui ont suivi votre cours et de celles qui composent cette société, leurs remerciements les plus sincères, et en espérant que vous vous intéresserez toujours à leurs études et à leurs travaux, permettez-leur de profiter de cette date, qui rappelle votre anniversaire, pour vous présenter aussi leurs meilleurs vœux, et pour souhaiter que votre carrière, si utilement remplie, se prolonge encore longtemps au milieu de vos disciples et de vos amis.

Lausanne, le 27 mars 1869.

Le Comité.



Cher Monsieur Lafontaine,

Quoique fâché contre vous de ce que vous n'avez pas publié mes deux derniers articles, je ne vous en serre pas moins cordialement la main en vous envoyant un petit article que, cette fois, je l'espère du moins, vous voudrez bien faire paraître dans votre journal. Libre à vous, bien entendu, d'anathématiser le dit article.

Agréez l'assurance de ma parfaite considération.

Votre dévoué,

C. Péreyra.

Dans le cas toutefois où vous ne voudriez point de mon pauvre article, veuillez avoir la complaisance de me le renvoyer.

Aux adversaires du spiritisme.

Après avoir été assez hostile au magnétisme animal, comme la plupart des médecins, nous avons enfin fait amende honorable, et depuis vingt-cinq ans que nous pratiquons avec quelques succès, nous sommes arrivé sinon à expliquer, du moins à connaître en grande partie les admirables phénomènes qui peuvent se manifester sous notre influence, souvent même par un seul acte de notre volonté, grâce à cette force, à cette puissance mystérieuse qui réside en nous, et qu'on ne peut plus nier aujourd'hui. Reconnaissant donc entièrement ce merveilleux pouvoir, nous admettons très facilement que bien des phénomènes dits spirites sont en quelque sorte dus au magnétisme humain, puisque pour que ces phénomènes se manifestent, il faut nécessairement que le fluide vital du médecin soit en jeu.

On voit par ce que nous venons de dire que nous faisons une grande concession aux adversaires du spiritisme, lesquels, rejetant toute manifestation d'outre-tombe, ne voient dans les phénomènes en question qu'une action purement magnétique, étant toutefois obligés d'ajouter que souvent aussi une action psychique vient compléter le phénomène qui, disent-ils, ne peut avoir lieu que par le reflet de le pensée non seulement du médecin, mais même des spectateurs. Nous le leur concédons également volontiers, connaissant depuis longtemps ce qu'on appelle en magnétisme *transmission de la pensée*, ce dont on a, du reste, des preuves irrécusables.

On doit voir encore par là que nous faisons la part belle à nos antagonistes, qui se réjouissent déjà en pensant que le spiritisme s'avoue vaincu, et que partout il serait futile de s'en occuper davantage.

Et d'abord nous leur dirons que, dans ce cas, ce ne serait nullement le spiritisme qui succomberait, mais seulement un spirite qui n'aurait point trouvé d'arguments pour rétorquer les leurs.

Nous dirons ensuite, puisqu'ils veulent bien reconnaître, pour la plupart, qu'un esprit nous anime; que cet esprit, en dépit de la matière qui l'enveloppe de toutes parts, peut se manifester au dehors, et même se refléter dans la pensée d'autrui, pourquoi l'esprit ne pourrait-il pas le faire plus aisément encore étant une fois affranchi de ses liens?

Quant à nous, nous ne trouvons aucun *parce que* à ce *pourquoi.*

Il est vrai que beaucoup d'autres répondent pour nous en disant : Parce que Dieu ne le permet pas.

S'il nous était permis de répliquer, nous dirions tout simplement : Déiste autant qu'on peut l'être, nous nous inclinons profondément devant Celui qu'à peine nous osons nommer, et nous ne nous permettons jamais de sonder ses divins décrets.

Mais, nous dira-t-on sans doute aussi, nous nous y attendons : Si vous êtes déiste nous ne le sommes pas ; et vous ne pouvez nous empêcher de nous servir d'une arme qui fait notre force, et contre laquelle toutes les autres viendront toujours se briser.

Voyons, Messieurs, si celle que nous allons employer maintenant contre vous ne viendra pas, au contraire, briser la vôtre?

Et d'ailleurs, après toutes les concessions que nous vous avons faites, il serait bien juste que vous nous en fissiez au moins une.

En général, dites-vous, tout est magnétique dans les phénomènes spirites.

Tout? Eh bien, veuillez m'expliquer magnétiquement l'écriture directe.

Nous vous avons demandé une concession, et, pour l'obtenir, nous allons, nous, vous en faire encore une dernière.

Tant qu'il s'agit de l'écriture obtenue par la main d'un médium, lors même que ce médium écrit avec une étonnante rapidité des pages quelquefois éloquentes, et souvent dans une langue qui n'est pas la sienne, on peut, à la ri-

gueur, attribuer ce surprenant phénomène à une surexcitation cérébrale plus ou moins forte, et qui, de proche en proche, envahissant tout le système nerveux, fait du médium un crisiaque capable, dans cet état, des plus hautes conceptions; mais quand il s'agit d'un crayon qui écrit tout seul, — nous disons tout seul pour abonder dans le sens de nos adversaires, — et qui surtout écrit des choses qui ne sont dans l'esprit d'aucun des spectateurs, ni même dans celui du médium, nous ne voyons pas comment le magnétisme peut expliquer un pareil phénomène, et si les adversaires du spiritisme voulaient bien nous donner la solution de ce problème, nous leur en serions infiniment reconnaissant.

Vevey, mars 1869.

C. PÉREYRA.

De l'eau magnétisée et de ses diverses espèces.

Lausanne, le 24 mars 1869.

Monsieur le rédacteur,

L'importance médicale que vous accordez, avec Deleuze et plusieurs autres praticiens, à l'eau magnétisée, m'a suggéré l'idée de reprendre les expériences instructives dont vous parlez dans votre journal de 1863. La Société magnétique de Lausanne[1] a donc mis cette question à l'étude, et ses travaux ont commencé. Plusieurs membres font des essais sur le terrain de la *thérapeutique*, avec de l'eau fournie par un magnétiseur de profession, afin de ne pas s'exposer, en commençant, à employer de l'eau dépourvue de l'agent qu'il s'agit d'expérimenter, ou imprégnée d'un mauvais fluide. D'autres se chargeront de répéter les expériences *physiques* de l'ébullition, de la congélation, du galvanomètre, de l'accélération de l'accrois-

[1] Voir dans le *Magnétiseur* de Mars 1869, p. 68, le programme de cette Société, présidée par M. le professeur Raoux.



sement dans les végétaux, en y ajoutant l'examen microscopique des détritus particuliers et très caractéristiques que présente l'eau magnétisée.

Nous avons commencé, M. X... et moi, l'étude des divers degrés de saturation magnétique que pouvaient présenter des eaux de différentes espèces, étude qui, à notre connaissance, n'a pas encore été faite, et dont l'importance pratique nous a paru très réelle. Voici comment nous avons procédé et ce que nous avons obtenu. M. X... a magnétisé simultanément pendant cinq minutes trois flacons d'égale grandeur et contenant, l'un de l'eau *bouillie*, l'autre de l'eau *filtrée*, le troisième de l'eau *distillée*. N'ayant à notre disposition ni un galvanomètre de trente mille tours, ni les autres appareils nécessaires à des expériences micrographiques ou physiologiques, nous avons soumis ces trois flacons à l'examen d'une somnambule qui a donné dans plusieurs circonstances des preuves positives de lucidité, et voici les réponses qui ont été faites.

Le flacon d'eau soumise préalablement à une *ébullition* de quelques minutes, lui paraissait coloré en rose et en bleu, avec prédominance de la couleur rose. Des sortes de toiles d'araignée très légères semblaient en mouvement dans le liquide.

Dans le flacon d'eau *filtrée*, l'ordre et le rapport proportionnel de ces deux couleurs était renversé, c'est-à-dire que la couleur bleue dominait la couleur rose. L'ensemble du liquide était déclaré peu chargé de fluide magnétique.

En touchant le flacon d'eau *distillée*, la somnambule poussa une exclamation, en disant qu'elle n'avait jamais rien vu de si doux, de si calme et de si beau. Elle voyait aussi du bleu et du rose, mais ces couleurs avaient une teinte veloutée et moelleuse qu'elle déclarait très différente des couleurs des autres flacons, et qui excitait son admiration autant que son étonnement.

Afin de rendre la comparaison plus concluante, nous présentâmes à la somnambule un quatrième flacon d'eau *naturelle* également magnétisée par M. X... et son admi-

ration s'arrêta court, bien qu'elle constatât dans ce flacon beaucoup de fluide magnétique sain et coloré en bleu, en rouge et en rose.

Ces quatre flacons contenaient de l'eau puisée aux fontaines de Lausanne.

Dans un cinquième flacon contenant de l'eau du lac, magnétisée en 1864, la somnambule accusa une teinte bleue et grise, tachetée et pâle; de très petits vers blancs lui paraissaient s'y agiter, et le liquide était déclaré faiblement magnétisé.

Enfin un verre d'eau magnétisé par une personne en convalescence d'une longue maladie, présenta une couleur jaune, une grande agitation, et des corpuscules ressemblant à des araignées et se mouvant en tout sens dans le liquide.

Ces expériences renouvelées dans les mêmes conditions, et répétées par d'autres observateurs, jetteront probablement quelque lumière sur la valeur comparative de l'eau *naturelle, filtrée, distillée, bouillie* et *ancienne,* et de l'eau magnétisée par des personnes en divers états de santé.

Nous avons essayé aussi la *diamagnétisation* de l'eau naturelle, d'après le procédé indiqué dans le savant ouvrage du docteur Tony Moilin[1]. A la vue de ce flacon, la somnambule a manifesté non un étonnement d'admiration comme pour le flacon d'eau distillée, mais un étonnement de surprise. Ce n'était pas si suave, si beau, mais c'était plus curieux, plus singulier. Elle voyait dans un fond bleu, de la couleur du lac, ce sont ses propres expressions, des étoiles grises tournoyer et se mouvoir en tout sens, et des étincelles ou petits points lumineux s'agiter aussi et s'entremêler à tout le liquide du flacon. Ce phénomène lui paraissait si étrange, que sa description n'en finissait pas, et que son magnétiseur dût l'interrompre.

Sans attacher à cette dernière expérience plus de valeur

[1] Traité élémentaire théorique et pratique de magnétisme, in-12 de 330 pages, avec figures. Librairie internationale, 1869. Prix: 3 fr. 50 cent.

qu'elle n'en a réellement, elle prouve cependant que la *diamagnétisation*, telle que l'indique le docteur Tony Moilin, mérite d'être étudiée, non-seulement dans l'effet qu'elle peut produire sur l'eau, mais encore et surtout dans son influence thérapeutique. Car la guérison et le soulagement des maladies sera toujours le dernier critérium de toute méthode et de tout agent nouveau. C'est dans ce but que nous avons fait toutes les expériences qu'on vient de lire, et c'est à ce titre que nous désirons qu'elles soient contrôlées sur le même terrain et complétées par des applications médicales.

Veuillez agréer l'assurance de ma considération dévouée.

Un membre de la Société magnétique de Lausanne.

Histoire d'un spiritualiste.

(*Suite.*)

(Voir les nos des mois d'août, octobre, novembre, décembre 1868.)

On ne peut se dissimuler que la voie ne soit encombrée d'erreurs. Rarement la vérité apparaît aux hommes sans nuages. C'est leur lot d'appliquer leur intelligence à l'en dégager. Mais leur faiblesse, leur passion se mettent à la traverse, et ce n'est que lentement, progressivement, qu'ils peuvent arriver au but. La possibilité d'une communication avec les morts devait frapper d'abord les âmes tendres. L'idée d'une séparation éternelle a quelque chose de si effroyable, le déchirement est si profond quand on voit disparaître un être aimé, que toute hypothèse, toute tendance à une probabilité de réunion devait être ardemment accueillie par les cœurs brisés. Le sentiment dominait la réflexion et l'examen semblait inutile à la mère qui se figurait entendre son fils, à l'époux qui sentait re-
ne femme adorée. C'est par l'amour que s'est in-
ouvelle croyance et la consolation s'est trouvée
ur tous ceux qui pleuraient sans espoir et

qui, tout d'un coup, tantôt au moyen de la table, tantôt sous la main d'un médecin, ont reconnu le caractère, la personnalité, la tendresse dont ils croyaient l'expression anéantie à jamais. Les religions officielles offrent si peu de certitude, l'inconnu plane avec des ténèbres si épaisses sur la vie qui succède au tombeau, la foi qui devrait l'illuminer repose sur des bases si fragiles, que l'annonce de la possibilité d'une communication devait produire l'effet d'une révélation et qu'elle a conquis aveuglément tous ceux qui ont eu le bonheur de saisir un rapport qui ne fut pas en opposition trop directe avec les exigences de leur raison.

Après les âmes tendres, les âmes timides et irrésolues. Le nombre est grand des esprits faibles pour lesquels la direction de la vie n'est qu'imparfaitement tracée. Le flottement de leurs volontés venant d'une éducation incomplète, d'un milieu moral mal défini ou de causes purement organiques, les rend particulièrement impressibles et disposées à recevoir une impulsion extérieure. Celles-ci, comme les précédentes, cherchent dans le merveilleux la force qu'elles sentent leur faire défaut et se rattachent avec transport à ce qui les flatte, sans recourir à l'examen, sans même avoir la pensée qu'un contrôle puisse être nécessaire.

Puis, viennent les âmes ardentes, naïves et enthousiastes qui entrevoient le progrès qu'amènerait la vulgarisation du phénomène et qui deviennent aussi intolérantes dans leur affirmation souvent peu réfléchie, que le sont les négateurs de parti pris et la cohorte si considérable des chercheurs prétendus qui semblent, en réalité, trembler de trouver quelque chose.

Une croyance vulgaire, dérivée de l'enseignement catholique, laissant supposer qu'il se fait après la mort un retour complet de l'âme à la spiritualité, admet que la suppression de l'obstacle qu'engendrait le corps développe instantanément dans l'être une intelligence supérieure, hors de proportion avec celle qui était manifestée au moyen de ses organes terrestres.

Il en résulte une confiance aveugle pour tout arrêt émanant de l'autre monde et, parfois, cette cécité morale va jusqu'à l'abdication du raisonnement et du libre arbitre. J'ai vu des personnes candides ne rien faire sans consulter le pied de leur table ou courir chez le médecin de leur choix, et les plus déplorables résultats être la conséquence de cette annihilation volontaire. C'est comme un joug que subissent alors ces âmes déshéritées de leur propre commandement et leur esclavage s'étend aux principes de religion et de morale tout aussi bien qu'aux intérêts matériels.

Il est urgent de réagir vigoureusement contre une tendance qui mène à la folie ou à l'abrutissement, et, pour cela, il suffit de rétablir la vérité, si mal comprise, de l'état de l'âme après la mort.

C'est une grande erreur de croire que la disparition de l'enveloppe corporelle et son remplacement par l'organe intérieur, procure à l'âme la science infuse. En secouant son linceuil pour continuer son existence dans un autre milieu, l'homme ne sait rien de plus que le jour où il y a été enseveli. Le degré de lumière qui marque son point de départ est en raison directe de celle qui l'éclairait sur la terre. Il y a, il est vrai, une émancipation de la nature matérielle et de ses besoins. Mais c'est un progrès tout physique, un mieux être qui ne lui donne ni la vertu, ni le savoir. Sur la terre il ne peut grandir, s'améliorer et se purifier que par son propre effort. Après l'avoir quittée, il conçoit plus directement le but, il a plus de facilité pour la concentration de ses forces, moins d'obstacles à la direction de sa volonté, mais c'est là tout.

(*A suivre.*)

LAUSANNE. — IMPRIMERIE HOWARD ET DELISLE.

N° 5. Mai 1869. 9me Année.

LE MAGNÉTISEUR

PAR CH. LAFONTAINE

Les traitements en commun.

Nous lisons dans la *Revue magnétique* du 15 avril, que M. Gérard cesse, *à peu près*, les traitements magnétiques en commun.

Nous l'en félicitons sincèrement, et nous l'engageons à les *abandonner entièrement*.

Les traitements en commun étaient irrationnels, pour ne pas dire plus; que pouvait-on espérer de bon, en mettant par exemple un épileptique entre un scrofuleux et un fiévreux? que pouvait-il en résulter? pouvaient-ils être influencés favorablement les uns par les autres? les effluves viciés de l'un ne devaient-ils pas produire une agitation fiévreuse sur l'épileptique, dont le système nerveux, déjà fortement ébranlé par la maladie même, le devenait plus encore et provoquait une crise; l'autre, sous l'impression de cette horrible crise, ne devait-il pas sentir sa fièvre augmenter d'intensité? quel bien en pouvait retirer le scrofuleux? sa constitution lymphatique pouvait-elle être améliorée, et ses écoulements diminués?

Le magnétiseur qui, pendant une heure, projetait son fluide à droite et à gauche sur cette douzaine de malades réunis, pouvait-il produire un effet quelconque d'amélioration ?

Nous n'hésitons pas à répondre négativement.

M. Gérard est, nous croyons, le seul avec un magnétiseur



établi depuis peu à Genève, qui ait tenté de ressusciter ce mode de traitement. Ni l'un ni l'autre n'ont compris, probablement, que si *Mesmer* avait établi un traitement en commun autour du *baquet mesmérique*, c'était uniquement pour faire de la publicité et donner du retentissement à la science nouvelle qu'il venait annoncer.

Toutes les belles cures de *Mesmer* ont été obtenues en traitant en particulier les malades. Si par hazard une guérison s'est produite au baquet, c'est que la maladie n'était pas bien sérieuse, et les organes intérieurs peu ou point affectés.

Que doit-on chercher dans un traitement magnétique, quel est le but que l'on doit s'efforcer d'atteindre? La guérison, sans doute, mais comment?

Les magnétiseurs, en général, n'ont pas jusqu'à ce jour de grandes connaissances anatomiques, pathologiques, physiologiques, etc., qui leur seraient si nécessaires; et malheureusement, ceux qui ont une teinture de ces diverses sciences, sont influencés par cette connaissance même. Un médecin magnétiseur, s'il n'a pas une conviction profonde, acquise par la pratique du magnétisme, peut difficilement secouer le joug des procédés médicaux.

Si le magnétisme qu'il emploie ne lui présente pas un résultat immédiat, il revient, en quelque sorte, malgré lui, aux moyens dont il a été imbu avant d'être magnétiseur.

Ce qui sauve le magnétiseur, ignorant de toutes ces sciences, ce qui le met en état de produire quand même, la guérison d'un malade, c'est qu'il n'y a qu'une seule maladie, comme Mesmer l'affirme dans ses aphorismes.

146. L'homme est en état de santé, quand toutes les parties dont il est composé ont la faculté d'exercer les fonctions auxquelles elles sont destinées.

148. La maladie est l'état opposé, c'est-à-dire celui où l'harmonie est troublée.

149. Comme l'harmonie n'est qu'une, il n'y a qu'une santé, qu'une maladie, qu'un remède.

La maladie n'étant qu'une perturbation dans le mouvement de la vie, il suffit pour la faire cesser de rétablir

l'harmonie dans les fonctions des divers organes qui composent le corps. Ce résultat est facilement obtenu par le principe vital, qui lui-même constitue la vie. C'est le principe de la conservation, qui est nécessairement le principe de la guérison.

Mais ce n'est point en agissant légèrement sur un ou plusieurs malades, qu'on obtient des résultats sérieux. Pour rétablir la circulation momentanément interrompue, et qui rompt l'équilibre, l'harmonie, il faut s'occuper directement du malade pendant un temps assez long; ainsi, dans une fluxion de poitrine, le magnétiseur expérimenté, quoique ignorant de certaines sciences, saura cependant qu'il faut avant tout obtenir une transpiration abondante. C'est par une action forte, longue et continue; c'est en communiquant le principe vital qui est en lui; c'est en saturant le malade, en envahissant tout son organisme, qu'il pourra triompher des obstacles qui s'opposent à la libre circulation des fluides et au fonctionnement régulier des organes. On ne peut pas admettre que dans un cas pareil, le traitement en commun puisse produire un résultat: non, c'est le traitement particulier qui est le seul rationnel. Aussi nous félicitons M. Gérard, que nous estimons, d'y être revenu entièrement, car nous le voyions avec peine se fourvoyer.

LE SPIRITISME.

Que nos lecteurs se calment et se tranquillisent sur notre état moral, nous ne devenons pas encore *spiritiste*. Si nous continuons la publication de *l'histoire d'un spiritualiste*, et si nous insérons parfois d'autres articles sur le même sujet, c'est que nous pensons qu'il est de notre devoir de donner connaissance au public des idées dont s'occupent avec bonne foi un certain nombre de personnes, parmi lesquelles nous en connaissons quelques-unes des plus intelligentes et des plus instruites.

Puis les faits spirites que les partisans attribuent à une cause surnaturelle, ne sont que le résultat de la force magnétique, et par cela même méritent d'être étudiés

malgré l'absurdité qu'ils présentent parfois. Mais nous ne sommes pas de ceux qui repoussent les faits quels qu'ils soient, parce que nous ne les comprenons pas.

Nous savons trop que nous ne connaissons pas toutes les lois de la nature, mais nous savons aussi, qu'il n'est pas possible, qu'il se produise des faits hors de certaines lois.

Nous agissons vis-à-vis du *spiritisme* comme nous l'avons fait il y a une trentaine d'années pour le magnétisme. Il nous a fallu des faits positifs, exacts, mathématiques pour, de l'incrédulité la plus grande, nous amener à la conviction la plus profonde. Aujourd'hui nous cherchons à voir, nous demandons qu'on nous montre, et aussitôt qu'un fait, un seul, se sera produit devant nos yeux ouverts et en pleine lumière, nous croirons.

Ainsi dans notre numéro d'avril, le Dr Pereyra, que nous connaissons personnellement et que nous tenons pour digne et loyal, annonce *qu'un crayon écrit seul.*

Nous demandons à le voir au grand soleil, mais non à la manière dont M. le baron de Gultenstubbé faisait voir l'écriture directe dans les tombeaux de l'église de St.-Denis.

Le même baron avait aussi annoncé qu'un crayon enfermé dans un tiroir avec une feuille de papier blanc, avait écrit sur ce papier.

Nous avons fait consciencieusement cette expérience telle qu'elle était indiquée; et ceux qui nous connaissent savent avec quel scrupule nous avons rempli toutes les conditions exigées.

Nous aurions été heureux de trouver notre papier noirci par notre crayon, car cela nous aurait ouvert des horizons nouveaux; mais, hélas! notre feuille blanche était immaculée.

LAF.



Traité théorique et pratique du Magnétisme,

par le Docteur Toni Moilin. *

Encore un allopathe qui sort des rangs, et qui déserte le drapeau de l'orthodoxie médicale, pour venir se placer sous celui du magnétisme. Après les docteurs Deslon, Lænnec, Itard, Rostan, Cloquet, Du Planty, Charpignon, Louyet, Jobert, Elliotson, Vandoni, etc., etc., voici un interne des hôpitaux de Paris, un élève de Claude Bernard, un autre docteur en médecine, M. Toni Moilin qui vient faire une nouvelle brèche dans la thérapeutique officielle, et apporter des matériaux au futur édifice du magnétisme scientifique. Qu'il soit le bienvenu, car le magnétisme a grand besoin de se dégager de l'empirisme qui le compromet, et de devenir moins intermittent, moins inconstant, et plus généralement applicable.

M. Moilin ouvre son livre par un aperçu historique où l'allopathie n'est pas ménagée. Laissons-le parler lui-même :

« L'espèce humaine va s'affaiblissant chaque jour, et la cause de cet affaiblissement, c'est la médecine actuelle... En effet, sous l'influence de son empoisonnement quotidien par les spécifiques, l'espèce humaine a dégénéré et est tombée dans un état de faiblesse et de maladie qui va toujours s'aggravant. La phthisie pulmonaire nous décime ; les infirmités nous accablent ; les populations atteintes profondément dans leur vitalité ne donnent plus le jour qu'à des êtres chétifs qui meurent en bas âge ou traînent une vie de souffrances et de maladies. Nos femmes ne peuvent plus nourrir leurs enfants ; beaucoup même sont incapables de les procréer, et avortent ou restent stériles. Nous n'avons plus la force de nos ancêtres, nous ne pouvons plus résister comme eux au froid, à l'abstinence, à la fatigue. Il nous faut nous vêtir plus chaude-

* Un volume de 350 pages, à la librairie internationale, 1869. Prix 3 fr. 50. Paris.

ment, aller en voiture, manger de la viande à tous les repas, etc. (p. 35). »

L'auteur est moins sévère à l'endroit de l'homéopathie et du système de Raspail qui ont diminué le nombre des victimes de la médecine officielle, en substituant l'hygiène et l'expectation à la polypharmacie et à la médecine exténuante ; mais d'après lui l'art de guérir n'a trouvé sa voie que depuis Mesmer et sa base scientifique, que depuis Schwann (découverte des cellules).

L'espace nous manque pour analyser les pages que l'auteur consacre à l'anatomie, à la physiologie et à la pathologie des diverses espèces de cellules, au magnétisme minéral, et aux substances magnétiques et diamagnétiques. L'important est d'attirer l'attention des savants et des praticiens sur les vues nouvelles du Dr Moilin, et sur sa méthode, c'est-à-dire sur la théorie et la pratique du *magnétisme diffusé* et du *diamagnétisme*.

1° « Le magnétisme animal, dit-il, se propage par diffusion toutes les fois qu'il rayonne simultanément de plusieurs surfaces magnétisantes situées assez près de la peau pour que leurs ondes se coupent à angle droit dans l'intérieur même du corps. Cette diffusion constitue une nouvelle méthode qui, j'en suis convaincu, remplacera un jour tous les autres traitements, y compris le magnétisme minéral lui-même.... Elle a pour caractère essentiel d'agir sur les organes d'une façon toute *locale* (tandis que les ondulations magnétiques ébranlent toute la substance des personnes magnétisées).... En outre elle réussit à coup sûr, aussi souvent qu'on le désire, et chez toutes sortes de personnes. Ici il n'est plus besoin d'agir sur des sujets doués d'une organisation spéciale, non plus que d'avoir une grande puissance magnétique. La diffusion agissant localement, modifie les cellules d'une manière profonde et durable, tandis que dans la magnétisation ondulante, la nature des choses, un instant vaincue, reprend ses droits, et le magnétisé revient à son état ordinaire.... Enfin le premier venu, pour ainsi dire, pourra magnétiser par diffusion d'une manière très suffisante,

tandis que pour obtenir les phénomènes du magnétisme ondulant, il faut des magnétiseurs d'une grande puissance, et des sujets très impressionnables, et bien souvent encore on échoue (155-162). »

Le magnétisme est diffusé dans les organes malades, par des *poses*, des *passes*, des *frictions* et le *massage*, qui doivent varier en étendue, en durée, en énergie, en nature, etc., etc., suivant les circonstances individuelles, pathologiques et extérieures (p. 162-184).

Enfin on peut rendre les aliments et les boissons plus digestibles et plus assimilables, en les magnétisant par diffusion, de la même manière que les organes malades (203-204).

2° Le *diamagnétisme* est un mot nouveau, mais la chose est ancienne. Le Dr Moilin ne prétend nullement être l'inventeur du fluide diamagnétique, et plus d'un magnétiseur en a produit sans le savoir, comme cela arrivait jadis à M. Jourdain à l'endroit de la prose. Il l'a rattaché à une théorie scientifique, en a étudié les caractères et les effets, et a donné les moyens de l'émettre et de l'appliquer à des cas pathologiques déterminés.

Le diamagnétisme minéral existe dans les corps qui, au lieu de se mettre *en croix* avec les courants électriques qui les influencent, comme *le fer* et *l'acier*, prennent une position parallèle à ce courant, comme le *bismuth* par exemple. Les substances magnétiques agissent favorablement sur la *paralysie* des cellules, tandis que les corps *diamagnétiques* n'agissent médicalement que sur les *excitations* et les *inflammations*.

Le diamagnétisme animal est produit, non par la volonté, comme le magnétisme proprement dit, mais par l'attention objectivée. « Pour diamagnétiser, il faut déployer toute l'attention dont on est susceptible, sans cependant faire attention aux sensations qu'on peut éprouver; il faut sentir au dehors de soi, et non au dedans de soi, l'extériorité de l'attention étant en définitive tout le diamagnétisme (p. 188). »

Dans un autre écrit, le Dr Moilin compare l'état dia-

magnétique à l'état somnambulique et au sommeil, et il cite des exemples de sommeil somnambulique survenu à un médecin pendant qu'il diamagnétisait. La confirmation de cette analogie, c'est que les somnambules, qui sont incapables de magnétiser puisque leur volonté est paralysée, diamagnétisent facilement et d'une manière très-efficace. C'est une èxpérience curieuse et qui mérite d'être essayée par ceux qui veulent étudier le fluide diamagnétique en lui-même et dans ses applications curatives.

Quant à son origine anatomique, le Dr Moilin lui assigne le système nerveux sensitif et la substance corticale du cerveau, tandis que le magnétisme proprement dit a son siége dans les cellules nerveuses situées à l'intérieur de la pulpe cérébrale (p. 185).

3° Le diamagnétisme a une influence sédative, et doit être employé dans les maladies de nature *inflammatoire*, c'est-à-dire dans les cas où les cellules sont excitées par suite de l'affaiblissement de leur courant électrique *renversé;* le magnétisme a une action contraire, et doit être appliqué aux maladies de nature *paralytique*, dans lesquelles les cellules sont paralysées par suite de l'affaiblissement de leur courant électrique *direct.*

Si cette distinction est fondée, on comprend les insuccès et même les aggravations qui doivent résulter d'une application intempestive de ces deux sortes de magnétisme.

Le Dr Moilin distingue une troisième et dernière classe de maladies. Ce sont les *nécrobioses* qui participent à la fois des deux états inflammatoire et paralytique, sous l'influence de l'affaiblissement des courants électriques *direct* et *renversé* des cellules organiques.

Dans ce cas, le traitement doit être à la fois magnétique et diamagnétique, suivant que la nécrobiose se présente avec une forme paralytique ou inflammatoire (p. 236).

Les deux traitements magnétique et diamagnétique comprennent chacun plusieurs espèces de moyens, savoir les *poses* ou applications des mains, les *frictions* et les *passes*, les *applications* de corps solides ou liquides, les injections, les *boissons* et les *aliments* magnétisés ou diamagnétisés, le *massage*, les *ondulations*, etc., etc.

M. Moilin a la loyauté d'avouer, ce que ne font pas tous les magnétiseurs, que les deux fluides magnétiques ne peuvent pas guérir toutes les maladies, et qu'il faut souvent avoir recours à un traitement *chirurgical*, *parasiticide* ou *hygiénique* (p. 224).

Il aurait dû, ce nous semble, insister beaucoup plus sur le traitement *hygiénique*, sans lequel tous les autres sont impuissants, et qui souvent peut les remplacer tous.

Quant à la valeur thérapeutique de la nouvelle méthode, un seul tribunal peut en décider, celui de l'expérience. Les objections les plus spécieuses, les difficultés logiques, les contradictions avec les idées reçues et les données de la théorie, n'ont aucune portée en présence des faits cliniques, car toute méthode qui guérit est parfaite, fût-elle dix fois absurde.

En présence des allégations du Dr Moilin, le plus sage est donc de le suivre sur le terrain de la thérapeutique, qui est le véritable champ de bataille de toutes les théories médicales, et d'expérimenter avec patience et persévérance. L'importance du résultat en vaut assurément la peine, car si la nouvelle méthode est supérieure à l'ancienne, elle opèrera une véritable révolution dans l'art de guérir par le magnétisme, art qu'elle rendra plus facile, moins fatigant, moins incertain et plus populaire. Cette *démocratisation* de la médecine, comme l'appelle l'auteur (p. 219), serait d'autant plus désirable que le nombre des maladies qui accablent l'espèce humaine s'accroît continuellement, et ajoute sa pernicieuse influence aux complications politiques, religieuses et sociales qui agitent notre temps. C'est à ces divers titres que nous invitons tous les magnétiseurs amis de la vérité et du bien public, à instituer des expériences sérieuses dans ce sens, et que nous faisons des vœux pour le succès thérapeutique de la nouvelle méthode.

Ed. RAOUX, professeur.



Correspondance.

Paris, 9 mai 1869.

Cher monsieur Lafontaine,

L'esprit de bonne confraternité qui m'anime ne me permet pas d'exprimer dans le journal l'*Union magnétique*, auquel j'ai l'honneur de collaborer, tout ce que je pense du soi-disant merveilleux que contient et présente la doctrine spirite. Je dis soi-disant merveilleux sans malice aucune en ce qui touche les phénomènes inexpliqués jusqu'ici, ou expliqués d'une façon qui ne satisfait pas tout le monde, tels que ceux d'attraction, de rotation et d'ascension d'objets inertes, tables ou autres meubles. J'ai dit et je le répète, qu'à mon avis, il n'y a là rien que de naturel, de physique, de matériel par conséquent, et que si les chercheurs n'ont pas encore trouvé le nœud de la question, elle ne doit pas pour cela être déclarée insoluble, encore moins être proclamée résolue par le système appelé le spiritisme.

J'ai pour les adeptes de cette doctrine le respect que leur personne mérite ; j'en connais plusieurs dont j'honore la bonne foi, ce sont de vrais et sincères croyants, je n'en doute pas. Cette croyance, telle qu'ils la professent ne peut les entraîner qu'au bien, et à ce titre elle a droit à tous les ménagements de la part de ceux qui ne la partagent pas ; leur personnalité est donc et doit rester à l'abri de toute malveillance, ce n'est pas elle que j'attaque ici, c'est l'excès ou ce que je considère comme l'abus de cette croyance.

Je lis avec beaucoup d'intérêt le journal le *Magnétiseur* qui ne craint pas de donner une généreuse hospitalité aux écrivains de toutes les opinions en matière de magnétisme, ce dont je lui fais mon compliment. Dans le nº du 15 avril, M. Pereyra, dont j'honore le caractère tout en ne partageant pas les idées, adresse un cartel courtois aux adversaires du spiritisme ; je viens aujourd'hui rele-

ver le gant, et je le mets *au défi* de me faire passer une phrase écrite et signée directement par *l'esprit* de mon père dont je possède un grand nombre d'autographes.

Si je trouve une similitude incontestable entre l'écriture directe qui me sera fournie et celle avec laquelle je pourrai la comparer, je vous avoue que mon scepticisme renforcé recevra une rude atteinte, et que je me ferai un devoir de donner au fait toute la publicité que pourront désirer les croyants. Veut-on, pour ne pas fatiguer les médiums, que je donne quelques détails : Mon père, né en mars 1785, est mort à Paris en août 1839, et a été inhumé dans le cimetière de Montparnasse. Est-ce assez? — Je suspends mon jugement jusqu'à réponse de l'honorable correspondant à qui je m'adresse. Ce n'est pas la première fois que j'entends parler d'écriture directe, j'ai vu des fac-simile qui ne faisaient pas honneur au talent graphique des originaux, mais ceci est un détail. En ce moment, je suis sérieux, aussi bien le sujet m'en impose-t-il le devoir. Pourtant, puis-je demander si l'encre est d'une composition chimique toute particulière, inanalysable et indestructible par les réactifs connus. Ceci est assez intéressant à examiner, et donnerait une force incalculable à la vérité du fait en tant que spiritiste. Je ne sache pas que cela ait été dit jusqu'à présent, et l'importance de ce détail ne saurait échapper.

On m'a souvent et avec raison, peut-être, reproché d'être un peu caustique ; je m'en accuse, mais je n'ai jamais permis et ne permettrai jamais à personne de m'accuser d'être déloyal. C'est donc en toute loyauté que je m'adresse aujourd'hui à l'école spirite dans la personne d'un de ses nouveaux et de ses plus fervents disciples, et ma demande a pour objet un des points qui choquent le plus ma faible raison. Ce sera animé du même sentiment, que je rendrai compte du résultat que j'attends. S'il est satisfaisant, je serai heureux de le proclamer, sans pour cela me charger de donner la solution du problème que M. Pereyra et ses coréligionnaires croient avoir trouvée ; seulement, je pour-

rai me trouver entraîné à le chercher ; jusqu'ici je n'ai jamais voulu m'en donner la peine.

Agréez, monsieur et cher confrère, l'expression de mes sentiments les plus distingués.

A. BAUCHE.

Genève, le 11 mai 1869.

M. Ch. Lafontaine.

Votre ami, M. C. Pereyra, dans votre nº d'avril du *Magnétiseur*, f°s 120 et 121, parlant d'un crayon qui écrit tout seul, dit *qu'il ne voit pas comment le magnétisme peut expliquer un pareil phénomène, et demande aux adversaires du spiritisme de vouloir bien donner la solution de ce problème.*

Je trouve qu'il a parfaitement raison, et que si le crayon écrit tout seul, ce serait un fameux argument en faveur du spiritisme ! — Mais il faudrait d'abord *voir* le dit crayon écrire tout seul ! L'avez-vous vu ? — Pour ma part, je serais extrêmement reconnaissant, dussé-je aller jusqu'à Vevey, à celui qui me procurerait semblable spectacle.

Si à l'occasion vous pouviez soumettre ma demande à l'honorable M. Pereyra, vous obligeriez beaucoup, Monsieur, mon ancien maître et ami,

Votre bien dévoué Ch. PATRY, 22, Belles-Filles.

---

*Communication de l'*UNION MAGNÉTIQUE.

Le banquet commémoratif de la naissance de Mesmer aura lieu cette année le 23 mai, jour du 135e anniversaire.

Une commission, spécialement chargée de l'organisation de la fête, est nommée et fera connaître au plus tôt par la voie du journal, et ultérieurement par lettre d'invita-

tion personnelle, l'heure et le lieu de la réunion, ainsi que le prix de la souscription.

Nous faisons dès aujourd'hui un appel au concours bienveillant de nos confrères de la presse magnétique pour porter cet avis à la connaissance de leurs abonnés; nous attendons plus encore : nous espérons avoir le bonheur d'échanger avec eux ces sentiments de sympathie qui doivent animer des frères assis à une même table. On aime à se compter quand on sert une bonne cause, même sous des bannières différentes. Toute divergence d'opinion doit disparaître, au moins le jour où les magnétistes saluent la mémoire du maître, et puisse ce jour avoir plus d'un lendemain :

Au nom du Bureau de la Société et du Jury magnétique,

Le Secrétaire général :

A. Bauche.



Histoire d'un spiritualiste.

(*Suite.*)

(*Voir le numéro d'avril.*)

Ce n'est que par un travail lent et continu, par une lutte incessante, qu'il secoue peu à peu la chaîne qui le fixe à la terre. Il l'habite encore tant que l'instinct matériel, tant que la passion égoïste est plus forte que l'instinct d'amour et l'entraînement céleste. Seules, les âmes complétement épurées s'en détachent par une attraction supérieure et vont où Dieu les envoie. Mais la grande masse qui franchit le seuil de la mort est marquée du sceau de la purification nécessaire. En admettant la possibilité de la communication avec les envolés de cette terre, c'est avec cette masse, souillée en partie, que s'établit le rapport. L'immense majorité des dictées médianimiques est frappée d'un cachet constant de vulgarité. La société superterrestre ne donne qu'une moyenne inférieure sous une multitude d'aspects, au développement constaté de

notre intelligence. Si, de loin en loin, quelque aperçu plus élevé brille sur cette monotonie de lieux communs, c'est que dans le monde invisible, comme dans le nôtre, il y a la hiérarchie des âmes et que le progrès s'y fait comme ici-bas. Mais pour peu qu'on passe au crible cette profusion d'enseignement que recueillent chaque jour les âmes tendres et crédules, on les trouvera d'accord sur les lois morales dont elles recommandent l'accomplissement avec une unanimité qui ne se dément pas; divisés à l'infini dès qu'ils sortent des généralités convenues, pour spécialiser et instruire; combattant et prônant alternativement les vérités et les erreurs et présentant un arsenal babélique où se retrouvent toutes les passions et tous les égarements humains. Quelquefois, un éclair prophétique les traverse et leurs prédictions se réalisent. Mais que de mensonges, de tromperies étudiées, de faussetés insignes sont émis avec l'apparence et la couleur de la vérité !

Sont-ce de semblables directeurs qu'un être raisonnable peut prendre pour guide ? L'examen — que l'expérience doit forcément amener — fera raison des entraînements irréfléchis que subit aujourd'hui un grand nombre de croyants. Dieu, en créant l'homme, n'a pas voulu qu'il eût besoin de chercher en dehors de lui-même la règle qui doit le conduire au bonheur. Il lui a donné la conscience qui pèse et le libre arbitre qui choisit entre le juste et l'injuste. Tous les événements humains rentrent dans la prévision humaine et le cerveau est construit de façon à suffire à toutes les nécessités qu'engendre la vie.

L'abdication de sa volonté propre est donc une faiblesse coupable, un renoncement de sa dignité, un abandon des attributs dont l'âme est douée. La révélation de l'avenir anéantirait la loi de la responsabilité, dominée par la fatalité des événements. Elle paralyserait tout élan en ne laissant pas de place à l'espérance, et la prescience du malheur à date fixe ferait planer sur l'humanité une atmosphère de désespoir. C'est un bienfait de la miséricorde divine de nous avoir caché le lendemain, et le voile précieux qui recouvre l'inconnu laisse toute liberté aux

efforts humains, dont les individualités sont trop grossières encore pour se dévouer à un labeur sans espérer en recueillir le fruit. Un jour viendra sans doute où la robusticité de la foi en l'autre vie reléguera au second plan les douleurs qui accompagnent la phase terrestre. Cette certitude de continuité de l'être, enlevant à la mort tout ce qu'elle a de sinistre en faisant briller à l'horison de la pensée l'infaillibilité du progrès accompli, permettra à l'âme humaine d'entrevoir plus clairement les conséquences générales de l'enchaînement harmonique, c'est-à-dire de pénétrer dans la prévision de l'avenir. Elle le pourra alors sans danger, tandis qu'aujourd'hui il est puéril d'interroger les morts qui ne répondent le plus souvent qu'à la façon énigmatique des oracles de l'antiquité. Cela est dangereux pour les âmes faibles, qui peuvent se laisser impressionner par un mensonge et négliger, sous l'empire de cette illusion, de précieux devoirs. Tout homme doit se convaincre que son âme est un rayon direct de Dieu même et soumettre à l'examen de sa raison tout ce qui sert à lui tracer sa conduite, que le conseil vienne de ce monde ou de l'autre. Rien ne doit lui sembler au-dessus du flambeau qu'il porte en lui-même. Il ne doit pas, surtout, se laisser influencer par la pompe du nom, dont les esprits font un abus facile à déjouer. Il est remarquable, en effet, que tous les hommes célèbres, les sages de l'antiquité, les saints et les anges, jouent un rôle actif sous le crayon des médiums. Quoiqu'ils se contredisent souvent en donnant, sur les mêmes sujets, les solutions les plus radicalement opposées, il ne manque pas d'âmes naïves qui sont éblouies par l'honneur de la signature, et dont l'amour-propre est flatté d'une si haute relation. Hélas! c'est une illusion propagée par le cœur et qu'il est douloureux de détruire, mais le « parlez-leur, ils vous répondront, » de l'école spirite est une utopie.

Il n'existe aucun moyen certain de constater l'identité des esprits. On a voulu trouver des preuves irréfragables dans la spontanéité de l'apparition, la similitude de l'écri-

ture, l'analogie entre les pensées exprimées et le caractère de l'évoqué, la révélation de faits sus seulement de l'interrogateur. Ce sont des indices, mais non des preuves. Il se peut que les esprits, soit évoqués, soit venant d'eux-mêmes, portent réellement le nom qu'ils accusent; l'évidence est impossible à établir d'une manière péremptoire. Chaque jour, dans les expériences médianimiques, on voit des esprits prendre un nom qui n'est pas le leur, et il faut ne jamais perdre de vue le niveau peu épuré de la grande partie des âmes qui habitent la terre à l'état invisible.

Mais lors même qu'il s'en trouverait de véridiques, car le mélange terrestre se reproduit dans la vie qui lui succède, et parmi les âmes, il y en a un grand nombre qui gravitent de jour en jour vers l'épuration; — quel critérium existe-t-il pour reconnaître l'identité? La spontanéité de l'apparition? — elle est le propre de tous. La reproduction exacte de l'écriture du défunt? — mais qui nous dit que les esprits qui manient la matière à leur gré, dans une certaine limite, n'ont pas la faculté d'imitation que nous possédons nous-mêmes? L'analogie des caractères et les faits révélés? — mais nous voyons, ici-bas, nos somnambules lire dans la pensée de ceux avec qui ils sont en rapport : doués d'organes infiniment plus subtils, les esprits ne jouissent-ils pas de la même faculté, ainsi qu'ils le prouvent tous les jours par les raps, et ne peuvent-ils pas découvrir dans notre cerveau les faits dont ils se servent pour jouer le rôle qu'ils ont assumé? Ne peuvent-ils pas lire de même dans la pensée d'autres esprits et nous communiquer des réflexions dont ils ne sont que les reproducteurs? Où commence et où finit le possible?

Tout est embryonnaire encore dans le phénomène, et tout embryon cache un mystère. Nos petits-fils souriront peut-être en voyant nos hésitations et nos craintes. Mais aujourd'hui le doute, le tâtonnement, la recherche, sont inséparables d'un examen sérieux, et il faut bien avouer que nous sommes environnés d'inconnus. Pourquoi telle

faculté persiste-t-elle chez un médium, tandis que chez un autre elle se transforme ou disparaît? Pourquoi la puissance médianimique est-elle souvent en sens inverse de la moralité ou de la science acquise? Pourquoi cette faculté est-elle refusée aux plus ardentes prières, aux sectateurs les plus convaincus, tandis qu'elle est donnée à des personnes qui ne l'ont point demandée et qui la repoussent quelquefois? Pourquoi les ténèbres sont-elles souvent une condition nécessaire de l'expérimentation? Pourquoi la présence des incrédules paralyse-t-elle les médiums, au point que ceux, de bonne foi, qui voudraient être convaincus, apportent avec eux-mêmes l'obstacle qui doit les arrêter?

Cet interrogatoire pourrait être prolongé à l'infini. La réponse me semble contenue en un mot : c'est que la relation des morts et des vivants, aussi ancienne que le monde, commence seulement aujourd'hui son évolution scientifique. Elle veut prendre sa place dans les préoccupations humaines, et ce ne sera que peu à peu, à force d'observations et de temps, qu'on parviendra à découvrir les lois qui la régissent. Cependant, quelle que soit la vapeur épaisse qui nous les dérobe encore, quelque danger qu'il puisse paraître en découler pour les esprits faibles ou mal pondérés, cette relation contient le germe d'un progrès immense dont il nous est permis, dès aujourd'hui, d'envisager la portée.

Elle peut avoir une utilité pratique et immédiate, car le monde supra-terrestre étant composé d'une hiérarchie d'intelligences semblable à la nôtre, et les liens précessionnels la constituant à l'état sympathique à notre égard, nous pouvons faire appel à son amour, et, sans nous préoccuper d'une identité toujours contestable, profiter des lumières, des avertissements, des secours de toute nature que les invisibles, bons et heureux, sont toujours désireux de nous accorder. C'est là surtout qu'il ne faut pas conclure par une négation des désappointements que l'on est certain d'éprouver dans les recherches. Un seul fait avéré vaut plus que cent tentatives avortées, car il est

le témoignage de la possibilité, tandis que la non-réussite peut ne résulter que du mode employé ou du milieu qui fait obstacle. Je me vois donc amené à citer encore, et je prendrai mes exemples dans deux ordres différents d'expérimentation.

M. le comte L.[1], de Corfou, poursuivait l'héritage de son père, mais la succession était embrouillée et tout paraissait devoir lui échapper par l'absence de certaines pièces indispensables, lorsque son père se communiqua spontanément à lui par la table. Non-seulement il indiqua où se trouvaient les papiers dont on avait perdu la trace, mais il guida son fils dans la conduite de l'affaire et fit si bien que l'héritage lui fut rendu.

Je me borne à ce seul exemple, bien que je puisse en citer un grand nombre de même nature. Ce n'est pas dans la pluralité que réside l'importance. L'essentiel est de savoir qu'un fait est authentique. Son existence bien avérée résout alors celle de tous les faits analogues, et dans celui que je relate, elle démontre la possibilité d'une communication et l'utilité de ce rapport. Il est remarquable aussi que, sous l'influence de son père, M. le comte L., se trouva être médium typtologue alors que ses intérêts étaient compromis : que cette faculté dura autant que les conseils furent nécessaires, et qu'elle disparut sans retour aussitôt que le but fut atteint.

L'autre exemple m'est personnel, et, pour en faire bien sentir l'importance, je serai obligé d'entrer dans quelques détails.

Je me trouvais, en 1826, à Livourne. Une langouste qui, probablement, avait été cuite dans un vase de cuivre malpropre, m'empoisonna. Je fus sauvé par une médication énergique, mais le poison avait fait des ravages effroyables. Mon estomac fut perdu. Les symptômes les plus étranges m'envahirent. J'eus une gastrite qui dura sept ans et qui fut suivie de maladies nerveuses, de lé-

[1] Je mets des initiales quand je ne suis pas autorisé par les intéressés à donner le nom tout entier. Mais je suis prêt à fournir tous les renseignements qu'on me demanderait à cet égard.

thargies singulières, d'effets morbides qui défiaient tout diagnostic. Des crises se manifestèrent avec des particularités effrayantes. Tantôt mes yeux se convulsaient, la pâleur de la mort se répandait sur mes traits, que bouleversaient des contractions douloureuses ; mes joues se creusaient instantanément; tantôt mes membres se roidissant, mon corps se dressait, ma tête allait frapper le mur, et je restais comme cataleptisé dans cet état rigide; tantôt je sentais le mal s'abattre sur moi comme un oiseau de proie, me tordant les entrailles, l'estomac, la poitrine. L'accès durait une heure tout au plus, mais il laissait un ravage profond dans l'économie. Souvent il produisait des aberrations de la vue qui me faisaient voir triple chaque objet ; toujours une prostration et un épuisement momentané de toutes mes forces. Les digestions étaient troublées, difficiles, et quelque précaution que je prisse, je n'étais jamais à l'abri de ces accès. J'en ai subi partout l'invasion, dans le repos comme dans l'agitation du corps et de l'esprit, à Paris comme au sommet des Cordillères, sans motif apparent, sans cause appréciable.

Cependant, en Bolivie, où j'ai résidé près de neuf années, le mal semblait avoir un peu perdu de son intensité, bien qu'il se révélât de temps à autre au milieu d'une tranquillité relative. Je fus transféré à Tampico, et la nécessité de conjurer une fièvre mortelle me fit administrer des doses considérables de quinine. Je fus sauvé, mais le mal reparut avec son âpreté primitive.

De retour à Paris, je combattis sans succès cette cruelle disposition. Les crises augmentèrent de durée. Jadis elles ne dépassaient pas une ou deux heures. Elles arrivèrent à douze ou quinze. La crampe se déclarait soudainement, tantôt dans l'estomac, tantôt dans la poitrine, beaucoup plus rarement dans la tête. Tous mes nerfs étaient contractés au point de former comme un chapelet sensible au toucher et qui se mouvait avec des ondulations de serpent. Puis les spasmes m'envahissaient, les vomissements hystériques se manifestaient, entraînant d'abord tout ce

que l'estomac pouvait contenir, et puis le convulsant — à vide — avec des efforts qui faisaient craindre la rupture d'un vaisseau. La scène était atroce à voir. Le visage livide, la face décomposée, je me tordais, étouffant sous la pression des gaz qui ne pouvaient se frayer une issue; une sueur glacée me couvrait le corps, il semblait à tous les assistants que j'allais mourir. Peu à peu les symptômes s'affaiblissaient, les crampes s'éloignaient et le calme revenait. Mais la prostration était immense. Une meurtrissure générale, interne et externe, me rendait tout le corps endolori; la parole m'était impossible, la gorge restait enflammée, les yeux gonflés et injectés. Cet état de douleur intense qui ne paraissait supportable que par la comparaison avec celui de la crise, durait de trois à huit jours par un retour graduel à l'état normal.

On se figure aisément que j'eusse tout essayé. Allopathie, homéopathie, hydrothérapie, magnétisme, somnambulisme, électricité, massage, bains thermaux, empirisme, j'avais tout tenté avec une constance et un scrupule d'exécution qui prouvait l'inefficacité de toutes les médications employées. Je traînais une existence maladive quand je fus envoyé à Corfou. Le climat n'était pour rien dans cette effroyable névrose. La chaleur, le froid étaient parfaitement indifférents, de même que la digestion n'était pas en cause. Les crampes continuèrent à me torturer. J'eus des crises de quinze, dix-sept, jusqu'à vingt-six heures de durée ! La glace, prise au début, tempérait parfois l'invasion : j'employai aussi avec quelque succès le chlorodyne, mais je l'eus bientôt usé comme tous les remèdes, — palliatifs au début, impuissants peu après. — Je réussissais à prévenir les premières atteintes pendant deux, quatre, huit jours; mais comme si le mal, refoulé, eut reculé pour augmenter son élan, au bout de cette période, j'étais foudroyé par une crampe instantanée que nul effort ne pouvait conjurer.

Ce qui effrayait mes amis, c'est que les crises se rapprochaient. Tant qu'un intervalle de deux ou trois mois avait séparé ces attaques formidables, la force avait le

temps de me revenir et je me préparais à la lutte ; mais l'inquiétude me prit lorsqu'entre les grands accès, je sentis s'intercaler une succession de crises moins violentes qui m'enlevaient toute possibilité de résistance. Il m'était parfaitement prouvé que si rien ne remédiait à ce courant, j'allais m'affaiblir et succomber.

J'avais naturellement mis à profit les lumières des médecins éminents qui ne sont point rares à Corfou. Un des plus considérables, connu par son savoir et ses ouvrages, le docteur Cogevina, était à la fois mon médecin et mon ami. Il se lamentait de son impuissance à conjurer un mal aussi redoutable, mais sa science pouvait bien échouer après les essais infructueux que j'avais tentés partout. Il me voyait toujours plus malade, en proie à des crises peu violentes, il est vrai, mais qui reparaissaient tous les trois ou quatre jours et qui pouvaient me laisser désarmé devant une attaque plus formidable.

Le docteur Cogevina appartenait à cette classe d'esprits chercheurs que rien ne satisfait pleinement et qui sondent toujours. Il était de ces médecins dont l'indépendance s'affranchit du joug des écoles et s'approprie tout moyen de guérir, quel que soit son origine. Il avait déjà manifesté ces tendances dans un savant ouvrage sur le magnétisme, écrit en collaboration avec le célèbre professeur Orioli. Magnétiseur consciencieux, il n'avait pu rester insensible à la thérapeutique médianimique et son attention s'était arrêtée sur la possibilité d'utiliser ces forces nouvelles pour amener des guérisons.

Dès mon arrivée, il me mit en rapport avec un médium inspiré par un esprit médecin. Je suivis quelque temps ses indications sans éprouver d'améliorations, et, après l'avoir consulté deux fois, j'abandonnai tout à fait sa médication.

Un an plus tard, le médium était mort et l'esprit qui le dirigeait était passé à sa nièce, jeune fille douce et modeste, vivant laborieusement du produit d'une petite école primaire de jeunes filles. Fière et charitable, Caterina était heureuse de faire du bien et se fut offensée

de la moindre offre de rétribution. Elle mettait sa médianimité à la disposition de tous ceux qui souffraient. Elle était *mécanique* et n'avait aucune conscience de ce qu'elle écrivait. Aussi le faisait-elle souvent en français qu'elle savait très peu et en anglais qu'elle ne savait pas du tout. Son honnêteté, sa délicatesse, sa sincérité n'ont jamais été mis en doute par personne. Je ne l'avais vu qu'une fois dans une soirée d'expériences.

Le docteur Cogevina la consultait donc environ un an après que j'eusse cessé de suivre les prescriptions de l'esprit, et, un soir, tandis qu'il parlait d'un de ses malades, l'esprit l'interrompit tout à coup :

« Ami, lui dit-il, j'ai trouvé un remède pour ton client Léon. »

Et le voilà lui expliquant comment je dois faire usage de l'appareil électrique de Mansdorf, en renversant les pôles et en mettant le négatif à la partie supérieure au lieu du positif, indiqué par l'inventeur.

Un homme qui se noie se rattache à un brin d'herbe. J'acceptai la direction de l'esprit dont la personnalité est assez curieuse pour mériter quelques mots. Il déclarait se nommer Giacomo Giaferro, être né à Venise en 1418 et mort en 1510, à l'âge de 92 ans, à Vérone, où il exerçait la médecine.

Généralement les médecins guérisseurs procèdent à la façon des somnambules. Ils inspectent le malade et prescrivent les remèdes sans que le sujet soit obligé de donner aucun éclaircissement. Giaferro opérait comme un médecin vivant. Le patient devait faire l'historique de ses maux sans omettre le moindre détail. Giaferro écoutait, faisait des questions, examinait et prononçait. Il décrivait scrupuleusement l'état présent, mais il prévoyait rarement ce qui pouvait surgir d'imprévu. Je réunissais souvent chez moi trois ou quatre médecins pour lui servir de contrôle. Je les ai entendu discuter avec lui, ausculter un malade à nouveau d'après ses indications, reconnaître qu'ils s'étaient trompés, et que lui, Giaferro, l'invisible, avait raison ! Ses appréciations étaient empreintes d'une netteté

remarquable et, presque toujours, j'ai vu les médecins se ranger à son opinion pour la médication à suivre. Son caractère était impétueux et d'une extrême susceptibilité. Rayonnant d'affectuosité pour ceux qui lui étaient sympathiques, il ne supportait pas l'ironie ou le doute. Il admettait pleinement la contradiction faite de bonne foi, mais dès qu'il sentait poindre la raillerie ou l'incrédulité de parti pris, il disparaissait, et nul effort, nulle sollicitation ne pouvait l'engager à revenir.

Ce fut sous la direction de ce docteur invisible, d'abord contrôlé par mon ami Cogevina, que je me suis, le 5 mars 1868, ainsi que je l'ai dit, renversant l'indication de Mansdorf, il me fit mettre l'argent à l'estomac et le zinc sous la plante des pieds, commençant par une application de dix minutes qui, s'augmentant chaque jour d'une même durée, arriva jusqu'à neuf heures. Pendant trois mois, m'examinant chaque semaine plutôt deux fois qu'une, d'abord avec le concours du docteur Cogevina, bientôt tout seul, il alterna les pôles, mettant à l'estomac tantôt le positif tantôt le négatif, variant la durée des applications, les suspendant pendant quelques jours et prenant pour la base principale du traitement interne le bismuth, la magnésie calcinée et la codécise de Berthé.

Au bout de trois mois il déclara que j'étais guéri de mes crampes et qu'elles ne reparaîtraient jamais. Il continua jusqu'en décembre l'usage de l'appareil, en augmentant progressivement l'intervalle qui séparait les applications. Il finit par le suspendre tout à fait.

En effet j'étais guéri.

Guéri par une main invisible, après avoir souffert quarante-deux ans et avoir épuisé toutes les médications connues. Il est impossible de retracer ici les soins minutieux, la tendresse excessive, l'effusion d'amour qui ont accompagné ce traitement prolongé. L'âme de cet homme semblait me suivre partout, veiller sur moi, et — dussé-je faire naître le sourire des sceptiques, — nouer avec la mienne une relation sainte et fraternelle que ma reconnaissance scellait pour l'éternité !

Mais ce n'est pas tout, et j'ai à rendre compte d'un autre phénomène qui rencontrera encore bien plus d'incrédules. Il s'agit d'une magnétisation mystérieuse, opérée sur moi par les esprits. J'ai expliqué au commencement de cette étude les effets que je ressentais quand, me concentrant en moi-même, j'appelais le concours des invisibles. J'avais reconnu la vague magnétique, identique à celle qui s'échappe de la main d'un magnétiseur terrestre, et plus d'une fois ma mère m'avait soulagé de mes souffrances.

Giaferro me conseilla de recourir à cette aide et, chaque jour, je me fis magnétiser. Je sentis trois vagues distinctes. L'une douce, réfrigérante, caressante, mais superficielle ; l'autre, pénétrante, s'infiltrant pour ainsi dire jusqu'à la moëlle des os ; une troisième, plus matérielle, si je puis m'exprimer ainsi, mais puissante, irrésistible, coulant sur moi comme un torrent. Etait-ce l'œuvre bienfaisante de trois amis différents ? n'était-ce qu'un mode alterné, employé par un seul ? je l'ignore, mais Giaferro s'attribua la dernière influence qui me faisait courber la tête par l'ardeur qu'il mettait à me soulager.

Or, dès qu'apparaissaient les avant-coureurs de la crampe, je faisais appel à mes magnétiseurs : jamais leur bonté ne m'a fait défaut. Ils accouraient et, à mesure que mes nerfs se nouaient pour ainsi dire, se gonflant, se tordant dans mon estomac ou ma poitrine, des courants magnétiques d'une puissance extrême réagissaient contre cette invasion et leur livraient une lutte de détente, toujours terminée par un succès. Je percevais même — ce qui peut paraître incroyable — la double action de la torture de la douleur physique et d'une certaine quiétude morale venant du secours qui m'était donné et qui tempérait la tortion nerveuse au point de me permettre de ressentir distinctement la joie d'être ainsi protégé.

Il n'était pas possible d'attribuer à l'imagination l'expression de ma souffrance. Ceux qui m'avaient soigné si souvent ne se trompaient pas aux contractions terribles

qui témoignaient de la violence de la douleur qu'ils savaient être d'ordinaire sans remède. Une autre preuve sans réplique les frappait. Toutes les crises, quelle que fût leur durée, étaient suivies d'une période de contre-coups en rapport avec la violence du choc. Cette seconde phase ne variait jamais dans ses symptômes que j'ai décrits plus haut. Eh bien ! les crampes qui s'évanouissaient sous l'influence magnétique invisible, laissaient après elles la trace irrécusable de leur envahissement, par l'état de meurtrissure interne et externe dans lequel je me trouvais plongé et qui était identiquement le même qui succédait jadis aux attaques les plus formidables. Je ressentais la conséquence du mal que j'aurais dû subir et dont je ne pouvais constater que l'étrange apaisement.

Je me soumettais chaque jour à cette action magnétique. Les crampes revinrent fréquemment d'abord, toujours vaincues ; puis elles s'éloignèrent de plus en plus, puis enfin vint le jour où Giaferro me dit :

« Ote tes plaques, tu es guéri. »

Depuis lors elles n'ont plus reparu.

Ma guérison, par la double action d'un traitement médical compliqué et d'un traitement magnétique invisible s'était donc faite aux yeux de toute une ville que la singularité du spectacle rendait attentive et qui en soulignait les phases avec un curieux intérêt. Je ne pouvais douter de la vague fluidique dont j'analysais chaque fois le mode et le résultat, mais il en était autrement quand il s'agissait d'en préciser la source. De qui émanait-elle ? de moi-même, de ma volonté, ou d'un autre que moi, d'une autre volonté que de la mienne?

Je suis toujours porté à douter tant que ma raison n'a pas trouvé un terrain solide pour l'affirmation et je n'en connais pas de plus ferme que le témoignage des sens. J'admets la preuve par induction, mais seulement comme réserve logique, mise à part pour confirmation attendue. Giaferro disait être un des trois esprits dont la bienfaisante

intervention soulageait ma souffrance. Mais qui pouvait me garantir l'authenticité de sa parole ?

Un soir, seul chez moi avec ma femme, une crampe se déclara subitement. Il était environ dix heures. Je m'étendis sur un canapé et j'appelai instamment Giaferro. Au bout de dix minutes je fus envahi par la vague que j'attribuais à son action : un quart d'heure après, je me levais et venais prendre mon thé auprès de ma femme. J'étais guéri..

Le lendemain matin, je reçus de Caterina un billet dans lequel elle me disait : « que la veille, au milieu d'une séance donnée chez elle à un malade qui consultait Giaferro, celui-ci écrivit tout à coup : — Il faut que je vous quitte pour aller chez mon ami Léon qui m'appelle — et que Giaferro avait disparu. Il était dix heures. »

Ici point de connivence possible. Point d'illusion d'imamagination. J'appelle Giaferro ; il vient, je reconnais son action et son intervention m'est prouvée par le soin qu'il a d'indiquer lui-même ce qui se passe. J'ignorais que Caterina le consultât, de même qu'elle ne pouvait savoir que je fusse malade. Je ne l'avais pas vue de la journée et, d'ailleurs, dix minutes avant l'invasion de la crampe, je n'en ressentais aucun symptôme. Ma preuve était donc trouvée. La vague magnétique ne venait pas de moi.

Cette preuve en corroborait une autre que j'avais tenue en réserve, parce que la démonstration par les sens n'en était pas possible, mais qui prenait dès lors, un caractère de probabilité que je dois constater.

Quand Giaferro m'ordonna d'employer les plaques en augmentant leur application de dix minutes par jour jusqu'à neuf heures de durée, comme je les mettais en me couchant, je lui fis observer qu'il me serait impossible de me réveiller chaque nuit au moment précis où je devrais les quitter. — Je te réveillerai — me fut-il répondu. Et, en effet, chaque nuit, à l'instant voulu, généralement cinq minutes plutôt, j'étais réveillé et j'avais le temps de consulter ma montre et de défaire mon appareil.

L'imagination frappée a-t-elle le pouvoir d'interrompre

ainsi le sommeil à des intervalles chaque jour différents? Si c'eût été à la même heure, le corps en eût pris l'habitude, mais Giaferro changeait constamment la marche de sa médication et variait la durée de l'application. Le corps n'y était donc pour rien, ni ma volonté non plus, car je m'endormais sans y songer, persuadé que mon protecteur y penserait pour moi.

De la longue narration qui précède, il résulte, à mon gré, d'une manière irréfragable, que l'agent dont j'ai signalé l'existence et dont j'ai cherché à indiquer le mode d'action, peut avoir une utilité pratique considérable, celle de la guérison des maladies. Je crois qu'il est indispensable de s'assurer le concours d'un médecin éclairé et de contrôler les traitements, de même que tout homme prudent le fait en consultant une somnambule. Mais il n'en reste pas moins acquis que, soit par la vision dans l'intérêt des affaires privées, soit pour le soulagement des souffrances, le spiritualisme offre des forces du plus haut intérêt et que sa diffusion est destinée, sous ce rapport, à augmenter le bonheur général. Cela suffirait à le recommander à l'examen des penseurs, et cependant ce n'est que le petit côté d'une question dont l'importance apparaît toujours plus grande à mesure qu'on l'approfondit.

Pour l'embrasser tout entière, il convient de s'affranchir des conséquences étroites qui sont l'apanage des intérêts terrestres immédiats et de chercher si ces phénomènes ne puisent pas leur raison d'être à des sources plus élevées et plus fécondes pour l'avenir de l'humanité.

Il est remarquable que les deux grandes modalités divines que, par impuissance de langage, nous appelons l'Esprit et la Matière, et qui, unes dans leur commune essence, ne sont dissemblables que par leurs manifestations, semblent subir une alternance dans la phase de leur développement. La loi supérieure d'action et de réaction paraîtrait planer sur elles et les contraindre à un mouvement successif d'impulsion et d'arrêt. Comme si, au début, la constitution de l'humanité n'était pas assez robuste pour supporter un double effort simultané, cha-

que modalité paraît absorber tour à tour toutes les énergies et ne pouvoir atteindre le niveau supérieur que par un travail de suprême concentration. Cependant ce serait une erreur de croire que celle des forces qui se trouve momentanément éclipsée par un rayonnement plus éclatant, cesse pour cela l'action latente qui doit le faire reparaître au jour voulu. Ces deux énergies sont solidaires, et, tandis que celle qui brille dans sa marche ascensionnelle semble être la négation du mouvement auquel elle succède, il se trouve que, par un travail inconnu d'elle-même, elle prépare les voies à l'ascension contraire. Ainsi, dans leur lutte apparente, loin de se nuire, l'Esprit et la Matière s'entr'aident et, tour à tour, entraînant le cœur et la tête de l'humanité par un ascendant irrésistible, elles lui font gravir les échelons qui mènent à Dieu. Rien ne s'acquiert que par la science et, pour connaître Dieu, but suprême de l'homme, il importe que la lumière éclaire tout ce qui émane de Lui. Elle illumine une à une les diverses facettes de l'entendement humain qu'elle fait ainsi concourir toutes à l'évolution commune de l'élévation successive. Mais pour se rendre un compte exact du fonctionnement alternativement ostensible de ces deux leviers puissants de la force divine, il faut planer au-dessus des luttes qu'engendre leur double effort. Leur manifestation, presque confuse au début de l'humanité, s'accentue de plus en plus à mesure qu'elle marche dans le temps; les périodes, d'abord d'une durée immense, se raccourcissent; elles se précipitent et se heurtent presque, de nos jours, où l'âme humaine, secouant les langes de sa première enfance et avide de tout savoir, combat vaillamment pour arracher à Dieu la solution des problèmes irritants qui surgissent à chaque instant devant elle. Aucune vérité ne doit lui rester cachée, et c'est à la découvrir que l'Esprit l'incite par une incessante et irrésistible impulsion.

F. Clavairoz.

(La fin au prochain numéro.)

LAUSANNE. — IMPRIMERIE HOWARD ET DELISLE.



N° 6. Juin 1869. 9me Année.

LE MAGNÉTISEUR

PAR CH. LAFONTAINE

AVIS

Nous rappelons à nos lecteurs qui n'ont point encore soldé leur abonnement, qu'ils nous obligeraient beaucoup en nous en envoyant le montant.

Nous offrons en prime, à toutes les personnes qui nous enverront 4 fr. en sus de leur abonnement, les *Mémoires d'un Magnétiseur*, deux beaux volumes avec portrait de l'auteur.

Nous rappelons aussi que pour subvenir aux frais du journal le *Magnétiseur*, que nous ne pouvions plus soutenir seul, nous avons créé l'année dernière *cent obligations de cinquante francs*, portant intérêt de 6 °/o, payable le 1er juillet de chaque année par un coupon. A partir du 1er juillet 1870, ces obligations seront remboursables à raison de 10 obligations par an, dont les numéros seront désignés par un tirage au sort.

Nous prions instamment tous ceux de nos lecteurs qui veulent concourir à la propagande magnétique que fait le *Magnétiseur*, de nous demander quelques-unes de ces obligations dont il nous reste encore une partie.



Nous avons reçu une lettre de M. Pereyra en réponse à celle de M. Bauche; nous la publions aujourd'hui. Nous ferons paraître, le 1er juillet prochain, la fin de l'histoire d'un spiritualiste.

Nous croyons devoir prévenir nos deux honorables correspondants et nos lecteurs, que nous suspendrons pour quelque temps toute communication spiritiste, jusqu'au moment où l'on pourra nous démontrer des faits positifs au grand jour.

Nous recevons à l'instant même une lettre de M. Clavairaz, qui, de retour en France, nous fait espérer prochainement sa visite; nous en sommes d'autant plus charmé que nous sommes chargé de lui faire savoir que plusieurs personnes le désirent et l'attendent avec la plus grande impatience. Nous nous réunissons à ces personnes, et pour notre part, nous lui déclarons que nous serons heureux de le recevoir.



Un nouveau magnétiseur.

J'ai le plaisir d'annoncer à mes lecteurs que le magnétisme vient de faire une bonne recrue.

Mon fils qui, à la suite du choléra de 1854, avait été forcé, pour cause de santé, d'interrompre ses études médicales, les a reprises, et, aujourd'hui plein de vie et de santé, il se voue au magnétisme.

Il est venu passer quelques mois près de moi pour se retremper dans la pratique magnétique, et, sous ma direction, il a fait de fort belles guérisons, entre autres, celle d'une jeune dame anglaise qui se trouvait dans un

état dangereux, par suite d'une hémorrhagie utérine que rien ne pouvait arrêter, et qui de plus, avait des crises nerveuses des plus violentes.

En une seule séance, — en imposant la main, — il arrêta entièrement l'hémorrhagie, qui chez cette dame s'était présentée plusieurs fois, mais non avec cette violence; ensuite, dans cinq autres séances, il fit cesser les crises nerveuses qui depuis n'ont pas reparu.

Sur un paralytique, il a eu un succès complet; et dans une cécité sur une dame âgée, il est parvenu à produire une grande amélioration dans la vue, et à faire disparaître des migraines dont la malade était atteinte depuis sa jeunesse, etc., etc.

Aujourd'hui mon fils, imbu de mes principes et de ma pratique, aidé des conseils de ma vieille expérience, ne s'occupe, ainsi que moi, du magnétisme que comme d'un moyen curatif puissant. Il ne demande au somnambulisme rien de son merveilleux, si ce n'est comme motif d'étude, mais sans y rechercher des révélations que le vrai magnétiseur trouve plus sûrement dans son observation directe du malade. Je puis donc espérer voir continuer par lui l'œuvre de conscience et de dévouement auquel j'ai consacré moi-même ma vie entière.

Il vient de retourner à Paris pour se livrer entièrement à la guérison des maladies par le seul moyen qui n'altère jamais la santé et qui guérit presque toujours, même dans les cas réputés incurables par la médecine.

Je puis, dès aujourd'hui, le recommander à la bienveillance du public et engager les malades à se confier à la sollicitude du magnétiseur Ch. Lafontaine fils, qui donnera ses soins tout magnétiques à tous ceux qui se présenteront chez lui, rue Laffitte, n° 47, à Paris.



GASTRITE
compliquée d'une névralgie générale.

Il y a quelques mois, je fus appelé près de Mme XX, âgée d'une trentaine d'années; depuis dix ans elle était mariée et n'avait eu qu'un seul enfant après deux ans de mariage. Elle avait toujours joui d'une bonne santé, lorsqu'il y a quatre ans, sans motifs appréciables, des accidents se présentèrent. Ce furent d'abord de violents maux d'estomac, un dégoût et une répulsion insurmontables pour toute nourriture et toute boisson; puis, des crampes comme si l'estomac était serré dans un étau; elle eut aussi des vomissements fréquents d'eau blanchâtre, écumeuse, qui, par fois, était mélangée de bile ou de sang. A la suite de ces vomissements, Mme XX éprouvait une prostration physique et morale, qui la mettait dans un état de faiblesse excessive; ses jambes fléchissaient et lui refusaient tout service; il en était de même de ses bras; les doigts des mains se crispaient douloureusement et restaient ainsi pendant un temps plus ou moins long.

Il y avait dans la tête une lourdeur, un embarras, une fatigue qui provoquaient des douleurs aiguës, ne ressemblant en rien, il est vrai, à celles des migraines, ni des névralgies, mais qui cependant rendaient impossible tout travail intellectuel, et même toute lecture. Il y avait aussi des insomnies qu'on ne pouvait combattre qu'à l'aide d'engourdissants appelés improprement calmants.

Le flux sanguin, qui généralement avait été peu abondant et peu coloré, avait subi plusieurs interruptions; il existait aussi une constipation opiniâtre qui, sans motifs apparents, se changeait parfois en diarrhée. Tous les moyens médicaux, bains et autres, n'avaient apporté aucun soulagement à cet état si douloureux.

Lorsque je vis la malade, elle était d'une maigreur et d'une faiblesse extrêmes, et, quoiqu'elle n'eût jamais eu une seule crise nerveuse convulsive, je compris que le système

nerveux jouait un grand rôle dans cet état si douloureux, et que le moral contribuait aussi à l'entretenir.

Je me décidai à magnétiser avec la plus grande prudence, et à mettre beaucoup de ménagements dans les magnétisations.

Je pris les pouces de la malade selon la méthode que j'ai toujours suivie et indiquée, mais sans chercher à envahir promptement ce pauvre corps si détraqué. Je modérai ma volonté et conséquemment l'émission du fluide vital, car pour moi, vieux magnétiseur, malgré les grands mots de certains savants docteurs, qui sont peu ou point praticiens, c'est en communiquant le fluide vital, qui est en moi, que je puis arriver à renouveler, à fortifier, à vivifier celui du malade, et à lui donner une circulation plus active, qui rétablira l'équilibre dans toute l'économie.

Sans doute, l'essence, la source du fluide vital me sont inconnues et hors de ma portée, quoique je puisse dire avec conviction, parce que je le sens, qu'il fait partie, qu'il émane, qu'il est le fluide universel modifié, et que, c'est dans lui et par lui que nous jouissons de la vie, du mouvement et de l'être.

Les effets de ce principe vital sont des plus nombreux à en juger par ceux qui sont accessibles à notre intelligence; mais combien aussi sont enveloppés d'un voile épais. Quoi qu'il en soit, et malgré tous les mystères que nous ne pouvons encore pénétrer, j'ai la conviction, je le répète, que c'est par l'harmonie dans la circulation que nous pouvons parvenir à rétablir la santé dans un corps désorganisé, mais il nous faut du temps.

Après avoir agi avec prudence pendant un quart-d'heure de manière à ne point donner de secousse, ni aucun ébranlement nerveux, je fis très lentement des passes pendant une demi-heure. Les magnétiseurs ou magnétistes d'aujourd'hui blâment ma méthode et prétendent obtenir des effets plus promptement; je le veux bien, mais ces effets sont-ils aussi réels?

Après ce temps, je vis la malade éprouver un certain calme et fermer les yeux. Je posai alors une main sur l'estomac, les doigts dirigés vers le foie. Par la volonté plus ferme je provoquai chez moi une émission plus intense, les crampes cessèrent et Mme XX eut dans l'estomac la sensation d'un poids très lourd, mais non douloureux. Croyant que j'appuyais très fort, elle me pria d'ôter ma main, mais bientôt elle reconnut son erreur, et je posai de nouveau la main. La pesanteur qu'elle ressentait disparut sans que les crampes se représentassent.

Je recommençai les passes en les faisant lentement et en me plaçant à une distance de trois pieds de la malade. J'obtins alors un dégagement momentané de la tête, comme si le fluide vital, qui s'y était accumulé, descendait et se répandait dans tout le corps en produisant une douce chaleur jusqu'aux pieds qui généralement étaient froids.

Je dégageai fortement, malgré ce qu'en pensent certains magnétistes. Puis, je recommandai de mettre, la nuit, sur la tête, une compresse d'eau magnétisée ; j'en fis mettre aussi sur l'estomac et le ventre.

La malade dormit d'un sommeil profond et réparateur ; le lendemain elle se sentait moins faible à son réveil.

La seconde séance se passa de même, mais la nuit fut moins bonne. Je fis boire de l'eau magnétisée, à petite gorgée et souvent.

A la quatrième séance, je magnétisai avec plus de force. Je produisis quelques mouvements nerveux dans les bras et dans les jambes ; je fis une friction sur l'épine dorsale où je découvris une place douloureuse, quoique la malade ne se souvînt pas d'en avoir jamais souffert.

Je fis aussi sur l'estomac des insufflations chaudes qui calmèrent les crampes et éloignèrent les vomissements. La malade avait moins de souffrances aiguës, mais j'étais bien loin encore du résultat. Cependant en continuant

avec persévérance les magnétisations, j'obtins d'abord une amélioration qui grandit progressivement, et qui devint une guérison entière après trois mois de traitement. La maladie de Mme XX était plus nerveuse qu'organique, c'est pourquoi le magnétisme put réussir, là où les moyens médicaux n'avaient rien produit.

Aujourd'hui Mme XX n'éprouve aucun des malaises, aucune des souffrances dont elle était si douloureusement atteinte depuis plusieurs années, et cela grâce au principe vital qui nous donne la vie, grâce au fluide vital qui régénère, vivifie et rétablit l'harmonie, l'équilibre dans les corps désorganisés.

LAF.



Le monde électro-magnétique.

Nous lisons dans l'*Indépendance*, journal scientifique et littéraire publié par M. Desjardin à Paris, le programme d'une société magnétique sous le titre : L'ACADÉMIE MAGNÉTICO-PHILOSOPHIQUE DE PARIS.

Nous ne donnons, aujourd'hui, que les paroles prononcées par le professeur en commençant son programme (1), et celles par lesquelles il le termine (2).

Quant aux détails de l'organisation même de la société, nous les publierons dans un autre numéro.

PROGRAMME

de l'Académie magnético-philosophique de Paris.

Messieurs,

Avant de vous soumettre le programme relatif à l'organisation d'une société ayant pour but :

(1) N° du 1er mai de l'*Indépendance*, rue Duphot, n° 19.
(2) N° du 22 mai de l'*Indépendance*, rue Duphot, n° 19.

1° L'étude du magnétisme : étude théorique et pratique, devant constituer la science magnétique par la réunion en un tout homogène des immenses matériaux que nous possédons déjà ;

2° Son acceptation par les écoles officielles ;

3° La diffusion de ses bienfaits dans les masses.

Permettez-moi de répondre aussi brièvement que possible aux quelques objections qui m'ont été présentées.

Un de nos sérieux magnétistes, toujours trop ardent à lancer *l'anathème* sur les savants, sur les hommes de l'école officielle, a bien résumé le choc qui est résulté de la mise en présence des idées mesmériennes et des idées scolastiques, en définissant le magnétisme par un diamant dont le vif éclat porte partout la confusion, la crainte et une secrète admiration. Oui, sans doute, le magnétisme est un diamant, et un diamant de la plus belle eau ; mais, ne l'oublions pas, messieurs, ce diamant, cette pierre précieuse, est brute : elle ne répand pas le même èclat par toutes ses facettes ; en d'autres termes, la pierre, pour resplendir et éclairer, a besoin de passer et repasser sous la main d'habiles lapidaires. Je ne puis, du reste, mieux exprimer mon opinion sur l'état du magnétisme qu'en empruntant à M. le docteur Marchal de Calvi les lignes qui suivent, relatives à l'état actuel de la médecine :

« Il n'y a plus en médecine *ni principe, ni foi, ni loi*. Nous construisons une tour de Babel, ou plutôt nous n'en sommes pas là : nous ne construisons *rien*. Nous sommes dans une vaste plaine où se trouve une multitude de gens, ceux-ci portant des assises, ceux-là des cailloux, d'autres des grains de sable, mais personne ne songe au ciment. *Nulle part le terrain n'est creusé pour recevoir les fondations de l'édifice, et quant au plan général de l'œuvre, il n'est pas même esquissé.* En d'autres termes, les recueils fournissent des faits dont la plupart se reproduisent avec la plus fastidieuse monotonie : et l'on appelle cela des faits d'obser-

vation, des faits cliniques ! Une foule de travailleurs tournent et retournent des questions de pathologie ou de thérapeutique, et l'on appelle cela des travaux orignaux ! La masse de ces travaux et de ces faits est énorme, à tel point qu'il n'y a point de lecteur qui puisse y suffire. *Mais personne n'a de doctrine générale !* »

En magnétisme comme en médecine, nul, je l'espère, ne contestera la réalité de cette remarquable boutade ; nul aussi ne pourra affirmer la possibilité de réunir tous les éléments que nous possédons, pour construire le *Temple de l'avenir*, sans une direction savante et intelligente.

Constatons-le donc : le magnétisme, cet art sublime, destiné incontestablement à devenir le trait d'union de toutes les recherches, de tous les travaux qui ont l'homme et l'univers pour but, n'est encore, comme *science*, qu'à l'état embryonnaire !

Le mesmérisme ou magnétisme touche à tant de questions, il se présente sous tant de faces, qu'il apparaît, suivant le milieu dans lequel un observateur se trouve placé, sous des aspects diamétralement opposés. De là les disputes de plusieurs, les erreurs et les absurdités annoncées par un grand nombre de ses adeptes ! Les uns n'aperçoivent en lui que la partie *dite matérielle*, ou expérimentelle et thérapeutique. Les autres, entraînés par les merveilleux phénomènes du somnambulisme et le mirage des expériences psychologiques, ne veulent y voir que la manifestation de l'*âme* ou du *moi*. D'autres encore attribuent tous les effets, tous les résultats, à l'influence de l'imagination, de l'imitation, à l'hérétisme de la peau, à la chaleur, à l'intervention des âmes dégagées de la matière, — etc., etc., *des esprits*, suivant la *doctrine spirite*. — Les douteurs, les *hommes forts, très forts*, donnent le charlatanisme comme explication finale...

D'un côté se trouvent donc les *matérialistes* et les *fluidistes*, de l'autre les *spiritualistes* et les *spirites ;* puis, au

commencement et à la fin de ces croyances, de ces modes d'être : les sceptiques et les rieurs, les enthousiastes et les fous !

Pauvre esprit humain ! que de grandeur et de faiblesse, de savoir et d'ignorance !

. . . .

. . . .

Le professeur termine ainsi :

Telle est, dans son ensemble, la société que j'ai conçue. Il ne me reste plus, messieurs, qu'à vous donner un aperçu de la manière dont je comprends le magnétisme et ses enseignements.

Le magnétisme est pour moi la science de la vie. Ce n'est pas seulement l'influence que l'homme exerce sur son semblable, mais bien l'étude synthétique et analytique de la vie universelle dans ses grandes et petites manifestations.

La science magnétique se présente à nous sous trois formes parfaitement bien distinctes, quoique réunies pourtant, pour former un tout homogène, éblouissant par sa splendeur. D'un côté se trouve la question médicale proprement dite; de l'autre, la partie philosophique, et en troisième lieu la partie religieuse. Oui, messieurs, il y a dans le magnétisme trois grandes physionomies, et cette étude nous amène forcément devant l'Être incompréhensible, devant le principe sans principe, la cause que nous appelons *Dieu*.

Pour arriver à étudier la science magnétique, telle que je vous l'expose, il faut une prodigieuse intuition, des sens exquis ou des notions sérieuses sur toutes les sciences. Le magnétisme est, dans son essence, la synthèse des connaissances humaines. Par lui, et par lui seul, les systèmes les plus disparates, les plus opposés, s'expliquent et se comprennent; l'allopathie et l'homéopathie se confondent, l'empirisme et le rationalisme se réunissent. Et

de toutes ces vérités, confondues au milieu de très grandes erreurs, jaillit la médecine universelle.

Le principe est un dans son essence, infini dans ses manifestations. C'est l'unité qui, en se décomposant, forme l'immense échelle de la hiérarchie des membres. Eh bien, nous ne craignons pas de le dire, et nous le prouverons l'heure venue, en nous appuyant sur nos travaux et sur ceux de nos devanciers, la science magnétique, ou plutôt la science de la vie, est cette unité, ce principe sans lequel nous ne pouvons rien dans le bien comme dans le mal.

Il y a là une doctrine médicale qui fait fusionner toutes les doctrines qui se sont fondées jusqu'à ce jour; qui relie le passé au présent et à l'avenir. Avec elle, toutes les écoles qui se sont produites, tous les enseignements qui, tour à tour, ont été professés dans nos Facultés, se présentent sous leur véritable jour, c'est-à-dire comme les mille faces d'une immense vérité.

En philosophie, il y a dans notre science l'explication des problèmes les plus difficiles : les mystères du passé et les dissensions du présent éclairés par les lois de la vie, présentant à notre pensée la plus admirable des harmonies. Il y a enfin, en religion, la clef de tous les sanctuaires, la raison d'être de toutes les croyances, de toutes les pratiques, de tous les dogmes, de toutes les superstitions.

N'allez pas croire pourtant, messieurs, que ce soit ici la science de l'absolu, tel que ce mot est appelé vulgairement.

Comme véritablement absolu, nous ne connaissons que Dieu et les mystères; et là, nous ne savons plus qu'une chose, nous prosterner et adorer. Comprenant la science magnétique ainsi que je viens de le dire, vous avez saisi, messieurs, pourquoi j'insiste sur la nécessité de posséder trois initiations.

Il est des vérités, il est des secrets qui doivent rester dans le sanctuaire de l'occultisme. Malheur au téméraire qui voudrait les révéler ! Celui-là serait lapidé par la foule ignorante et grossière indiquée symboliquement par les porcs de l'Evangile.

En nous organisant avec les principes que je viens de vous indiquer très sommairement, nous nous présentons dignement, grandement, comme il convient à des philosophes.

Si nous voulons être respectés, aimés ; si nous voulons que notre voix soit entendue et nos conseils suivis, sachons être dignes de notre grande philosophie scientifique et du flambeau qu'Isis nous invite à montrer aux peuples de la terre.

Nous parviendrons ainsi à faire écouter nos paroles et à construire ce temple légendaire sur le fronton duquel nous pourrons inscrire au lieu de l'ancien commandement : *Connais-toi !*

Ces quatre mots du pentagramme sacré :

Justice, Vérité, Réalité, Raison.

Ici se termine ma tâche ; limité par le temps, accablé par des travaux divers, je n'ai pu lui donner tout le développement qu'elle comporte. Quoi qu'il en soit, vous avez maintenant, messieurs, du moins je l'espère, une notion exacte de ce que je veux faire. Secondé par vous, mon œuvre deviendra, je ne dirai pas facile, mais plus facilement réalisable. Le but atteint, nous pourrons, nous tendant fraternellement la main, unis par la même pensée, ne formant qu'un cœur et qu'une âme, déposer notre action de grâces aux pieds de l'Eternel.

P.-A. Desjardin.



De l'état actuel de la médecine et des médecins (1).

La faiblesse physique et la maladie sont les deux racines de la moitié du malheur humain. Ce sont les deux grandes pertes par où se précipitent, dans la société, le *repos forcé* du corps et du cerveau, et par conséquent les trois misères matérielle, intellectuelle et morale; c'est-à-dire le dénuement, l'erreur, la superstition, le vice, la mort prématurée, les douleurs interminables qui démoralisent, et les douleurs cruelles qui appellent le blasphème, le crime et le désespoir.

La question sanitaire est donc, tout à la fois, une question d'économie sociale, de morale publique, de philosophie et de civilisation. Les aveugles ne le voient pas, les myopes le nient, mais la science le crie partout, et il est temps d'ouvrir les oreilles, car le mal est grand et le flot monte.

Cette indifférence universelle au sujet de la santé publique sera énergiquement secouée par le cri d'alarme que vient de jeter un docte praticien, cri qui a trouvé un immense écho dans tout le corps médical. Son éloquent réquisitoire contre l'organisation actuelle de la médecine et de la pharmacie en France, et par conséquent dans une partie de l'Europe, a pour titre cette phrase significative: « *Réforme complète d'une situation qui blesse à la fois les intérêts de l'Etat, des médecins et des malades*, » et pour introduction ces lignes non moins expressives: « Si le public connaissait la dixième partie des abus médicaux dont il est journellement la victime, il pousserait un *tolle* si général qu'il produirait l'effet de la trompette de Gédéon sur les murs de Jéricho. »

(1) Un vol. in-12, de 436 pages, chez Delahaye, à Paris, 1869; prix 4 fr.

Le docteur Combes ne s'est pas trompé, car à mesure qu'on tourne les pages de son livre, on entend crouler quelque pan de mur du vieil édifice médico-pharmaceutique. Cet ouvrage ne doit pas être résumé, car il résume lui-même une légion d'abus, qu'il serait fâcheux, pour la clarté, de condenser davantage. On doit le lire d'un bout à l'autre, ce qui du reste ne sera pas malaisé, vu le style humoristique de l'auteur et la haute importance du sujet

Donnons ici, en quelques lignes, une idée de l'un et de l'autre.

Voici un fragment du chapitre XIII : « Où il est dit et « quelque peu prouvé que lorsqu'un malade appelle un « médecin pour le soigner, le médecin commence par se « soigner lui-même. *Prima sibi charitas.* »

« Lorsqu'un docteur est appelé pour voir un malade, « il vole à son secours..... j'affirmerais presque qu'il est « péniblement affecté en bon chrétien qu'il n'est pas tou- « jours, si la châtelaine du lieu se trouve atteinte d'un « anthrax envahissant.... Grand Dieu ! on disait un an- « thrax, et ce n'est qu'un furoncle volumineux qu'un ca- « taplasme pourrait terrasser ! Mais c'est égal, on l'atta- « que avec bien d'autres batteries. On l'accable d'onguents, « on le noie de potions, on l'assiége d'embrocations, tous « moyens héroïques mais inutiles et peut-être un peu « nuisibles, qui forcent tout le monde à conclure que « voilà un médecin de premier ordre.... Puis on ne voit « pas grand inconvénient à faire ingurgiter au malade « quelque chatterie pharmaceutique, un élixir, un sirop « nouveau, un bonbon, etc., que le docteur ordonne en « commémoration du petit envoi qui lui en a été fait à « lui-même. » (Page 113.)

A propos d'un autre duel avec un *nævus* de caractère assez inoffensif, l'impitoyable auteur ajoute :

« Le duel dura trois ans et produisit trois à quatre » mille francs d'épaves au bénéfice du docteur qui avait

» fait de si belles passes d'armes, (thérapeutique astrin-
» gente, injectante, inoculante, acuponcturante et in-
» signifiante), contre une affection qui ordinairement jouit
» de ses coudées franches sans avoir maille à partir avec
» la matière médicale. » (P. 115.)

« La pharmacie est engorgée d'une foule de choses inutiles, encombrantes, coûteuses et grotesques, des onguents composés et des extraits de l'autre monde, des astringents qui n'astringent rien du tout, et des altérants qui n'altèrent peut-être que la bourse et la santé déjà assez ébréchée de ceux qui les avalent..... Si bien que par le moyen de colossales ordonnances de pilules de tout calibre, on ordonne et l'on donne le plus souvent aux malades un nouveau principe que j'ai l'honneur de présenter à monseigneur le codex sous le nom de *Nihiline*.... »

« Mais que serait-ce, si j'abordais la question de la petite chirurgie ministrante, taillant, brûlant, scarifiant, vésicant et embrochant le pauvre monde, à tort et à travers, sous prétexte de révulsion et de dérivation, et couvrant de cautères et de moxas des colonnes vertébrales cariées, qui ne s'en dérangent guères pour cela?... » (P. 357.)

Le chapitre XXIII, relatif aux ingénieux procédés et aux combinaisons profondes qui conduisent à la *réputation médicale*, mérite aussi d'être remarqué, car il intéresse très directement de nombreux malades.

» On peut tenir pour certain, dit le Dr Combes, que dans la plupart des cas, ce sera celui qui méritera le plus une réputation médicale, qui parviendra le moins à l'obtenir... Car l'homme de science ne s'abaisse guère jusqu'à l'intrigue. C'est cependant le meilleur moyen, le seul moyen à peu près de parvenir, même avec un talent réel... » (P. 278.)

Un autre chapitre qui intéresse tout le monde, et qui

nous fait poser le pied sur un volcan, est celui qui a pour titre : le *charlatanisme*.

Après avoir spirituellement distingué les charlatans, les conquérants, les filous et les voleurs, les charlatans de la réclame, de l'enseigne et du tapage, et les charlatans invisibles à l'œil nu, remplaçant les ficelles par les fils d'araignée, l'auteur signale quelques petites manœuvres qui lui agacent spécialement le système nerveux. En voici deux échantillons :

« Il s'agit des praticiens qui font croquer le marmot aux malheureux consultants, pendant plusieurs heures, dans leur salon d'attente... avec des consultants postiches payés à l'heure...

» Une mention seulement pour la finesse quintescenciée de ceux qui posent çà et là quelques pièces ou piles d'or, disséminées dans un beau désordre, effet de l'art, pièces qui signifient : Paiement immédiat ; exclusion de l'infime monnaie blanche... (P. 308.)

« Mais démasquons aussi le public qui, le plus souvent, pousse le médecin au charlatanisme. Oui, monsieur, vous avez guéri dans neuf jours la cousine de ma mère qni s'était cassée le bras, et vous avez deviné que notre voisin avait depuis trois ans dans les poumons le ver que vous lui avez fait rendre ! Un vrai miracle, monsieur !... *Nota bene :* On n'avait jamais vu ni ver, ni fracture. Mais tenez-vous pour averti que cet encens grossier doit tenir lieu d'honoraires... » (P. 308.)

Le docteur Combes, on le voit, n'y va pas de main morte et ne craint pas de promener le fer rouge sur les plaies. Médecins, pharmaciens, empiriques, malades, autorités administratives, tout le monde y passe, et plusieurs sortent sensiblement endommagés des engrenages de ses 38 chapitres.

En attendant qu'on les lise tous, signalons quelques

titres à la curiosité légitime du public : Bataille des doctrines. — Nous sommes des ânes. — Pétrin médical. — De la médecine interlope. -- Examen de l'homœpathie. — Martyrologe. — Des consultations entre médecins. — De la valeur monétaire des soins médicaux. — Les spécialités médicales et pharmaceutiques. — Du mensonge en médecine, etc. (P. 435-36.)

Après avoir démontré très clairement que les médecins, le public, la justice et la morale ne se portent pas au mieux sous le régime actuel, l'auteur arrive naturellement au remède. Après le diagnostic et le pronostic qui ne sont pas gais, voici la thérapeutique. Elle peut se résumer en une ligne :

Traiter le corps médical par le budget :

« Ou, sous une forme plus philosophique : « Faire que » le médecin ne puisse trouver son *intérêt* que dans l'*ab-* » *sence des malades*, ou dans la *prompte guérison* des ma- » ladies ; ère fortunée et pas du tout utopique, qui com- » mencerait dans un quart-d'heure, si j'étais gouverne- » ment. » (P. 2.)

Il est évident, en effet, que cette condition, impossible sous le régime actuel, serait complètement réalisée si les médecins étaient rétribués par l'Etat, inamovibles comme la magistrature, organisés hiérarchiquement et sous la seule autorité des corps constitués et nommés par eux.

Voici comment le Dr Combes résume les avantages du nouveau régime pour les médecins, pour les malades et pour l'Etat :

« Satisfaction entière serait donnée :

Aux *médecins :* 1° En leur permettant, en dehors de toute préoccupation de pain quotidien, qui aujourd'hui les aigrit et les blesse, de se livrer aux études qu'ils aiment, mais qu'ils négligent forcément pour se mettre en

quête du client, et de se donner tout entier à la pratique au grand profit de l'art de la science et de l'humanité; *)

« 2° En sauvegardant leur dignité, leur moralité, et en mettant sous leur véritable jour le zèle charitable, le dévouement professionnel qui est aujourd'hui faussé par une position équivoque;

» 3° En leur permettant la satisfaction d'une juste ambition par un avancement hiérarchique, en dehors des ignobles manœuvres de l'intrigue et du savoir-faire, d'après le jugement compétent de leurs pairs; en les plaçant suivant leurs aptitudes, leurs goûts et leurs spécialités;

» Aux *malades:* 1° En leur assurant des soins éclairés, constants, consciencieux, assidus;

» 2° En leur permettant de s'affranchir des conseils stupides ou dangereux de toutes les exploitations cupides et charlatanesques;

» 3° En leur permettant d'arrêter de bonne heure le développement des maladies, d'atténuer leur gravité et surtout de diminuer leur durée;

» 4° En augmentant celle de la vie humaine compromise par les conseils souvent dangereux d'empiriques incompétents;

» A l'*Etat:* 1° En obtenant aisément des travaux d'ensemble d'une immense portée, des statistiques importantes *qu'on ne fera jamais sans cela;*

» 2° En assurant partout et toujours un service médical aussi parfait que possible pour le pauvre comme pour le riche, pour le paysan comme pour le citadin;

» 3° En diminuant, dans une énorme proportion, le nombre des journées d'hôpital;

*) L'auteur aurait pu ajouter: et d'étudier la théorie et la pratique du magnétisme quand ils y croient, ce qu'ils n'osent faire aujourd'hui par beaucoup de motifs très peu scientifiques.

» 4° En augmentant parallèlement celle du travail productif, seul créateur de la richesse absolue;

» Tout cela pourrait se faire sans effort, sans bruit, sans difficulté peut-être, dès l'instant que cela serait compris, en augmentant de quelques centimes les contributions directes*), et en diminuant d'autant et de bien plus encore la somme que chaque famille paie annuellement pour cause de maladie. » (Préface, p. XXVII.)

L'espace nous manque pour indiquer les réponses que fait l'auteur aux nombreuses objections que son projet soulève. Disons seulement qu'il en réfute victorieusement quelques-unes, mais qu'il en existe d'autres sur lesquelles il glisse trop rapidement ou même dont il ne parle pas, lacune qu'il comblera sûrement, avec un plein succès, dans la prochaine édition de son important ouvrage.

Souhaitons, en attendant, que la présente édition aille prendre place dans la bibliothèque des médecins, des autorités, des malades passés, présents ou futurs, c'est-à-dire de tout le monde, car il s'agit ici d'une question d'intérêt universel. Que la presse nous parle donc un peu moins des élucubrations de la diplomatie des deux hémisphères et un peu plus de la *santé publique*, condition de tout *travail* du bras et du cerveau, et par conséquent de toute prospérité matérielle et morale.

E. R.



*) Quand la séparation de l'Eglise et de l'Etat sera établie, moment qui s'approche visiblement dans plus d'un pays, la difficulté budgétaire sera aisément levée.

Débuts magnétiques.

Nous donnons aujourd'hui les débuts d'un magnétiseur, M. Olivier, qui a écrit un traité du magnétisme en 1849, après avoir été l'élève de M. Du Potet. Les faits qu'il annonce dénotent une grande puissance et nous espérons qu'il l'a conservée.

Nous le laissons parler.

M. Du Potet vint ouvrir un cours de magnétisme à Montpellier en 1836. Les jeunes étudiants en médecine, avides d'apprendre, et encore purs d'égoïsme et d'esprit de corps, accoururent en foule chez lui pour entendre la vérité nouvelle; bientôt aussi les malades affluèrent de toute part. Grand émoi parmi les professeurs de la célèbre Faculté. Le doyen se chargea d'écraser l'hydre menaçante; il intenta trois procès à M. Du Potet, qui se défendit lui-même, si bien, qu'il couvrit son adversaire de ridicule et les gagna tous les trois.

Je passe sous silence les odieuses tracasseries qu'on lui suscita, pour se venger de son triomphe.

Les cures et les phénomènes psychologiques et physiologiques que produisait M. Du Potet, et surtout les persécutions dont il avait été l'objet, répandirent rapidement son nom dans tout le département.

Je ne connaissais pas alors le magnétisme : j'en avais bien entendu parler quelquefois, mais d'une manière si diverse, que je résolus de saisir cette occasion pour m'assurer par moi-même s'il méritait tout le bien ou tout le mal qu'on disait de lui. Je me rendis à Montpellier et me présentai chez M. Du Potet. Il eut la bonté de m'accorder quelques entretiens et de m'exposer la doctrine magné-

tique, avec une simplicité qui me frappa. Il résumait toute cette doctrine dans ces deux mots magiques : « l'*amour* et la *volonté.* »

Mon cœur et mon esprit furent subjugués ; puis, joignant l'exemple à ses paroles, il me rendit témoin des effets salutaires et merveilleux qu'il obtenait sur ses malades. Chose étrange! c'est que les effets physiologiques fixèrent peut-être plus mon attention que les phénomènes du somnambulisme, et que dès ce moment j'entrevis que la propriété principale, essentielle du magnétisme, était sa *vertu curative*, ainsi que me l'avait affirmé M. Du Potet. Moins méticuleux, ou si l'on veut, plus simple que nos savants et nos esprits forts, je crus à la bonne foi de sa parole et au témoignage de mes yeux, peu disposés cependant à se laisser fasciner, et je le quittai, parfaitement convaincu de l'existence et de l'efficacité *curative* du magnétisme. Il me semblait qu'une lumière éclatante venait d'inonder, de ses rayons, mon cœur et mon esprit, et qu'une vie nouvelle s'ouvrait devant moi.

Je vis, chez M. Du Potet, Mlle Pigéaire, encore enfant, magnétisée par sa mère, et qui depuis a été si indignement calomniée par nos savants docteurs de la capitale, qui, se croyant des êtres à part, pensent avoir des yeux autrement conformés que ceux des personnes qui se flattent d'avoir du sens et de la raison, et ne veulent absolument voir qu'à travers le prisme de leur science conjecturale.

De retour chez moi, je racontais à quelques amis, avec l'ardeur d'un jeune adepte, tout ce que j'avais éprouvé et vu ; mon récit, qu'on me passe le mot, était fébrile. La maîtresse du café où nous nous trouvions, frappée de ce qu'elle entendait, me dit, moitié sérieux moitié riant : « Je souffre horriblement du côté gauche ; voulez-vous, monsieur, me magnétiser? » — « Très volontiers. »

Elle était debout à côté de moi : je lui fais des *passes*

sur la partie souffrante, et, après cinq minutes environ, je lève les yeux pour voir si elle éprouve quelques effets. Quelle est ma surprise! *Thérésine* dormait, appuyée d'une main contre le mur. Je l'interroge :

D. Dormez-vous, Thérésine ?

R. Oui, monsieur.

D. Combien de temps voulez-vous dormir ?

R. Encore dix minutes.

D. Serez-vous soulagée?

R. Bien mieux! je serai guérie. — *Après dix minutes,* — éveillez-moi.

Je réveille Thérésine, et à peine ses yeux sont ouverts qu'elle s'éloigne, et dit : « C'est singulier! je ne souffre plus de ma douleur. »

Mon étonnement fut égal à celui des spectateurs. Pour mon premier essai et à mon insu, je venais d'obtenir une cure et le somnambulisme.

M. B..., jeune homme de dix-neuf ans, entre au même instant. On lui raconte ce qui vient de se passer; il refuse d'y croire et me défie de l'endormir.

J'accepte ce défi, avec la légèreté qui est l'apanage de l'ignorance, car, je le confesse, je ne savais ce que je faisais.

Aux premières *passes* M. B... se lève brusquement et veut s'échapper. Je le saisis vivement par la main, et, le forçant à se rasseoir, je lui dis :

« Vous m'avez défié! restez là : je vous l'ordonne. »

Subjugué déjà par l'influence magnétique, dominé par mon ton impérieux, il obéit sans résistance. Quelques *passes* suffisent pour déterminer de violents mouvements nerveux et le plonger dans le sommeil.

Satisfait de ce nouveau succès, je le réveille aussitôt.

On me presse de renouveler cette expérience ; M. B... lui-même m'en prie : sans savoir ce qui s'est passé, ce sommeil paraît lui être agréable.

Ebloui de ce second succès inattendu, avide de connaître jusqu'où peut aller cette puissance innée, extraordinaire, inexplicable même pour ceux qui l'exercent, j'ose imiter ce que j'ai vu faire à M. Du Potet.

Je prends une canne, et, à quatre pas de distance, j'en dirige l'extrémité vers M. B...; à l'instant il s'endort et tombe comme frappé de la foudre. Le succès m'enhardit ; après l'avoir réveillé, je magnétise une pièce de 5 francs, et à peine ai-je le temps de la déposer sur l'extrémité de son pied, que le phénomène se reproduit. J'essaie, après cette épreuve, d'agir à distance par la pensée, car j'avais besoin de me convaincre pour ainsi dire moi-même, à mesure que les effets que j'obtenais grandissaient. Après avoir pris secrètement les précautions qu'exigeait son excessive sensibilité, afin d'éviter tout accident, je m'éloigne sans qu'il puisse soupçonner mes intentions; je mets trois vastes salles entre nous deux, et à peine j'ai dit *mentalement :* « M. B..., dormez ! » qu'il tombe endormi dans les bras de ceux qui l'entourent.

Inexpérimenté comme je l'étais, j'ignore comment je ne fus pas effrayé de ces effets extraordinaires, que je produisais alors machinalement et sans but utile.

Ma nuit fut sans sommeil ; mon esprit était complétement dépaysé, je sentais en un mot que le vieil homme s'en allait pour céder la place à un homme nouveau, et je compris les résistances que rencontrait le magnétisme, surtout après que M. B... m'eût donné des preuves incontestables de clairvoyance et dans des conditions qui ne permettaient plus aucun doute sur les facultés de l'esprit des somnambules. M. B... avait une clairvoyance extraordinaire ; il répondait aux questions qu'on lui adres-

sait avec une rapidité et une sûreté étonnantes. Je me bornerai à citer le premier trait de lucidité spontanée qui me révéla ses facultés psychologiques.

Il dormait, la tête appuyée sur mes genoux, les bras pendants, et causait amicalement avec moi. Un de ses amis entre dans le café où nous étions, se glisse, sans être aperçu, parmi les nombreux spectateurs qui nous entouraient, et saisit furtivement une de ses mains. Aussitôt M. B. s'écrie :

« Un serpent vient de me toucher la main ! c'est un faux ami, qui ce matin a dit du mal de moi à mon oncle ; ne souffrez plus, Monsieur, qu'il me touche. »

Son ami, interpellé, nia le fait et ajouta avec embarras quelques plaisanteries sur le sommeil simulé, disait-il, de M. B... On alla aux informations, et l'on apprit que M. B... était brouillé avec son oncle, qu'il ne l'avait pas vu depuis un mois, et que le matin même son ami avait rencontré l'oncle et lui avait dit :

« Vous ne ferez jamais rien de bon de votre neveu. »

Les amis de M. B... firent si bien qu'ils le détournèrent, au bout de quelques jours, de se faire magnétiser. Ainsi mes premières épreuves commencèrent avec mes premiers succès. Il n'y a qu'un magnétiseur qui débute, qui puisse comprendre la peine que l'on ressent lorsqu'on se voit enlever son premier somnambule *clairvoyant*. Ne soupçonnant point alors toute la portée du magnétisme, ce n'était pas le tort que pouvait éprouver la santé de M. B..., évidemment altérée, qui m'inspirait des regrets, mais la perte de la jouissance de sa lucidité qui m'avait donné comme une espèce de vertige.

Le temps et l'expérience ont mis un frein à cette exaltation, du reste inévitable quand on commence à magnétiser, et que l'on obtient, pour la première fois, des phénomènes qui confondent la raison. Que ceux qui n'ont jamais magnétisé, ou qui n'ont point opéré de guérisons

et obtenu le somnambulisme, ne comprennent pas que l'on puisse se consacrer à la pratique du magnétisme, avec la défaveur qui s'y attache et l'abnégation qu'il exige, je le conçois; mais qu'on ne soit pas son partisan zélé lorsqu'on a eu le bonheur de rendre la santé à quelques malades et de rencontrer un somnambule lucide, je ne crains pas de dire qu'il faut avoir un cœur bien sec, en un mot une mauvaise nature.

Olivier.



Correspondance.

A Monsieur A. Bauche.

Monsieur,

Si je comprends bien l'expression *mettre au défi*, expression dont vous vous servez pour me combattre, je dois en conclure que vous rejetez complètement la possibilité de l'*écriture directe*, et qu'ainsi il devient inutile de discuter sur ce point. Cependant je l'avais choisi, ce point, pour engager une polémique qui aurait été fort intéressante, et qui aurait certainement fini par élucider une question qui doit nous intéresser tous au plus haut degré. Je regrette donc vivement, Monsieur et honoré confrère, qu'en relevant le gant que j'ai jeté à tous les adversaires du spiritisme, vous laissiez tomber à plat la question, au lieu de la relever et de lui donner, par votre talent de discussion, toute la vie qu'elle mérite.

Il est vrai que tout en me mettant au défi de vous faire passer une phrase écrite et signée directement par l'esprit de votre père, vous dites que votre scepticisme

recevra une rude atteinte si vous trouvez une similitude incontestable entre l'écriture directe qui vous sera fournie et celle avec laquelle vous pourrez la comparer. Mais, Monsieur, vous prouvez seulement par là que vous connaissez encore fort peu le spiritisme et les phénomènes qui en découlent : 1° Pour obtenir l'écriture directe, il faut un médium spécial, qu'on n'a pas toujours sous la main ; 2° aurait-on le dit médium, qu'il ne serait pas encore sûr que l'esprit évoqué voulût se manifester ; 3° s'il le voulait et qu'il le fît, il ne consentirait peut-être pas, malgré la médianimité spéciale, à écrire de sa propre main ; 4° enfin, s'il y consentait, son écriture, à la rigueur, pourrait différer plus ou moins de celle qu'il avait de son vivant ; et j'ajouterai même, car j'ai souvent pu le constater, qu'il pourrait faire quelques fautes d'orthographe qu'il n'aurait certainement jamais faites étant de ce monde.

Dans ces deux derniers cas, que diriez-vous, Monsieur ?

Vous diriez, sans aucun doute, qu'il n'y a pas le moindre fond à faire sur les manifestations des esprits ; que les spirites se laissent aveugler, etc., etc.

Eh bien, Monsieur, vous auriez tort, grandement tort ; et quant à nous, spirites, je vais vous prouver que vous vous tromperiez aussi à notre égard ; que nous faisons tout notre possible au contraire pour découvrir la vérité, en tâchant de ne pas nous laisser éblouir par des apparences souvent trompeuses ; que nous n'affirmons que quand nous croyons pouvoir consciencieusement le faire, et qu'enfin notre critérium est un critérium vraiment spéculatif.

Et l'une des preuves de ce que j'avance, la voici :

A l'aide d'un médium spécial, j'évoque l'esprit de votre père et le prie d'écrire lui-même.

L'esprit se manifeste, écrit, et son écriture ne laisse

rien à désirer quant à la similitude que vous désirez tant d'obtenir.

Vous voilà presque convaincu, Monsieur, et vous êtes tout prêt à faire amende honorable.

Et moi, spirite, je doute:

Pourquoi êtes-vous à-peu-près convaincu? Parce que vous connaissez fort peu encore le spiritisme;

Pourquoi douté-je? Parce que je le connais beaucoup mieux que vous.

Oui, car je sais ce dont vous ne vous doutez peut-être pas, qu'un esprit quelconque peut se manifester à la place de celui qui est évoqué, et qu'il peut en contrefaire parfaitement l'écriture.

Si donc j'obtenais ce que vous me demandez, je ne vous dirais pas, d'un air triomphant, voilà la propre écriture de votre père: non, je suis trop consciencieux, trop loyal, trop ami de la vérité pour cela; je me contenterais de vous dire: ceci prouve seulement d'une manière incontestable qu'il y a des Esprits, et qu'ils se manifestent à nous soit d'une manière, soit d'une autre, selon le genre de médianimité qui les attire; seulement, nous n'avons pas encore les moyens de reconnaître leur identité.

Ce n'est donc qu'à cet égard, soit dit pour me bien faire comprendre, qu'il peut me rester un doute; doute que franchement je signale.

Mais là, c'est-à-dire dans la manifestation des Esprits, n'est pas le point capital: il est dans la doctrine elle-même qui est la plus rationnelle, la plus consolante de toutes les doctrines, et qui vient rendre enfin un immense service aux hommes en leur montrant les monstrueuses et révoltantes absurdités enseignées et professées jusqu'à ce jour.

Agréez, etc. C. Péreyra.



Je profite de cette occasion pour vous prier, Monsieur, de saluer bien cordialement de ma part tous les membres de notre Société. C. P.

Je prie M. Patry de vouloir bien prendre également pour lui ce que je viens de dire à mon honorable confrère M. Bauche.

Je ne puis terminer sans manifester le désir de voir dans ma lettre d'aujourd'hui moins de fautes d'impression que dans mon dernier article; fautes qui auront empêché quelquefois de saisir ma pensée.

LAUSANNE. — IMPRIMERIE HOWARD ET DELISLE.

N° 7. Juillet 1869. Année 9me.

LE MAGNÉTISEUR

PAR CH. LAFONTAINE

OBLIGATIONS DU JOURNAL *LE MAGNÉTISEUR*

INTÉRÊTS DE 6 %.

Dès aujourd'hui, 1er juillet, nous payons les intérêts des obligations du journal *Le Magnétiseur*, sur la présentation du coupon de 1869.

L'administration du journal, rue du Mont-Blanc.

Des différents modes de démagnétisation.

Sous ce titre, le docteur Louyet a fait dans l'*Union magnétique de Paris* du 10 juin, un curieux et savant article, dans lequel il a passé en revue les diverses manières, depuis la volonté, la ventilation, l'eau froide, l'immersion, la douleur, les passes, etc., etc., employées jusqu'à ce jour pour démagnétiser.

Je ne veux point discuter ici tous ces divers modes qui sont plus ou moins rationnels, j'y reviendrai un jour, mais je tiens à rectifier aujourd'hui, une erreur dans laquelle est tombé le docteur, en m'attribuant un mode particulier, que je n'ai jamais employé, ni jamais indiqué pour démagnétiser, et que je repousse fortement.

Ainsi le docteur dit à la page 301 de l'*Union :*

« Il est un moyen préconisé par un homme d'une grande autorité dans la science magnétique, je veux parler de M. Lafontaine. Ce moyen consiste à arcbouter les doigts sur la région épigastrique. J'avoue que, malgré l'expérience et le savoir du célèbre praticien, je n'ai ja-

mais osé essayer son procédé, parce qu'il y a dans cette région un nerf signalé par le professeur *Cruveilhier* comme étant tellement sensible, qu'en exerçant sur lui une pression un peu vive, on peut faire tomber une personne à la renverse. »

J'approuve le docteur Louyet de n'avoir point employé la pression magnétique pour démagnétiser; je l'approuve d'autant plus que, — jamais je ne l'ai employée, — jamais je ne l'ai indiquée pour démagnétiser. — Je doute même que l'on puisse, à l'aide de ce moyen, démagnétiser, ou même réveiller une personne endormie magnétiquement, ou seulement envahie fortement par le fluide d'un magnétiseur. Je dirai plus, je dirai qu'il serait, — qu'il est — dangereux de se servir de ce moyen qui ne peut pas, dans aucun cas, démagnétiser qui que ce soit, et qui pourrait blesser une personne dormant magnétiquement d'un sommeil calme.

Ce qui a pu provoquer l'erreur du docteur Louyet, c'est que le moyen dont il parle; — je l'emploie, je l'indique et je le recommande même beaucoup, — mais, — non pour démagnétiser, ni réveiller comme il le dit, mais bien, — pour faire cesser *immédiatement* les crises épileptiques, hystériques, et toutes crises nerveuses convulsives.

Dans toute crise nerveuse convulsive, qu'elle soit épileptique, hystérique, ou simplement nerveuse, le diaphragme se contracte fortement, et lorsqu'il est ainsi contracté, il se présente à la surface épigastrique, dur, ferme et résistant comme une barre de fer. Par cette raison on n'a point à craindre de froisser, ni de blesser le nerf indiqué par le docteur Cruveilhier, on n'a plus affaire qu'à un grand muscle dont il faut à toute force faire cesser la contraction, puisque la détente obtenue, tout mouvement convulsif cesse *immédiatement*, non seulement dans les membres, mais dans tout le corps, quelque soit le temps habituel que doit durer la crise épileptique ou autre.

Ce moyen, je l'ai toujours employé avec succès depuis

trente-cinq ans, sans avoir jamais eu un cas où j'aurais pu le regretter. Le voici :

Lorsque je suis en présence d'une crise épileptique, dans laquelle le malade est tombé en jetant un cri qui fait mal à entendre, les traits bouleversés, les yeux convulsés, la bouche tordue, laissant passer entre les dents et les lèvres serrées un souffle bruyant, mêlé d'écume, de bave sanguinolente ; n'ayant plus rien d'intelligent, ni d'humain dans tout son être, frappant le pavé de sa tête et de ses membres meurtris sans conscience de la douleur. — Je m'approche froidement pour faire cesser un état aussi horrible et qui se prolonge quelquefois des heures ; je rappelle à moi tout mon courage, toute ma fermeté, toute ma force — car il en faut ; — je mets en action toute ma volonté, et j'impose hardiment le bout de mes doigts sur la région épigastrique de ce pauvre corps étendu par terre. J'appuie avec force en faisant un acte de volonté violent pour obtenir grande et intense l'émission du fluide magnétique dans lequel j'ai fait en quelque sorte passer ma vie ; je dégage aussitôt l'estomac par quelques passes transversales exécutées d'une seule main et plus vivement que la pensée ; j'impose de nouveau le bout des doigts toujours en appuyant et en magnétisant fortement, puis je dégage promptement comme la première fois.

Par la répétition de ces impositions, de ces pressions, de ces magnétisations et de ces dégagements, je force le diaphragme à se détendre, je le maintiens ainsi, et j'obtiens instantanément la cessation de tout mouvement convulsif.

De plus, par une pression magnétique sur les carotides, je dégage la tête, j'évite le sommeil comatique qui suit toute crise épileptique ; et je fais ainsi disparaître cet hébétement, cet idiotisme, conséquence ordinaire d'un ébranlement violent au cerveau ; enfin je rends l'intelligence, la conscience de lui-même au pauvre malade.

Dans une crise hystérique, pendant laquelle la malade tantôt couchée, tantôt droite, tantôt roulée en boule, frappant à droite, à gauche avec ses bras et ses jambes ; perdant la respiration, suffoquant dans des étouffements, des étranglements spasmodiques ; jetant des cris effrayants au milieu de rires inextinguibles, de sanglots, de pleurs coulant en abondance, j'agis de la même manière en touchant fortement la région épigastrique ; puis je frappe vivement avec les doigts de petits coups sur les organes respiratoires et la poitrine, depuis la naissance du cou jusqu'à l'estomac ; je finis par une insufflation chaude sur le cœur.

Par ces moyens je deviens maître instantanément de tous les mouvements spasmodiques et convulsifs, et bientôt je vois renaître le calme et le bien-être après quelques grandes passes.

Voilà les cas pour lesquels j'ai indiqué dans l'art de magnétiser et mes autres ouvrages la pression violente et magnétique sur l'estomac.

On peut agir ainsi sans crainte de blesser ancun nerf, je l'affirme ; on ne touche qu'à un seul muscle, le diaphragme, qui, par l'état de contraction dans lequel il est, préserve et sert de bouclier à toute la région épigastrique. Mais pour attaquer avec succès et faire cesser immédiatement des crises aussi affreuses, il faut du sang-froid, de la fermeté, il faut avoir une certaine confiance en soi, il faut être maître de soi-même : c'est le moyen de dominer toute chose et tout être.

Quant à la démagnétisation même, qui a provoqué cette explication, je renvoie à l'*Art de magnétiser*, *) dans lequel j'ai dit :

« Lorsque je veux réveiller, je commence par faire un peu moins lentement qu'en cherchant à magnétiser, quel-

*) L'Art de magnétiser : 3e édition, 1860, page 64.
» » » 2e » 1852, page 45.
» » » 1re » 1847, page 31.

ques grandes passes depuis les épaules jusqu'aux pieds, pour entraîner le fluide aux extrémités, afin de dégager la tête ; puis en mettant de la force musculaire, je fais vivement devant les yeux, le visage, la poitrine et le buste entier des passes courtes en descendant de côté jusqu'au moment où je reconnais sur la physionomie du patient qu'il revient à lui.

Je fais ensuite une insufflation froide sur les yeux en touchant les sourcils depuis leur naissance, afin d'ouvrir entièrement les yeux du patient qui doit être alors réveillé, mais non démagnétisé, car il n'est point encore débarrassé du fluide que par la magnétisation je lui ai transmis et dont j'ai envahi, saturé son organisation.

C'est le moment de le démagnétiser, de le dégager entièrement, car pour moi réveiller et démagnétiser sont deux choses distinctes et différentes.

Pour démagnétiser, je fais vivement, et en employant de la force musculaire, de longues passes sur la tête, le corps et les jambes, et je ne cesse que lorsque le patient n'éprouve plus aucune sensation, aucun engourdissement, jusqu'au moment enfin où il est entièrement dégagé et revenu complètement à son état normal. »

J'ajoute même, toujours dans l'Art de magnétiser *) :

« Il est fort essentiel de bien démagnétiser après avoir réveillé, car souvent il arrive que le malade ou le sujet, qui ne s'est point laissé débarrasser entièrement, éprouve dans la journée un peu de lourdeur dans la tête ou d'engourdissement dans les jambes, ce qui pourrait dégénérer en un malaise général et provoquer même des accidents graves.

Comme on le voit, cette manière de démagnétiser n'a aucun rapport avec celle que le docteur Louyet m'attribue.

*) L'Art de magnétiser : 3e édition, page 65.

J'ai toujours indiqué qu'il fallait entièrement démagnétiser une personne même quand on ne l'avait point endormie et j'ai toujours agi ainsi avec tous mes malades. »

LAFONTAINE.



Nous continuons aujourd'hui les débuts magnétiques de M. Olivier, que nous empruntons à son traité sur le magnétisme.

Défi.

Les phénomènes que présentait le jeune B..., dans ses sommeils magnétiques, faisaient l'objet de toutes les conversations. Ses amis le tourmentaient sans cesse ; ils le raillaient, se moquaient de lui et prétendaient qu'il me servait de compère, ou bien qu'il n'était qu'un imbécile qui se laissait dominer par moi. Enfin, l'un d'eux, M. Bi..., le chargea de me défier de l'endormir. M. B..., furieux de ce qu'on soupçonnait sa bonne foi et la mienne, lui parie que je l'endormirai et vient me prévenir de ce qui se passe.

Piqué au vif, présomptueux comme tous ceux qui ne connaissent que superficiellement une chose, ne comprenant point encore toute la portée de l'engagement que j'allais prendre, je promets à M. B... de le venger, et je l'engage à amener son ami.

Ces Messieurs arrivent le soir ; après les compliments d'usage et une courte explication, j'invite M. Bi... à s'asseoir, et je commence à le magnétiser.

Me voilà dans un café où il y avait nombreuse compagnie, au milieu de conversations bruyantes et du choc des verres et des bouteilles, magnétisant un vigoureux

jeune homme de vingt ans, bien décidé à m'opposer une résistance opiniâtre. Pour un magnétiseur novice, les conditions n'étaient pas favorables ; c'était vraiment une position désespérante. On a bien raison de dire que la foi renverse tous les obstacles !

Ma confiance dans mes forces n'est pas un instant ébranlée, j'appelle toute mon énergie à mon secours, je m'isole et me concentre tellement, que je ne vois ni n'entends plus rien de ce qui se passe autour de nous, à ce point que je me crois seul avec mon redoutable adversaire.

Je commence mes *passes* avec l'assurance et le calme que donne la certitude de vaincre... O surprise!... dans dix minutes les yeux de M. Bi... se troublent, ses paupières s'affaissent et vont se fermer complètement ; il va dormir : je suis vainqueur, M. B... est vengé, et le magnétisme triomphe.

Mais, ô revers!... la foule s'approche, on murmure de tout côté : il dort, il a succombé!... On ouvre, on ferme brusquement les portes, les allants et les venants font un tapage continuel, le bruit, l'amour-propre blessé, rendent les sens à M. Bi... ; il fait un effort : il m'échappe.

Cinq fois dans une heure et demie cette lutte se renouvelle, et cinq fois les mêmes causes m'enlèvent la victoire.

Enfin, M. Bi..., fier de sa résistance, me dit :

« Vous le voyez, monsieur, nous prolongerions inutilement cette lutte : vous ne réussirez pas ; — *d'un ton moqueur* : — vous serez plus heureux une autre fois. »

Il veut se lever ; je le contiens sur son siége, et lui dis :

« Doucement, monsieur ! non, non ; restez là, s'il vous plaît, je ne rends pas ainsi les armes ! »

La résistance m'avait irrité ; j'avais ma bonne foi, celle de M. B.... à justifier ; je voulais, et je voulais avec une

volonté de fer, prouver la puissance du magnétisme, en un mot j'étais décidé à vaincre, ou à mourir à la peine.

Je recommence à magnétiser M. Bi... avec une ardeur qui tenait de l'exaltation, mêlée de colère, et dans dix minutes, en dépit du bruit, des rires et des mauvaises plaisanteries, qui arrivent de temps en temps jusqu'à mes oreilles, malgré ma préoccupation, je le plonge dans un profond sommeil.

Alors le silence se rétablit; la stupeur est générale, on se rapproche, on nous entoure.

J'interroge M. Bi... d'un ton sévère:

D. Dormez-vous, monsieur?

R. —*Avec humeur*—Oui, monsieur.

D. Vous êtes vaincu, monsieur Bi...., vous ne vous prêtez point à une coupable comédie, et le magnétisme est une réalité. L'avouez-vous? — *Point de réponse.* — Combien de temps voulez-vous dormir?

R. — *D'une voix sépulcrale.* — Emmenez-moi chez moi.

D. Répondez à ma question: combien de temps voulez-vous dormir?

R. — *D'un ton brusque.* — Eveillez-moi de suite.

Je laisse dormir M. Bi... encore quelques minutes, et je le réveille.

A peine a-t-il ouvert les yeux, qu'il s'écrie:

« Je sors de l'Enfer. Une ceinture de fer me presse les flancs. »

Aussitôt, la figure inondée de ses longs cheveux noirs, les traits renversés, les yeux hors de leur orbite, il s'élance sur moi en grinçant des dents, comme un fou furieux, et en poussant un cri sauvage; il cherche à me mordre et à m'étreindre dans ses bras nerveux pour m'é-

touffer. A ce terrible réveil, tout le monde recule épouvanté jusqu'à l'extrémité de la salle : on se précipite dans la cour, par les portes et les croisées ; je reste *seul* face à face avec mon redoutable adversaire.

Prompt comme la pensée, rapide comme l'éclair, joignant la force morale à la force physique, je saisis vigoureusement ses deux bras, je colle ma figure contre la sienne, je fixe mon regard ardent sur son regard égaré, et, d'une voix impérieuse et calme tout à la fois, je lui dis :

« C'est moi qui vous ai endormi, moi qui vous ai réveillé ! calmez-vous, et asseyez-vous : je vous l'ordonne. »

A ces mots l'immobilité succède à la fureur, ses yeux flamboyants se ferment à demi, il recule, s'appuie un instant contre le mur, ses genoux fléchissent, son corps s'affaisse, il tombe comme une masse inerte, accoudé sur la table auprès de laquelle je l'ai endormi.

Debout devant lui je le considère en silence, les bras croisés sur ma poitrine.

Il m'est impossible de rendre ce qui se passa en moi, ni de dire où je puisai le sang-froid et l'énergie nécessaires dans un moment aussi périlleux pour un magnétiseur inexpérimenté.

Mon attitude calme, l'immobilité de M. Bi..., rassurent tout le monde : peu à peu on se rapproche, on nous entoure de nouveau.

« M'en voulez-vous, dis-je alors à M. Bi... ?

« Non, monsieur, me répondit-il.

M. B... s'approche et lui dit, en riant :

D. Eh bien ! nous voilà manche à manche ?... à la belle !

R. —*Avec douceur*.—Tu as raison.

D. Crois-tu au magnétisme ?

R. Oui... à présent.

L'étonnement était à son comble ; chacun l'exprimait à sa manière.

M. R... s'approche de moi et me dit :

« J'étais du pari, et nous l'avons perdu. Cependant, monsieur, je ne crois pas que vous puissiez m'endormir, et malgré ce qui vient de se passer, je vous défie à mon tour. »

J'accepte sans hésiter ce nouveau défi avec la confiance que donne un succès récent.

M. R... prend la place de M. Bi.., et, malgré ses efforts, et les mêmes causes qui secondent sa résistance, je parviens à l'endormir profondément, après une lutte d'environ une heure un quart.

Cette fois, le sommeil et le réveil furent calmes, comme l'avait été mon âme en magnétisant.

Enfin, M. P... se présente et réclame une troisième épreuve sur lui. Je ne recule point : dans deux heures, il subit le même sort que ses amis, et à peine endormi, il me dit :

« C'est assez, monsieur, je dors et je m'avoue vaincu : réveillez-moi de suite, je vous prie. »

Dès qu'il est réveillé, il fuit précipitamment du Café, sans proférer une seule parole. Je n'ai plus eu l'occasion de parler à ce jeune homme ; longtemps après, ses amis m'ont assuré que, depuis lors, il n'avait jamais pu supporter mon regard ni ma présence, et qu'il était obligé de sortir toutes les fois qu'il me rencontrait dans un lieu public. Eclairé alors par l'expérience, je compris cet éloignement : j'avais fait innocemment, il est vrai, un mauvais usage du magnétisme.

Cette séance n'avait pas duré moins de cinq heures.

Mon esprit était arrivé à un tel point d'exaltation que je n'éprouvais aucune fatigue, et qu'après le départ de M. P..., me retournant vers les nombreux témoins de cette lutte si acharnée, je demandai si quelqu'un voulait encore tenter l'aventure.

Personne n'osa se hasarder; je restai maître du champ de bataille.

Ce fut pour moi une grande et utile leçon : je compris que j'avais commis une imprudence heureuse, qu'il ne fallait jamais forcer au sommeil, sous peine de provoquer du désordre; je sentis que le magnétisme devait être appliqué au rétablissement de la santé et non à des expériences inutiles, qu'il fallait attendre que la nature voulût bien accorder le somnambulisme, et qu'il importait d'en user avec réserve. Aussi, à dater de ce jour, je refusai toute nouvelle provocation de ce genre, et je ne fis plus que du magnétisme *curatif*.

M. Bi... fut dérangé pendant deux jours, mais cette indisposition n'eut point de suites. Dès qu'il fut remis, il me proposa un nouvel essai ; je ne voulus pas y consentir, parce qu'il n'était pas malade.

J. Olivier



Société magnétique de Lausanne.

Monsieur le rédacteur,

Conformément à vos conseils, les membres de la société de Lausanne ont particulièrement tourné leur attention du côté des applications thérapeutiques du magnétisme, et portent à votre connaissance les derniers résultats de leurs essais.

Une dame qui souffrait d'une névralgie à la joue a été magnétisée par M. D...., d'après la méthode du docteur Pereyra, c'est-à-dire en agissant avec une main sur la joue opposée au mal, et en dégageant le fluide avec l'autre main. Après dix à douze minutes de magnétisation, la douleur a entièrement disparu.

Une personne atteinte d'un ozène datant de plusieurs années, et compliqué de mauvaise digestion, est en traitement depuis trois semaines. Sous l'influence de magnétisations prolongées, et de l'eau magnétisée prise en boisson et appliquée extérieurement, une amélioration très notable s'est produite. Je vous donnerai de plus amples détails dans ma prochaine correspondance.

Enfin un enfant de huit ans, qui avait fait une chute violente à la suite de laquelle le bras était demeuré adhérent à l'épaule et très douloureux, a été magnétisé, d'abord par son frère, puis par son père, et a pu lever le bras à la seconde magnétisation, qui avait été séparée de la première par une application d'eau magnétisée. Après 4 jours de magnétisation, sans nouvelle compresse d'eau magnétisée, la douleur avait entièrement disparu, les mouvements étaient devenus libres, et le jeune enfant pouvait reprendre ses leçons de gymnastique.

Cependant tous nos essais thérapeutiques n'ont pas eu le même succès, et si vous pensez que des expériences négatives puissent intéresser vos lecteurs, nous mettrons tout amour-propre de côté, et je vous en entretiendrai dans ma prochaine lettre.

Recevez l'assurance de toute ma considération.

∴

Histoire d'un spiritualiste.

(Suite.)

(Voir le numéro du mois de mai.)

Mais c'est à la condition que l'illumination ne sera pas soudaine, qu'elle se fera lentement et marchera parallèlement au perfectionnement de l'organe, et voilà comment le levier des forces matérielles reparaît comme instrument indispensable de l'épanouissement de celles de l'esprit.

C'est la science qui s'est chargée de rétablir l'harmonie dans cet antagonisme prétendu. Les récents travaux de l'anthropologie ont surabondamment démontré que du crâne primitif à celui de l'homme actuel il y avait eu progression graduelle et constante et que le développement de l'intelligence avait été en raison directe du perfectionnement de l'organe. Confirmation éclatante de la doctrine qui attribue à l'âme la plénitude de ses attributs, mais qui subordonne sa manifestation à la délicatesse de l'instrument dont elle peut disposer. Ces recherches expliquent en même temps comment le levier esprit travaille à modifier incessamment dans le sens d'un développement plus parfait les matériaux qu'il possède et dont il connaît l'indéfinie perfectibilité. Il en résulte que toute amélioration matérielle, toute découverte dans les arts, les sciences, quelqu'éloignées qu'elles semblent être du but, y conduisent néanmoins virtuellement. Mais chacune d'elles exige une incubation, une action latente pendant laquelle la marche de l'esprit reste presque invisible jusqu'au jour où elle reparaît par quelque éclatante manifestation. L'âme humaine, dominée par les nécessités impérieuses de l'appareil qu'elle subit, se borne à constater les resplendissements qui, à de longs intervalles, jalonnent son histoire par quelqu'affranchissement nouveau. A mesure que la lumière se fera plus intense, elle apercevra mieux ce double travail conforme à la double nature de l'homme et elle compren-

dra l'inanité de ces controverses qui prétendent annuler aux dépens l'une de l'autre ces modalités qui ne sont que les deux termes d'une même unité.

Mais c'est improprement que j'appelle double l'action qui émane de cette unité. Il n'y en a, à vrai dire, qu'une seule, celle qui est mise en jeu par l'esprit. La matière, en effet, est vivante et, comme telle, elle est pourvue d'énergies qui lui sont propres Mais son rôle d'instrument la condamne à être passive et l'inspiration lui manque pour progresser. Assujettie à des lois immuables, elle aide par les forces qui vibrent en elle l'action directrice. Mais elle est privée du libre arbitre et l'être — libre — est seul digne de s'élever jusqu'à Dieu. La contemplation de l'harmonie de sa marche et de l'infinité de sa manifestation a donné le change à des esprits éminents et sincères, mais incomplets, qui ont pris le mouvement pour le moteur. Tout a sa raison d'être dans l'ensemble du plan divin, et l'audace de ceux qui déifient la modalité matière prépare, à leur insu, le triomphe certain de la modalité-esprit. Toute progression de la matière dans la manifestation est une marche vers l'idéal; et comme l'esprit peut seul le concevoir et, seul, le possède en aspiration, il en résulte que tout épanouissement de la science, toute découverte qui fait pressentir ou révèle une loi nouvelle, tout effort couronné de succès dans les arts utiles, sont une fructification de la matière par l'esprit, et, bien que le rayonnement de la matière puisse paraître prédominant, elle n'en reste pas moins rivée à son rôle d'instrument. Mais la glorification des œuvres de Dieu par la matière est aussi indispensable que leur compréhension par l'esprit et c'est ce qui donne leur raison d'être aux systèmes qui parquent leurs croyances dans la limite de la perception de leurs sens. Leur mission est d'étudier et de soumettre à l'analyse de la raison humaine tous les rouages qui font mouvoir le monde. Ils en saisissent l'harmonie, parviennent quelquefois à en découvrir les lois et rendent d'éminents services en en vulgarisant la connais-

sance, car l'humanité ne progresse qu'en apprenant. Ils arrivent à constater la vie, mais ils sont inhabiles à la donner. Le souffle divin leur fait défaut et, dans le cercle fatal qu'ils se sont tracés eux-mêmes, leur œuvre resterait morte s'ils ne faisaient irruption dans d'autres domaines pour y ravir l'étincelle dont ils ne peuvent se passer !

Cependant, depuis cinquante ans, la réaction contre le spiritualisme s'est développée avec tant de puissance, les découvertes matérielles ont si bien embrassé le cercle entier de l'entendement humain, qu'un grand nombre d'esprits éminents s'est laissé fasciner par la contemplation de ce spectacle imprévu et grandiose et que la masse de leurs adhérents, toujours entraînée sans réfléchir, grossit comme une marée redoutable et menace de balayer jusqu'au nom de Dieu dans les spéculations de l'humanité. Mais c'est là la ligne infranchissable que la loi réparatrice ne lui permet pas de dépasser. La période de l'expansion matérielle approche de son accomplissement. Elle a fait éclore les germes de transformation qui se trouvaient en elle : plus féconde que nulle de ses devancières, elle a enrichi le monde d'instruments inconnus. Elle a modifié le milieu, développé l'organisme général, préparé l'ascension future, et elle va céder la place à l'action de la période de l'esprit dont l'avénement s'annonce par une émotion dont nulle époque n'a constaté, au même degré, l'intensité, et dont le résultat certain sera une vue plus nette de l'homme et de Dieu, un pas en avant fait dans leur communion éternelle.

La liberté ! La liberté de penser, de creuser, de choisir et de croire, tel est le cri des combattants qui surgissent de toutes parts, éclos de l'humus richement combiné des croyances antérieures. La foi aveugle, dont la mission a été nécessaire pendant l'enfance de l'entendement humain, fait place à la recherche sévère et consciencieuse de la vérité. La dégager de la gangue des religions qui l'enveloppent, rallier autour d'elle les âmes prêtes à être éperdues, suivre la trace divine qui fait reconnaître l'action

directrice de l'esprit dans la vie de la matière, voilà le rôle de la période dont nous entrevoyons les premiers scintillements. Mais nulle vie sans amour, et son expansion universelle, — la solidarité, — qui relie effectivement tout ce qui palpite dans l'univers, est aussi un dogme nouveau dont la démonstration commence et dont la solution doit mener l'homme à la croyance de Dieu.

Le monde qu'embrasse notre regard n'est qu'un atome dans l'immensité et les aspirations qui vibrent en nous s'élancent hors de ses limites. Nous ne consentons point à ignorer ces globes, frères du nôtre, où doivent exister des êtres pensant et aimant comme nous. Nous ne bornons même point notre élan à ce que notre vue peut atteindre, à ce que peut nous révéler l'astronome. C'est la création tout entière qu'il nous faut connaître pour satisfaire l'infini que nous portons en nous-mêmes, c'est à la source universelle d'amour que notre amour a soif de s'abreuver.

Nous rencontrons un insurmontable obstacle dans la brièveté de la vie et l'infériorité des facultés qui nous sont dévolues. Faut-il donc renoncer à ces espérances et n'avoir entrevu ces merveilles que pour rester écrasé par la douleur de n'en approcher jamais ?

C'est à cette négation que mènent les écoles matérialistes dont les doctrines semblent prêtes à tout envahir.

Mais c'est alors qu'apparaît le phénomène dont j'ai scrupuleusement suivi le développement dans cette étude. Le spiritualisme se lève et dit : « La vie de l'homme sur » cette terre n'est qu'une initiation. Trop courte pour » concevoir, découvrir et constater, elle se prolonge pen- » dant l'éternité : connaître et aimer, voilà son but. La » satisfaction de ce double désir sera la récompense de » son effort. »

Au moyen-âge, la foi tenait lieu de raisonnement. Les

masses croyaient et obéissaient. Les phénomènes que nous signalons se produisaient tout comme de nos jours, mais l'ignorance y voyait une action spéciale de Dieu ou du diable. Le surnaturel dominait l'humanité dont l'intelligence n'était pas assez forte pour pouvoir supporter l'éclat de l'examen.

L'instrument s'est perfectionné, l'éducation s'est faite, la compréhension s'est ouverte et la science expérimentale, affranchie de la tutelle où l'esprit l'avait si longtemps enchaînée, porte partout le flambeau de son investigation et prétend à la domination exclusive. Vaine erreur! Ce pouvoir ne peut être dévolu qu'à l'action commune des deux modes de la manifestation divine et c'est précisément sur la science que le spiritualisme s'appuie pour la démonstration du phénomène qui doit élever la croyance de l'homme à un niveau supérieur.

Jusqu'ici les religions qui se sont partagé le monde ont admis deux principes dont l'évidence semblait inattaquable à la grossièreté de nos sens. Un Dieu, pur esprit, source de tout bien : une matière — bien que créée par lui — cause de toute chute ; de là, un antagonisme éternel entre ces deux énergies, la théorie de Satan et la nécessité logique d'anéantir la force qui souille au profit de celle qui sanctifie. Mais à mesure que l'intelligence humaine progresse et s'élève, la vérité se dégage et rayonne de plus en plus. Le spiritualisme la découvre dans l'unité de l'amalgame humain, symbole frappant de l'unité de Dieu, comprenant à la fois la matière et l'esprit. Il y a eu de tout temps des croyants à l'immortalité de l'âme et l'enseignement de cette doctrine est aussi ancien que le monde ; mais les preuves en étaient puisées aux sources du sentiment, appuyé lui-même sur une certaine déduction logique des conditions faites à la vie humaine. Le témoignage des sens faisait défaut à la matière ; instrument de péché, il était exclu de cette apothéose. C'est en l'accueillant, au contraire, c'est en lui demandant le secret de l'avenir que le spiritualisme arrive à sa réhabi-

litation. Les expériences dont j'ai donné la narration nous montrent constamment la matière en contact avec l'esprit. La preuve de l'action de l'invisible sur le visible ne dépend plus d'une spéculation théorique. Nous la touchons, nous la palpons, nous nous en rendons compte par tous nos organes. Et ce n'est plus seulement la preuve de l'immortalité de la partie éthérée qui réside en nous, dont nous avons l'irréfutable démonstration, c'est la preuve de l'immortalité de l'individualité, différence colossale, progrès immense, car l'individualité produite par l'amalgame est déterminée par les aptitudes. Ces aptitudes résultent d'organes matériels. Voilà donc la matière éternellement associée à l'esprit, pure comme lui dans son essence, progressant sous sa direction et frappée d'un sceau qui n'est muable que pour le perfectionnement.

Mais, en même temps, apparaissent la solidarité et l'amour. A mesure que l'être s'élève et qu'il se sent ravir plus avant dans l'unité de Dieu, à mesure qu'il saisit mieux l'action commune des deux grandes modalités, il se sent plus uni à tout ce qui existe. Et comme les deux grandes forces et les deux grandes joies qui y correspondent sont de connaître et d'aimer, à mesure qu'il s'épure, il comprend davantage et traduit sa connaissance en des actes d'amour. Il sent que s'il émane de Dieu, sa source et son idéal, il se relie à toute la création qui n'a pas d'autre origine ni d'autre fin.

L'unité des éléments de formation des divers mondes crée entre eux un lien d'indissoluble parenté. Nous constatons, malgré l'infériorité de nos organes, cette communion universelle et nous l'admirons sous le nom d'harmonie de l'ensemble. Les mondes ne diffèrent entre eux que par la combinaison, le dosage des éléments similaires dont ils sont composés. La même loi régit l'atome et l'ensemble et c'est cette double unité de formation et de direction qui crée la solidarité universelle. Un monde est relié à d'autres mondes par la loi d'attraction et d'affinité. Mais le tourbillon auquel il appartient est lui-même en contact avec d'autres tourbillons et cette agglomération d'éner-

gies, d'aimans, d'échange de forces, de vie générale, va se communiquant et s'augmentant toujours, du centre, qui est l'individu, jusqu'à la périphérie, qui est l'infini, les faisant tous palpiter d'un même battement, aspirer à une même destinée et monter, monter toujours, non-seulement par la puissance qui est en eux, mais encore par l'appui, même inconscient, que leur prêtent les mondes, leurs frères, nés et à naître pendant l'éternité ! La communauté d'origine et la simultanéité des efforts engendre l'amour qui se manifeste par l'attraction dans la vie générale. Il en est de même de l'individualité humaine. Solidaire de ses semblables dans la période d'initiation terrestre, à mesure qu'il s'épure l'homme s'élève et voit s'agrandir le cercle de sa sensation. Et comme la faculté d'agir s'accroît parallèlement à celle de connaître et que l'acte d'amour qui est la conséquence de l'augmentation du savoir, porte en lui-même sa récompense et sert de véhicule à un progrès toujours ascendant, — l'homme, si chétif sur la terre, est destiné à rayonner progressivement de plus en plus en connaissance, en amour, en manifestation. Début bien humble, sans doute, mais avenir immense, car il doit communier graduellement avec tous les mondes épars dans l'immensité et resplendir dans l'exercice indéfini de la triple faculté dont l'accroissement fera son bonheur pendant l'éternité ! CLAVAIROZ.



Correspondance.

Monsieur !

Dans le dernier numéro de votre journal, en parlant du traitement magnétique des malades en commun, vous n'hésitez pas à le déclarer irrationnel et dangereux ; en outre, vous soutenez son inefficacité pour la guérison des maladies sérieuses.

Votre raisonnement, en apparence fondé, entraînerait facilement en erreur tous ceux qui n'ont pas fait des études sérieuses là-dessus. Voilà pourquoi, dans l'intérêt

de la vérité, je me permets de faire des objections basées sur l'expérience.

Mon frère et moi, nous avons traité des milliers de malades en commun et obtenu par ce moyen des guérisons nombreuses, soulagé la plupart des malades, et jamais nous n'avons eu à regretter un seul cas fâcheux; et ce que j'avance, je pourrai toujours le démontrer par le témoignage de ceux qui ont éprouvé les salutaires effets du traitement en commun et même par des faits nouveaux, si on ne regrette pas de se livrer à un examen scrupuleux.

J'espère, mon cher Monsieur, que vous ne refuserez pas une place dans votre journal à cette déclaration qui ne sera pas sans intérêt pour ceux qui cherchent la vérité.

Agréez, Monsieur, l'assurance de ma parfaite estime.

Votre dévoué, Bernard Ragazzi.

Nous ne mettons point en doute la véracité de M. B. Ragazzi; mais, de ce que son frère et lui ont pu faire des guérisons par le traitement des malades en commun, cela ne rend pas plus rationnels et plus probables les bienfaits de ce traitement, et surtout, cela ne fait point disparaître tous les inconvénients qui peuvent en résulter.

Nous savons trop, par expérience, combien il nous faut de temps, de forces, de dévouement, pour obtenir la guérison d'un malade, en le magnétisant seul.

Nous ne pouvons donc admettre qu'un homme, dont la force vitale est limitée, puisse produire d'heureux résultats, en éparpillant en même temps, sur une douzaine de malades, cette même force, à peine suffisante pour un seul.

Nous restons donc convaincu, et nous déclarons ici, que tout traitement en commun ne peut nous présenter aucune chance de succès, qu'il est irrationnel, qu'il est nul.

Nous serions heureux de voir Messieurs Ragazzi suivre l'exemple de M. Gérard, et abandonner, comme lui, ce mode de traitement qui n'en est pas un.

Lafontaine.

LAUSANNE. — IMPRIMERIE HOWARD ET DELISLE.

N° 8. Août 1869. Année 9me.

LE MAGNÉTISEUR

PAR CH. LAFONTAINE

SOMMAIRE. — LA FORCE MAGNÉTIQUE (Extrait de la Thérapeutique magnétique de M. du Potet). — DIVERS. — LE JOURNAL L'INDÉPENDANCE SCIENTIFIQUE. — LA REVUE MAGNÉTIQUE. LE JOURNAL LE SPIRITISME A LYON. — LA REVUE MAGNÉTIQUE.

LA THÉRAPEUTIQUE MAGNÉTIQUE DE M. *du Potet* est, sans contredit, l'un des meilleurs ouvrages qui ait été écrit sur le magnétisme, et dont tous les magnétiseurs devraient suivre les principes.

L'auteur y développe une théorie simple et naturelle, ainsi qu'une pratique sérieuse, résultat d'une longue expérience.

Pour nous, certains chapitres sont tellement l'expression de notre pensée, que nous n'hésitons pas à en transcrire quelques pages, assuré du plaisir que nous ferons à nos lecteurs en leur faisant connaître une partie d'un ouvrage qu'ils voudront tous lire en entier. En effet, la *Thérapeutique magnétique* devrait être chez tous ceux qui s'occupent de science et de philosophie (1).

La force magnétique

Patience et persévérance.

« Le fluide magnétique ou éther est une *hypothèse* qui nous sert à expliquer tous les phénomènes que notre pensée détermine.

(1) *Thérapeutique magnétique,* par M. du Potet; 1 vol. grand in-8. Chez Dentu, chez Truchy et chez Germer-Baillière, libraires-éditeurs.



« L'existence de cet agent est, parmi les magnétistes, soumis à une controverse en tout semblable à celle que produit chez les savants et les physiologistes l'*hypothèse* d'un fluide nerveux. Si l'on s'étonne que nous ne soyons pas d'accord entre nous, magnétistes, qui ne faisons que commencer et à synthétiser le produit de nos observations, combien plus doit-on s'étonner de voir les savants se disputer comme au premier jour sur l'existence du principe même des mouvements, le fluide nerveux! (1)

« La force magnétique animale comme l'aimant, ne se dévoile point d'abord aux yeux, on ne la reconnaît que par les effets qu'elle détermine en dégageant surtout ceux-ci de tout auxiliaire comme l'imagination, la chaleur animale, l'éréthisme de la peau et l'imitation.

« Elle se dévoile par une suite d'expériences qui la montrent agissant d'elle-même et déterminant toujours une série de phénomènes semblables, faciles à reconnaître et qui en établissent la loi ; sans cette expérimentation préalable, la vérité échapperait et l'homme serait réduit à des conjectures.

Cette puissance enveloppe l'être, il en est entouré, il la porte partout avec lui ; elle rayonne au loin sans la participation de sa volonté, et produit souvent, sans qu'il le sache, une foule de phénomènes qui, jusqu'à ce jour, étaient inexplicables. Ce n'est qu'en s'en rendant maître, qu'en la dirigeant à propos et dans certaines circonstances, qu'il s'assure de son mode d'action et qu'à ses yeux elle devient indubitable. Cette preuve étant acquise, l'incertitude cesse, la marche est éclairée, les faits s'expliquent, l'application devient plus facile et la raison comprend la grandeur de la découverte; les arguments contre cette force perdent toute valeur, la contradiction vous trouve

(1) A l'appui de ses explications, M. *du Potet* donne l'extrait d'un travail remarquable sur ce sujet, par M. Paul Rémusat. On le trouvera dans la *Revue des Deux-Mondes,* dernier numéro d'Octobre 1859.

cuirassé, et, sans vous émouvoir des opinions contraires, vous marchez désormais avec un flambeau à la main.

Propriétés physiques du magnétisme humain

Ce qu'on peut juger de ses propriétés peut se caractériser ainsi; supposons pour un instant un courant fluidique composé de fluide électrique, galvanique et magnétique minéral, présentant dans son action une série de phénomènes appartenant à ces trois ordres, et vous aurez l'idée, sinon exacte de ce qui se passe en magnétisme, tout au moins l'image de ce qui se passe sous vos yeux quand vous magnétisez une série d'êtres humains. Tantôt, en effet, certains magnétisés sont remués, secoués comme si un courant d'électricité venait les traverser; d'autres éprouvent une espèce de mouvement vermiculaire dans les instincts, une sorte d'horripilation douce, et parfois la langue perçoit une saveur métallique. Les phénomènes que présente l'aimant trouvent ici une ressemblance frappante, les magnétisés sont attirés ou repoussés sans que le désir ou la volonté participe en rien à l'éclosion de ce singulier phénomène, qui a été la cause peut-être de la dénomination qui est restée pour caractériser cette singulière découverte de Mesmer. Mais bien que notre organisation fournisse cet élément d'action et remette en nos mains ce singulier produit humain, on voit bientôt que sa production et sa dispensation diffèrent essentiellement des forces dont nous avons parlé plus haut.

Il ne s'échappe point de nous par jets continus, mais par une sorte de pression interne qui le lance au dehors par des espèces d'ondées. Les phénomènes qu'il produit sont plus capricieux, plus incertains parfois que tout ce qui est obtenu par les agents matériels. Ses vertus sont aussi différentes, tantôt toniques ou sédatives: tantôt

elles agissent sur la sensibilité, tantôt sur les solides. Parfois cet agent s'empare d'une région seulement, il la sature outre mesure. Si c'est la tête, on le voit agiter les paupières convulsivement, produire un trismus des muscles de la face et des lèvres, et faire mouvoir les ailes du nez; les yeux peuvent devenir brillants, tout le visage peut s'illuminer et une certaine beauté se montrer sur des traits fort laids.

Mais son effet physique est ordinairement général. Cet agent entre dans le corps humain doucement, éteignant sur son chemin la sensibilité, et pouvant aller jusqu'à la masse cérébrale et la comprimer par degré : le sommeil magnétique n'a pas selon moi d'autres causes. Il n'est donc pas possible d'expérimenter avec le magnétisme comme on le fait avec une force morte. Aucun programme d'expérimentation ne peut être fait d'avance, car les effets qu'il détermine tiennent à des dispositions organiques du sujet magnétisé, bien que sa volonté n'y soit absolument pour rien : le vin ne grise pas tout le monde, et pourtant il agit sur tous, l'opium produit parfois le contraire du sommeil, etc.... , les exceptions ne détruisent point la règle. Seulement ici, on peut penser qu'au bout d'un certain temps les forces du magnétisé étant épuisées, l'élément magnétique manquant, le phénomène du sommeil ou d'insensibilité ne peut plus se produire. Un fait vient corroborer cette hypothèse. M. le docteur Esdaille, pour pratiquer ses opérations chirurgicales sur les Indiens, employait une méthode particulière : Les malades qui ne s'endormaient point sous la main d'un magnétiseur étaient immédiatement placés sous la main d'un autre magnétiste, et il arrivait enfin qu'ils succombaient au sommeil lorsque huit ou dix hommes s'étaient succédé. Ce fait mériterait d'être reproduit en France, car il prouverait, ce que nous croyons être, que l'agent magnétique a la propriété dormitive, mais ce qui l'empêche de s'exercer, c'est sa tendance à se porter vers les extrémités inférieures.

Beaucoup de magnétistes sont pourvus abondamment

de cet agent, ils rayonnent au loin, et dans ces conditions l'expérimentation est facile. On a parlé de l'incrédulité comme neutralisant ce pouvoir; c'est une grande erreur, on a parlé de l'imagination comme rendant facile le développement des phénomènes; elle leur nuit au contraire.

Une preuve en faveur de l'agent magnétique, c'est cette faiblesse et cette impuissance qui suit toujours quelques magnétisations successives, surtout si elles sont dirigées contre des affections chroniques de malades qu'on magnétise pour la première fois : il semble que le magnétiste perde par ces nombreuses émissions un des attributs de la puissance humaine, la force virile. Cette situation se caractérise par un relâchement des membres, un besoin impérieux de repos, un affaiblissement bien prononcé de la mémoire; le travail de la pensée devient laborieux et des bâillements fréquents ont lieu. Ne trouve-t-on point là tout ce qui résulte d'excès d'un autre genre où la dépense de ces forces est caractéristique? Pour moi, je ne sais combien de fois cette comparaison s'est présentée à mon esprit, et j'ai cru ainsi trouver l'origine du bien que j'avais fait. Notez ceci que les résultats obtenus sont toujours en rapport avec la dépense faite. Il est vrai de dire qu'un peu de repos suffit pour réparer les forces magnétiques, le vase humain se remplit bientôt. On ne peut dire que la dépense vient des mouvements fréquents, de la tension d'esprit et du vouloir; car il est des malades qui, au simple contact, soustraient vos forces pour leur plus grand profit : vous aviez chaud, vous devenez froid, une petite moiteur d'un caractère désagréable se manifeste à vos extrémités, et tandis que vous pâlissez, la face de votre magnétisé se colore, la transpiration chez lui cherche à s'établir, il s'est enrichi de votre dépouille. Mais, magnétistes, n'ayez point de peur, le bien que vous avez fait ne tournera point contre vous, la nature vous rendra avec libéralité ce que vous avez dépensé pour accomplir son œuvre : il n'en saurait être de même pour les autres excès que le vice détermine et auxquels nous portent nos passions.

Une autre remarque qui ne sera point inutile pour les

physiologistes et qui se rattache à mon sujet. Souvent, en magnétisant le soir, la nuit qui suivait se passait pour moi sans sommeil, tandis que mon magnétisé dormait bien. J'avais donc perdu l'élément nerveux qui comprime doucement le cerveau ; j'étais comme l'homme qui a trop marché, et qui se sent accablé et ne peut dormir, mais chez moi les mouvements avaient été si peu de chose qu'il n'y avait pas lieu d'en tenir compte. Par ces observations on peut s'expliquer encore la prolongation de la vie chez ceux qui s'entourent d'adultes qui transpirent cette dernière. On peut s'expliquer cet attrait qu'éprouvent les enfants au contact de leur père et le besoin qu'ils ont de se faire porter.

Rien ne se fait sans les agents qui empruntent quelque chose à la matière, et les actes de la volonté seraient impuissants sans le char mystérieux qui sert à la transporter. N'est-ce point là encore l'explication naturelle du fait de Jésus qui, touché à sa robe par une femme qui avait des pertes, se tourna vers elle et lui dit : — « Femme, vous serez guérie, je sens qu'une force s'est échappée de moi. » — Qui ne reconnaîtra là une soustraction de puissance, un écoulement de la force vitale de Jésus, imprégné des vertus du maître ? Ceci nous conduit à penser qu'il est des êtres qui n'ont pas assez de puissance pour agir sur autrui, et dont, par conséquent, les œuvres seront toujours pâles et incertaines. Tout sera négatif malgré leur bon vouloir, ils doivent recevoir et non donner, et c'est à ce prix qu'ils se sentiront vivre eux-mêmes.

Nous aurions bien d'autres preuves encore pour justifier la réalité de cette dépense de force et combattre les opinions contraires, mais nous nous arrêtons ici ; les doutes auront cessé d'exister, lorsque des observateurs sérieux se seront livrés à la pratique du magnétisme ; et dans la description des traitements, on trouvera sans cesse la preuve évidente d'une dépense réelle de la force magnétique par laquelle tout se fait.

J'ai appuyé là-dessus, parce qu'on s'est servi de l'imagination pour combattre la propriété magnétique de l'homme. Nous verrons bientôt le rôle que joue le magnétisme dans les maladies; son travail sera mis à nu, il fera ce que l'imagination n'est point capable de faire; et la pratique magnétique, ainsi dégagée de préjugés, deviendra simple et féconde, la science ne la repoussera plus et le monde en prendra possession.

C'est dans les affections nerveuses surtout que son rôle est puissant; et quand les médecins ont dit: — « Ah! si nous pouvions faire une saignée nerveuse, le malade serait sauvé, » — ils reconnaissaient implicitement que le principe même des désordres était ce magnétisme qui, dérangé dans sa circulation, ou trop abondant, causait tous les désordres. Aussi aurons-nous un chapitre sur l'automagnétisation, sur le moyen que possède l'homme de se débarrasser de ce fluide lorsqu'il est en excès, ou de le porter là où il manque pour son plus grand bien-être. Don inexprimable de la natnre, il causera bientôt la plus grande des révolutions dans l'humanité, car il changera ou modifiera tous les systèmes en médecine.

Je n'ai touché jusqu'à présent qu'à quelques-unes des propriétés du magnétisme. Ses autres vertus seront dévoilées; mais ce que nous en avons dit jusqu'ici était nécessaire pour que nos lecteurs nous suivent et puissent comprendre la partie pratique que nous allons bientôt aborder.

Le magnétisme est un puissant dissolvant lorsqu'il pénètre dans les tumeurs indolentes; parfois il les résout. On s'aperçoit de son travail par une chaleur plus ou moins vive que le malade accuse dans le siége de l'engorgement, par une langueur qui n'existait point d'un autre côté; il est résolutif, favorise l'absorption, et on le voit séchant bientôt des émonctoires qui ne sont point utiles et jeter au dehors par des voies nouvelles les agents des maladies. Tour à tour sudorifique, apéritif, on ne sait

quelle est celle de ses propriétés qu'on doit admirer le plus. Ainsi si on lit les relations des maladies qui ont été traitées par l'emploi seul de cet agent, on est étonné du nombre de ses vertus. On pourrait croire que, passionné pour cette pratique, nous en exagérons la portée, il n'en est rien cependant; car nous voyons cet agent pénétrer jusque dans les os, et faire sentir sa présence en y réveillant des douleurs anciennes, mais assoupies. Nous le voyons reproduire des facultés détruites, et par suite une sorte de rajeunissement, mais on verra ces assertions justifiées dans les traitements magnétiques.

Sans que le point d'introductlon de cet agent dans le corps humain puisse être déterminé d'une manière précise, il m'a paru évident, qu'il se portait capricieusement tantôt sur nne partie tantòt sur une autre, parfois il réchauffe tout un côté seulement, puis la chaleur s'égalise; parfois encore il refroidit les membres sans qu'on puisse bien apprécier le mécanisme de cette singulière divergence, les mains du magnétisé se gonflent communément.

Voilà donc un certain nombre de phénomènes de différents ordres, qui font reconnaître que le magnétisme a quelque chose de notre nature intime; il est physique d'abord et mobile comme le principe de vie qui tour à tour inonde les tissus, ou se retire dans les lieux écartés et puis revient par jets animer de nouveau ce qu'il avait abandonné.

L'étonnement redouble lorsqu'on voit nos propres affections morales, la tristesse, la joie s'implanter dans le magnétisé, sans que rien ait pu lui déceler la situation réelle de notre esprit ou de notre cœur; lorsque l'on voit encore ce fluide magnétique se revêtir de propriétés de convention, emporter avec lui de pures créations de notre entendement. Tout cela bien connu a fait dire que l'imagination était la cause de ces phénomènes, et cette erreur grossière a trouvé quelque crédit; voyez cet homme qui

ne peut remuer les membres — il a sa volonté, son désir, son imagination, il ne peut le mouvoir pourtant parce que son feu-principe ne peut descendre dans ses membres; quelque exalté que soit soit son vouloir, rien n'obéit. Eh bien ! une puissance venant du dehors les fait mouvoir, — la volonté de celui qui la met en jeu sera moins grande que celle du paralytique, son intérêt moins capital, son imagination plus calme ; plusieurs magnétistes même n'ont guère d'imagination, mais leur rayonnement pénétre, échauffe et fait mouvoir, parce qu'il est le principe du mouvement. Dites donc sans magnétisme à un paralytique de marcher, sollicitez-le tant que vous voudrez, il ne bougera pas.

On sait bien que l'histoire renferme quelques exemples de guérisons inouïes produites tout à coup sous l'empire de la terreur; mais si la cause est différente, le moyen par lequel s'opère la guérison est le même, c'est encore une force et bien réelle qui descend dans les membres et non point la pure imagination : celle-ci n'est que *la folle du logis*, sa puissance est connue ; lui attribuer les cures innombrables que le magnétisme a faites, c'est se montrer mauvais observateur et mauvais praticien, c'est enfin manquer de simple bon sens ou avoir pris le parti de nier contre sa conscience l'évidence même.

Le magnétisme agit à distance, à travers les murailles, et nous pouvons dire à travers l'espace, sans que les individus sur lesquels on agit aient été prévenus : ils sentent l'action, l'accusent, et souvent même se croient dupes d'une illusion; mais nous ne voulons pas entamer ce chapitre, la lumière qu'on pourrait répandre produirait plus de mal que de bien; il est des choses qui ne doivent s'enseigner qu'oralement à la manière des anciens, et c'est pourquoi nous nous arrêtons ici.

S'il fallait décrire tous les agents qui échappent à la science, le temps et la vie nous manqueraient. Ah! si les animaux pouvaient parler et nous instruire, ils nous apprendraient des choses incommensurables que nos sens

bornés ne peuvent saisir. On dit le magnétisme humain grossier dans ses effets, les savants, on le voit, ne sont pas chargés de poursuivre un lièvre à la piste et de reconnaître ces fluides aromaux qui parcourent l'espace ; — à peine peut-on saisir une petite partie d'un grand tout et l'on croit tout savoir. Les savants ont cependant la modestie de dire quand on les interroge : — la science n'a pas dit son dernier mot. — Nous le croyons bien, à peine balbutie-t-elle, soit qu'elle n'ait pas quitté l'enfance, soit que, trop faible de raison et d'intelligence, son investigation soit nécessairement bornée.

L'action d'un être humain sur un autre, lorsqu'elle sera généralement connue, servira à expliquer les captations; elle dira comment on peut faire des fanatiques et des dévots, des fourbes et des hypocrites, comment, en formant la jeunesse, on peut la flétrir et lui imprimer le cachet de l'idiotisme et du faux-savoir. Il n'y a qu'une vérité religieuse; mais les pensées humaines portées par le magnétisme vont comme une semence s'inoculer dans le cerveau et faire des idolâtres, des juifs et des chrétiens, des sceptiques ou des gens d'une moralité douteuse : on reconnaît l'action exercée par l'instituteur, la tribu, le collége, la famille et la nation, et il faut moins chercher dans la conformation du cerveau l'explication des tendances et des croyances que dans ceux qui sont chargés de l'éducation. Si on voulait acquérir la preuve de cette vérité, il n'y aurait qu'une chose à faire, ne donner à l'enfant et à l'adulte que des notions simples et exactes, ne lui parler que des sciences positives, laisser là les croyances jusqu'à l'âge où il pense déjà de lui-même et où la réflexion s'exerce.

Tout s'explique aujourd'hui, nous le répétons, par le magnétisme, car nous voyons les formules de la pensée agir sans le langage et déterminer des actes pouvant même modifier ou créer des aptitudes : il y a donc ici une grande loi générale, qui prouve le lien physique et moral

qui enchaîne l'un à l'autre tous les hommes. On voit cependant certains êtres s'affranchir, se soustraire à cette loi, mais par un effort suprême; c'est le privilége des grands esprits : la nature ici a trompé les êtres, on reconnaît son sceau aux œuvres qu'ils produisent, et pourtant encore vers leur dernier jour on en voit fléchir et se courber sous les préjugés dont on a nourri leur enfance. C'est une pitié de voir des grands hommes, de grands savants se courber comme des valets devant le mensonge!... Et l'on veut que les nations évitent les maux qui naissent de l'ignorance en suivant des doctrines qui ne sont propres qu'à tuer le sens moral! Non, on ne peut obtenir ainsi qu'une civilisation bâtarde qui doit traîner avec elle toutes les misères.

L'homme devrait être fier de sa nature, car il a en lui quelque chose de Dieu, et marcher dans toute sa liberté, ayant pour guide cette lumière mystérieuse d'où naissent tant de facultés. Est-ce qu'alors il aurait besoin de médecins pour le soigner, de prêtres pour lui parler de son divin maître? mais *rabougri*, abîmé par les remèdes, moralement détérioré par de faux disciples du Christ, il arrive clopin-clopant à sa dernière étape sans avoir vécu; car il n'a eu ni les franches joies que donne la santé, ni les éclairs divins que donne le génie : quand le char est embourbé, les uns le poussent en avant, d'autres le tirent en arrière, et chacun des spectateurs donne un avis contradictoire sur les efforts à faire, sur le chemin à suivre. Ah! dans ma jeunesse j'eus des illusions, je croyais trouver sur ma route des sages et des savants. Je n'ai rencontré que des écoliers en vacances, sautant, gambadant et tournant le dos quand je parlais du magnétisme; ou bien ils riaient comme des insensés. J'ai rencontré des prêtres tout aussi instruits qui m'ont barré le passage, et enfin beaucoup de gens hébétés qui niaient sans les avoir vus les phénomènes magnétiques ou qui refusaient de les voir.

Ah! je m'arrête en disant : je suis parvenu aussi à être instituteur, mais non diplômé; j'ai brisé bien des obstacles

sans tromper personne, ni sans recevoir des savants une seule marque d'encouragement. Aussi disais-je à ceux de mes élèves qui me suivaient pour trouver la fortune : *fuyez*, il ne s'agit encore que d'abnégation, faites-vous médecins, devenez charlatans, menteurs, alors seulement la fortune vous sourira.

Il semble que l'humanité doive être ballottée par un flux et reflux perpétuel, et doive vivre dans un milieu où n'est ni la force ni la faiblesse, ni la profonde lumière, ni l'obscurité complète : trop éclairée, elle serait maîtresse des forces mortes ; complétement inintelligente elle en serait la victime. Les desseins de la Providence sont donc secrets, et le progrès ne doit s'accomplir qu'en vue des modifications de tout notre système. Voilà pourquoi les aspirations paraissent sans effet et la vérité stérile ; mais ce sont les temps qui suivront qui feront apercevoir l'influence occulte que la vérité que nous défendons doit exercer sur les destinées de l'humanité : c'est la force des miracles, le principes de tous les faits merveilleux et le point de départ de tout spiritualisme. Chercher en dehors des explications à tout ce qui se produit et qui paraît supérieur à la raison, ne peut mener qu'à la négation absolue des choses vraies, et ne tend qu'à rejeter l'esprit dans la plus grande confusion.

On peut voir par la diversité des œuvres magnétiques combien la croyance modifie les phénomènes. Tel magnétiste ne pourra produire ce que cet autre fait avec facilité : l'agent est certainement le même, mais chez les uns il se revêt de vertus particulières qui naissent de la foi en soi. Mais qu'est-ce que la foi ? Nul ne l'a définie et pourtant elle existe. Moi-même j'ai senti que, dans certains instants, je la possédais et qu'il se passait en moi quelque chose qui me donnait tout pouvoir, — j'étais averti par un ébranlement de tout mon être, par une espèce d'illumination soudaine, que le principe de vie qui me constituait recevait l'appui d'agents bien supérieurs à moi et qui m'étaient inconnus. Dans ce moment je ne m'appartenais

point tout entier, je comprenais qu'il existait un ordre moral qui se dévoilait parfois à notre intelligence lorsque notre cœur recevant plus d'électricité, donne au sang des qualités qu'il n'avait point; de là un épanouissement de sensibilité, semblable à la fleur qui s'ouvre et répand au dehors ses senteurs, lorsque le soleil la comble de ses dons, l'âme de l'homme recevant un ébranlement des rayons vitaux qui la tirent de son repos, épanche au dehors les vertus secrètes que Dieu lui a données. Mais je chercherais en vain à me faire comprendre ; ce qu'on sent ne peut toujours se définir et se traduire par des mots : ceux-là seuls qui ont pénétré dans le domaine de la morale pure peuvent voir que je me rapproche ici de la vérité.

Il y a une situation mixte moins favorable sans doute, où presque tous les magnétistes dès leur début se trouvent placés, elle naît de la révélation du pouvoir magnétique et du bien que ce pouvoir a permis de réaliser. Sans me rendre l'écho du monde magnétique. je dois consigner pourtant que le magnétisme a moralisé beaucoup de ceux qui s'y sont initiés, en leur faisant comprendre que le bien était la plus pure source de jouissance et ce qui distinguait seul l'homme de la brute. Je ne suis point un prédicateur de morale, je dis ce que j'ai aperçu sans prétendre à une perfection que je n'ai point; je signale tout ce qui peut donner au magnétisme le lustre qui lui appartient et jeter un peu de lumières sur de profondes obscurités.

Le magnétisme n'étant point un remède dans le sens propre du mot, comment guérit-il des affections qui ont résisté aux drogues pharmaceutiques? Il faut qu'il y ait là quelque chose que l'homme n'ait pas fait et qui appartient à ce que la nature a de plus épuré et de plus parfait. Tout développement d'idée sur ce sujet viendra lorsque je parlerai du traitement des malades.

Ah ! si les prêtres avaient compris la valeur du magnétisme, ils ne l'eussent point rejeté ni condamné ; car c'est une pratique éminemment chrétienne.

Ainsi que les prêtres, les médecins se sont montrés aveugles, ignorants, méchants. Leur art douteux pouvait s'enrichir de vérités fécondes et devenir le plus utile aux hommes ; mais il semble que Dieu, en les frappant d'aveuglement, ait voulu que l'art de se conserver, de se guérir, fut remis entre les mains de tous les hommes, il semble qu'il ait voulu nous apprendre que les corporations deviennent un moyen d'asservissement du corps et de la pensée au profit d'hommes peu faits pour la profession qu'ils exercent. Pour être prêtre ou médecin, il faut une organisation à part et avoir été fait spécialement pour exercer ces sacerdoces ; tous les hommes n'y réussissent pas également bien ; mais il est convenu aujourd'hui que les hommes sont propres à tout, et c'est pourquoi ils ne comprennent plus les mystères de la création. Opinion délirante ! science d'école extravagante, nul ne voit encore tes erreurs déplorables ; mais le temps va venir, où jetant un regard sur de profondes misères, on cherchera à retrouver ce que l'homme a perdu dans un moment d'orgueil.

Nous parlions des lois morales, elles sont, et le magnétisme les fait reconnaître. Les amertumes de notre âme viennent de ce que nous ne pouvons fixer un instant l'attention des penseurs sur des réalités d'un ordre si élevé, qu'elles peuvent changer la face des sciences et établir des principes vrais, seuls propres à guider les nations selon les vues de la sagesse suprême.

Le magnétisme n'est donc pas seulement de la médecine ; en lui se trouve la science sacerdotale, car il enlève les souillures du corps et épure la vue de l'esprit. Toute société politique qui n'admet point un principe supérieur à la raison est destiné à périr.

Peut-être comprendra-t-on bientôt la valeur réelle de la découverte de Mesmer, et la fera-t-on sortir du milieu où elle se trouve actuellement pour l'élever jusqu'au sanctuaire de la science philosophique.

L'agent dont nous venons de faire connaître les propriétés physiques, qu'il emprunte en partie aux forces terrestres, est doué de qualités qni distinguent l'essence la plus parfaite de notre nature. Il porte en lui comme une divine semence, et nos pensées et nos désirs ; il est donc double dans son action. En confondant ces deux ordres, attribuant tantôt à celui-ci, tantôt à celui-là, ce qui ne pouvait être séparé, on a rendu inexplicables les phénomènes produits. Toute magnétisation porte avec elle et la puissance physique et la puissance morale ; la nature l'a voulu ainsi, nous ne pouvons y rien changer, mais cela exige, comme on verra plus tard, certaines qualités chez les magnétistes. C'est une route ouverte à la philosophie, aux idées spéculatives. Je ne suis pas assez favorisé du Ciel pour y pénétrer. Je m'attache donc à ce qu'il y a de saisissable pour tous par l'expérimentation vulgaire. On donne des qualités aux choses, on en altère les vertus propres, et tout ce qu'ici est attribué à l'imagination a pour point de départ et pour cause ce qui constitue notre être mystique. L'homme crée non pas des images, mais des agents ayant puissance ; ce qu'il crée est donc réel, a force en soi, se meut, fait mouvoir et imprime le mouvement en autrui.

J'établis ici ma croyance, tout à l'heure je la justifierai, mais je dois dire que je ne suis devenu magnétiste que le jour où l'expérimentation déterminée dans le sens qne je viens de signaler m'a conduit à cette inébranlable certitude.

Du Potet.



DIVERS

Le journal l'Indépendance scientifique

Nous apprenons avec regret la suspension du journal l'*Indépendance*, scientifique et littéraire, de Paris, publié par M. P. Desjardin. Heureusement, le directeur nous annonce en même temps que, dès la fin de Septembre, l'*In-*

dépendance reparaîtra, traitant plus particulièrement qu'il ne l'a fait jusqu'à ce jour du magnétisme et des sciences occultes (alchimie, médecine, physiognomonie, etc., etc.) ; il donnera chaque quinzaine un résumé des principales conférences faites à la Sorbonne et dans la salle du boulevard des Capucines.

Ce sera donc avec plaisir que nous verrons le journal reparaître au mois d'Octobre. Nous nous empresserons d'en donner connaissance à nos lecteurs.

M. Desjardin nous annonce, en outre, que de Trouville, où il est allé pour sa santé, il nous adressera quelques extraits inédits de ses deux nouvelles publications.

La Revue magnétique

On lit dans la *Revue magnétique :*

« Nous avons la bonne fortune d'annoncer un nouveau magnétiseur sérieux à Paris, M. Ch. Lafontaine fils, rue Laffitte, 47. Nous voudrions en voir beaucoup comme lui dans notre capitale, la cause du magnétisme ne pourrait qu'y gagner ; il sort d'une bonne école : l'école de son père. »

Nous remercions M. Gérard des bonnes paroles avec lesquelles il a bien voulu accueillir la décision de mon fils de se vouer désormais à la pratique du magnétisme.

Nous espérons, en effet, que le magnétisme proprement dit ne pourra que gagner à recruter ses praticiens parmi ceux qui, depuis longtemps, ont une croyance positive, obtenue par des études approfondies de ses effets et de ses causes.

Mon fils pense, comme moi, que pour bien magnétiser, il faut avant tout adopter une théorie, et se convaincre

par des faits que la cause à laquelle on attribue les effets est bien réelle et bien vraie. Il faut la chercher dans la nature même, et, plus cette cause est simple, plus elle est forte et puissante.

Mon fils, après des expériences répétées, a, comme moi, adopté le principe vital comme étant la cause de tous les phénomènes magnétiques ; il est donc fluidiste. C'est donc en lui qu'il trouvera le remède pour guérir les malades.
Il est énergiquement trempé et jouit d'une santé excellente ; il peut donc soutenir les grandes fatigues que rencontre parfois le magnétiseur, et devant lesquelles le dévouement ne doit jamais reculer.

Le journal le Spiritisme à Lyon

Nous trouvons dans le journal *Le Spiritisme à Lyon*, du 15 Juillet, les lignes suivantes, qui ont rapport à un de nos correspondants, M. D., qui avait écrit quelques mots dans le numéro de Mars du *Magnétiseur* :

« En réponse à l'article du *Magnétiseur*, de Genève, contre le spiritisme et la réalité de ses manifestations, nous répondions par une histoire spirite, où nous apprenions à l'auteur que des médiums écrivains pouvaient, par l'intermédiaire des esprits, donner aux malades éloignés le détail de leurs maladies, plus les remèdes à y appliquer, et nous renvoyions l'auteur, pour cette preuve, au journal *Le Spiritisme à Lyon*, nº 21, article *Correspondance*.

« Nous terminions en priant M. D... de bien vouloir, puisqu'il prétendait qu'il n'y avait pas d'esprits dans nos relations d'outre-tombe, de vouloir bien, lui si savant, nous indiquer comment et pourquoi, sans être endormis, et causant avec ceux qui les entourent, ces médiums pouvaient dire ce qui se passait à 100 ou 200 lieues d'eux, cela dans l'espace d'une seconde.

« Il y a trois mois de cela, et nous attendons encore sa réponse! — Peut-être cette question est-elle encore à l'étude... Espérons! »

En attendant que nous puissions soumettre ces reproches à notre correspondant, qui est en voyage, nous dirons avant tout au journal *Le Spiritisme* qu'il n'est point étonnant que M. D... soit resté muet, puisque, comme nous, il a ignoré qu'on avait répondu à son article.

Le journal *Le Spiritisme à Lyon*, non-seulement ne fait point échange avec nous, quoique nous lui envoyions régulièrement, chaque mois, le *Magnétiseur*, mais il ne nous a même pas envoyé le numéro dans lequel était la réponse dont il parle.

Nous le prions donc, en bonne confraternité, de vouloir bien échanger son journal, qui paraît deux fois par mois, il est vrai, contre notre pauvre petit *Magnétiseur*, qui, lui, n'apparaît qu'une fois par mois sur l'horizon. Alors, nous ne ferons jamais attendre nos réponses.

Nous recevons une lettre de M. Vincenzo Juazzi, qui nous annonce la guérison de sa fille par le docteur Amico, directeur du journal *La Salute di Bologna*. Elle souffrait d'une inflammation des glandes du mésentère avec des douleurs aiguës dans tous les intestins. Ce docteur est parvenu à guérir complétement la jeune fille par le magnétisme.

La Revue magnétique

Dans la *Revue magnétique* du 1er Août, M. J. Gérard nous fait un reproche du blâme que nous avons versé sur les traitements magnétiques en commun.

Nous répéterons ici qu'en effet, pour nous, tout traite-

ment magnétique en commun est irrationnel. Il n'est pas possible, n'en déplaise à M. Gérard, d'agir en même temps, d'une manière efficace, sur plusieurs malades atteints d'affections diverses ; et, la maladie serait-elle la même, les différences qui existeraient dans les constitutions, dans les symptômes, dans l'état plus ou moins avancé de la maladie, chez chacun des malades, seraient des obstacles presque insurmontables pour obtenir des résultats satisfaisants.

Le magnétisme, qui, par sa nature, agit selon le besoin du corps du malade, demande cependant une direction continue et prolongée.

Convaincu, par une pratique expérimentale et curative de tous les jours, pendant trente ans, que nous sommes dans le vrai, nous continuerons à blâmer et à condamner de la manière la plus absolue les traitements en commun.

Si nous avons nommé M. Gérard, c'était pour le féliciter de les avoir abandonnés.

Quant à nos critiques, nous croyons pouvoir nous les permettre ; elles sont justes, loyales et jamais malveillantes.



N° 9. Septembre 1869. Année 9me.

LE MAGNÉTISEUR

PAR CH. LAFONTAINE

AVIS

Les abonnés qui n'ont point encore acquitté leur abonnement pour l'année 1869, sont priés de nous en adresser le montant soit en un mandat sur la poste, soit en timbres-poste, soit directement à notre domicile, rue du Mont-Blanc, 9.

Nous nous permettrons aussi de rappeler à nos abonnés que l'année dernière, pour augmenter notre journal *Le Magnétiseur*, que nous avons soutenu seul pendant huit ans, nous avons créé cent obligations nominatives de 50 francs, portant intérêt de 6 %, payable le 1er Juillet de chaque année sur la présentation d'un coupon; et, qu'à partir du 1er Juillet 1870, dix de ces obligations sont remboursables chaque année par un tirage au sort.

Nous prévenons nos abonnés qu'il nous en reste encore de disponibles, et nous les engageons à bien vouloir nous en prendre, afin de continuer l'œuvre de propagande que nous avons commencée.



Nécrologie

Paris, 16 Août 1869.

Cher Monsieur Lafontaine,

L'Union magnétique a vécu! Elle est morte, non pas de sa belle mort, mais de mort violente, étranglée par ceux-là même qui avaient pour mission et pour devoir de lui donner aide et protection comme à leur enfant légitime.

Ceux qui, comme moi, avaient eu la naïveté de consacrer au soin de sa rédaction une part et peut-être la plus large de leurs loisirs, qui contribuaient de leurs personnes et de leurs deniers à soutenir l'œuvre de propagande, qui n'avaient pas reculé devant une avance de fonds *sans conditions* pour assurer aux abonnés, aux sociétaires et aux *souscripteurs* le service du journal jusqu'à la fin de l'année 1869, qui se faisaient un point d'honneur de déposer dignement leur mandat, ceux-là n'ont pas été compris, et une assemblée générale, convoquée spécialement *ad hoc* et qui a réuni jusqu'à douze membres, y compris le bureau, a décidé que le journal, ce *gouffre* (le mot a paru tellement joli qu'on en a usé et abusé), ce gouffre toujours béant, dans lequel s'engloutissaient les fonds de la société, devait être comblé, c'est-à-dire bouché; il fallait *écraser l'infâme*, ainsi a-t-il été fait.

Montez, Messieurs, au Capitole et rendez grâce aux dieux, vous l'emportez sur toute la ligne, vous pouvez vous flatter d'avoir fait une belle besogne, et le procès-verbal de la séance du sacrifice sera certes une brillante page dans l'histoire future des sociétés magnétiques en France.

Je crois, cher Monsieur, que vous me connaissez suffisamment pour ne pas vous étonner en apprenant que je ne pouvais m'associer à une semblable résolution, que j'aurais combattue de toute l'énergie dont je suis capable, si je n'avais pas été absent de Paris lorsqu'elle a été prise.

J'ai donné ma démission en termes un peu vifs, mais dont je ne désavoue pas une syllabe.

Donc à partir du 10 Juillet 1869, le gouffre affreux a disparu, *hosanna in excelsis!* une rosée d'or va ruisseler sur la société de magnétisme de Paris, elle va refaire ses finances, le trésorier ne gémira plus en entendant le son creux de sa caisse, les rangs vont se serrer, les cœurs se fondre dans une fraternelle étreinte, et tout sera pour le mieux dans le meilleur des mondes magnétiques. Ainsi soit-il!

A. Bauche,
ex-secrétaire général, ex-rédacteur
de l'ex-journal l'*Union magnétique.*

Voulez-vous la copie de ma démission, la voilà!

Monsieur le Président de la Société de Magnétisme de Paris.

« A mon retour à Paris j'ai trouvé une lettre de convocation à l'assemblée générale qui a eu lieu dans le but de décider s'il y avait à continuer ou à cesser la publication du journal l'*Union Magnétique.*

« La proposition d'une avance de fonds *sans conditions*, dont j'avais eu l'honneur de prendre l'initiative et qui avait été généreusement accueillie après délibération, m'avait semblé l'unique moyen de sauver la dignité de la société en assurant *le service* du journal aux abonnés, aux sociétaires et *aux souscripteurs*, jusqu'à la fin de l'année courante.

« Autant j'étais parti le cœur content, aussi grande a été ma stupéfaction en apprenant l'inconcevable changement de front qui s'est opéré depuis mon départ. Je ne sais quelle fâcheuse influence a entraîné la Société dans une voie que je déplore et dans laquelle je suis trop fier pour la suivre.

« A dater de ce jour, je cesse de faire partie d'une société sans consistance, qui a si peu souci de sa dignité, qui défait aujourd'hui ce qu'elle a fait hier, parce qu'elle n'a ni direction ni cet esprit de concorde qui seuls donnent la force, et de la quelle continueront à se détacher un à



un tous les hommes sérieux qui voient dans le magnétisme autre chose qu'une exploitation.

« En me retirant, j'ai la conscience d'avoir rempli ma tâche et d'avoir mérité, sinon la sympathie du moins l'estime de tous, même de ceux que ma franchise, parfois brutale, a le moins ménagés.

« Qu'ils reçoivent mes regrets et les vœux que je forme pour que la Société, si elle ne doit pas périr, trouve enfin *un homme capable de la relever* et de lui rendre en réalité le prestige qu'elle a, en apparence, dans l'esprit de ceux qui n'assistent pas à ses tristes séances.

Agréez, etc.

11 Août 1869.

A. BAUCHE.



Un Malheur

L'UNION MAGNÉTIQUE, journal publié par la Société de Magnétisme de Paris, était depuis quinze ans le seul organe sérieux en France. Il n'était pas toujours brillant, il n'était pas toujours savant, mais il rendait cependant des services au magnétisme par sa publicité, quoiqu'elle fût restreinte.

Eh bien, ce pauvre journal vient d'être étranglé et enterré, par ceux même qui avaient tout intérêt à le soutenir et à le faire vivre.

Ils se disent magnétiseurs, Messieurs les Sociétaires, ils se prétendent dévoués à la grande cause magnétique, hélas ! s'ils le sont,..... ils ne le sont guère......

Les douze membres de la Société de Magnétisme de Paris, qui ont commis cette action inqualifiable, doivent être bien fiers ou bien honteux. Nous regrettons en vérité de ne pas connaître leurs noms, nous les aurions fait graver pour les placer au Capitole, ou les attacher au pilori.

Nons leur déclarons ici que, pour ne pas être accusé de connivence dans un fait que nous regardons comme un malheur public, nous avons adressé à M. le Président de la Société notre démission de membre correspondant.

Nous poursuivrons seul notre œuvre, avec courage et persévérance, comme nous l'avons fait jusqu'à ce jour. Et, si quelques partisans sincères veulent se rapprocher de nous, nous ne les repousserons pas, mais nous ne les chercherons pas. Nos colonnes seront ouvertes à tout écrit sérieux et pratique qui pourra éclairer le magnétisme et le pousser dans la voie scientifique.

Pour l'honneur du magnétisme et des quelques hommes sérieux qui faisaient partie de la Société de magnétisme de Paris, nons enverrons à tous les abonnés de l'*Union Magnétique, gratuitement et jusqu'à la fin de l'année,* notre journal *Le Magnétiseur.*

LAF.

Magnétisme

Les magnétiseurs en général ne tirent point tout le parti du magnétisme qu'ils pourraient trouver en lui. Quand ils ont endormi un malade, et c'est là ce qu'ils cherchent, ils s'occupent de le mettre en état de somnambulisme pour savoir de lui les remèdes qui lui conviennent.

« J'ai toujours été étonné, dit un ancien magnétiseur (1), de la grande quantité de médicaments ordonnés et pris par plusieurs malades somnambules que j'ai eu l'occasion d'observer. »

En effet, j'ai toujours accusé les magnétiseurs de ne point avoir assez de confiance dans le magnétisme même. Cependant, qu'on lise les anciennes cures faites par le magnétisme, on verra qu'il est presque toujours le seul agent employé; et si j'ose me citer à côté de M. du Potet, je dirai que lui comme moi, nous cherchions peu le somnambulisme; ses malades comme les miens ne prenaient point de médicaments, et cependant nous les guérissions.

Un autre abus qui est peut-être plus dangereux encore, c'est la confiance aveugle que beaucoup de magnétiseurs

(1) M. de Lausanne.

ont dans leurs somnambules ; dès que l'un d'eux entreprend un malade, si celui-ci ne devient pas somnambule, il le fait consulter par le somnambule qu'il a, et le pauvre malade n'échappe aux ordonnances de la médecine que pour tomber dans celle du somnambulisme qui sont bien pires très-souvent. Les somnambules lucides pour les autres sont très-rares, et j'en ai vu beaucoup, je dirai même presque tous, ordonner à tort et à travers des choses quelquefois dangereuses.

Je ne veux pas dire par là qu'il ne faut jamais consulter un somnambule, qu'il ne faut jamais employer un médicament. Non, il est des cas, où le magnétisme seul ne suffit pas, mais ils sont rares, très-rares, et un magnétiseur expérimenté qui ne craint pas de se dévouer et qui compte sur lui-même, les évite toujours. Dans ma longue pratique, je les ai toujours évité, et quand, dans un cas exceptionnel, où je regardais un médicament comme nécessaire, j'allais, après avoir consulté un somnambule, demander à un médecin si le médicament ordonné était pernicieux. Presque tous les somnambules ne sont que le reflet de l'homme qui les magnétise ; si celui-ci croit à l'homœopathie, ce sont toujours des médicaments homœopathiques qui seront ordonnés ; si, au contraire, le magnétiseur croit à l'allopathie, alors le pauvre malade est accablé de tisanes, de sirops, de médecines, composées par le somnambule même, et la plupart ce sont de vieux remèdes de bonne femme, qui ne produisent aucun bien, et ne font souvent qu'aggraver le mal.

Que les magnétiseurs connaissent mieux les ressources du magnétisme, qu'ils aient une plus grande confiance en eux-mêmes et moins de paresse ; ils reconnaîtront que sans remèdes, que sans somnambulisme, ils guériront plus souvent et plus promptement. Un magnétiseur bien pénétré de ce qu'il peut faire, s'il en a la volonté, sauve à un malade de longues douleurs, et l'ennui et le dégoût des remèdes. D'ailleurs il a un remède, l'eau magnétisée, dont il peut toujours se servir sans crainte, et dont il reconnaîtra les bons effets, car, comme le magnétisme direct, elle agit selon le besoin momentané du corps du malade. Comme

exemple de la puissance magnétique, je dirai que je viens de guérir en une seule séance, des crampes d'estomac des plus violentes; le malade se tordait sous la douleur, tout son corps était agité d'un tremblement violent, il pouvait à peine respirer et il jetait des cris.

Sans chercher aucun remède, ne comptant que sur moi, j'imposai avec une ferme volonté la main sur l'estomac, et j'obtins en quelques minutes du soulagement, les contractions semblaient fuir sous ma main et envahir le foie, je les poursuivis, je devins maître entièrement, je rétablis le calme complet, et je laissai le malade au bout d'une heure dans un état qui était un bien-être indicible après toutes les douleurs passées.

LAF.

Rhumatisme général aigu

En Juillet 1853, M. Prodhom fut atteint de douleurs rhumatismales très-vives dans les articulations, qui le paralysèrent entièrement. Quand il me fit appeler, il y avait un mois qu'il était dans son lit, sans pouvoir dormir, sans pouvoir faire un mouvement même de tête, et souffrant au point de jeter continuellement des cris.

Aucun des moyens employés par les médecins n'avaient pu lui procurer du soulagement.

Je le magnétisai le 4 Août deux fois par les pouces et par les passes.

Le lendemain je le trouvai calme et souriant. les douleurs ayant diminué d'intensité, il avait pu dormir un peu, ce qu'il n'avait pu obtenir depuis un mois par les calmants opiacés; aussi son visage exprimait-il l'espérance et le contentement. Après la quatrième magnétisation, il put faire quelques mouvements des doigts, des bras et des jambes; et après la septième il était guéri et put sortir.

Pour obtenir ce résultat, j'avais. dès la troisième magnétisation, non-seulement fait des passes, mais massé tout le corps, malgré les douleurs atroces que je provoquais.

Depuis cette époque. Août 1853, M. Prodhom n'avait jamais ressenti la plus légère atteinte de rhumatisme. Mais le 28 Juin 1869, après seize ans, il fut pris tout à coup de douleurs aiguës dans une épaule et au bas des reins.

Dès le lendemain, son corps fut entièrement envahi par des douleurs rhumatismales. Chacune des articulations des mains, des bras, des jambes, des pieds, le firent souffrir; elles devinrent rouges, brûlantes, elles se tuméfièrent et se gonflèrent; une fièvre violente s'empara du malade qui, une ou deux fois, divagua pendant la nuit. Le cœur devint douloureux et agité, il était gêné dans ses mouvements; la gorge se sécha, se resserra, et rendit la respiration difficile.

Je me trouvais en face d'un rhumatisme aigu, articulaire, arthritique, le plus douloureux, le plus long, le plus difficile à guérir, contre lequel la médecine officielle emploie les saignées générales copieuses, les sangsues en grand nombre sur les articulations gonflées, les renouvelant chaque fois que le gonflement se représente; puis, les boissons délayantes en abondance, les narcotiques, les purgatifs; et, le plus souvent, tous ces moyens sont inutiles, ne produisent aucun bien. Le rhumatisme aigu n'en parcourt pas moins ses diverses périodes pendant plusieurs mois.

Je n'avais que le magnétisme et l'eau magnétisée à ma disposition; puisque j'ai le bonheur de ne pas être médecin, et que je n'ai pas le droit, heureusement, d'employer tous ces moyens débilitants, affaiblissants, qui privent le malade des forces dont, plus que jamais, il a besoin pour supporter les douleurs qui l'affaiblissent, et pour réagir contre la maladie même par un effort moral. Il est reconnu que, dans tout et partout, une volonté ferme, soutenue, produit les meilleurs résultats. Il est donc nécessaire d'éveiller celle du malade, en lui donnant par un soulagement réel l'espoir de voir terminer promptement ses souffrances.

Je me mis à l'œuvre avec courage. Je magnétisai d'abord généralement le malade par de longues passes, après avoir tenu les pouces, afin de calmer la fièvre, l'agitation,

les douleurs. J'y parvins après une heure de travail. Je ne massai point dès les premières séances, l'inflammation était trop grande dans les articulations, j'aurais provoqué une irritation qui aurait produit une recrudescence du mal, je fis appliquer sur chaque articulation gonflée des compresses d'eau magnétisée, qu'on renouvela souvent, car elles devenaient brûlantes et sèches promptement; mais lorsqu'une articulation était désenflée je la massais.

J'obtins assez facilement la cessation des douleurs aiguës par les grandes passes; mais les gonflements, les chaleurs, l'agitation fébrile, les angoisses cessaient un moment et se représentaient aussitôt. Le malade manquait d'appétit, cependant je le forçais à manger un peu, à boire du vin en petite quantité pour lui donner des forces, afin d'empêcher le retour de la fièvre, qui n'est presque toujours entretenue que par la faiblesse provoquée par la diète.

Dans aucun cas de maladie je ne fais faire diète, et mes malades s'en sont toujours bien trouvés. Je me rappelle l'étonnement d'un médecin, et presque sa fureur, en me voyant donner du vin et du bouillon à un malade atteint d'une petite vérole confluente, malade que lui, docteur, avait condamné la veille, et que je parvins à guérir radicalement en quelques jours.

En dix-huit jours je parvins à être entièrement maître de ce rhumatisme aigu, qui me donna beaucoup de fatigue. C'était dans la première quinzaine de Juillet, pendant laquelle les chaleurs furent accablantes et pour mon malade qui en souffrait beaucoup, et pour moi-même, qui, pendant les magnétisations, manquait de suffoquer. Aussi me fallut-il après la guérison me reposer et aller respirer l'air des montagnes pour retrouver toutes mes forces.

Ainsi, en quelques jours, par des magnétisations bien entendues, j'avais obtenu un résultat que la médecine obtient rarement en quelques mois par tous les moyens qui sont à sa disposition. Il est vrai que je les considère comme étant tous contraires à la guérison.

Un rhumatisme aigu, de quelque sorte qu'il soit, est la

conséquence d'une circulation interrompue par telle ou telle cause.

Dans le cas présent, M. Prod'hom était resté pendant plusieurs jours exposé à des courants d'air nécessités par des travaux qu'il faisait faire dans son appartement. Il avait eu chaud, puis froid, sans en avoir conscience ; une transpiration ou une moiteur s'était subitement arrêtée, et il s'était trouvé pris de douleurs générales.

Si, par des saignées, par des sangsues et par une diète sévère, on eut épuisé le malade, on l'eût réduit à ne plus avoir de force en lui pour réagir quand il l'aurait fallu. Car convenons-en, la nature nous est d'un grand secours, quand nous savons l'aider à propos, dans les efforts qu'elle fait pour rétablir l'équilibre. LAF.

Névralgies, migraines

Mlle X*** était sujette depuis un grand nombre d'années à des migraines, à des névralgies, qui, chaque fois qu'elles se présentaient, et c'était souvent, la faisaient souffrir horriblement. Il lui fallait cesser tous ses travaux, s'enfermer vingt-quatre heures, quarante-huit heures, et supporter pendant tout ce temps des douleurs atroces qui ne lui laissaient pas un moment de répit. Aussi, Mlle X*** sortait-elle de là dans un ébranlement nerveux et une faiblesse extrême ; car les retours fréquents de ces migraines, qui avaient lieu toutes les semaines, ne lui donnaient pas le temps de reprendre haleine, puis elles étaient suivies de violents maux d'estomac, de crampes, de contractions spasmodiques, conséquences des vomissements qui la maintenaient dans un épuisement total, malgré l'état nerveux exaspéré.

Son moral était bon, mais n'étant plus soutenu par le physique, la volonté manquait parfois, et alors la faiblesse était plus grande encore.

Ce fut au mois de Février dernier, après une crise des plus violentes, que Mlle X*** vint me trouver.

Je la magnétisai par des passes la première fois ; la se-

conde j'ajoutai l'imposition des mains, l'une sur l'estomac, l'autre sur le dos, en face de la première ; lorsque l'époque de la migraine fut venue, celle-ci ne se présenta pas. Mlle X*** éprouva des malaises, des nausées, des sentiments névralgiques, sans que cela fut la douleur même de la migraine ou de la névralgie. Je continuai à agir de même ; à faire des grandes passes et des impositions sur l'estomac, qui faisaient éprouver à la malade une chaleur douce qui parcourait tout son corps, lui donnait du bien-être et des forces. Un mois, deux mois se passèrent sans migraine, sans névralgie ; seulement des sensations de l'une et de l'autre, mais qui disparaissaient sous la magnétisation. Aussi, Mlle X*** revenait à la vie, elle avait entièrement repris ses travaux ; elle ne se reconnaissait plus elle-même. Pendant tout le traitement il n'y eut pas une seule migraine, ni une seule névralgie. Mlle X*** fut entièrement guérie par le magnétisme, et l'eau magnétisée, ne l'oublions pas. L'eau magnétisée prise comme boisson, et en compresses, joue un grand rôle dans tous mes traitements. Les magnétiseurs d'aujourd'hui ne comprennent pas l'importance de l'eau magnétisée, et cependant DELEUZE a dit avec raison que *l'eau magnétisée* est un des agents des plus puissants et des plus salutaires qu'on puisse employer pour soulager et même guérir les malades.

« J'ai vu, dit-il (1), l'eau magnétisée produire des effets si merveilleux, que je craignais de me faire illusion, et que je n'ai pu y croire qu'après des milliers d'expériences. »

Ce que Deleuze a écrit en 1825, je le répète moi aujourd'hui, car mes propres expériences m'ont prouvé maintes et maintes fois qu'il n'avait rien exagéré.

Je me permettrai de reproduire ici certains passages que j'ai publié sur l'eau magnétisée, dans le journal le Magnétiseur nº de Juin 1862 (2).

. . . . « En effet, disais-je : sans faire du romantisme, on pourrait, avec quelque apparence de

(1) *Deleuze*, Instruction pratique, 1 vol. in-8º, 1825, et 2me édition, 1 vol. in-12, chez Germer-Baillière, rue de l'Ecole-de-Médecine, Paris.

(2) Le Magnétiseur, 4me année, nº de Juin 1862, page 34.



raison, appeler l'eau magnétisée l'*Elixir de longue vie*, l'*eau de la fontaine de Jouvence*, car si elle ne fait pas vivre cent ans, si elle ne rajeunit pas, si elle ne rend pas la beauté dans le sens que les poètes et les romanciers ont prêté à l'eau de cette fontaine célèbre, elle n'en produit pas moins des effets merveilleux. L'eau magnétisée, en ravivant toutes les forces de la nature, en stimulant les organes digestifs, et en les obligeant à fonctionner, rend la santé à un corps débile, embellit un corps amaigri, en lui donnant des forces par l'activité qu'elle provoque dans la circulation générale; dès lors les chairs se reforment, le corps prend un certain embonpoint, et bientôt un air de santé, de jeunesse, se fait remarquer sur le visage et dans toute la personne.

« Les élixirs, les philtres des magiciens produisaient ces effets; pourquoi donc l'eau magnétisée, qui certainement était le principe de ces divers baumes universels, ne produirait-elle plus aujourd'hui ce qu'elle produisait autrefois? Serait-ce peut-être parce qu'au lieu de l'entourer de tout le charlatanisme de ces temps, nous la *donnons* avec simplicité, nous la présentons sans emphase, et comme la chose la plus naturelle, sans lui attribuer d'autres propriétés, que celle de contenir le principe vital que nous lui avons communiqué, lequel agit, non selon notre volonté, mais bien selon les besoins du corps du malade.

. . . .

. . . . « Dans toutes les maladies aiguës ou chroniques, j'ai fait usage de l'eau magnétisée avec les plus heureux résultats.

« Dans les maladies aiguës, j'ai vu des effets presque instantanés par l'application d'une compresse d'eau magnétisée sur la partie affectée de rhumatisme ou de névralgie. La douleur cessait aussitôt, l'enflure diminuait lorsqu'il y avait gonflement arthritique, et l'inflammation disparaissait comme par enchantement.

« Dans les cas de brûlures profondes, combien de fois n'ai-je pas constaté qu'en plongeant, pendant une heure, la partie brûlée dans un bain d'eau magnétisée, en appliquant ensuite une compresse de cette même eau, et en

répétant dans une journée trois ou quatre fois ces bains et ces compresses, on obtenait non-seulement la cessation des douleurs horribles qui sont la suite d'une brûlure qni attaque profondément les tissus, mais encore que les eschares ne se produisaient pas ou se fermaient, que l'inflammation cessait, et qu'au bout de deux ou trois jours toute trace de brûlure avait disparu.

« En employant l'eau magnétisée de la même manière pour les panaris, on parvient à faire cesser les douleurs lancinantes qui en résultent, l'inflammation diminue, le panaris perce et laisse échapper le pus sans qu'il y ait besoin de bistouri.

« Dans les fluxions de poitrine, dans les dyssenteries, dans les gastrites, une compresse d'eau magnétisée dégage le poumon, fait cesser les évacuations, donne du ton à l'estomac et aux intestins, et en enlevant toute l'inflammation, elle ranime la vie, rétablit la circulation interceptée, et le malade recouvre la santé.

« Les affections du foie ne résistent pas aux compresses répétées de l'eau magnétisée; celles du cœur éprouvent une amélioration constante, et, si nous ne craignions de passer pour un enthousiaste, nous dirions que l'eau magnétisée est la panacée recherchée et tant vantée par les anciens, car nous ne connaissons aucune affection, aucune maladie, pour laquelle elle ne soit salutaire et efficace.

« Dans les maux d'yeux, soit pour l'inflammation des paupières, soit pour l'affaiblissement de la vue, l'eau magnétisée est encore d'un puissant secours.

« L'eau magnétisée employée soit en boisson, soit en compresses ou en lotions extérieures, produira toujours des résultats inespérés. »

Je disais cela en 1862, et je ne saurais trop le répéter aujourd'hui, car les magnétiseurs, ou plutôt les magnétistes, sont peu disposés à se servir de l'eau magnétisée. Elle est si puissante, si salutaire, qu'il n'est pas nécessaire d'être ou d'avoir été magnétisé pour s'en servir. Toute personne qui en fait usage s'en trouve bien, j'en ai la preuve chaque jour, car, *ne la vendant pas*, *la donnant*, on vient

en prendre chaque jour douze à quinze bouteilles, et l'on me raconte des merveilles, quand je suis là. LAF.

Catalepsie

Nous prenons dans le mémoire couronné par le jury magnétique de Paris, la relation intéressante d'une catalepsie guérie par le docteur G. Pellezzari de Brescia, auteur du dit mémoire.

Maladie

1. Anesthésie générale quotidienne et périodique, d'abord simple, puis double, puis triple.

2. Résistant pendant neuf grands mois à tous les remèdes de la thérapeutique ordinaire.

3. Reconnue à la fin pour être une maladie à principe magnétique.

4. Traitée au point de vue du magnétisme, la maladie cède dans le cours de trois semaines.

5. La goutte sereine dont la malade est attaquée, porte le même caractère que cette anesthésie générale, suit les mêmes alternatives, empirant d'abord et diminuant ensuite avec elle.

6. Récapitulation et corollaires.

1. Dans le cours du mois de Juin 1852, une jeune fille de seize ans, Mlle Élisa Zanardini, habitante de Pisogne, près du lac d'Iséo (province de Brescia), avait été attaquée d'une forte encéphalite. Elle guérit de ce mal, mais il eut des suites et elles furent graves. Chaque matin, à sept heures, la jeune convalescente perdait l'usage de tous ses sens, et restait dans cet état, insensible de la tête aux pieds, jusqu'après huit heures. La respiration, la chaleur et les battements du pouls témoignaient seuls que la vie ne s'était pas retirée d'elle. On faisait passer une vive lumière devant ses yeux, on produisait un grand bruit à ses oreilles, on lui faisait respirer de l'ammoniaque, on introduisait dans sa bouche les saveurs les plus fortes, on laissait tomber sur ses épaules nues des gouttes de cire brûlante, on enfonçait dans les chairs, aux bras et aux jambes, des ai-



guilles d'acier, et toutes ces violences exercées contre elle, dans le but de la réveiller de sa torpeur, la trouvaient aussi insensible qu'un cadavre et une statue. Mais un peu après huit heures, la jeune personne s'éveillait tout à coup d'elle-même comme d'un sommeil ordinaire. Éveillée, elle ne se doutait pas de toutes les expériences qu'on avait faites sur elle pendant son heure de sommeil.

Cet accès d'insensibilité se répéta ainsi chaque jour, exactement à la même heure, depuis le mois de Juin jusqu'au mois d'Août. Au mois d'Août, un second accès la prit à onze heures du matin et se répéta tous les jours comme le premier, et au mois de Novembre, un troisième accès quotidien se saisit d'elle à cinq heures du soir. Ces deux nouveaux accès étaient parfaitement semblables au premier, chacun d'eux venant toujours exactement à la même heure, pas deux minutes plus tôt et pas deux minutes plus tard ; la jeune personne était devenue une horloge vivante, un chronomètre pathologique.

A quelle espèce d'entre les maladies, dont les norologues nous donnent la liste, l'affection de Mlle Zanardini devrait-elle se rapporter ? Était-ce une catalepsie ? Mais cette raideur des muscles et cette inflexibilité des membres qui caractérisent la catalepsie manquaient totalement ici ; la tête, le buste, les mains, les bras, les jambes pouvaient s'étendre, être mis en mouvement et retomber passivement selon les lois de la gravité (1).

(1) La description de cette maladie laisse du doute sur sa nature. Est-ce une névrose rare, extraordinaire, exceptionnelle, comme l'auteur le pense et la Commission l'admet ? ou bien n'est-ce qu'une catalepsie *compliquée* toujours de somnambulisme et accidentellement d'hystérie ? J'avoue que, malgré l'absence du signe pathognomonique de la catalepsie, j'incline à voir dans ce cas plutôt un état cataleptique que toute autre affection. En notant la résolution des membres, l'auteur paraît avoir exclu toute idée de méprise avec la catalepsie ; mais nous savons, par les observations du docteur Puel (*Mémoire sur la catalepsie*, obs. 149 et 150), que si, dans la catalepsie simple, les membres gardent d'emblée l'attitude qu'on leur donne, il n'en est pas de même lorsqu'il y a complication d'une autre affection ; alors on a souvent de la peine à isoler les signes différentiels, et c'est probablement ce qui est arrivé dans ce cas.

Était-ce la léthargie, la syncope, l'asphyxie, l'hystérie? Mais les symptômes ne cadraient entièrement avec aucune de ces quatre conceptions nosologiques.

Était-ce une fièvre pernicieuse? quelque pernicieuse carotique? Mais toute fièvre pernicieuse se termine au bout de quelques jours, soit par la mort, soit par la guérison, et ici, la maladie dura avec ses retours périodiques pendant une longue série de mois; tout accès de fièvre pernicieuse se prolonge quelques heures, et ici, pas un accès ne dura plus d'une heure et quelques minutes; tout accès de fièvre pernicieuse s'annonce par un frisson, est accompagné d'une chaleur croissante et se termine par la transpiration: toujours, dans ces accès, il se trouve deux, ou du moins un de ces pathophénomènes: mais ici, il n'y en avait aucun; c'était une éclipse totale de tous les sens extérieurs, et rien de plus; dans les fièvres pernicieuses, le souverain remède est le quinquina: mais dans la maladie de Mlle Zanardini, ce même quinquina et ses plus excellents dérivés modernes ne produisirent nul effet.

Quelle espèce de maladie était ce donc? En prenant en considération, non les formes et les problèmes nosologiques, mais le genre, l'extension et la marche des symptômes, on est amené à ne voir dans l'état de la malade qu'un anéantissement des sens, ou comme les médecins parlant grec le disent, une anesthésie qui, chaque jour à une heure donnée, s'étendait telle qu'un voile funèbre, sur tous ses sens extérieurs.

Toutefois, cette définition, quoique juste, ne suffisait pas. Il ne suffisait pas au médecin, ni pour l'art, que la seule forme extérieure du mal fût bien décrite: il fallait connaître encore quelque chose du principe et la nature pathologique interne de ce mal, pour suggérer un *quid agendum* rationnel. Malheureusement, et ce principe et cette nature restaient un mystère, et les pathologies ordinaires de nos écoles n'apportaient point de lumières propres à en dissiper l'obscurité.

2. Les divers essais thérapeutiques auxquels se livra l'habile docteur Mauri, en se basant sur l'ancien axiome *morborum naturam curatio demonstrat*, n'éclairèrent pas

davantage la question. En tâtonnant, il appliqua de son mieux toutes les ressources connues de l'art ; il suivit aussi les conseils de beaucoup d'autres médecins appelés comme lui auprès de la malade, mais sans aucun résultat. En dépit de tous ces traitements, si différents les uns des autres, le mal de Mlle Zanardini ne changea ni d'aspect, ni d'intensité, et sa marche resta la même. Ce mal était comme les phases de la lune qui jamais ne varièrent leurs allures, malgré tous les efforts des mages armés de leurs baguettes et de leurs conjurations.

Ayant reconnu l'inutilité de tous les procédés ordinaires, soit pour reconnaître le mal, soit pour le combattre et le guérir, le docteur Mauri, s'élevant au-dessus des préjugés des médecins gens de métier, conçut enfin l'idée qu'il y avait encore des expériences et une cure à tenter pour la jeune malade, et que c'était des expériences et la cure magnétique. Mais il marchait là sur un terrain inconnu et n'osa pas s'y aventurer sans guide : il engagea donc à consulter celui d'entre les médecins qui, seul à Brescia et dans toute la Lombardie, s'occupait alors du magnétisme vital (1).

On était au mois de Décembre 1852 ; ne pouvant m'absenter de la ville, je résolus d'engager la malade à se transporter auprès de moi dès que la saison, devenue moins rude, le lui permettrait. A la fin de Mars 1853, la jeune fille arriva à Brescia accompagnée de son père, de sa tante et de sa sœur. Elle était tout aussi gravement malade que l'année précédente, et toujours encore, trois fois par jour, exactement à la même heure, elle perdait l'usage de tous ses sens extérieurs.

3. Ce fut le 25 Mars, à sept heures et quelques minutes du matin, que je la vis pour la première fois ; elle avait en ce moment son accès habituel d'anesthésie. Etendue dans son lit, elle semblait dormir paisiblement ; la respiration, la chaleur, la moiteur, les battements du pouls, tout était dans un état normal. Je l'appelai ; je la fis appe-

(1) Il y avait à cette époque plusieurs médecins à Milan qui s'occupaient sérieusement du magnétisme. Entr'autres les docteurs Bruni, Dugnani, Lanzy, etc., etc. LAF.

ler par ceux qui l'entouraient, à voix basse d'abord, puis à haute voix : elle ne répondit pas. Je lui enfonçai dans la chair une longue aiguille, elle ne la sentit pas. Une pensée soudaine me traversa l'esprit : cette anesthésie pouvait être magnétique ; il y avait peut-être là un vrai cas d'automagnétisation (1), une suite de l'encéphalite du mois de Juin 1852 ; cette encéphalite avait pu altérer dans l'encéphale les deux substances blanche et grise à leur limite, point où (selon moi, du moins) se renouvelle continuellement en nous-mêmes, avec des alternatives périodiques de rapidité et de lenteur, ce fluide vital impondérable qui, lorsqu'il est mis en mouvement d'une certaine façon, produit certains phénomènes particuliers et s'appelle magnétique.

Tenant à éclaircir mon soupçon, je pris la main gauche de la malade dans ma main droite, et je la tins ainsi, sa paume serrée contre ma paume, jusqu'à ce que la chaleur de nos deux mains se fût égalisée et eût établi ce que les magnétiseurs appellent le *rapport* entre elle et moi. Alors, je l'appelai par son nom : « Mademoiselle Elisa ! » Et elle, qui, pendant neuf mois entiers, n'avait jamais répondu à personne, me dit à l'instant même, et au grand étonnement de ceux qui l'entouraient : « Que désirez-vous ? » Une conversation s'engagea entre nous, et roula sur les incidents de la maladie ; nous ne cessâmes de parler qu'un peu après huit heures, c'est-à-dire au moment même où le premier accès finissait chaque jour. La malade se réveilla ; elle parut surprise de me voir près de son lit ; elle ne se souvenait nullement de tout ce que nous avions dit, et je me gardai de lui en faire mention, car son père m'avait prié de ne lui point parler de magnétisme : elle avait entendu raconter des choses horribles sur le magnétisme et les magnétiseurs, et elle en avait une peur extrême.

Je ne pus revoir ma malade ce même jour, aux heures

(1) Il n'y a pas de maladie magnétique. Il n'y a pas d'automagnétisation sans la volonté. Cette maladie toute nerveuse est une catalepsie comme en a décrit le docteur Petetin. LAF.

de ses deux autres accès, mais je revins près d'elle le matin suivant. Il était sept heures et demie, et la jeune fille se trouvait dans le fort de son accès ; mais, cette fois, il était accompagné d'un épiphénomène tout nouveau. Quoique toujours privée de l'usage de ses sens extérieurs, elle se débattait dans des convulsions si violentes, que les assistants, qui ne pouvaient la tenir, en étaient tout épouvantés. Je prescris de suite de l'eau de laurier-cerise, on en apporte ; je n'en donne pas à la malade, c'est moi qui l'avale lentement et à petites gorgées, tenant toujours dans ma main la main convulsée de la malade. A peine eus-je senti l'amertume des gouttes, que les lèvres de la jeune Zanardini se crispent comme si l'amertume était dans sa propre bouche ; j'avale une gorgée, et la malade fait un mouvement de déglutition très-visible ; je ressens une certaine impression dans mon estomac, et elle, mettant la main sur le sien et poussant un soupir de soulagement, s'écrie vivement : « Oh ! cela me fait du bien ! » Ses convulsions avaient cessé. Continuant mes expériences, je prisai du tabac et éternuai, elle éternua au même instant ; je priai un des assistants de me gratter la main gauche, la malade sentit une vive démangeaison à sa main gauche. En un mot, insensitive par elle-même, privée de toute sensation propre, elle était un prompt écho, un miroir vivant de mes sensations à moi.

Dès ce moment, l'énigme pathologique qui faisait le tourment du docteur Mauri avait disparu pour moi, la lumière s'était faite. Mlle Zanardini, qui détestait tant le magnétisme, était elle-même, depuis neuf mois, un exemple frappant d'une des plus extraordinaires variétés magnétiques. Ses anesthésies quotidiennes périodiques n'étaient, en réalité, que l'expression exterieure d'autant d'actes d'automagnétisation, qui se renouvelaient en elle chaque jour, à des époques fixes : maladie magnétique quant au fond, et, par conséquent, propre à être traitée au point de vue du magnétisme, comme M. Mauri l'avait fort bien deviné.

4. C'est donc la malade elle-même que je devais consulter, dans son sommeil, au sujet du traitement à lui

faire subir. Et cette jeune enfant de seize à dix-sept ans, parfaitement ignorante de la science médicale, me donna des avis tels que je n'en aurais pu obtenir de tous les doctrinaires réunis, qui, au seul mot de magnétisme, de mesmérisme, haussent les épaules avec ironie, et se parent d'une mine voltairienne (1).

Je suivis de point en point les conseils de la jeune fille, et voici ce qui en résulta : Au bout de sept jours, le troisième accès, celui du soir, avait déjà disparu. Au bout d'une seconde semaine, le second accès, celui de midi, disparut aussi, et, au bout d'une troisième semaine, le premier accès, celui de sept heures du matin, ne se renouvela plus (2). De cette manière, Mlle Zanardini, après une cure de trois semaines seulement, fut entièrement délivrée d'un mal très-mystérieux que la médecine ordinaire avait combattu en vain pendant neuf mois.

Le 21 Avril, Mlle Zanardini, guérie tout aussi radicalement de ses préjugés contre le magnétisme et les magnétiseurs, retourna tout heureuse dans son pays natal, avec son père, sa tante et sa sœur ; peu de temps après, elle était mariée ; maintenant, c'est une mère robuste de plusieurs enfants.

5. Je reviens sur mes pas pour parler d'une circonstance qui ne doit pas passer inaperçue.

La jeune Elise, dès les premiers jours de sa convalescence qui suivit l'encéphalite de 1852, eut, outre cette anesthésie générale et périodique, une autre anesthésie, mais toute locale et continue, rebelle, elle aussi, à tous les efforts de la médecine et de l'oculistique ordinaire : c'était une amaurose obstinée de l'œil droit.

Les membres de la famille, dont l'attention était exclusivement absorbée par l'effrayant aspect, l'aspect de mort

(1) Si le docteur avait agi magnétiquement par des insufflations chaudes sur l'estomac et le cœur, il aurait fait cesser immédiatement ces accès cataleptiques, et n'aurait pas employé des remèdes.

LAF.

(2) La commission d'examen a justement fait remarquer qu'une lacune existe en cet endroit. C'est l'omission du ou des moyens employés pour obtenir cette guérison.

de la grande anesthésie, s'inquiétèrent d'autant moins de l'anesthésie oculaire, que l'œil gauche, resté sain, fonctionnait à merveille.

Mais moi, je songeai sérieusement à cet œil malade, et l'évidente diminution, la presque complète disparition de la grande anesthésie m'avait rempli d'espoir. Nous étions au 14 Avril, tout à la fin de la série des accès décroissants d'anesthésie. Sachant que l'anesthésie oculaire était contemporaine de la grande, dès l'origine, je soupçonnais qu'elle lui était congénère, et qu'elle pouvait dépendre de l'interruption magnétique d'un courant vital entre le cerveau et la rétine, et la rétine et le cerveau; et, l'inutilité de tous les remèdes anti-amaurotiques employés jusque-là, me fortifiait de plus en plus dans cette idée; enfin, la malade elle-même me la confirmait quand je lui en parlais. Pourquoi donc ne pas essayer la puissance de mes courants magnétiques sur cette amaurose, sur la rétine même?

J'étendis ma main vers l'œil aveugle avec l'intention de la magnétiser, et quelle joie! les ténèbres se dissipèrent immédiatement, et la jeune fille, dont l'œil gauche était fermé et bandé, distingua si parfaitement avec son œil droit les objets et leurs couleurs, qu'elle me décrivit exactement les personnes, et lut correctement des pages imprimées et des lettres. Mais, au bout de quelques minutes, sa vue s'affaiblit graduellement, et les ténèbres de la goutte sereine lui revinrent. Telle fut ma première expérience, dans la soirée du 14 Avril.

Je renouvelai mon irradiation magnétique sur Mlle Zanardini les trois soirs suivants, jusqu'à la veille de son départ, et, de soir en soir, sa vue s'améliorait, et le mieux se soutenait de plus en plus longtemps.

Dans la soirée du 16, se trouvant sous l'action magnétique de ma main, la jeune fille, interrogée par moi, me déclara qu'en répétant cette simple magnétisation pendant un certain nombre de soirées, et toujours à la même heure, sa vue se rétablirait parfaitement et pour toujours, sans autre remède. Je lui demandai combien il faudrait de soirées pour atteindre ce but. Elle répondit qu'elle ne

e voyait pas encore, mais qu'elle le verrait plus tard et le dirait. Elle partit de Brescia pour Pisogne le 21, et j'écrivis au docteur Mauri pour le prier de continuer à ma place ce nouveau traitement anti-amaurotique.

Le docteur Mauri, bien aise d'être devenu, lui aussi, un magnétiseur, poursuivit mon traitement, et, dans la soirée du 25, Mlle Zanardini lui dit tout à coup dans son sommeil: « Maintenant je peux dire enfin ce qu'il m'avait été impossible de préciser à Brescia: il me faut encore huit heures pour recouvrer entièrement ma vue; je dis huit heures, ni plus ni moins (1). Dans la matinée du 4 Mai, je me réveillerai parfaitement guérie de ma cécité. »

Et le 4 Mai, au matin, ce pronostic se vérifia; la jeune Elise s'éveilla toute heureuse, appela son père, sa tante,

(1) Plusieurs relations de traitements somnambuliques nous montrent des sujets prédisant qu'ils seront lucides au bout de tant de magnétisations. Dans ces cas, la prévision précède la vision au lieu de la suivre. On s'est demandé si un magnétisé disant: La lucidité me viendra dans.... tant de jours, cela ne voulait pas dire dans.... tant d'heures, chaque magnétisation étant généralement quotidienne et moyennement d'une heure. Les belles expériences du docteur J. Esdaile tendent à prouver que ce ne sont, en effet, pas les jours, mais les séances qu'il faut compter; que si deux magnétisations par jour avaient lieu, il faudrait moitié moins de temps pour arriver au même résultat. Et si, au lieu d'agir successivement, on vient à opérer simultanément par plusieurs personnes, l'effet attendu se produit dans la même journée. Exemple: Mlle Zanardini prédit qu'il lui faudra encore huit heures, c'est-à-dire huit jours, du 25 Avril au 4 Mai, pour guérir. Eh bien, si on l'avait magnétisée huit fois en un seul jour, ou bien *une* heure par huit personnes, n'aurait-elle pas guéri le 25 Avril même au lieu du 4 Mai? Ou bien la prédiction était-elle fatale, et, le travail de régénération du nerf optique avait-il, en effet, besoin de huit fois vingt-quatre heures pour s'opérer? En d'autres termes, est-ce que la magnétisation d'une heure par jour est suffisante, et que l'action n'est épuisée qu'après vingt-trois heures? Ou bien le magnétisme n'opère-t-il que pendant la durée de l'action, c'est-à-dire seulement pendant que l'*état* magnétique subsiste? Ainsi envisagée, la cure ne pourrait-elle pas être beaucoup plus prompte? Que dis-je? Le secret des guérisons instantanées produites par Greatreakes, Laforgue, Capern, etc., ne serait-il pas dans l'action *prolongée?* Voilà, certes, des questions que le sujet et l'auteur étaient bien de force à résoudre; il est bien regrettable que l'idée n'en soit pas venue au perspicace auteur de cet intéressant mémoire. Dr PELLEZZARI.

sa sœur, et demanda à voir son médecin, pour leur annoncer à tous qu'elle voyait on ne peut mieux de ses deux yeux. Une lettre du docteur Mauri m'apprit promptement cette nouvelle.

Comment Elise avait-elle si clairement lu dans l'avenir? Questionnée à ce sujet dans son état de veille, elle déclara n'y rien comprendre. Dr PELLEZZARI DE BRESCIA.

Folie, Delirium tremens, Rhumatismes vagues

M. Vandeputte, marchand épicier, âgé de 42 ans, demeurant rue Fontaine-au-Roi, 23, sortait de la maison de santé de Picpus lorsqu'il a suivi notre traitement; ses accès de folie remontaient à dix-huit mois. Il fut un jour ramassé sur la voie publique, atteint du délirium tremens, et conduit à la maison de santé de Picpus, où il est resté neuf mois.

Pendant son séjour dans cet hospice, il reçut tous les soins qui conviennent à ces sortes de maladies, du moins les remèdes ordinairement employés, tels que douches froides et révulsifs de tous genres. Sa folie prit un caractère moins furieux, mais il y contracta des rhumatismes qui se portaient brusquement sur un point, le paralysaient et se portaient avec violence sur d'autres points, cela sans aucune trêve.

Le sommeil était fiévreux, il avait des cauchemars fréquents, son appétit était nul et sa bouche pâteuse.

Il sôrtit de l'hospice, réclamé par sa famille; sa folie n'était plus qu'intermittente, il n'avait plus d'accès que lorsque ses douleurs rhumatismales se portaient au cerveau; mais alors c'était du vertige mêlé de catalepsie, c'était le désir du suicide, c'était la passion de l'ivresse au plus haut degré, et s'il parvenait à tromper la surveillance dont il était l'objet, ses accès de délirium reparaissaient aussitôt.

Nous entreprîmes son traitement avec courage, car il en

fallait pour lutter contre de semblables symptômes; nous eûmes le bonheur de le guérir radicalement. Il y a aujourd'hui deux ans que sa cure est faite, et il n'a eu aucune rechute malgré de récents chagrins de famille; son goût pour les alcools s'est même entièrement dissipé, et, dans ce moment, il paraît ne plus se souvenir de cette douloureuse période.

M. Vandeputte n'était pas sensible à l'action magnétique; du moins il ressentait peu d'éffets; il avouait cependant sentir comme des courants rentrants et sortants sous ma main et il entrait dans une très-grande transpiration; c'est la seule chose que j'ai remarquée pendant les trois mois que je l'ai soigné.

Qu'on attribue cette cure au hasard ou aux soins antérieurs, je le veux bien, mais il faut avouer que je suis heureux d'entreprendre tous mes malades dans cette période réactionnelle. Quoi qu'il en soit, il est guéri, très-bien guéri, même de ses habitudes anciennes d'aimer à boire; aujourd'hui on pourrait le citer comme le modèle des travailleurs.

Cette étrange maladie semble donner raison à Mesmer, lorsqu'il dit qu'il n'y a qu'une maladie; en effet, ce rhumatisme *voyageur* se montrait-il sur un point, tous les autres symptômes disparaissaient pour faire place à des phénomènes nouveaux : il n'avait jamais deux maladies à la fois, elle changeait de siége et de nom, mais au fond elle était la même.

Qu'on juge un peu de la figure d'un médecin qui aurait écrit sur son carnet à sa première visite : M. Vandeputte, douleurs sciatiques, jambe gauche; à la seconde visite : Eh bien! cette jambe, comment va-t-elle? — De quelle jambe parlez-vous, docteur, je me porte à merveille de ce côté, mais j'ai, en revanche d'atroces coliques. — Bon; le médecin biffe son premier diagnostic et porte : antéralgie; ainsi de suite pour chaque visite, jusqu'à la consommation..... du client.

Le magnétiseur a le bonheur de ne pas avoir à s'occuper du diagnostic, il magnétise pendant quelque temps et tout est dit.

J. Gérard.



Médecine homœodynamique

par le Dr Huguet. [1]

Nous avions hier les *allopathes* qui traitaient magistralement les *homœopathes* de visionnaires, tandis que ces derniers les accusaient charitablement d'empoisonner les trois quarts de leurs malades. Nous avons maintenant l'*homœodynamisme* qui fustige sans pitié les deux écoles, et qui s'adjoint les médecins sceptiques, nombreux dans tous les temps, pour donner le coup de grâce à la thérapeutique contemporaine.

« Il serait plus avantageux qu'il n'y eût jamais eu de médecins dans le monde, » dit le célèbre Boerhave.

« La médecine se place sur la ligne de l'astrologie et de la superstition, » ajoute Broussais.

« Les hommes les plus éminents de l'allopathie, continue le Dr Huguet, ont définitivement proclamé, les uns son impuissance, les autres ses dangers, et tous l'absence complète d'un principe général et dominateur » (p. XVIII.)

L'art de guérir est donc en plein chaos, et les malades bien avisés s'en tiendront à l'*hygiène* qui est toujours la bonne déesse, et à la *nature médicatrice* qui en sait plus long que toutes les facultés du globe.

A moins qu'ils ne recourent à la thérapeutique rationnelle que le Dr Huguet baptise du nom de médecine *homœodynamique*, et dont voici les principes essentiels :

Une thérapeutique vraiment rationnelle devra faire porter son action sur tous les éléments dont se compose l'être humain, c'est-à-dire sur l'*âme*, les *fluides* impondérables, et les organes *matériels*.

1° « La médecine s'adressera d'abord à l'âme qui a des ressources infinies et qui agit sur la matrice avec une puissance incalculable, au point de réorganiser une matrice en voie de dissolution avancée, et de guérir des lésions organiques diverses, fait certain, bien qu'il paraisse invraisemblable. » (p. 62.)

2° Il agira ensuite sur les fluides impondérables et sur le fluide nerveux, au moyen de l'*électricité*, du *magnétisme*, du *calorique* et de la *lumière*.

(1) In-12 de 159 pages, chez Delahaye, 1869 : 2 fr.

Le magnétisme attire surtout l'attention du D[r] Huguet; voici ce qu'il en dit :

« Les cures magnétiques favorisent au plus haut degré les mouvements naturels équilibrants » (p. xvii.)

« Ceux qui n'ont pas craint de compromettre leur réputation et leur fortune en traitant les malades par l'action magnétique, action à laquelle nous proposons de donner le nom de *psycho-physiologique*, savent que les mouvements curatifs de l'économie malade se traduisent par des actes additionnels, soustractifs, dilatateurs, répartiteurs, mouvements qui n'ont qu'un but, le *rétablissement des équilibres*, c'est-à-dire le retour à l'état normal. » (p. 85.)

3° Enfin le médecin fera porter son action sur les organes et sur les éléments corporels, au moyen des agents de la matière médicale ordinaire.

Voilà le premier principe de la nouvelle thérapeutique. Traitement synthétique et non exclusif, ternaire et non unitaire.

Le second principe consiste à *favoriser les réactions médicatrices* de l'organisme malade, c'est-à-dire à agir dans le sens de la force vitale curative, ou d'une manière semblable aux efforts de la nature.

C'est ce que l'auteur appelle la loi de *similitude fonctionnelle et curative* ou l'*homœodynamie*, qu'il ne faut pas confondre avec l'homœopathie « laquelle agit dans le sens des effets de la cause morbide, tandis que l'homœodynamie agit *dans le sens des réactions équilibrantes*, c'est-à-dire dans le sens de la guérison. » (x.)

Car on ne guérit aucune maladie en augmentant son intensité, ou en aggravant les symptomes morbides, mais bien en augmentant les efforts de la nature médicatrice, c'est-à-dire en agissant d'une manière semblable ou homœodynamiquement.

Pour les preuves de cette assertion et du danger du traitement homœopathique, nous ne pouvons, faute de place, que renvoyer au volume lui-même. Qu'il nous suffise de citer le résumé de ce second principe.

« Les agents n'ont donc et ne doivent avoir pour but que de seconder, d'augmenter, de diriger et quelquefois de provoquer la réaction de la nature médicatrice par les *semblables*; il faut souvent attaquer la cause morbide ou le mal lui-même par des *agents contraires*, c'est-à-dire

enlever les causes morales, fluidiques ou matérielles qui ont engendré et qui entretiennent les désordres. Ici le médecin agit *allopathiquement*, mais avec cette différence capitale qu'au lieu d'attaquer les symptômes de réaction, ce qui aggrave toujours le mal et souvent tue le malade, on attaque les symptômes morbigènes ou le mal en lui-même.

C'est en confondant les symptômes morbides ou la *pathologie nuisible* avec les symptômes de réaction vitale ou la *pathologie utile*, et en frappant maladroitement sur cette dernière, que l'allopathie augmente si souvent les maux, les rend incurables, ou tue les malades.

Il est à regretter que le Dr Huguet, qui développe un peu longuement cette thèse, n'ait pas consacré quelques pages à la distinction des symptômes *morbides* et des symptômes *curatifs*, qu'il est souvent facile de confondre. C'était cependant un point capital à élucider, car si le médecin ne possède pas un *critérium* certain pour faire cette distinction dans les divers cas pathologiques, il se trouvera fort embarrassé. S'il fait de la médecine *expectante* pour attendre que la clarté se fasse sur cette fondamentale distinction, le mal aura le temps de progresser et de prendre pied dans l'organisme.

A moins que le Dr Huguet ne conseille, dans les cas douteux, d'employer l'*agent magnétique*, qui saura bien ne pas se tromper d'adresse.

Nous espérons que l'auteur s'expliquera sur ce point capital de sa méthode, méthode qui nous semble, du reste, parfaitement rationnelle, et qu'il serait utile de soumettre le plutôt possible, au critèrium suprême de toutes les nouvelles théories, le critèrium de l'expérience clinique.

E. R.



Cécité

La vue est le sens le plus nécessaire à l'homme dans la vie qui lui est faite sur cette terre. Il serait donc essentiel de prendre quelques précautions pour la conserver, mais malheureusement on n'en prend guère, nous sommes des êtres qui nons préoccupons peu de nos organes et de l'état dans lequel ils peuvent se trouver. Nous en abusons

par les excès de tout genre, et nous remarquons leur décadence lorsqu'il est souvent trop tard pour remédier au mal qu'on a laissé grandir.

L'œil est un des organes des plus sensibles ; il est composé de diverses matières, et il peut être facilement altéré par mille causes différentes.

L'une des maladies la plus fréquente, est celle qu'on appelle amaurose ou paralysie du nerf optique, en effet, la moindre altération dans la circulation des fluides, produit soit une inflammation, soit une irritation, soit une faiblesse de telle ou telle partie de cet organe, et aussitôt la vue est plus ou moins affectée. Il y a aussi la cataracte qui se présente fréquemment ; il y en a de plusieurs sortes, mais nous le disons franchement, nous n'avons pas eu d'aussi grands succès sur la cataracte que sur l'amaurose, c'est de la guérison de cette dernière dont nous voulons parler aujourd'hui.

Nous avons magnétisé beaucoup de malades atteints de la maladie amaurotique ; nous avons eu des cas de cécité entière que nous sommes parvenus à guérir.

Mais ce sont plutôt les malades dont la vue est altérée, qui ne peuvent plus lire, écrire ou travailler, même avec des lunettes, sur lesquels nous avons réussi dans une proportion immense, au moins sept sur dix. L'âge n'est point un obstacle sérieux. Nous avons rendu la vue, nous avons guéri des personnes de cinquante ans, de soixante ans et plus, avec moins de difficultés quelquefois que des plus jeunes.

Nous avons eu en même temps, une dame myope et une dame presbyte ; tous les symptômes de la maladie étaient les mêmes, malgré cette différence dans la vue.

Nous avons magnétisé de la même manière par de grandes passes d'abord, puis en localisant l'action sur les yeux mêmes, en leur présentant les doigts devant et en les tournant de la naissance du nez à l'oreille, faisant ensuite des insufflations chaudes, etc ; nous avons eu, par ces procédés, un succès pareils sur ces deux personnes, dont la vue était si différente. LAFONTAINE.



No 10. Octobre 1869. Année 9me.

LE MAGNÉTISEUR

PAR CH. LAFONTAINE

AVIS

Les abonnés qui n'ont point encore acquitté leur abonnement pour l'année 1869, sont priés de nous en adresser le montant soit en un mandat sur la poste, soit en timbres-poste. soit directement à notre domicile, rue du Mont-Blanc, 9.

Nous nous permettrons aussi de rappeler à nos abonnés que l'année dernière, pour augmenter notre journal *Le Magnétiseur*, que nous avons soutenu seul pendant huit ans, nous avons créé cent obligations nominatives de 50 francs, portant intérêt de 6 °/₀, payable le 1er Juillet de chaque année sur la présentation d'un coupon; et, qu'à partir du 1er Juillet 1870, dix de ces obligations sont remboursables chaque année par un tirage au sort.

Nous prévenons nos abonnés qu'il nous en reste encore de disponibles, et nous les engageons à bien vouloir nous en prendre, afin de continuer l'œuvre de propagande que nous avons commencée.



Le journal L'UNION MAGNÉTIQUE

Nous avons reçu beaucoup de lettres pour et contre la décision prise par la société de magnétisme de Paris, nous ne pouvons les publier toutes, elles intéresseraient peu nos lecteurs qui sont en dehors de ces détails de famille.

Cependant, ayant donné asile à la lettre de M. Bauche, et ayant fait nous-même quelques réflexions en envoyant notre démission, nous croyons, pour ne pas être taxé de partialité, devoir publier les lettres des deux présidents de la société, et la démission motivée d'un des secrétaires.

Maintenant, nous nous empressons de déclarer que notre intention n'a point été de blesser personnellement aucun des sociétaires, dans les regrets que nous avons exprimé dans le numéro précédent, et dans ce que nous pourrons dire encore ; mais nous nous permettons de faire observer ici que nous ne pouvons comprendre comment une société, composée d'une centaine de membres, tous plus ou moins magnétiseurs, soit assez dépourvue, assez pauvre, pour laisser mourir son journal faute d'argent ; journal de propagande, et qui était le seul lien existant entre tous les magnétiseurs de tous les pays, journal qui, tous frais payés, ne devait pas coûter plus de trois à quatre mille francs par an.

Si la société de magnétisme de Paris est ainsi composée, il faut alors désirer sa dissolution ; puis, il faut chercher à réunir des éléments plus homogènes, des hommes plus sérieux, plus judicieux, plus intéressés et plus dévoués au succès du magnétisme.

Laf.

Paris, ce 31 Août 1869.

Monsieur,

S'il est une chose affligeante et incompréhensible, c'est de voir un homme intelligent porter un jugement sur une chose dont il n'a qu'une connaissance très-imparfaite. Il eût été plus juste et plus logique, avant de prendre votre

résolution, de vous enquérir du fond de la question, afin de connaître exactement le pour et le contre, sous peine de vous exposer à montrer de la partialité. Je dois donc entrer dans quelques détails, afin de vous édifier sur l'acte inqualifiable, suivant vous et suivant ceux qui vous ont fait partager leur manière de voir, sur l'acte, dis-je, que notre société vient de consommer.

Il est inutile de le cacher ; la seule cause pour laquelle la société suspend momentanément son journal est l'impossibilité absolue de le continuer, faute de fonds suffisants.

Quelques membres ont cru sans doute conjurer l'orage, en proposant d'avancer 4 à 500 fr. Ce fut la juste observation d'un de nos collègues, M. Robillard, dans la séance suivante, que cette proposition n'a pas été acceptée par un vote, et que, d'ailleurs, la société ne doit pas faire d'emprunts qu'elle ne pourrait rendre, la société a cru, avec raison, qu'il était plus prudent et plus raisonnable de suspendre son journal qui, depuis quelques années, était pour elle un véritable ver rongeur qui nous mettait constamment dans une gène extrême au point de nous avoir forcés de vendre, en 1866, pour 811 fr. d'obligations ; de nous confiner dans un véritable réduit pour nos séances, ce qui, depuis plusieurs années que nous y sommes nous a privés d'y inviter qui que ce soit. Par suite de cette grande gêne, nous avons été contraints de discontinuer notre dispensaire et nos séances publiques, puissants moyens de propagande et d'instruction, pour nos membres qui, ne trouvant plus le même attrait comme antérieurement, ont pour la plupart abandonné la société.

Croyez-vous, Monsieur, qu'il était prudent de renoncer à ces moyens certains de propagande et d'instruction pour soutenir un journal qui nous ruinait tous les jours. Nous étions sur le bord d'un abime dans lequel nous aurions infailliblement précipité le prêt de 500 fr. que nous n'aurions jamais pu payer, puisque nos dépenses l'emportaient de beaucoup sur nos recettes.

Le résultat de cette manière d'agir, très-irréfléchi, eût

été la dissolution complète de la société, car à la fin de l'année, nous aurions eu plus de 800 fr. de dettes, ce qui nous aurait mis sur la pente fatale et irrésistible de la banqueroute.

Aujourd'hui que le gouffre où venaient s'engloutir toutes nos recettes n'existe plus, nous pourrons quitter le réduit où nos séances particulières ont lieu, reprendre notre dispensaire, donner des séances publiques, augmenter le nombre de nos membres, et par la suite reprendre notre journal, avec la certitude de ne plus tomber dans la triste pénurie où il nous a mis.

Pour que vous soyez complétement édifié, j'ai cru convenable de vous envoyer la circulaire que nous avons fait parvenir à nos abonnés.

Telles sont, Monsieur, les explications que j'ai cru devoir vous donner, pour vous mettre à même d'apprécier si la société mérite le blâme qui lui a été trop légèrement infligé.

Quel que soit le parti que vous prendrez relativement à votre démission, vous n'en aurez pas moins toutes mes sympathies, car je n'ignore pas les services importants que vous avez rendus à la cause que nous défendons.

Agréez, Monsieur, l'assurance de mon entier dévouement.

D[r] LOUYET,
Président de la Société de Magnétisme de Paris.

Une page d'histoire

Mon cher confrère,

Vous vous êtes servi d'un mot qui caractérise bien la situation présente, en disant que la disparition de l'*Union magnétique* est un malheur. En effet, il y a toujours préjudice lorsqu'un champion disparaît de la scène militante, et qui verrait cet événement avec indifférence, ne se rendrait pas compte des besoins de la propagande.

Aussi suis-je persuadé que tous les magnétistes éclairés partageront le regret manifesté par vous dans cette triste circonstance.

Je vous remercie pour ma part de la bonne pensée que vous avez eue de maintenir les relations établies entre les membres épars de la famille mesmérienne, en envoyant votre *Magnétiseur* à la place de l'*Union* défunte. Tous ses abonnés vous sauront gré d'une spontanéité aussi généreuse : car aucun n'ignore combien vous avez déjà fait de sacrifices pour assurer à la cause commune un organe sérieux. La plupart s'attacheront à vous par reconnaissance, et je ne doute pas qu'ainsi votre journal devienne le centre de l'activité qui se portait ailleurs.

J'aurai peut-être besoin de réclamer un jour l'hospitalité de vos colonnes pour faire connaître la vérité ; car, si la société ne se décide pas à publier les motifs de sa décision, il faudra absolument que je m'explique sur ce point. En ce cas, j'espère que vous ne me refuserez pas le moyen de dégager ma responsabilité, comme rédacteur en chef du journal qui n'est plus.

Je profite de l'occasion de cette lettre pour vous signaler une petite erreur commise dans votre dernier numéro. Vous attribuez au docteur Pellizari des notes sur son mémoire, qui sont de moi ; c'est un non-sens, surtout pour les dernières lignes.

Veuillez agréer l'assurance de ma cordiale sympathie.

M. Hébert,

président de la Société magnétique de Paris.

Clamart, le 1er Septembre 1869.

Paris, le 1er Octobre 1869.

Monsieur et cher collègue,

La nouvelle voie et les principes arbitraires dans lesquels la société de magnétisme de Paris, dont certains membres guidés sans doute par quelques motifs que je ne veux point qualifier, s'est engagée, m'ont fait un devoir de m'en éloigner.

Je ne me sépare pas du magnétisme que je pratique au point de vue scientifique depuis vingt ans, et dont l'étude a toujours pour moi de nouveaux attraits.

Mais ayant été depuis plusieurs années un des membres fonctionnaires de la Société, je tiens à faire savoir publiquement qu'après avoir énergiquement protesté contre ses principes peu parlementaires, j'ai, depuis le 28 Juillet dernier, *l'honneur* de n'en point faire partie, ainsi que l'indique ma démission dont voici les termes :

Paris, le 28 Juillet 1869.

Monsieur le Président,

J'ai l'honneur et le regret de vous offrir ma démission de secrétaire et de membre de la société de magnétisme de Paris.

Pauvreté n'est pas vice ; on peut être pauvre et avoir de l'honneur ; ce n'est point là le motif de ma démission, mais l'indélicatesse et le manque de principes parlementaires qui, d'après ce que je vois, vont être mis en pratique dans la société, me font un devoir de m'en éloigner.

Je n'admets pas qu'une société ayant ouvert une souscription pour soutenir et propager son journal, vienne supprimer ce même journal après encaissement des sommes souscrites par des sociétaires et par des étrangers.

Je n'admets pas qu'ayant accepté *en assemblée générale* une proposition qui, sans enrichir la société, *sauvait son honneur*, on revienne sur cette détermination parce qu'elle n'a pas été votée. Si elle n'a pas été votée, c'est que personne n'a demandé le vote au scrutin secret, mais il n'en était pas moins régulier, et n'en exprimait pas moins la volonté et l'acquiescement de la presque unanimité de l'assemblée.

En conséquence et par ces motifs, veuillez me considérer en dehors des votes et agréer mes salutations.

GOMY,

ingénieur de la ville de Paris, secrétaire de la société de magnétisme.

Anémie, hypertrophie du cœur

M. Clavairoz, en nous faisant connaître le regret qu'il éprouve de la mort subite du journal *l'Union Magnétique*, nous envoie un article sur la guérison qu'il a obtenue à Corfou et que nous nous empressons de publier; car, tout fait qui tend à prouver la puissance du magnétisme comme moyen curatif, doit être consigné, afin que chacun puisse en tirer les conséquences voulues. Voici ce qu'il nous écrit :

Il y a environ dix-huit mois qu'on vint me prier de magnétiser une pauvre fille de trente ans, Anne Bregante, affligée, disait-on, d'une hypertrophie du cœur et d'une anémie parvenue au dernier degré. Les médecins l'avaient abandonnée après l'avoir traitée longtemps et ne croyaient pas qu'elle pût échapper à une mort prochaine. Bien que les cas désespérés soient toujours douloureux à entreprendre, la famille m'implorait avec tant d'insistance que je ne pus me soustraire à ses sollicitations et je me rendis auprès de la malade. Je la trouvai couchée sur un sofa, en proie à des douleurs nerveuses violentes, appelant la mort et déclarant qu'elle ne pouvait plus résister à la souffrance qu'elle éprouvait. Sa maigreur était arrivée à l'extrême: ce n'était plus qu'un squelette. Elle était forcée de garder la position horizontale, et dès qu'elle essayait de se mettre sur son séant, il lui semblait qu'une main de fer lui comprimait la poitrine et la rejetait violemment en arrière. On la portait de son lit au sofa. Sa nourriture ne passait pas, les digestions étaient difficiles et, ce qui augmentait l'irritabilité de son état, il y avait plus de quinze jours qu'elle ne pouvait dormir.

Les trois premières magnétisations, faites à grandes passes exécutées lentement et à distance, eurent lieu au milieu de ses gémissements et de ses invocations à la mort. Mais à la quatrième séance, le fluide commença son action réparatrice et la quiétude se fit sentir. Elle dormit pendant la nuit; peu à peu le sommeil se rétablit dans toute sa régularité et, en même temps, les digestions se nor-

malisèrent. Une constipation violente avec ballonnement du ventre disparut à l'aide de légers massages. Les plaintes cessèrent et la torpeur magnétique l'envahit aux premières passes.

Cependant les palpitations désordonnées du cœur et la constriction de la poitrine semblaient ne pas vouloir se calmer et résistaient à l'action magnétique. J'opérai alors en appliquant une main sur le front et l'autre sur le cœur pendant dix minutes, après quoi je fis des passes longues et lentes ; puis je pratiquai un massage léger sur le sternum et le long de l'épine dorsale, terminant la séance par des passes à grand courant.

Au bout de quinze magnétisations, les palpitations cessèrent; au bout d'un mois, Annina pouvait se tenir sur son séant, au bout de trois mois, elle mangeait, digérait bien, et allait et venait dans sa maison; je l'ai ainsi magnétisée pendant huit mois, obtenant toujours une amélioration croissante. La chair avait revêtu les os, les forces étaient revenues, mais la palpitation et la constriction reparaissaient encore à la moindre fatigue. Malheureusement je fus obligé de quitter Corfou et d'abandonner cette intéressante malade. Ce que j'avais obtenu, c'était déjà immense, puisqu'elle était condamnée au moment où j'avais commencé à lui donner mes soins. J'espère qu'un autre magnétiseur, qui a bien voulu s'y consacrer, achèvera la guérison, mais je ne crois pas du tout à une hypertrophie cardiale. Annina avait, à mon avis, une névrose générale dont le cœur était plus particulièrement affecté, et une anémie qui paraissait incurable et que le magnétisme a fait disparaître en partie.

F. Clavairoz.

VARIÉTÉS

M. Zaugg, l'un de nos élèves qui, depuis quelques années, pratique le magnétisme, nous fait savoir que, dans son voyage à la Chaux-de-Fonds et au Locle, il a fait

plusieurs guérisons remarquables. Nous l'en félicitons, et nous le prions de nous donner quelques détails.

En attendant, nous avons le plaisir d'annoncer qu'il est revenu à Genève, où il se dispose à continuer ses succès.

Nous apprenons que MM. Ragazzi ont donné cet été un cours de magnétisme à Lausanne. Déjà cette ville possédait une société magnétique, qui s'était formée à la suite des séances et du cours que nous avions donnés l'hiver dernier.

Ces séances avaient provoqué de la part de certains médecins une polémique malveillante, qui avait eu pour résultat immédiat d'exciter la curiosité et l'intérêt de la population. Nous avions dit à cette époque que le magnétisme serait implanté dans cette ville, et qu'il y prendrait racine malgré tout ce mauvais vouloir; nous ne nous étions pas trompé.

Le cours de MM. Ragazzi est venu réveiller cet intérêt, et aujourd'hui beaucoup de malades abandonnent la médecine officielle pour venir demander la santé au magnétisme, qui ne les tue pas, mais les guérit.

Nous avons plusieurs malades de Lausanne, qui sont venus nous trouver à Genève et nous avons tout lieu de croire qu'il en est de même pour MM. Ragazzi, et aussi pour M. Zaugg, qui déjà cet hiver avait fait quelques guérisons à Lausanne.

Si la société magnétique, à la tête de laquelle se trouve M. Raoux, professeur de philosophie, veut s'occuper sérieusement du magnétisme au point de vue pratique et thérapeutique, nous ne doutons point d'un succès complet; Lausanne, ville scientifique, deviendra bientôt un centre, un foyer magnétique, d'où jaillira la lumière.

LAF.

Attaque d'apoplexie, paralysie de la langue

Mme Laué, âgée d'une cinquantaine d'années, fut atteinte il y a deux ans, en Septembre 1867, d'une congestion

cérébrale, à la suite de laquelle elle fut paralysée de tout le côté gauche; le bras et la jambe restèrent entièrement inertes, sans que la malade put leur faire faire le plus petit mouvement.

La langue fut aussi entièrement paralysée; elle était en quelque sorte adhérente aux parois inférieures de la bouche, et il y avait pour Mme Laué impossibilité de la remuer malgré tous les efforts qu'elle faisait pour parler. Depuis ce moment, la malade ne put non-seulement articuler un mot, mais même émettre un son.

Après deux mois de soins médicaux, le mouvement reprit dans le bras et la jambe, et Mme Laué put s'en servir, mais il n'y eut aucune amélioration dans l'état de la langue.

En Juillet 1869 elle fit une chute, et en tombant elle jeta un cri, mais ce fut tout.

Sur l'avis du médecin, elle vint à Genève, dans sa famille pour respirer l'air natal.

J'avais magnétisé Mme Laué en 1863 (1) pour des hémorrhagies utérines qui duraient vingt-deux jours par mois, et ne laissaient que cinq à six jours d'intervalle entre chacune. Cet état horrible, qui avait provoqué une faiblesse extrême et des accidents de toutes sortes, durait depuis neuf ans, malgré les soins empressés de tous les médecins, entr'autres des docteurs Roberti et Behm.

J'avais eu le bonheur, à cette époque en 1863, de faire cesser en trois mois les hémorrhagies qui avaient résisté pendant si longtemps à toutes les médications, et d'obtenir une guérison entière.

Lorsque quatre ans après, en 1867, Mme Laué devint paralysée, elle n'eut qu'une pensée, venir à moi.

Aussitôt arrivée à Genève, en 1869, elle vint donc me voir. Je la trouvai dans un état de faiblesse qui lui permettait à peine de faire quelques pas. Sa tête était douloureuse et embrouillée, quoiqu'elle conservât toujours toute son intelligence: elle éprouvait des éblouissements, des étourdissements qui faisaient craindre une nouvelle

(1) Voir le journal *Le Magnétiseur* d'Octobre 1863.

attaque Les crises du cœur étaient revenues, elles se manifestaient comme autrefois par des pincements, des contractions, des élancements très-douloureux, qui en arrêtaient les battements; il semblait à la malade que son cœur était serré dans un étau, ou qu'avec des tenailles on le tiraillait en tout sens.

Quant à la langue, impossibilité complète de la remuer, la paralysie était entière; la pauvre femme était muette, et ne pouvait même jeter un cri.

Depuis cette paralysie, elle avait eu deux hémorrhagies très-violentes.

Le 20 Août 1869 je la magnétisai d'une manière générale, et continuai ainsi pendant quelques jours afin de calmer d'abord tout son état nerveux, et lui rendre un peu de force. J'attaquai directement ensuite la paralysie, en portant toute mon action sur le bas du cervelet, sur le cou et sur les mâchoires inférieures, tantôt par des passes, tantôt par un léger massage.

Dès les premiers jours de Septembre, j'obtins une amélioration sensible, la langue reprit vie, et sans faire de mouvement parut être moins inerte et moins adhérente; Mme Laué put prononcer certains mots, d'une manière à peine intelligible il est vrai, tant le mouvement était minime, et tant la voix était basse. En continuant d'agir ainsi, la langue est aujourd'hui, fin Septembre, entièrement détachée, la malade la remue en tout sens, et parle en articulant bien, de manière à rattraper le temps perdu pendant les deux ans. Ce qu'il y eut de particulier dans cette paralysie du côté gauche du corps, fut que le côté droit de la langue me présenta plus de difficulté pour le ranimer et qu'il me fallut plus de temps que pour le côté droit.

Enfin notre malade est guérie entièrement de cette paralysie; et nous avons une amélioration très-grande dans l'état général, le cœur est calmé et se fait à peine sentir, les forces sont revenues, et nous constatons encore une belle guérison en un mois, que la médecine n'a pu faire en deux ans. LAF.



Le Magnétisme en bonne compagnie

L'art de traiter les maladies du corps était jadis entre les mains de ceux qui étaient chargés de traiter les désordres de l'âme. Dans l'antiquité, le prêtre était médecin, et parmi les traitements qui avaient lieu dans les temples, le magnétisme occupait une grande place. L'apparition de la médecine scientifique avec Hippocrate fit négliger le magnétisme, qui vécut dans l'ombre pendant bien des siècles, et reparut avec Mesmer en 1779. Les corps savants furent d'abord hostiles; les charlatans se jetèrent sur cette nouvelle proie, et l'Académie de médecine de Paris, consultée sur la valeur du mesmérisme, le déclara non viable et annonça solennellement ses prochaines funérailles.

Cependant le magnétisme vit encore, et le corps médical commence à s'en apercevoir. D'autant plus que les renforts qui lui arrivent sortent des classes les plus cultivées et du corps médical lui-même. Ces adhésions inattendues et nullement provoquées ont une grande signification, et il était utile de les faire connaître au public, partout fort ignorant sur ce côté de la question.

C'est la tâche que s'est proposée M. Charles Hue, en publiant *Le vrai et le faux magnétisme* (1). C'est aussi le but que nous avons en vue en attirant l'attention sur ce travail.

Dans la première partie de sa brochure, l'auteur expose sommairement l'opinion des *médecins*, du *clergé*, des *magistrats*, des *philosophes* et des *littérateurs*, au sujet du magnétisme.

Parmi les médecins favorables à la nouvelle thérapeutique, il cite les docteurs Deslon, Tard, Fouquier, Husson, Rostan, Cloquet, du Planty, Teste, Louyet, à Paris; Charpignon, à Orléans; Kunhotls, à Montpellier; Perrier, à Caen; André, à Cannes; Cazara, à Turin; Cruxent, à

(1) In-8, de 100 pages, par Charles Hue; chez Baillière : prix 2 fr. au profit d'un projet de dispensaire magnétique à Paris.

Barcelone; Elliotson, à Londres; Vandoni, à Milan, etc., et il ajoute :

« Beaucoup de médecins ont foi au magnétisme; une « fausse honte les empêche de l'avouer; beaucoup font « du magnétisme et n'en disent rien. » (p. 17).

Les médecins du nord de l'Europe, et surtout ceux de la Russie, sont moins timides, car ils ne se cachent nullement pour magnétiser leurs malades. Quand ce bon exemple sera suivi, les médecins se plaindront moins de la concurrence des médicastres, et le public sera moins exposé aux errements des magnétiseurs maladroits.

Le clergé fournit à son tour un respectable contingent d'adeptes, parmi lesquels nous trouvons les abbés Faria, Caupert, Bautin, Loubert; le père Ventura; les archevêques de Reims et de Dublin; Lacordaire, etc., etc.

Voici un fragment d'un discours de Lacordaire, prononcé en 1846, à Notre-Dame-de-Paris :

« Je crois sincèrement et fermement aux forces magnétiques. Je crois que le secret n'en a jamais été perdu sur la terre. Oui, Dieu a voulu qu'il y eût dans la nature des forces irrégulières, afin de prouver aux hommes tranquilles dans les ténèbres des sens, qu'en dehors même de la religion, il restait en nous des lueurs d'un ordre supérieur, des demi-jours effrayants sur le monde, une sorte de cratère par où notre âme s'envole dans des espaces qui l'avertissent assez que l'ordre présent cache un ordre futur devant lequel le nôtre n'est qu'un néant..... Plongé dans un sommeil factice, l'homme voit à travers des corps opaques; il indique des remèdes propres à soulager et même à guérir; il paraît savoir des choses qu'il ne savait pas, et qu'il oublie au moment du réveil. » (p. 22.)

La seconde partie de la brochure de M. Charles Hue réunit, sous le titre d'*Aphorisme magnétique*, un grand nombre de citations et de témoignages empruntés aux noms les plus connus, depuis Mesmer, Puysegur et Deleuze, jusqu'à Rostan, Charpignon, Alexandre Dumas et le pape Pie IX.

Après avoir cité quelques fragments tirés des ouvrages des docteurs Louyet, Guyomar, Roux, Frappart, Teste,

Pigeaire et Dittmar, l'auteur mentionne ce passage du professeur Rostan :

« L'agent magnétique donne lieu à des résultats si intéressants ; il peut avoir sur la médecine une influence si grande, que le gouvernement, tout en défendant avec sévérité l'exercice du magnétisme à des ignorants, devrait, en imitant les gouvernements du Nord, provoquer des recherches authentiques sur ce nouvel agent, instituer des établissements où des médecins feraient des observations suivies et multipliées sur ce sujet important. »

« J'ai fait dix ans du magnétisme, dit Alexandre Dumas, et particulièrement à l'époque où j'écrivis mon roman de Balsamo. Pour être resté à l'état de mystère, le magnétisme n'en est pas moins un des spectacles ou des exercices qui ont le droit de préoccuper le plus les esprits. »

Le pape Pie IX s'écria, en ouvrant *l'Art de magnétiser*, que lui offrait M. Lafontaine :

« Du magnétisme... oh! M. Lafontaine, c'est une arme qui peut être bien dangereuse. Je ne nie pas, je ne prétends pas nier le magnétisme; seulement je doute de son utilité. »

Après un entretien de vingt minutes, le pape ajouta :

« Eh bien! M. Lafontaine, souhaitons et espérons que, pour le bien de l'humanité, le magnétisme pourra bientôt être employé... »

Parmi les autres noms connus que l'auteur met au nombre des adeptes du magnétisme, nous trouvons :

Dans le barreau, MM. Jules Favre, Cremieux, Emile Ollivier, etc., etc.;

Dans l'armée, les généraux de Lafayette, Cubières, de Rumigny, le prince de la Moskowa, le duc de Montpensier;

Dans la politique, Duchatel, Casimir Perrier, le marquis de Boissy, le duc de Larochefoucauld, etc.;

Chez les publicistes, Proudhon, de Tocqueville, Louis Blanc, de la Valette, Ch. Lesseps, Erdan, etc.;

Chez les littérateurs, George Sand, de Girardin, Alphonse Karr, Dumas, Victor Hugo, Lachambaudie, etc.;

Dans la noblesse, l'archiduc Charles, la reine Hortense, le czar Alexandre Ier, le baron de Reichenbach, la reine

mère d'Espagne, le comte Guernon-Ranville, le comte d'Orsay, le baron Du Potet, etc.

Après cet aperçu historique, M. Charles Hue donne d'intéressants détails sur la *Société de magnétisme de Paris*, qui, en 1864, comptait 259 membres, dont 80 titulaires, 28 stagiaires adjoints, et 122 correspondants en France et à l'étranger.

Cette société, résultat de la transformation et de la fusion de cinq autres associations fondées à Paris, de 1815 à 1847, est aujourd'hui présidée par les docteurs Louyet et Huguet, et compte quatre présidents honoraires, savoir : les trois médecins Filassier, Du Planty et Hébert de Garnay, et le baron Du Potet.

On voit, par ce qui précède, que les partisans du magnétisme ne se trouvent pas en trop mauvaise compagnie, depuis les prêtres de l'antiquité jusqu'aux notabilités contemporaines.

Ainsi, le charlatanisme magnétique n'atteint pas plus le vrai magnétisme, que les jongleries religieuses n'atteignent la vraie religion. Tout en déplorant l'invasion des gobelets dans les choses sérieuses, les amis du *vrai* et du *bien* n'en continuent pas moins leurs recherches, et la crainte d'être confondus avec des imposteurs par des méchants ou par des sots, ne les arrêtera pas une seconde sur le chemin du progrès.

E. Raoux.

Correspondance.

Questions magnétiques, Réponses

2 Septembre 1869.

Monsieur Lafontaine,

J'ai lu dans votre *Art de magnétiser* que l'on pouvait, même à distance, obtenir un effet magnétique. Ceci, joint à des faits dont j'ai eu counaissance, m'a engagé à vous prier de me faire connaître votre opinion sur les questions suivantes :

1° Est-il *possible* d'obtenir un effet magnétique à la distance de *15 à 20 lieues* (le magnétiseur étant doué d'une forte énergie, d'une grande volonté, jointe à un ardent désir de réussir, et le sujet magnétisé étant en relation de fluide avec lui)?

2° Un traitement magnétique a-t-il quelque chance de réussir dans les conditions ci-dessus exprimées?

3° Si cela se peut, n'a-t-on pas à craindre des accidents, le magnétiseur n'étant pas auprès du sujet pour les faire cesser?

4° Une interruption d'un ou deux jours dans le traitement peut-elle être préjudiciable au sujet magnétisé?

Voilà les questions que je me permets de vous poser, à vous, Monsieur, qui avez vu tant d'effets surprenants produits par le magnétisme et qui cherchez si ardemment à le faire servir au soulagement de ceux qui souffrent.

Dans l'espérance que vous voudrez bien me répondre prochainement et m'excuser de vous donner cette peine, je vous prie, Monsieur, de me croire.

Votre bien dévoué,

ALPH.

Oui, Monsieur, il est possible d'obtenir des effets magnétiques à la distance de quinze à vingt lieues, — et même, — à une bien plus grande distance, sur une personne déjà magnétisée. Mais, j'oserai dire plus encore, dusse-je être taxé d'exagération; — Je ne connais pas de limite au fluide vital sur notre globe. — Il peut atteindre partout, non-seulement les personnes qui, déjà ont subi son influence, mais encore celles qui ne l'ont jamais senties.

Les auteurs anciens, les hommes les plus savants, l'ont écrit dans leurs ouvrages : Les Avicenne, les Pomponace, les Paracelse, les VanHelmont, et tant d'autres dans les siècles précédents, où, toute vérité n'était pas bonne à dire, ont osé proclamer et affirmer des milliers de faits de cette nature.

Des expériences qui me sont toutes personnelles, m'ont donné les preuves que les savants n'avaient rien avancé

d'exagéré. J'ai agi, moi, Ch. Lafontaine, à des centaines, à des milliers de lieues, et j'ai produit des effets certains, j'ai obtenu des résultats positifs et qui pouvaient être attestés par des personnes honorables.

C'est ainsi que j'ai endormi de Lyon à Marseille la comtesse A. pendant qu'elle était au théâtre. Il en est de même des faits de somnambulisme que j'ai produit, de Paris à Orléans, sur Blanche, somnambule, lorsque le docteur Lhuilier m'en priait. Je pourrais citer aussi les effets curatifs sur Mlle L. de Genève à Tournon, et ceux sur Mlle de B. de Genève à Paris; mais toutes ces personnes avaient été magnétisées précédemment par moi.

Vous dirai-je, Monsieur, les faits bien plus extraordinaires que j'ai obtenu sur des personnes qui n'avaient jamais été magnétisées, ni par moi ni par d'autres, que je n'avais même jamais vues, dont je connaissais à peine le nom, et qui se trouvaient à des milliers de lieues, à Santiago, capitale du Chili.

Là, dans cette ville, moi qui n'ai jamais quitté l'Europe, j'ai produit une des plus belles guérisons que j'ai jamais faite. La fille d'un homme que j'ai rencontré à Nice en 1847, était atteinte d'une de ces maladies nerveuses qui n'ont pas de nom, et qu'on baptise de celui de névrose générale. Elle habitait cette ville Santiago, et n'était jamais venue en Europe; nous ne nous connaissions donc pas.

Cependant je l'endormais à jour et à heure fixe; je lui donnais des convulsions, ou je calmais celles qu'elle avait; et de plus, je provoquais, à volonté, chez cette jeune fille un somnambulisme que je faisais cesser également par un acte de volonté, le tout au jour et à l'heure fixée par moi, mais dont elle n'avait aucune connaissance, puisque je ne l'en instruisais qu'après avoir agi; que son père ou elle-même ne me faisait part des effets produits sur elle que le lendemain du jour où ils avaient eu lieu.

Je pourrais vous citer encore bien d'autres faits; cependant, malgré tous les succès que j'ai obtenus, je n'engagerais personne à entreprendre et continuer le traitement d'une maladie sérieuse dans ces conditions.

Il faut un travail si suivi, un dévouement si complet, une volonté si ferme et une persévérance si continue, qu'il est peu d'hommes capables de soutenir les fatigues morales et physiques que procure un traitement pareil.

Mais je l'affirme, il y a eu des guérisons obtenues; elles ont été rares, mais il y en a eu de bien constatées; et je puis en compter plusieurs.

Quant aux accidents, il peut s'en présenter, il est vrai; mais si le magnétiseur est prudent et ferme, s'il n'oublie jamais qu'une vie est dans ses mains; s'il continue avec persévérance, sans jamais s'arrêter, l'œuvre qu'il a commencée; s'il a eu soin de remettre un ou deux objets magnétisés fortement, pour être employés dans des crises inattendues, les accidents ne seront jamais très-graves, et pourront toujours être atténués.

Une interruption du traitement pendant un ou plusieurs jours ne doit pas exister. Un seul jour peut provoquer des accidents irréparables, la mort même.

Voilà, Monsieur, ma réponse à votre lettre; ne commencez pas, je vous en prie, si vous ne sentez pas en vous la force, le dévouement, la fermeté de continuer sans relâche le traitement.

LAF.

Nous citons aujourd'hui un extrait de la *tératoscopie* du père Hervier, concernant les fonctions de l'âme. Dans le numéro suivant nous nous permettrons de dire notre opinion.

CARDAN. — *Extrait en mensambulance à volonté.*

« Cette idée de la séparation de l'âme d'avec le corps dans la mensambulance, qui ne m'est venue que par la réflexion et par le désir d'expliquer certains phénomènes attribués au somnambulisme magnétique, m'a paru d'abord n'être que le fruit de mon imagination exaltée. Rassuré



par des personnes très-instruites auxquelles j'ai fait par de cette idée, j'ai continué de m'en occuper. Un ancient philosophe, célèbre médecin, *Cardan*, m'a complétement confirmé la réalité de ma théorie : ce philosophe la mettait en pratique à volonté. Voici comment il l'explique :

« *Toutes les fois que je le veux, je sors de mon corps de manière à n'éprouver aucune sensation, comme si j'étais en extase. Lorsque j'y entre, ou pour mieux dire, lorsque je me mets en extase, je sens que mon âme se sépare de mon cœur, comme si elle s'en retirait, ainsi que de tout le reste du corps par une petite ouverture qui se fait d'abord à la tête, et particulièrement au cervelet. Cette ouverture qui s'étend tout le long de l'épine dorsale, ne se maintient qu'avec beaucoup d'efforts. Dans cette situation, je ne sens rien autre chose, sinon que je suis hors de moi-même, étranger à moi même ; mais c'est avec peine que je me maintiens dans cet état pour quelques instants seulement.*

« Cardan se flattait d'avoir, comme Socrate, un démon familier, qu'il nommait plus volontiers *son bon ange*, qui lui donnait des conseils comme Socrate en recevait de son démon familier. A en juger par la conduite de ces deux philosophes, on pourrait dire que c'est Socrate qui était inspiré par son bon ange et Cardan par un démon familier; car la vie du philosophe païen fut beaucoup plus chrétienne que celle du philosophe catholique.

« Il y aurait un assez long commentaire sur le passage de Cardan que je viens de citer, sur les démons familiers, ou bons anges, qui ne sont que des mensammbules d'une espèce particulière. J'avoue cependant que je n'expliquerai pas facilement le phénomène de ces démons familiers, d'après ma théorie. Voici cette difficulté :

« J'ai dit que, dans l'homme, ou dans tout ce qui le compose, il y a nécessairement deux personnes : la personne de l'âme et la personne de l'homme, mais que les deux personnes ne subsistent pas simultanément; effectivement, puisque c'est l'union de l'âme avec le corps qui constitue la personne de l'homme, cette personne ne doit plus subsister dans la mensambulance, puisque l'âme est séparée du corps. Par conséquent, l'âme, dans ce der-

nier état, ne peut avoir de relations avec l'homme qui ne ne subsiste plus. Cependant le contraire paraît arriver, dans la supposition que les démons familiers seraient des mensambules qui s'entendraient avec la personne de l'homme que nous supposons ne plus exister, lorsque le mensambule ou le démon familier existe. Mais, comme je n'ai point l'orgueilleuse prétention de tout expliquer, et de restreindre la nature à mes faibles connaissances, il me suffit d'indiquer ici que les démons familiers de Socrate, de Cardan et de bien d'autres, sans doute, ne sont que des mensambules d'une espèce particulière. Je reviendrai sur cet objet en parlant des songes. »

Le père HERVIER.



Réponse à M. Gaspard Rullier, négociant, à Smyrne.

Vous pouvez faire magnétiser de l'eau par le docteur Rossi, qui sait comment on magnétise.

Dans tous les cas, voici comment il faut agir :

On prend une bouteille remplie d'eau, on la tient d'une main, et de l'autre on fait des passes sans contact depuis le haut jusqu'au bas de la bouteille, en ayant soin de ne point la dépasser. On agit ainsi pendant 5 ou 10 minutes, selon que l'on veut l'eau plus ou moins fortement magnétisée.

Je vous conseille d'en boire, mais en très-petite quantité, et plusieurs fois par jour ; vous ferez bien de mettre la nuit une compresse de cette eau sur le foie. Je suis persuadé que vous vous en trouverez très-bien.

LAFONTAINE.



N° 11. Novembre 1869. Année 9me.

LE MAGNÉTISEUR

PAR CH. LAFONTAINE

Le magnétisme à la portée de tous

On dit souvent : — chacun devrait être un peu médecin; c'est — chacun devrait être un peu magnétiseur — que l'on devrait dire, et c'est ce que bientôt tout le monde reconnaîtra, nous en sommes persuadé. Non, on ne doit pas désirer que chacun soit un peu médecin, car alors ce ne serait plus par centaines qu'il faudrait compter les victimes faites par la médecine, mais par milliers, par centaines de milliers. C'est une science bien trop dangereuse pour qu'on désire la voir mise à la portée de tous, et c'est surtout une science bien trop impuissante dans la plupart des cas, pour qu'on achète les quelques bienfaits qu'elle peut rendre au prix des catastrophes sans nombre qu'elle produirait, exercée par des personnes peu expérimentées.

Le magnétisme, au contraire, pratiqué un peu par tous, serait un bienfait pour l'humanité. Que de souffrances soulagées, que de maladies guéries, que de mourants rappelés à la vie ! (Chacun connaît les cures admirables de M. Lafontaine). Et à côté de ces bienfaits, aucun accident à déplorer, pour peu que l'on soit initié à l'art de



magnétiser, du reste si simple et si facile pour la pratique ordinaire; aucune de ces erreurs fatales commises par un médecin qui donne un médicament qui produit juste le contraire de ce qu'il espérait, aucun de ces ravages produits dans l'organisme par des remèdes presque toujours composés de substances dangereuses. Le même remède à tous les maux, remède simple, naturel, toujours bienfaisant, jamais nuisible... Toutes les maladies ont la même origine : un trouble produit dans l'organisme; « pour détruire le mal, il faut restituer au corps humain l'ordre de la nature, ce qui se fait par le magnétisme(1). » « On doit se proposer, » disait Maxwell, « dans toutes les maladies, de fortifier, multiplier, régénérer l'esprit vital, c'est ainsi qu'on parvient à guérir toutes les maladies. »

Et quel avantage le magnétiseur a sur le médecin? Celui-ci n'a-t-il pas sous la main les médicaments nécessaires? Il est impuissant; c'est en vain que le malade lui demande quelque soulagement. Le magnétiseur, au contraire, a immédiatement le remède au mal; il le porte en lui-même, et il n'a qu'à *vouloir* s'en servir.

Et dans combien de cas la médecine n'est-elle pas impuissante? Que peut-elle pour les maladies qui ont leur siége dans le système nerveux? Que peut-elle contre l'épilepsie, l'hystérie, les paralysies (surdité, mutité), les névralgies, les fièvres nerveuses, toutes maladies qui ne résistent à peu près jamais au magnétisme? Tant que la médecine refusera de se servir de cette force merveilleuse donnée à l'homme pour rétablir l'équilibre dans les organismes troublés, elle ne pourra prétendre légitimement au titre : d'art de guérir·

Quoique initié depuis assez peu de temps à la science magnétique, j'ai cependant pu juger, non-seulement par les cas de guérison que j'ai vu se produire par le magnétisme, mais aussi par mon expérience personnelle, des bienfaits que chacun pourrait répandre autour de soi, s'il connaissait les moyens de se servir de son fluide vital

(1) Lafontaine, *Art de Magnétiseur*.

pour soulager ceux qui souffrent. Qu'on me permette de rapporter quelques cas dans lesquels j'ai produit un soulagement réel par le magnétisme.

En passant, il y a quelques mois, dans la rue de la Corraterie, j'aperçus au coin d'une maison une foule considérable, qui entourait un malheureux jeune homme en proie à une effrayante crise d'épilepsie. Plusieurs hommes le tenaient pour l'empêcher de s'abîmer la tête et les mains en donnant contre le pavé. On n'avait rien trouvé de mieux que de lui faire boire force eau, ce qui lui augmentait le mal en rendant les contractions d'estomac plus pénibles. Je priai les personnes qui entouraient le patient de se retirer, et je me mis à agir fortement sur le diaphragme (il n'était pas question, au milieu d'une rue, de magnétiser complétement comme on doit le faire dans un cas d'épilepsie, si l'on veut calmer complétement le système nerveux) ; j'agis ensuite quelques instants sur le cerveau, et je vis la crise s'apaiser et cesser bientôt complétement. Je fis boire quelques gouttes d'eau magnétisée, et le calme revint complétement. Mais au bout de quelques minutes, une nouvelle crise se déclara, beaucoup plus forte que la première. Je me remis à agir comme je l'ai dit tout à l'heure, et je fis encore cesser les convulsions, beaucoup plus rapidement cependant que la première fois. Le malheureux put alors se lever, et comme il disait n'avoir pas mangé depuis la veille, je le fis conduire dans un restaurant, où je ne doute pas que les convulsions ne l'aient repris, car je m'aperçus que s'il n'avait pas mangé depuis la veille, il s'était dédommagé en buvant ; ce qui devait rendre les crises plus fréquentes et surtout plus violentes. Mes affaires m'appelant ailleurs, je ne pus le suivre, malgré tout le désir que j'avais d'essayer de calmer le système nerveux par une magnétisation complète. Toujours est-il que j'eus la satisfaction d'avoir produit un grand soulagement pour le moment et d'avoir arrêté ces contractions si effrayantes.

Mais voici un cas dans lequel je constatai, d'une manière bien plus complète, l'influence salutaire du fluide vital.

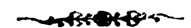
Au mois de Septembre dernier, pendant mon séjour en France, ma mère fut prise pendant la nuit d'une violente crise nerveuse, ayant son siége surtout dans l'estomac et la poitrine, et qui, provoquaient tour-à-tour des rires et des sanglots convulsifs. J'hésitai d'abord à employer le magnétisme, car je craignais de produire quelque accident, ma mère étant d'une sensibilité excessive. Cependant, désespéré de la voir tellement souffrir, je résolus d'essayer de la soulager. Je pris les pouces en donnant doucement pendant quelques moments, puis je plaçai la main sur l'épigastre en dégageant avec plus de force. Quelle ne fut pas ma surprise, lorsque je vis la crise se calmer comme par enchantement et les mouvements convulsifs cesser presque complètement. Je repris les pouces, et au bout de cinq minutes au plus le calme fut rétabli ; je fis quelques passes longitudinales, la malade s'assoupit et dormit parfaitement jusqu'au matin. J'avais fait cesser en 10 minutes environ une crise que j'avais vu durer ordinairement toute une heure et même plus.

Quelque temps après, je me trouvai chez ma sœur, dont la petite fille, âgée de quatre ans, était atteinte de la rougeole et avait chaque soir des accès de toux qui duraient toute la nuit. Les calmants ne produisaient aucun effet, et il semblait à chaque instant que la pauvre petite allait étouffer. Me trouvant auprès d'elle au moment où l'accès commençait, je voulus voir si, en magnétisant, je ne réussirais pas à l'arrêter. Je plaçai une main sur l'estomac et l'autre sur le dos en donnant d'une manière continue. Au bout de 10 minutes environ, pendant lesquelles la crise avait pris toute sa force, je provoquai une abondante moiteur. Je continuai à magnétiser encore pendant quelques instants, et je vis la toux diminuer, puis cesser complétement. Je donnai à boire un peu d'eau magnétisée à l'enfant, et je fis quelques grandes passes pour la calmer entièrement. Elle s'endormit bientôt, et, le lendemain, j'appris qu'elle ne s'était réveillée qu'assez tard (elle n'avait pas dormi depuis plusieurs jours), et qu'elle n'avait pas toussé du tout pendant la nuit.

Ces débuts, quelque faibles qu'ils aient été, m'ont con-

firmé entièrement dans la foi à la puissance du fluide vital comme moyen thérapeutique; j'ai compris mieux encore que chaque homme portait en lui les moyens de soulager ses semblables aussi bien au physique qu'au moral, et que, si l'âme forte peut raffermir l'âme affaiblie et chancelante, le corps sain peut soulager le corps malade et souffrant. J'ai senti aussi tout ce que je devais à celui qui m'a initié à cette belle science, et qui, par ses soins assidus et désintéressés, m'a mis à même de faire un peu de bien à ceux qui souffrent. Que M. Lafontaine reçoive ici le témoignage public de mon attachement et de ma reconnaissance.

G. Ebersolt,
étudiant en théologie.



Paris, 19 Octobre 1869.

Monsieur,

Le numéro du 15 courant du journal *le Magnétiseur* contient une lettre explicative signée par M. le docteur Louyet, que je ne puis laisser sans réfutation, car, à mon avis, elle pèche par la base, ce que je vais essayer de démontrer. Ne pas protester serait, de ma part, accepter un démenti à ce que j'ai énoncé dans votre dernier numéro, et c'est ce que je ne veux pas. Comme je me trouve assez clairement désigné par ces mots : « *Ceux qui vous ont fait partager leur manière de voir* », je compte sur votre impartialité pour porter à la connaissance de vos lecteurs la rectification des faits et de leurs conséquences.

Les termes de la démission motivée de M. Gomy, que j'aurais contre-signée s'il me l'eût demandé, ont déjà porté la discussion sur son véritable terrain. Il me reste à la compléter.

Voyez donc comme les scrupules ont besoin de temps pour éclater au grand jour. Une proposition est faite en assemblée générale, elle est appuyée, elle ne rencontre

même aucune opposition hautement formulée; puis, huit ou quinze jours après, on trouve, à propos de la lecture du procès-verbal, le moyen d'introduire une question d'illégalité dans un *soi-disant* emprunt qui ne peut être fait, parce qu'il n'a pas été voté. On présente un autre projet qui, celui-là, engageait formellement la société. Cette deuxième proposition fait *fiasco*, (je ne veux pas dire ici quel était le but de son auteur), mais la première n'en était pas moins démolie, et... vous savez le reste.

Eh bien! le point sur lequel je me trouve et reste en complet désaccord avec les étrangleurs de l'*Union magnétique*, c'est que le mot emprunt n'était nullement applicable en cette circonstance. Non, la société ne faisait pas un emprunt; non, elle ne s'avançait pas imprudemment sur la pente fatale et irrésistible de la banqueroute; je le nie formellement.

Qu'on s'appelle société ou individu, quand on fait appel à la bourse d'autrui, on emprunte, on a à débattre les conditions de cet emprunt, sa durée, le mode et les époques du remboursement, le règlement des intérêts, les garanties, etc. En un mot, il y a un contrat qui lie les deux parties, l'emprunteur et le prêteur; ici, rien de semblable.

L'écart entre les *dépenses assurées* (frais de séances et journal), et les *recettes assurées* (je laisse de côté celles qui ne peuvent manquer de rentrer dans la caisse du trésorier, mais sur lesquelles on croit devoir ne pas compter absolument, au moins en partie), cet écart avait été évalué à 700 francs au maximum pour jusqu'à la fin de l'année courante. J'ai offert une avance de fonds de 200 francs, d'autres se sont joints à moi, et la somme de 540 francs a été ainsi immédiatement souscrite avec engagement de compléter la somme nécessaire, si ces premiers versements opérés au fur et à mesure des besoins étaient insuffisants. Il n'est pas nécessaire d'être un Rothschild pour comprendre l'immense différence qui existe entre une avance de fonds offerte ainsi spontanément à qui ne la demande pas et un emprunt. Pour ma part, je ne m'inquiétais pas du remboursement, j'ajouterais que je n'y comp-

tais guère. Il n'a tenu en rien que je ne déclarasse que je fournirais seul, s'il le fallait, les fonds indispensables pour sauver ce que je regardais comme l'honneur de la société, et ce, *à mes risques et périls.* J'avoue que je ne regrette pas aujourd'hui d'avoir résisté à un entraînement de générosité qu'on aurait probablement trouvé le moyen d'interpréter au rebours de la vérité.

Il est regrettable que M. le président de la Société, que j'aime et respecte comme homme, ait le malheur d'avoir l'oreille dure. Bien certainement, il n'a pas entendu ce qui a été dit, et on a dû, intentionnellement ou non, le lui répéter tout de travers. Il a trop d'intelligence pour ne pas saisir le vrai sens des choses et la valeur des mots. Sa lettre du 31 Août et la part qu'il a prise à ce que j'appelle la déplorable décision de la Société qu'il appuyait, m'a-t-on dit, avec une vigueur qui étonnait ceux qui connaissent la placidité habituelle de son caractère, me prouvent qu'il n'avait pas entendu et par conséquent pas compris le véritable sens de ma proposition d'une *avance de fonds sans conditions.*

Tout cela est-il suffisamment clair?

Je me demande à présent comment concilier le sentiment qui a porté la société à refuser cette avance de fonds sous prétexte qu'elle n'avait pas été votée, quand elle avait acceptée *sans vote*, six mois auparavant, une souscription ayant pour but bien déterminé de soutenir et propager son journal. N'est-ce pas une vraie banqueroute qu'on fait aux souscripteurs, aux sociétaires eux-mêmes à qui la cotisation annuelle, fixée à 24 francs, donne droit à la réception d'un journal qu'on ne leur sert plus, enfin aux abonnés qui ont payé le montant de leur abonnement. qu'on se croie à l'abri de reproches, parce que quelques-uns, parmi ceux qui ont reçu la circulaire affranchie sous bande à 1 c..(et le plus grand nombre ne l'a pas reçue, grâce à cette économie sur les timbres-poste), ont répondu qu'ils renonçaient à exiger le remboursement des 2, 3 ou 5 francs payés en trop par eux; cela se conçoit et ne prouve qu'une chose, c'est que ces abonnés trouvent que la société est déjà assez pauvre sans qu'on exige d'elle le

remboursement de si misérables sommes; ce n'est pas moi qui lui fait un crime de la pénurie de ses finances. Mais enfin, les *souscripteurs* à qui on ment, leur a-t-on offert de les rembourser? Et pourtant!

J'espère qu'on ne me fera pas l'injure de supposer que je fais une réclamation personnelle; j'expose la situation, voilà tout.

Autre question. Si le journal défunt était un ver rongeur qui mettait constamment la société dans une gêne extrême, par quel miracle d'habileté espère-t-on qu'il ne reviendrait pas tel quand on reprendra sa publication, qui n'est que momentanément suspendue, ainsi que l'annonce la circulaire et aussi la lettre à laquelle je réponds en ce moment?

Cela n'est pas sérieux, et c'est en vain qu'on cherche à s'étourdir et à se faire illusion. Si l'on veut descendre au fond des choses, on reconnaîtra qu'il faut, pour relever le magnétisme et une société qui a la prétention de le représenter, d'autres éléments que ceux dont on dispose aujourd'hui. La position est critique, aveugle qui ne la voit pas

Agréez mes compliments sincères.

A. Bauche.

Résurrection

Nous voilà revenus au temps des miracles. Jusqu'ici tout avait été possible en Amérique; les canards les plus gigantesques avaient traversé les mers, mais jamais on n'avait entendu parler de résurrections. Que les incrédules ouvrent leurs yeux et lisent le récit suivant emprunté aux *Annales de la Médecine et de la Chirurgie étrangères :*

« Le 18 Avril 1868 eut lieu, dans la prison de Villarica (province de Mines-Geraes), au Brésil, une double exécution capitale, celle des nommés Aveiro et Carinès. (Au Brésil les exécutions se font à huis-clos, dans l'intérieur de la prison.) Le docteur Lorenzo y Carmo de Rio-Janeiro, très-connu des savants par ses remarquables travaux sur

l'électricité appliquée à la physiologie, son habileté chirurgicale et ses succès dans ses opérations d'autoplastie, eut l'idée et obtint l'autorisation de profiter de cette circonstance pour vérifier expérimentalement la puissance de l'électricité et démontrer son analogie avec quelques-uns des phénomènes de la vie. Jusque-là les expériences nombreuses tentées dans cette voie avaient été faites sur la tête et le tronc isolément. M. Lorenzo y Carmo imagina de renouveler l'expérience en les réunissant.

« Les têtes des deux condamnés tombèrent à un très-court intervalle dans le même panier, celle de Carinès d'abord, puis celle d'Aveiro. Immédiatement après cette seconde exécution, une compression fut exercée par un des élèves qui accompagnaient le docteur Lorenzo sur les artères carotides d'Aveiro pour arrêter l'hémorrhagie ; le corps fut alors déposé sur un lit préparé à l'avance. Un des aides ayant saisi vivement une tête; le docteur Lorenzo l'appliqua aussi exactement que possible sur la section et la fit maintenir dans cette position.

« Les alvéopholes d'une pile électrique puissante furent appliquées à la base du cou et sur la poitrine; sous cette influence, on vit immédiatement, comme dans les expériences antérieures, les mouvements respiratoires s'effectuer. Le sang qui pénétrait en abondance par la surface de section dans la tranchée et les bronches menaçant de s'opposer à l'arrivée de l'air, le docteur Lorenzo pratiqua la trachéotomie; la respiration se fit alors régulièrement. La tête fut rattachée au tronc au moyen de nombreux points de suture et d'un appareil spécial.

« Le physiologiste voulait voir pendant combien de temps un simulacre de vie pourrait être ainsi entretenu artificiellement. Son étonnement fut grand quand il vit que au bout de deux heures, non-seulement la respiration persistait encore sous l'influence du courant électrique, mais la circulation avait même repris une certaine régularité; le pouls battait faiblement, mais d'une manière sensible. L'expérience fut continuée sans relâche.

« Après soixante-douze heures, on constata avec stupéfaction un travail de cicatrisation évident qui commençait

à s'opérer sur les bords de la section. Un peu plus tard, des signes de vie se manifestèrent spontanément sur la tête et les membres jusque-là privés de mouvement. Ce fut à ce moment que le directeur de la prison, entrant pour la première fois dans la salle d'expérience, reconnut que, par une erreur singulière due à la précipitation occasionnée par les nécessités de l'opération même, la tête de Carinès avait été prise pour celle d'Aveiro et appliquée sur le corps de ce dernier. On continua néanmoins.

« Trois jours après, les mouvements respiratoires se rétablirent d'eux-mêmes et on put supprimer l'électricité.

« Le docteur Lorenzo y Carmo et ses aides étaient stupéfaits, effrayés d'un résultat si inattendu et de la puissance de cet agent qui, entre leurs mains, avait rétabli la vie dans un corps auquel la loi avait enlevé le droit d'exister.

«Le savant chirurgien, qui n'avait eu en vue qu'une simple expérience de physiologie, employa toute son habileté à continuer cette œuvre que la science, aidée contre toute attente par la nature, avait si singulièrement commencée. Il favorisa le travail de cicatrisation, qui s'accomplit dans les conditions les plus favorables; au moyen d'une sonde œsophagienne, des aliments liquides furent introduits dans l'estomac.

« Au bout de près de trois mois, la cicatrisation était complète et les mouvements, quoique encore difficiles, devenaient de plus en plus étendus. Enfin, au bout de sept mois et demi, Aveiro-Carinès put se lever et marcher, n'éprouvant plus qu'un peu de raideur dans le cou et de faiblesse dans les membres. »

Réflexions

Ce fait, tout incompréhensible, tout incroyable qu'il est, tout impossible qu'il paraisse, n'est-il qu'un canard américain, ou bien est-il un de ces faits purement extraordinaires, dus au hasard, comme la plupart des grandes découvertes ?

Notre raison, appuyée sur la science physiologique du jour, le repousse et ne veut pas y croire.

Cependant, que de choses qui, au commencement de ce siècle, étaient considérées comme des utopies, rejetées comme impossibles, et qui sont aujourd'hui si bien implantées et démontrées, que nous ne comprendrions pas qu'il en fût autrement.

Qui n'est pas étonné qu'on ait pu douter de la circulation du sang, et que cette vérité, reconnue de nos jours même par l'ignorant, ait été niée par des hommes à la tête de toutes les sciences.

L'homme, cet être qu'on ne connaît point encore, qui doute de tout, même de lui-même, l'homme qui donne la vie, qui procrée son semblable par un acte qu'il ne comprend pas et qu'il explique encore moins ; l'homme, cet être si faible et si puissant qui, par cette intelligence dont il se trouve doué, on ne sait comment, a découvert la marche des astres et tant de merveilles dont il a fait son profit ; cet homme qui sait si bien inventer les moyens de destruction et faire cesser la vie, pourquoi donc serait-il impuissant à la ramener dans un corps d'où elle aurait été tranchée avec violence ?

Qu'est-ce que la vie ? Qui sait comment elle est produite ? qui sait comment elle est détruite ? qui sait ce qui se passe dans ces deux instants suprêmes ? Qui peut, avant la putréfaction du corps, affirmer que la vie a disparu de ce même corps ?

Ces questions brûlantes tranchées si fatalement par la déclaration du médecin, qui, malgré son ignorance des lois naturelles, affirme la mort avec autorité, affirmation si souvent reconnue une erreur, et qui, cependant, fait encore loi de nos jours.

Qui sait ce qui se passe dans la léthargie, dans la catalepsie, dans le coma? Que devient la vie dans ces états ? Qui peut le dire ?

N'a-t-on pas vu pendant plusieurs jours, plusieurs mois, plusieurs années, des êtres ayant pour tous l'apparence de la mort, et chez qui tout à coup la vie reparaissait, le mouvement se produisait ; et ces êtres renaissaient et vivaient de la vie de tous.

Nous n'entendons point parler ici de certains animaux,

de certains reptiles qui s'endorment l'hiver et se réveillent au printemps. Non, mais il est des êtres humains, qui tout à coup meurent ou plutôt semblent mourir; et qui, s'ils ne sont pas enterrés vingt-quatre ou trente-six heures après, selon l'habitude, se raniment et vivent encore des années.

On sait que la léthargie, la catalepsie, sont un état comateux, une sorte de paralysie générale, que l'on a souvent prise pour la mort réelle quand elle se prolonge au delà du temps suffisant pour obtenir le permis légal d'inhumation; aussi, que de personnes enterrées vives et forcées d'assister mentalement et sciemment à leurs funérailles, sans pouvoir faire le moindre mouvement ni donner le moindre signe extérieur, par suite de la paralysie des nerfs de la volonté. On a bien fait de déclarer que la décomposition était le seul symptôme de mort qu'il soit prudent de regarder comme infaillible; mais tant que ce prôdrome n'apparaît point d'une manière évidente, il devrait être interdit de procéder à l'inhumation, et de plus, on ne devrait pas cesser de donner des soins aux prétendus cadavres. Il est vrai que la médecine est si impuissante dans des cas pareils! Que donnera-t-elle? Quel médicament trouvera-t-elle? Elle emploiera quelquefois les sangsues, elle saignera même. Qu'arrivera-t-il? Elle retirera les forces nécessaires pour produire une réaction, et la mort, la mort véritable arrivera. Le médecin alors sera triomphant : il l'avait déclaré, sa science ne l'avait pas trompé.

Le magnétisme, que les médecins ne veulent point employer, a souvent ramené la vie chez des individus en état de léthargie, de coma, condamnés et abandonnés comme morts. Il est vrai que c'est par des soins et des efforts surhumains que des magnétiseurs ont obtenu ces résultats, en infiltrant leur propre vie, pour stimuler et ranimer les organes qui ne fonctionnaient plus.

Nous avons rencontré bien des cas de ce genre; nous avons vu bien des êtres sur lesquels le drap avait été jeté par le médecin, et qui vivent encore, grâce à nos soins, à notre dévouement.

Nous pouvons en citer plusieurs à Genève, sans crainte d'être démentis.

Cette femme, enceinte de huit mois, plongée dans un coma complet, à la suite d'une attaque d'épilepsie qui avait provoqué une chute, fut considérée comme perdue, comme morte par les médecins. Elle fut sauvée par l'un qui osa pratiquer l'accouchement, non, ce n'est pas le mot, mais dont l'enfant mort fut arraché des entrailles de ce cadavre, par trois hommes qui tiraient chacun de leur côté, sans que cette femme donnât le plus petit signe de vie pendant cette horrible boucherie.

Cadavre avant, cadavre pendant, cadavre après!

Cependant, à force de soins persévérants, cette femme, ce cadavre, quelques jours après, revint à la vie. Que serait-il arrivé, si on l'eût enterrée? C'est horrible à penser.

Et cet enfant, qui, dans un coma depuis midi, sans avoir donné aucun signe de vie, pas même ternir une glace par le souffle, fut considéré comme mort par deux médecins, à onze heures du soir, et qui, grâce à une magnétisation énergique et continuée jusqu'au matin, se ranima et fut rendu à la vie.

Ces faits de léthargie, de catalepsie naturelles et maladives qui, quelquefois se prolongent trois mois, six mois, que sont-ils? que se passe-t-il dans ces corps qui ont l'apparence de la mort? que devient la vie pendant ce long espace de temps?

Et chez ces Indiens qui font métier de se faire enterrer vifs pendant des semaines, pendant des mois entiers; qui, tout vivants, se donnant une mort apparente et toute factice, sont enfouis sous terre, sans air, et qui se raniment doucement lorsqu'on les déterre un mois après. Où est la vie pendant cette mort apparente?

Qui nous dira ce que devient la vie chez les individus expérimentés par le savant professeur Grusselbach, de Stockholm?

Le procédé qu'il a employé depuis vingt ans, sur plus de soixante mille animaux, reptiles, poissons, n'est qu'un abaissement graduel de la température, jusqu'au point de

conduire, par le froid, les individus à une torpeur complète, sans léser les organes ni altérer les tissus.

Réduits à cet état, ils peuvent rester des centaines d'années, et après ce sommeil séculaire, revenir à l'existence aussi frais, aussi dispos qu'ils l'étaient au moment de l'expérience.

Le professeur l'a prouvé maintes fois en rendant à la vie, après six ans de cet état léthargique ou cataleptique, quelques-uns de ces nombreux pensionnaires.

Ces faits sont certes tout aussi incroyables, tout aussi invraisemblables, que celui de replacer une tête qui vient d'être séparée du corps, et de ranimer la vie, qui certainement n'était point encore éteinte.

Tous ces faits de catalepsie, de léthargie naturelle ou artificielle, n'ont point une analogie complète avec la séparation entière de la tête ; mais cependant ils prouvent que la vie ne quitte point aussi promptement le corps que l'on se plaît à le penser.

Dans les guerres du premier empire, il y a eu des blessures horribles, où les têtes ne tenaient plus que par un lambeau, où l'artère, d'un côté, était entièrement coupée ; cependant des chirurgiens, des Larrey, ont si bien recousu, si bien recollé ces têtes, que la vie a continué chez ces blessés.

M. Flourens, dans ses expériences si curieuses sur la vie, n'a-t-il pas enlevé le cerveau tout entier sans éteindre la vie. Il abolissait l'intelligence, qui était totalement perdue, mais la vie continuait, l'animal conservait toute la régularité de ses mouvements ; il marchait, se tournait, les fonctions de la vie se faisaient, mais l'animal avait perdu toute mémoire, toute intelligence.

Quand, dans un autre cas, il enleva tout le cervelet, l'animal conserva toute son intelligence, toute sa mémoire, il n'eut plus la régularité, ni la direction de ses mouvements, mais la vie existait là comme toujours.

M. Flourens dit aussi avoir trouvé dans la moelle allongée un seul point précis qui lui donne l'extinction *soudaine* de la vie, et il ne l'a que par ce point, qu'il appelle le nœud vital, et qui n'a pas plus d'étendue que la tête d'une épingle.

Il dit encore que des sections faites au-dessus, au-dessous, à droite, à gauche de ce nœud vital n'enlèvent point la vie.

D'après ces expériences, si la séparation entière de la tête était faite sans toucher ce point vital si petit et que M. Flourens place à la nuque, pourquoi éteindrait-elle immédiatement la vie? Nous n'en voyons pas la raison. Et pourquoi alors si on replaçait vivement la tête sur le corps, la vie ne pourrait-elle reprendre son cours avec l'aide des moyens, tels que ceux employés par le docteur Lorenzo y Carmo? Nous le répétons, nous ne voyons là, rien d'impossible, d'autant plus que ce nœud vital est désigné et reconnu par M. Flourens, comme étant le seul point ou la vie cesse instantanément.

LAFONTAINE.

Maladie d'estomac guérie en cinq jours.

Marguerite C..., du canton de Neuchâtel, atteinte, en 1863, d'une fièvre gastrite qui lui fit garder le lit pendant vingt-et-un jours, fut momentanément guérie à la suite d'un traitement très-énergique, où les purgations, les synapismes ne furent pas épargnés.

Deux ans plus tard, le mal reparut avec une nouvelle intensité, et le même traitement, appliqué par un autre docteur, retint la malade au lit pendant trois semaines, et fut suivi d'un mois de convalescence. L'estomac demeura faible, les digestions étaient laborieuses, le sang se portait facilement à la tête, et des points douloureux se faisaient sentir de temps en temps à l'épigastre et à la région lombaire.

Trois années après, Marguerite C..., domiciliée à Lausanne, avait encore des digestions pénibles, devait s'abstenir de certains aliments, et éprouvait de temps en temps des crampes d'estomac très-douloureuses, des céphalalgies

sympathiques et des maux de dents accompagnés de fluxions.

Ces désordres de l'appareil digestif se traduisaient souvent par de la mauvaise humeur, de l'irritabilité et de la tristesse.

Quelques expériences faites dans la société magnétique de Lausanne ayant démontré son extrême sensibilité à l'action magnétique, l'idée vint d'essayer l'influence de ce nouveau modificateur sur la maladie dont elle souffrait depuis cinq ans. M. Ragazzi de Genève, membre honoraire de la société, voulut bien se charger de ce traitement au mois de Juillet dernier.

À la troisième séance, la malade éprouva une légère amélioration, et annonça que dans deux jours elle verrait distinctement son mal et le remède qui devait la guérir.

Le lendemain, elle déclara voir dans son estomac des caillots de sang coagulé, et ajouta que leur volume avait diminué depuis qu'on la magnétisait.

Enfin, elle affirma, le cinquième jour, que tous les caillots de sang avaient disparu, et qu'elle était guérie. Elle ajouta qu'elle voyait des vers qui remontaient de l'intestin dans l'estomac pour y chercher leur nourriture habituelle, mais qu'ils devraient cette fois s'en retourner à vide.

Depuis ce jour, l'appétit augmenta dans des proportions auparavant inconnues, les digestions ne furent plus troublées un seul instant, et la gaieté reparut. Les haricots, la salade, les aliments les plus lourds et tous ceux que la malade avait dû s'interdire depuis longtemps, furent et sont encore parfaitement digérés. Cette guérison complète se maintient depuis trois mois, et le changement notable qui s'est opéré dans l'état physique général et dans l'état moral du sujet, démontre seulement que cette cure a été radicale.

L'influence magnétique a même été plus loin que la gastralgie et ses phénomènes consécutifs, puisqu'elle a encore fait disparaître des douleurs qui survenaient au bras droit à tous les changements de temps par suite d'une ancienne luxation de l'épaule. Ces générosités du magné-

tisme ne sont pas très-fréquentes dans la thérapeutique officielle.

(*Un membre de la Société magnétique de Lausanne*).

Divers

On lit dans la *Gazette des Hôpitaux* du 15 Juin dernier :

« La société médicale du 6me arrondissement désirant s'occuper de la question expérimentale du magnétisme animal, croit, dans l'intérêt de la science, devoir faire appel aux personnes qui s'occupent de cette question et les engager à venir répéter devant elle leurs expériences.

« Elle les prie de s'adresser par lettre au secrétaire général de la société, mairie du Luxembourg. »

Barbiers magnétisants.

On trouve dans un vieux numéro du journal *la Patrie*, du 9 Septembre 1858, quelques détails sur la manière dont les barbiers chinois exercent leur art.

« Le barbier termine par une sorte de tapotage, c'est-à-dire qu'il frappe sur le cou, les épaules et le dos du client, des coups secs et rapides avec le plat des deux mains. Cette opération a pour but d'assouplir les muscles du cou et du thorax engourdis par suite de la position gênée où le client doit se tenir pendant qu'on le rase. On a fait plusieurs fois cette remarque : si l'action des mains se prolonge un peu, il peut se produire un phénomène magnétique fort curieux; le client s'assoupit peu à peu, tombe dans un agréable sommeil et son visage prend un air de béatitude. »

Le passage précédent montre que, comme dans l'Inde, ces barbiers exercent une véritable magnétisation involontaire.

Nous lisons dans le journal *le Peuple*, du 3 Juin :

Somnambulisme—Accident

« Le sieur Jean-Baptiste G . . . , âgé de 25 ans, ouvrier, demeurant passage Hébert (12me arrondissement), est sujet à des accès de somnambulisme pendant lesquels il se

livre aux occupations qui lui sont habituelles. Parfois il s'étonne, le matin lorsqu'il s'éveille, de voir terminée une besogne qui, la veille, n'était pas commencée.

« La nuit dernière, l'affection à laquelle il est en proie a amené un triste résultat.

« En voulant sortir de chez lui, l'ouvrier a pris la fenêtre de son logement, qui était ouverte, pour la porte, et s'avançant hors de l'appui, il a été précipité du deuxième étage dans le vide.

« Dans cette chute il s'est brisé la jambe droite.

« Le concierge de la maison, attiré par le bruit, est venu pour le relever avec le concours d'un locataire; on lui a donné les premiers secours, il a été ensuite transporté d'urgence à l'hôpital Saint-Antoine. »

Voilà un sujet qui était certainement lucide puisqu'il travaillait, endormi ; mais il n'avait probablement de lucité que pour ce qui occupait, absorbait même son esprit, — autrement il ne serait pas tombé. La faculté de voir, paraît, dans ces cas, concentrée sur quelques objets, et tout le reste est comme n'existant pas.

Avis à certains Spiristes

On lit dans la *Patrie* du 20 Octobre dernier :

Un M. Faulkner, fabricant d'instruments de physique à Londres, déclare tranquillement, dans les colonnes du *Standard*, avoir fourni, durant de longues années, un grand nombre d'aimants et de batteries électriques construites expressément pour être cachées sous le plancher, dans les placards, sous les tables et même dans l'intérieur des tables.

Il déclare aussi avoir fabriqué des quantités assez considérables de fils de fer destinés à être dissimulés sous

les tapis, sous les boiseries, les chambranles des fenêtres, etc.

C'est au moyen de ces fils et de ces batteries que se manifestaient les esprits frappeurs et que les tables exécutaient des sarabandes.

Les communications s'établissaient grâce à l'aide de petits boutons en métal ou de clous à grosses têtes fixés sous le tapis à un endroit connu seulement du spirite.

Ce même M. Faulkner raconte aussi qu'il fabriquait des batteries pour les poches des tambours, battant d'eux-mêmes, des cloches sonnant à toutes volées, etc..

Expériences télégraphiques

On lit dans la *Patrie* du mardi 19 Octobre 1869:

«Dans une conférence donnée à Salem (Etats-Unis), le docteur Uphem, a fait tâter à ses auditeurs le pouls de malades couchés dans le moment même à quatorze milles de là, dans le *City*, hôpital de Boston. Tâter n'est pas exact; disons qu'il leur a fait voir. Un fil télégraphique mettait l'hôpital en rapport avec la salle du cours, et en même temps que les battements du cœur transmettaient automatiquement le courant, ces battements étaient rendus visibles au moyen d'un rayon de la lumière du *magnésium* vibrant sur le mur de la salle du cours.

«L'appareil ayant d'abord été appliqué à l'artère d'un homme bien portant, le rayon de lumière vibra soixante fois à la minute. Vint ensuite un individu bien portant encore, mais très-irritable: les vibrations, dit *le Cosmos*, se répétèrent quatre-vingt-dix fois en une minnte, après quoi on eut successivement deux malades atteints, l'un de pneumonie, l'autre d'une affection organique du cœur; le premier donna cent-douze battements en une minute, et sous l'influence du second, le rayon se mit à osciller de la manière la plus irrégulière.»



M. Lafontaine fils continue, à Paris, ses succès magnétiques. Il a presqu'entièrement guéri une hémiplégie sur un vieillard de quatre-vingts ans ; il a produit une amélioration remarquable et très-grande sur une dame âgée. Nous ne pouvons que l'encourager à pratiquer avec dévouement l'art ou la science que nous avons exercé pendant tant d'années, et qui nous a donné tant de jouissance par les guérisons que nous faisions.

M. Lafontaine fils, à Paris, rue Laffitte, 47, reçoit tous les jours, de une heure à deux.

CH. LAFONTAINE.

Journaux Italiens.

Il existe en Italie deux sociétés magnétiques représentées par deux journaux, *Il Magnetologo*, de Naples, d'une part, dirigé par M. Guidi, et de l'autre *La Salute*, de Bologne, dirigée par M. Pietro d'Amico.

Ces deux messieurs se traitent mal dans leurs feuilles, et s'injurient même, ce que nous blâmons de toutes nos forces. Ce n'est pas ainsi qu'on fera respecter les magnétiseurs, et que la propagande sera utile au magnétisme. Nous engageons ces messieurs à s'occuper sérieusement du magnétisme et à laisser de côté les personnalités.

M. Pietro d'Amico comprendra que, voulant rester hors de ce débat, nous n'ayons pas inséré la lettre qu'il a bien voulu nous adresser.



LE MAGNÉTISEUR

PAR CH. LAFONTAINE

AVIS

Le plaisir absolument désintéressé que nous avons eu de continuer aux abonnés de *l'Union magnétique* le recueil mensuel sur lequel ils avaient l'habitude de compter, a été récompensé ou plutôt doublé par l'attention pleine de bienveillance que nous en avons recueilli.

Nous nous faisons un devoir aujourd'hui de remercier particulièrement ceux de nos lecteurs qui ont bien voulu s'abonner, et de prévenir les uns comme les autres que l'année qui va s'ouvrir sera l'objet d'un travail plus étendu, plus large et plus précis, en ce sens que nous comptons nous occuper beaucoup plus personnellement de notre journal, que nous ne l'avons fait jusqu'ici. — Or, notre carrière magnétique, qui a trente ans passés, et l'expérience qui en est la conséquence infaillible, nous permettent d'assurer d'avance, sans être taxé d'orgueil, que ce que nous aurons à dire du magnétisme et des magnétisés aura la valeur d'une théorie solide quant au premier, et l'intérêt d'une pratique démonstrative quant aux seconds.

Nous engageons nos anciens abonnés et ceux de nos lecteurs qui, ne l'étant point encore, désirent le devenir, à le faire de suite, l'abonnement commençant avec l'année.

Si le nombre de nos abonnés augmente, nous le trouverons *tout naturel*, car « tout ouvrier est digne de son salaire, » — un législateur divin l'a dit avant nous.

Au moment du renouvellement général de l'abonnement pour 1870, nous rappelons à nos lecteurs, qu'en ajoutant quatre francs au prix d'abonnement, nous donnons en prime : LES MÉMOIRES D'UN MAGNÉTISEUR, 2 volumes avec le portrait de l'auteur.

Correspondance

Marseille, le 11 Novembre 1869.

Monsieur Charles Lafontaine, Genève.

Monsieur,

Je me sens si petit à côté de l'œuvre accomplie par vous chez ma mère, et je conçois tellement grande la dette de reconnaissance que nous a de nouveau fait contracter envers vous un tel bienfait, que, me sentant impuissant à l'exprimer à ma satisfaction, je ne sais que vous remercier tout simplement, mais du fond du cœur, des soins si intelligents, affectueux, dévoués, en même temps que si désintéressés, auxquels je dois que ma mère ait recouvré par vous, non-seulement la santé, mais ce qui est plus, l'usage de la parole dont elle était si malheureusement privée depuis deux années.

C'est la joie de la maison que vous nous avez ainsi rendue, Monsieur, et nous le sentons et l'apprécions mieux tous les jours ; aussi ne crois-je pas trop présumer de nous que d'affirmer qu'entre les nombreux amis que vous comptez de toute part, il n'en est assurément pas dont les cœurs vous soient plus attachés et plus entièrement dévoués que ceux de vos amis et obligés de la rue de Bruys, nº 24, à Marseille. Puisse l'avenir me permettre de vous le témoigner mieux que par ces lignes !

L'état de santé de ma mère se maintient parfaitement, la langue est libre, fonctionne bien, et la parole est facile.

Seul, un assez fort rhume pris en cours de voyage ou peut-être même ici, diminue quelque peu son appétit; mais c'est là sans doute une mauvaise disposition passagère et qui sera sans suite.

Bref, Monsieur et *ami*, car vous me permettrez bien de vous considérer comme tel pour nous, votre cure est complète et admirable ; nos parents, amis et connaissances, qui, à des degrés différents, avaient souffert avec nous de ce mutisme forcé de ma mère, pendant deux années, sont tout simplement ébahis et ne peuvent revenir encore de leur surprise. Cette guérison inespérée et les moyens qui l'ont produite sont, ainsi que son auteur, le texte journalier de leurs conversations. Votre nom est dans toutes leurs bouches l'égal de la toute-puissance, et des personnes à nous étrangères, en sont venues, par suite, à désirer recueillir de nous-mêmes l'assurance du fait qui les préoccupait.

Nous nous sommes mis tout à leur disposition pour les satisfaire, vous le pensez bien, et nous nous en réjouissons pour vous-même, Monsieur, puisque votre réputation s'agrandit encore de cette manière.

Je lis quotidiennement avec le plus vif intérêt « vos mémoires » apportés ici par ma mère, et je vous sais un gré tout particulier de vous devoir aussi ce plaisir.

Ce sont des livres amis qui nous parleront souvent de vous.

Je m'arrête, Monsieur, me promettant de vous écrire quelquefois si vous le permettez, et je vous prie, en terminant, de vouloir bien agréer, avec les salutations amicales de ma mère, celles non moins sincères et bien empressées de ma femme, et de votre bien dévoué et reconnaissant

OCTAVE LAUÉ,
rue de Bruys, 24, au 4me.

Cette lettre, nous l'avons publiée parce qu'elle exprime une reconnaissance vivement sentie, ce qui est rare par le temps qui court; elle concerne la malade dont nous avons parlé dans le numéro d'Octobre, et qui, à la suite d'une

congestion cérébrale, fut frappée d'une hémiplégie qui fut guérie promptement par la médecine officielle, et d'une paralysie de la langue qui résista à tous les moyens médicaux, jusqu'au moment où la malade vint se soumettre à un traitement magnétique, qui parvint à lui rendre la parole en même temps que l'usage complet de ce petit membre si utile. LAFONTAINE.

Encore un mot sur l'UNION MAGNÉTIQUE

L'impartialité me fait un devoir d'accueillir la réclamation suivante dont l'auteur me demande l'insertion motivée :

Mon cher Monsieur Lafontaine,

Je renonce à profiter des « quelques lignes » que vous voulez bien mettre à ma disposition pour m'expliquer sur le naufrage de l'*Union Magnétique.* Pour tant faire que de parler sur ce triste événement, il faut que je puisse dire tout ce que je pense ; or, un si petit espace ne me suffirait pas pour exposer la question telle que je la comprends.

Je conçois bien que vous ayiez hâte de clore une discussion qui n'intéresse peut-être que la moindre partie de vos lecteurs ; aussi n'insisté-je point pour obtenir une place plus grande. Je vous prie seulement de rectifier une erreur que vous avez commise en me désignant comme *président* de la Société. Lorsque je vous ai écrit, j'avais déjà donné ma démission, dont je vous envoie ci-après, la copie textuelle.

A Monsieur le Président de la Société de Magnétisme de Paris

Mon cher Collègue,

J'ai appris avec surprise que la décision de continuer la publication du journal l'*Union Magnétique*, moyennant une avance de fonds à laquelle je m'étais associé, ne doit point avoir de suite.

Je vous avoue qu'un pareil procédé me paraît si contraire au bon sens, à la dignité et même à l'équité d'une Société comme la nôtre, que je ne puis continuer à en faire partie.

Veuillez donc prier nos collègues de vouloir bien accepter ma démission des fonctions de président honoraire et de membre.

L. M. HÉBERT.

Clamart, le 10 Août 1869.

La date ci-dessus prouve qu'en effet l'ancien rédacteur de l'*Union* était alors devenu étranger à la Société ; mais sa lettre n'en faisant point mention, j'avais cru bien de lui maintenir son titre. J'espère que ce document, publié sans autre motif que le désir de faire la part égale à chacun, va mettre fin à un débat désormais sans importance pour la généralité des abonnés au *Magnétiseur*.

LAFONTAINE

L'Enfant électrique

On lit dans le *Mémorial de la Loire* :

« Nos lecteurs n'ont peut-être pas oublié les étranges récits qu'adressait, il y a quelques mois, un de nos correspondants de l'Ardèche au sujet d'un jeune enfant qui présentait les plus singuliers phénomènes électriques qu'on ait encore constatés.

« La science s'est emparée avec avidité d'un « sujet » si éminemment intéressant, et elle a voulu se livrer sur son cas à une longue et laborieuse étude.

« Donc, il sera donné prochainement à l'Académie impériale de médecine de Paris communication d'un volumineux et savant mémoire de M. le docteur C., de Lyon, qui s'étant transporté avec deux de ses confrères à Saint-Urbain, a eu le scientifique plaisir d'assister à l'agonie — car il est malheureusement décédé — du pauvre petit malade.

« Il paraît que les derniers moments de l'enfant électri-

que ont offert des particularités véritablement extraordinaires.

« Deux semaines à peu près avant la mort, les phénomènes électro-lumineux se sont accusés avec une énergie telle, que les hommes de l'art, eux-mêmes, en ont été décontenancés et n'y ont « vu que du feu », selon l'expression un peu irrespectueuse de notre correspondant. « La place n'était pas tenable, dit-il, auprès du berceau, et les commotions qu'en éprouvaient les personnes qui l'approchaient étaient parfois assez fortes pour les renverser. Deux chats et un chien, commensaux de la maison, avaient été obligés de déguerpir.

Cet état de choses alla croissant de jour en jour et d'heure en heure, jusqu'à la terminaison de la maladie, qui eut lieu le 8 Novembre, à onze heures et demie du soir.

« L'enfant s'éteignit sans la moindre crise, ni convulsion, doucement, en parfaite tranquillité et comme s'il s'endormait, pendant que, dans la chambre, choses et gens étaient pris d'un indescriptible tressaillement.

« A cet instant suprême, on vit se dégager du corps du moribond des effluves lumineuses d'une intensité triple de celles qu'on avait observées jusqu'alors, et elles persistèrent plusieurs minutes après le décès.

« Tous les assistants, je n'excepte pas les médecins, ajoute notre correspondant, se sont retirés fortement impressionnés du spectacle dont ils venaient d'être les témoins.

« On ignore absolument — du moins dans le public — à quelle maladie le jeune Favier a succombé. Le Dr C... nous l'apprendra peut-être dans son mémoire.

« Les hommes de l'art, cela va de soi, ont demandé à emporter le corps pour étudier. Mais les parents s'y sont formellement opposés, et l'inhumation a eu lieu dans le cimetière du lieu avec le cérémonial accoutumé.

« Par exemple, les cheveux du miraculeux marmot ont été coupés, jusqu'au dernier, et partagés entre les parents et les amis.

« Ce sera, pense-t on, un talisman puissant qui préservera de beaucoup de maux.

« Je ne serais pas étonné, dit en terminant notre correspondant, que les malins du pays n'en fissent une spéculation.

« L'enfant électrique était né le 12 Février 1869; il est mort le 8 Novembre, ayant vécu près de neuf mois.

« C'est à la science à nous dire maintenant, si elle le peut, le dernier mot de ces mystérieux phénomènes. »

Le magnétisme ordinaire et le magnétisme spirituel.

Nous avons à Genève un nouveau magnétiseur, qui s'annonce ainsi : — *Traitement des maladies nerveuses, morales et intellectuelles par les procédés du magnétisme ordinaire, et par ceux du magnétisme spirituel.*

Il y a plus de trente ans que nous pratiquons le magnétisme, et cependant nous n'avons jamais entendu faire cette distinction ; aussi serions-nous enchanté si M. Edoux voulait bien être assez obligeant pour nous faire savoir ce qu'il entend par ces deux désignations : le magnétisme ordinaire et le magnétisme spirituel.

Nous qui sommes fluidiste, qui croyons à un principe qui fait partie de la vie, ou plutôt qui est le principe même de la vie ; nous qui pensons que l'action magnétique consiste à infiltrer dans un malade ce principe vital dont le magnétiseur est le réservoir et le dispensateur. Nous qui admettons que, pour obtenir l'émission du fluide vital et en envahir le système nerveux du malade, le magnétiseur doit concentrer toute sa volonté sur cet acte même, que ce soit en pensant à ceci ou à cela, que ce soit en pensant au malade ou à Dieu, n'importe, pourvu que la pensée soit unique, l'acte physique de l'émission du fluide se produit par le fait même de cette concentration, et ce principe vital agit aussi bien sur le moral que sur le physique du patient. Nous ne voyons pas qu'il y ait

dans cet acte deux causes : l'une ordinaire l'autre spirituelle.

Que la concentration de la volonté nécessaire pour magnétiser soit obtenue en priant avec ferveur, c'est un acte de volonté qui rentre dans le cercle ordinaire, et nous n'y voyons rien qui puisse faire préjuger deux causes.

Que la prière soit faite pour obtenir l'intervention de la *Divinité* ou *des Esprits*, nous admettons parfaitement que la concentration puisse produire une émission, mais nous refusons d'admettre l'intervention spirituelle.

Le prince Hohenlohe et Mme de Saint-Amour ont produit autrefois certaines guérisons, en priant avec ferveur près du lit des malades. Ils croyaient à l'intervention de la divinité. Ils ne comprenaient pas que leur ferveur était telle, que leur volonté ainsi concentrée produisait inconsciemment chez eux l'émission du principe vital, qui, se communiquant aux malades, leur procurait une réaction salutaire.

C'était un fait simple et naturel qui n'était pas dû à la divinité, mais bien à leur volonté exprimée fortement dans la prière.

Si c'est ainsi que le comprend M. Edoux, que nous n'avons pas l'honneur de connaître, nous le prions de ne point scinder le magnétisme, et nous lui assurons d'avance notre concours, si, comme nous le pensons, il est un magnétiseur sérieux. LAFONTAINE.

Les Médecins criminels

Les médecins sont partout les mêmes ; ils prétendent *user* et *abuser* du droit que leur confère leur diplôme, de traiter, maltraiter, écloper, blesser, tuer toute la gent maladive à leur heure, sans qu'il soit permis à aucun malade d'élever la voix, pour se plaindre, quand il n'est pas mort ; et ils refusent de se soumettre aux devoirs que leur impose ce même diplôme.

S'ils ont le privilége d'être les seuls qui aient le droit

d'être appelés près des malades, ils ont aussi le devoir de ne jamais refuser, la nuit comme le jour, de se rendre près de celui qui souffre et qui les fait demander.

Le Doctorat est une profession, un sacerdoce et non un métier.

Malheureusement il est aujourd'hui bien peu de médecins qui sentent et comprennent leur position exceptionnelle. LAFONTAINE.

En voici de nouveaux exemples

On lit dans un journal de Paris, du 3 Décembre :

Chaque jour apporte une nouvelle plainte contre la mauvaise organisation du service médical de Paris.

Francis Magnard vous parlait hier d'une malheureuse femme morte, l'avant-dernière nuit, parce que six médecins s'étaient refusés successivement à se lever pour lui donner des soins.

Aujourd'hui, M. Burger, domicilié, 5, passage de l'Élysée des Beaux-Arts, à Montmartre, m'adresse une lettre dont je détache le passage suivant:

« Il y a quelques semaines, l'état de ma fille, âgée de deux ans, exigea des soins médicaux à une heure assez avancée. En l'absence de mon médecin ordinaire, j'en fis prévenir un autre du voisinage. J'allais moi-même, de onze heures du soir à deux heures du matin, frapper à plusieurs portes, que ni larmes ni supplications n'ont pu me faire ouvrir. L'un de ces messieurs me fit répondre *qu'il était fatigué et que, d'ailleurs, je n'avais qu'à m'adresser à mon propre médecin ;* le deuxième *ne se levait jamais passé telle heure ;* le troisième, après avoir fait demander l'adresse du malade, et avoir acquis la certitude qu'il n'avait pas cinquante pas à faire pour conserver peut-être un enfant à sa famille, fit répondre, après une demi-heure d'attente, *qu'il n'y était pas.* Deux autres, dont la présence au domicile était constatée par le concierge, ne donnèrent pas signe de vie.

Le désespoir dans l'âme, je rentrai chez moi, et le ma-

tin mon pauvre et unique enfant rendit le dernier soupir dans mes bras ! »

* *
*

N'est-ce pas navrant, et tous les journaux ne devraient-ils pas s'associer à cette campagne contre les esculapes irréconciliables... avec le devoir et l'humanité.

Pour les ouvriers qui se mettent en grève, il y va de la police correctionnelle, et parfois de la prison. Que devrait-il être des médecins qui compromettent, en refusant leur assistance, des intérêts bien autrement précieux?

Comme la prêtrise, la médecine est un sacerdoce. Pas plus que le prêtre, le médecin n'a le droit de se dérober à son mandat.

Tous les subterfuges, tous les expédients imaginés pour s'y soustraire, lorsqu'ils ne sont point justifiés par la maladie ou la fatigue, sont des trahisons et des lâchetés.

* *
*

Je me souviens que, pendant la dernière épidémie cholérique, un médecin de ma connaissance avait fait établir deux chambres à coucher dans son appartement. Lorsqu'il était mandé la nuit, son valet de chambre ouvrait la porte et répondait par cette invariable fin de non-recevoir :

— Monsieur est en ville pour un accouchement, et je ne crois pas qu'il rentre avant huit heures du matin. D'ailleurs, je vais vous prouver que je vous dis la vérité.

Et il conduisait le requérant dans une des deux chambres où l'on apercevait un lit défait. Sur la table de nuit, un flambeau, des pantouffles sur la carpette : bref, une mise en scène aussi soignée que celle du Gymnase.

Et tandis que l'émissaire se retirait convaincu, M. le docteur reposait à poings fermés dans la pièce voisine.

L'administration devrait rétablir une pénalité très-sévère contre ces aimables farceurs.

Somnambulisme.

Il y a quelques jours, un docteur des plus instruits et

des plus spirituels, — quoiqu'il soit croyant au magnétisme, — me demandait en me rencontrant :

Pourquoi donc, cher Monsieur Lafontaine, vous qui avez des convictions si profondes, et une foi si grande dans le magnétisme, ne cherchez-vous pas, par le somnambulisme, à être utile, soit au gouvernement, soit à la justice, soit au parti libéral auquel vous devez appartenir ?

D'abord, cher docteur, lui répondis-je je ne suis pas un homme politique, je ne suis d'aucun parti ; je veux la liberté et le progrès, quel que soit le nom du gouvernement qui les donne ; — je ne suis qu'un magnétiseur, et je me contente de magnétiser, soulager et guérir les malades qui viennent réclamer mes soins. Quant au somnambulisme, je me garderais bien d'en faire ; la lucidité magnétique est aussi capricieuse que la plus cocodette des cocodettes présentes et à venir ; je n'ai fait des expériences de lucidité que pour m'instruire et constater le fait. Quant aux consultations, je laisse cela aux endormeurs.

Si vous me demandez si le somnambulisme existe, si la lucidité dans le somnambulisme magnétique est une réalité, je m'empresserai de vous répondre — oui, la lucidité dans le somnambulisme est une vérité, — oui, dans cet état tout particulier, on peut désigner sa maladie et les remèdes pour la combattre ; on peut encore voir la maladie des autres et les remèdes. On peut aussi reconnaître les crimes et les criminels de loin comme de près, ainsi que tous autres faits ; oui, tout cela est vrai ; — oui, tout cela est une réalité qui ne peut être niée ; mais je dois à vous et à moi-même de déclarer que la lucidité est rare, très-rare, et que, lorsqu'elle se présente un jour dans toute sa beauté, le lendemain souvent, elle n'existe plus.

Comment pouvoir s'en servir, comment pouvoir utiliser une lumière qui brille un instant de tout son éclat, et qui disparaît aussitôt dans les ténèbres.

J'ai vu des choses merveilleuses, — c'est vrai. Elles se sont présentées tout à coup, — c'est vrai. — mais quand

j'ai voulu les reproduire, souvent la nuit s'est faite, l'obscurité a régné, — c'est encore vrai.

Le somnambulisme lucide ne peut encore être d'une utilité journalière. Il nous faut beaucoup travailler pour savoir reconnaître le moment où le somnambule voit véritablement, et n'est pas sous l'influence d'une hallucination ou de celle de la personne qui interroge.

Je ne me suis jamais permis de me servir de la lucidité pour mes malades, j'aurais craint d'être induit en erreur par eux-mêmes.

Aussi, me suis-je toujours élevé contre ces soi-disant somnambules, qui, du matin au soir, donnent des consultations de tout genre, et qui, assistées d'un médecin pour contrôler leurs ordonnances, tuent et assassinent les malades avec plus d'ignorance encore que certains médecins.

En voici encore une preuve, cher docteur. Lisez, et vous m'approuverez de ne point faire de somnambulisme. Car c'est de la turpitude au plus haut degré, surtout pour le médecin, qui, ayant un diplôme, est une autorité.

LAFONTAINE.



TRIBUNAUX

Audience du 13 Novembre 1869

Homicide par imprudence. — Somnambulisme. — Exercice illégal de la médecine et de la pharmacie. — Complicité d'un docteur-médecin sur le chef d'exercice illégal de la médecine.

La prévenue est la femme Dupré de Saint-Hubert ; elle prétend traiter toutes les maladies, ainsi que le portent ses prospectus, dont voici l'entête :

7, rue Valadon (près les Invalides).

MADAME DUPRÉ DE SAINT-HUBERT

SOMNAMBULE-MÉDIUM

Consulte pour toutes les maladies anciennes ou récentes

CONSULTATIONS PAR CORRESPONDANCE.

Ceci dit, voici la partie importante du traité qui liait le

docteur Godefroy à la femme Dupré, et le jugement qui les condamne :

..... Godefroy examinera et contrôlera toutes les ordonnances et prescriptions dictées par Mme de Saint-Hubert, et les signera après en avoir retranché tout ce qui lui paraîtrait inapplicable à la maladie que l'on se proposerait de traiter.

Mme de Saint-Hubert déclare ne prescrire jamais que les simples non toxiques ou les préparations homœopathiques.

Chaque jour M. et Mme Dupré de Saint-Hubert remettront à Godefroy la moitié du produit des ordonnances.

M. le président interroge d'abord la femme Dupré.

M. le président. — Vous avez déjà été condamnée pour exercice illégal de la médecine ?

La prévenue. — Oui, monsieur, en province : j'étais demoiselle.

M. le président. — Vous avez voulu exercer sur une plus large échelle et vous êtes venue à Paris.

La prévenue. — On m'avait dit que je le pouvais en prenant un docteur-médecin avec moi, j'en ai pris un avec moi.

M. le président. — Quelle était votre science en médecine ?

La prévenue. — Je vois les remèdes étant en état de somnambulisme.

M. le président. — Oui, dans le sommeil ; eh bien, nous entendrons le docteur Godefroy, qui déclare que vous ne dormiez pas. Un jeune homme vint vous trouver ; si vous aviez eu les moindres connaissances en médecine, vous ne lui auriez pas ordonné les médicaments qui ont déterminé sa mort.

La prévenue. — Je n'ai pas vu.

M. le président. — Vous lui donnez les toxiques les plus violents, des drogues mercurielles qui devaient le conduire au tombeau ; vous lui promettiez de le guérir en huit jours, comme font tous les charlatans ; il meurt au bout de quinze

jours, et vous vous contentez de dire que vous n'avez pas vu ! Ce jeune homme était fort malade, il est vrai, malade d'une maladie mortelle ; mais enfin il pouvait vivre encore quelque temps ; vos remèdes ont assurément hâté sa mort. Le docteur Godefroy était-il présent pendant les consultations que vous donniez aux malades ?

La prévenue. — Quand il n'était pas là, je lui montrais mon ordonnance et il la revoyait.

M. le président. — Ainsi quand le diagnostic d'une maladie est si difficile à tirer, voilà un médecin qui, sans voir le malade, apprécie l'ordonnance d'une somnambule ; c'est de l'escroquerie avec l'assistance d'un docteur.

La prévenue. — Dans les commencements, il assistait aux consultations, et quand il a vu « comment je travaillais, » il a eu confiance en moi.

M. le président interroge la femme Dupré sur le chef d'exercice illégal de la pharmacie, mais elle nie formellement avoir délivré des remèdes.

Interrogée si le docteur Godefroy lui a donné des ordonnances en blanc, elle répond affirmativement.

Le docteur Godefroy est interrogé. Nous vous ferons une seule observation, lui dit M. le président, c'est qu'il est triste de vous voir ici ; vous avez méconnu les lois du corps auquel vous appartenez, en vous associant à une saltimbanque pour signer des ordonnances.

Le docteur Godefroy prétend que la prévenue avait quelques connaissances en médecine.

M. le président. — Elle ne savait rien du tout ; ainsi, on voit dans ses ordonnances la prescription : *un stimulant.* Qu'est-ce que cela veut dire ? Je vous le répète, il est regrettable de voir un docteur descendre à ce point de faire de la médecine honteuse.

En résumé, la défense du docteur Godefroy est celle-ci : il se bornait à signer les ordonnances, s'en référait aux observations de symptômes faites par la femme Dupré, qui, du reste, ne voyait jamais de maladies graves sans renvoyer directement à un médecin ; ses questions étaient bien faites, de là sa confiance en elle.

La femme Dupré, au surplus, affirme qu'elle ne peut se tromper sur ses diagnostics.

M. l'avocat impérial de Berteville soutient la prévention, en ce qui concerne la femme Dupré. Quant au docteur Godefroy, le ministère public dit qu'en matière de droit pénal, la contravention n'emporte pas avec elle le délit de complicité.

Le tribunal, par cette considération, a renvoyé le prévenu des fins de la poursuite, et il a condamné la femme Dupré à un mois d'emprisonnement pour blessures par imprudence, à 15 francs d'amende pour exercice illégal de la médecine, et à 25 francs pour l'exercice illégal de la pharmacie. (*Gazette des Tribunaux*).



Une morte vivante

(*Journal de Genève* du 7 Décembre).

Le *Progrès du Var* raconte les faits suivants qui se sont passés dans le vieux quartier de Toulon, il y a quelques jours :

« A la suite d'une opération chirurgicale, une jeune femme avait succombé, au moins en apparence, aux souffrances qu'elle avait endurées pendant l'opération.

« Tout signe de vie ayant disparu, les parents de la malheureuse jeune femme procédèrent immédiatement aux préparatifs de son inhumation, et le jour de l'enterrement, vers onze heures du matin, les prêtres, les croquemorts, les agents des pompes funèbres étaient à leurs postes, se disposant à emporter le cercueil au cimetière, lorsque, tout à coup, la prétendue morte s'agita violemment sous son suaire et jeta une panique incroyable dans le groupe des assistants, en demandant d'une voix éteinte où elle était et ce que l'on voulait faire d'elle.

« Les prêtres et leurs servants s'enfuirent les premiers, emportant leurs ustensiles, et il ne resta bientôt plus auprès de la ressuscitée que quelques personnes amies qui s'empressèrent de lui donner tous les soins nécessaires. »

Encore une femme qui allait être enterrée vivante, si la



léthargie avait duré une heure de plus. Qu'on se figure ce que la malheureuse aurait éprouvé en revenant à la vie, dans cette caisse de bois, à six pieds en terre. Quelles tortures morales, quelles tortures physiques!... — Quand donc les administrations défendront-elles d'enterrer avant la décomposition, puisque c'est la seule preuve de la mort.

Nécrologie

Nos correspondants de Paris signalent la mort, en cette ville, du docteur Cérise, un des rares médecins qui, il y a vingt ans, croyaient au magnétisme et l'indiquaient comme moyen de traitement. Il est curieux de voir qu'aujourd'hui les confrères (du 6me arrondissement) évoquent la question, eux qui alors riaient de quiconque la cultivait. N'es-ce pas le cas de répéter: autre temps autres mœurs?

Un magnétiseur à somnambule, autrement dit un endormeur, M. Laboulbène, dont la femme passait pour être assez lucide, vient aussi de terminer sa carrière, étant jeune encore. Il faisait partie comme membre adjoint, de la Société de magnétisme, mais celle-ci ne s'était pas fait représenter à son convoi. Pourquoi?...... Est-ce que les honneurs funéraires sont proportionnés au rang qu'on y occupe.

LAFONTAINE.

FIN DE LA NEUVIÈME ANNÉE

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES

DANS LE NEUVIÈME VOLUME

Ier NUMÉRO. — JANVIER 1869.

IIe NUMÉRO. — FÉVRIER 1869.

IIIe NUMÉRO. — MARS 1869.

XIe NUMÉRO. — NOVEMBRE 1869.

XIIe NUMÉRO. — DÉCEMBRE 1869.